



Réfugié de nulle-part

Frédéric Tristan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Frédéric Tristan

Réfugié de nulle-part



Frédéric Tristan

Réfugié de nulle-part



Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

Epigraphe

Dédicace

Qu'est-ce ?

PERSPECTIVE 1 - FILS DU VIDE

1 - On m'a dit

2 - Exil

3 - Émilie

4 - Le Crayon-charade

5 - Le séminaire

6 - Goya

7 - Onirisme et onanisme

8 - Salles obscures

9 - Saint-Germain-des-Prés

10 - L'air et les songes

11 - Mon Antigone

12 - Venise

13 - Armand, le Chinois

14 - Affinités électives

15 - Venise contre Rome

16 - Saint-Paul-de-Vence

17 - Coma

18 - L'atelier de Joël

- 19 - *Une caverne d'Ali Baba onirique*
- 20 - *Paris, les libraires*
- 21 - *André Breton et Structure*
- 22 - *François Augiéras*
- 23 - *Sébastien-Bottin ou Saints-Pères ?*
- 24 - *Errance d'un spectre*
- 25 - *Beckett à Canton*
- 26 - *Mai 1968*
- 27 - *De Roux, Hallier, Sollers*
- 28 - *Le bruitage du texte joycien*
- 29 - *Arts Premiers*
- 30 - *Laos*
- 31 - *Houng*
- 32 - *Compagnons et Graphisme*
- 33 - *Viêt Nam*
- 34 - *Le mausolée de Ho Chi Minh*
- 35 - *Ailleurs*
- 36 - *Éditions hermésiennes*
- 37 - *Monsieur Ngo*
- 38 - *Un Goncourt égaré*
- 39 - *Roland Barthes*
- 40 - *Robbe-Grillet*
- 41 - *Tricher la fiction*
- 42 - *Journal*
- 43 - *Phares*
- 44 - *Les carnets de Flaubert*
- 45 - *Thomas Mann*
- 46 - *« Les rêves se souviennent de vous ! »*
- 47 - *Les yeux ardents*
- 48 - *La rumeur, bête flasque et imbécile*
- 49 - *Le théâtre du monde*
- 50 - *La Nouvelle Fiction*

- 51 - *Le conteur*
- 52 - *Paradoxes et fictions*
- 53 - *L'atelier Mourlot*
- 54 - *Une aventure spirituelle*
- 55 - *L'œil d'Hermès*
- 56 - *Aventures initiatiques*
- 57 - *Une érudition perverse*
- 58 - *Adrien Salvat*
- 59 - *La chaudière de l'inconscient*
- 60 - *Théâtre et opéras*
- 61 - *Ratures sur ratures*
- 62 - *Une réalité transfigurée*

PERSPECTIVE 2 - LE MIROIR-SORCIÈRE

- 1 - *Que regarde le reflet ?*
- 2 - *Raymond Federman*
- 3 - *Ezra Pound à Venise*
- 4 - *Mircea Eliade*
- 5 - *Wojciech J. Has*
- 6 - *Georges Perec*
- 7 - *Emmanuel Lévinas*
- 8 - *Henry Corbin*
- 9 - *Marie-Madeleine Davy*
- 10 - *Mythologies*
- 11 - *Le monde à l'envers*
- 12 - *Katia Mann*
- 13 - *Des mères et des Alice*
- 14 - *Jardins*
- 15 - *Le grand écart*
- 16 - *Hong-Kong*
- 17 - *Prix Méditerranée*

18 - *Communisme et Grèce antique*

19 - *François Nourissier*

20 - *Tout est soupe !*

21 - *Dodes'kaden*

22 - *Mens-Songe*

23 - *Un infini singulier*

24 - *Textures*

25 - *Le havre des Hayes*

26 - *L'intime*

27 - *La vie multiple*

28 - *Un humour tiré à quatre épingles*

29 - *L'éveil paradoxal*

30 - *L'enfant*

31 - *Le sens du balbutiement*

32 - *Camera Obscura*

33 - *L'au-delà est ici*

34 - *La perte*

35 - *Qui rêve qui ?*

36 - *Une géométrie aléatoire*

37 - *Passe et manque*

38 - *L'autre côté*

Suite de la liste des ouvrages du même auteur

© Librairie Arthème Fayard, 2010.
978-2-213-66115-5

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Le Dieu des mouches, Grasset, 1959, Fayard, 2001.

Naissance d'un spectre, Éd. Bourgois, 1969, Fayard, 2000.

Le Singe égal du ciel, Éd. Bourgois, 1972, Fayard, 1994.

La Geste serpentine, Éd. de la Différence, 1978, Fayard, 2003.

Histoire sérieuse et drolatique de l'Homme sans nom, A. Balland, 1980, Fayard, 2004.

Les Tribulations héroïques de Balthasar Kober, A. Balland, 1980, Fayard, 1999.

La Cendre et la Foudre, A. Balland, 1982, Fayard, 2003.

Les Égarés, A. Balland, 1983, Fayard, 2000.

Le Fils de Babel, A. Balland, 1986, Fayard, 2004.

Le Théâtre de Madame Berthe, A. Balland, 1986, Fayard, 2004.

La Femme écarlate, Éd. de Fallois, 1989, Fayard, 2008.

L'Ange dans la machine, Éd. de la Table Ronde, 1990, Fayard, 1999.

La Chevauchée du vent, Éd. de la Table Ronde, 1991, Fayard, 2002.

L'Atelier des rêves perdus, Éd. de l'Aube, 1991, Fayard, 2004.

Un monde comme ça, Seghers, 1992, Fayard, 2004.

Le Dernier des hommes, Robert Laffont, 1993, Fayard, 2005.

L'Énigme du Vatican, Fayard, 1995.

Stéphanie Phanistée, Fayard, 1997.

Pique-nique chez Tiffany Warton, Fayard, 1998.

L'Aube du dernier jour, Fayard, 1999.

Les Obsèques prodigieuses d'Abraham Radjec, Fayard, 2000.

La Proie du diable, Fayard, 2001.

Dieu, l'Univers et madame Berthe, Fayard, 2002.

Tao, le haut voyage, Fayard, 2003.

L'amour pèlerin, Fayard, 2004.

« Lorsque le Je s'exprime, le moi se tait. »
F.T.

À Marie-France de mes rêves et de mon éveil.

Qu'est-ce ?

Explosion dans la tête. Sans doute dans la tête. Un goût de terre et de vomit dans la bouche. Peut-être dans la bouche. Des voix dans le noir. Une sorte de noir. Quelque chose de gluant, chaud, épais. Sensation d'étouffement. Respirer, respirer. Peur de ne plus respirer. Tremblement. Est-ce le corps ? Quel corps ? La main plutôt. Les voix : « Mort. Pas celui-là. L'autre ». Ouvrir les yeux. Se forcer à ouvrir les yeux. Voir la main, cette chose qui tremble qui est la main. Ma main. Là, devant mes yeux, ma main. Une poignée de terre et d'herbe dans ma main.

Mai 1940 sur les routes d'Ardenne. Un fossé de la côte de Poix-Terron. L'enfant ouvre les yeux. Il va avoir neuf ans et vient de naître. Une dame crie, le serre contre sa poitrine. Des mots sans suite. Du sang partout. Aucune douleur. Et rien, rien sinon cette explosion qui continue de faire écho dans la tête, ricochant d'une paroi à l'autre du crâne. Autour, un silence énorme, trou dans l'opacité de rien. Comme de la ouate.

Maintenant on court. Qui court ? La dame court, entraîne l'enfant. « Ils vont revenir ! » Des gens regardent. Des yeux partout. Des bouches. Terribles bouches ouvertes, abîmes noirs. « Est-ce ma faute ? » Les jambes se dérobent. On trébuche dans le magma. On tombe sur le goudron brûlant de la route. On se relève. On repart. Vite ! Vite ! Qui nous poursuit ? Qui nous veut du mal ? Bête traquée, cours ! Cours ! Tu n'es plus qu'un spasme, un hoquet. Un chien hurle dans la tête de l'enfant. Que se passe-t-il ?

Où vont ces spectres hallucinés ? Et la dame qui cesse de courir. Son regard se pose sur l'enfant. Étrange regard que l'enfant ne connaît pas. Il tente de parler. Ses lèvres sont paralysées. Il veut demander où est sa mère. Sa mère... Une sorte de chaleur, de paix, quelque chose comme... Il ne le sait pas. Là, dans ce chaos de charrettes, de chevaux, de vieillards, de femmes, d'enfants, dans ce tohu-bohu, ce vertige, il ne le sait pas. Insane. Qui est insane ? Lui, ou ce qu'il voit ?

Et brusquement il dit : « Vingt cinq et trente deux font... » Combien font vingt cinq et trente deux ? La dame l'interrompt : « Viens ! Ils vont revenir ! » La seule chose que sait l'enfant, c'est ce crayon. Il voit ce crayon. Il s'échappe. Il roule sur le pont. Il passe sous le parapet. Il va tomber. Les doigts de l'enfant l'ont agrippé, mais il glisse sous les doigts. Il glisse inexorablement sous le parapet. Il tombe dans la Meuse. La

Meuse ! Le crayon, la Meuse. L'enfant crie : « Il est tombé dans l'eau ! ». La dame l'entraîne. Une grande douleur s'est ravivée dans la poitrine de l'enfant. Une douleur d'avant. Une douleur très ancienne qui s'étale, qui brûle tandis que, regardant ses doigts, il les voit maculés de sang.

Mai 1940. Les Stukas se relaient, tournent comme des oiseaux de proie et brusquement attaquent en piqué dans l'enfilade des pommiers. La bombe à ailettes tombe en vrille, laissant échapper un bruit strident de sirène avant d'exploser au ras du sol, dispersant horizontalement ses éclats. Les mitrailleuses, elles, envoient des balles qui explosent après avoir pénétré les chairs.

Cri de l'enfant : « Je veux ma maman ! » Et la dame : « Je suis là, mon petit. N'aie pas peur. C'est fini. » Qu'est-ce qui est fini ? Où est ma maman ? Non ! Vous, lâchez-moi ! Le fossé ! Retourner au fossé ! C'est là que tout s'est passé : l'explosion, la terreur, le sang. Tout ce sang. Retourner au fossé. Mais la dame entraîne l'enfant, l'éloigne du lieu où il est persuadé d'avoir laissé quelqu'un : sa mère, lui, quelqu'un, il ne sait pas qui ; mais quelqu'un est resté là-bas. Il crie. Il se débat. La dame le gifle et, en larmes, lui demande pardon.

L'enfant s'est refermé. Il n'est plus qu'une souffrance, un brasier d'incompréhension, d'abandon, de néant. Déjà se love en lui une sourde tempête d'angoisse mêlée de haine. Quelqu'un (cette dame, peut-être ?) l'a arraché à lui-même, à ce qui devait être lui-même, ailleurs, autrement. Pourquoi l'avoir plongé dans cette bouillie barbare, écœurante, dont il ne connaît rien ? Tout ici lui est étranger. On l'a volé à sa vie, à tel point qu'il ne sait plus quelle était sa vie.

Il cherche dans sa tête. Il y a le crayon et ce mot « Meuse ». La Meuse qui a avalé le crayon, et lui qui n'a pas su le retenir alors qu'il roulait sous ses doigts. « Il est tombé dans l'eau ». C'est tout. L'enfant ne trouve rien d'autre dans sa tête, sauf cette multiplication qu'il faut à tout prix réussir : « Soixante quinze mille deux cent trente sept multiplié par vingt sept mille trois cent cinquante, combien ça fait ? »

Une foule qui marche. L'enfant marche au milieu de ces gens, entraîné par la dame qui le tient d'une main féroce comme s'il allait tenter de s'échapper. Dans l'autre main, elle porte un gros sac. Elle a aussi un autre sac sur les épaules. Personne ne parle. Et, d'un coup, tout le monde se disperse, balayé par le tumulte de la peur. Les avions reviennent. Bousculé par la cohue, tiré, jeté au sol, l'enfant bascule dans un fossé, un autre fossé. Les mitrailleuses crépitent. Les balles miaulent. La dame a posé l'un de ses sacs sur la nuque de l'enfant pour le protéger. Oui, c'est sans doute ce qui était déjà arrivé, mais cette fois il n'y a pas de sang. Quelqu'un, debout, lève le poing et crie vers le ciel : « Salauds ! Salauds ! » On reprend la route. Vers où ? Et qui sont ces « salauds » qui

vous tirent dessus avec ces engins qui font un bruit si effrayant ? Cet après-midi-là, ils ne reviendront pas.

L'enfant marche dans le vide de son cerveau, un vide tapissé d'effroi, mais tout est bloqué, en suspens au-dessus d'un gouffre immense. Il ne faut surtout pas choir dans cet abîme. Continuer à garder la plus immobile possible cette boule glacée qui obstrue ta gorge et menace de t'étouffer. Et si c'était toi qui avait déclenché la machine ? Tu n'avais pas compris quelque chose, ou tu avais désobéi. Tu avais fait ce qu'on t'avait interdit de faire. Oui, tu l'as fait quand même, et voilà : tout s'est détraqué. Tu es puni. Puni ! La dame t'emporte. Tu ne reverras jamais plus ta mère. Jamais plus. Où la dame va-t-elle te mener ?

Elle parle. L'enfant ne l'entend pas, et d'ailleurs il ne veut pas entendre. Il souhaite qu'on le ramène chez lui, dans sa maison, car il y a eu sans doute une maison. Il n'est pas très sûr. Il ne voit pas cette maison dans sa tête. Pourtant il sent un creux dans sa poitrine, et dans ce creux douloureux se nichent une maison, la mère, le crayon, la Meuse. Ce mot « Meuse », le mot « maman », le mot « maison », et ça tourne, ça tourne.

« Arrête de pleurer ! » La dame secoue le bras de l'enfant. Elle lui fait mal. Il veut se dégager. Elle dit : « Il a toujours été dur ».

On arrête de marcher. La dame pose son sac, prend l'enfant dans ses bras. Il se débat. De ses poings il frappe la poitrine de cette femme. Il crie encore : « Ma maman ! Je veux ma maman ! »

Elle serre l'enfant encore un peu plus contre elle. Il étouffe. Va-t-il mourir ? Puis brusquement elle le tient à distance, le fixe de ses yeux terribles et jette : « Arrête de faire le pitre ! Tu sais bien que je suis ta mère ! »

La nausée. La boule qui s'échappe. Tout le corps qui se vide, là, au bord de la route. Et ça dure, ça ne peut plus s'arrêter. L'enfant tout entier est expulsé par sa bouche. Quand c'est fini, il n'y a plus personne. La dame tient un pantin désarticulé dans ses mains.

Impossible de décrire ce moment. Cette fracture. Plus tard, l'enfant apprendra qu'il a perdu la mémoire d'avoir vu ce qu'aucun enfant n'aurait dû voir : un autre enfant, du même âge que lui, décapité par un éclat de bombe. Sa tête a roulé dans le fossé. Mais jamais l'enfant ne se souviendra de cet instant. Longtemps il confondra l'autre et lui. Il ne se souviendra jamais plus de ses rêves. Par peur, sans doute, que la vision d'horreur ressurgisse. L'exercice de l'écriture lui tint lieu de sommeil, l'usage de la fiction d'un onirique éveil.

Avril 2009 – Le vieil homme relit le texte qu'il avait écrit vingt ans après l'événement, en 1960, à Castres où il habitait alors. Il se souvient de la difficulté à transcrire le cauchemar inaugural, comme

si fixer la fulgurante brûlure trahissait sa fragile réalité – brève réalité, en effet, d'un poids inexorable ! Une réalité collée aux parois les plus sombres, les plus humides d'une conscience en ruine, et qu'il fallut des années à reconstruire tout de guingois.

Approcher de ce jour de mai 1940 était aussi périlleux que se pencher au-dessus du grand abîme. Quel courage ou quelle soudaine folie m'obligea à transcrire ce vertige innommable ? J'étais ivre, je crois bien, non pas tant d'alcool que d'angoisse. La pieuvre intérieure s'arc-boutait de toutes ses tentacules sur les murs de la chambre noire. Le grouillement devenait insupportable, infect. Il fallait vomir la douleur.

Mais, au vrai, Poix-Terron a-t-il jamais existé ?

PERSPECTIVE 1

FILS DU VIDE

On m'a dit

On m'a dit que je suis né le 11 juin 1931 à Sedan (Ardennes) de Rachel et de Jean Baron dans la maison Leroy place Turenne, tandis que les sirènes d'usines ne cessaient de hurler parce que c'était jour de grève.

On m'a dit que la sage-femme prétendait que ma mère, durant l'accouchement, s'était montrée aussi souple que la statue du lourd maréchal Turenne qui orne le centre de la place, tandis que sa sœur, ma tante Marcelle, avait avalé son mouchoir sous le coup de l'émotion, ce qui avait nécessité un second accouchement avant qu'elle ne s'étouffe.

On m'a dit que, selon l'usage, on avait pressé du citron dans mes yeux afin de s'assurer de la future limpidité de mon regard, ce qui avait eu pour effet de déclencher la jaunisse qui fut ma compagne durant une partie de ma vie.

On m'a dit que le feu ayant pris dans une chambre de bonne de la maison Leroy, nous déménageâmes dans un trois pièces du Boulevard des Prêtres, puis rue Thiers où, paraît-il, je grandis sous un parasol chinois qu'Armand, mon grand-père maternel, avait rapporté de son séjour de trente ans à Shanghai.

On m'a dit que l'on m'avait placé dès l'âge de quatre ans au collège Turenne (car à cette époque tout s'appelait collège, de la maternelle au baccalauréat), où j'appris à tresser des papiers de couleur et à chanter : « Cui-cui-cui dit le moineau gris, je suis le maître de Paris ».

On m'a dit que mon père, ingénieur des Arts et Métiers comme l'était son père, avait inventé une essoreuse à tissus au sein des Établissements Grosselin et Dehaître, dont l'usine de fabrication se trouvait à Torcy, de l'autre côté de la Meuse.

On m'a dit que nous allions chaque dimanche à Ville-sur-Lumes, petit village au-dessus de la gare de triage de Lumes, où vivait ma grand-mère Eugénie Colas, la veuve d'Armand le « Chinois » que, semble-t-il, j'appelais « Ninie Bicoulas », et dont le jardin s'ornait

d'asperges et de framboisiers.

On m'a dit que, me prenant sur ses genoux, elle me racontait l'histoire mystérieuse de « la petite poule de la Côte Jeudi ».

On m'a dit que nous partagions nos vacances entre Denain où le grand-père paternel, Jean-Théodule, œuvrait pour le compte des Établissements Caille (le fabricant de locomotives à vapeur), et la Baule où nous passions des heures frileuses assis sur des galets.

On m'a dit que nous visitions, à intervalles réguliers, les champs de bataille de Verdun, Douaumont, la tranchée des baïonnettes surtout, afin de se souvenir de la hargne abominable de ces « salauds de boches » qui, déjà, en 70, à Bazeille, avaient assassiné les héros de la Maison des dernières cartouches.

Dires d'autant plus durs qu'ils n'ont jamais été vécus !

Exil

Jamais la dame ne fut ma mère. Évidemment, elle l'était, mais de l'avoir perdue dans la fosse et le fracas de mon enfance ne me fit jamais la rejoindre. Tout m'avait été arraché d'un coup et avait été jeté pêle-mêle dans le gouffre. Je me retrouvais sans nom, sans origine. Pis : un tragique sentiment me hantait comme si j'étais coupable du meurtre de l'enfant que j'avais sans doute été et qui gisait décapité dans les soutes les plus inaccessibles de ma mémoire.

Fuyant l'Allemand, la dame me traînait à ses côtés, ombre glacée d'effroi, grouillant de rumeurs confuses. Nous errâmes aux quatre coins d'une France bouleversée, du Calvados en Vendée, avant de nous établir enfin dans un village près de Roanne, à Saint-Germain-Laval. Là, je repris corps. Il faut du temps pour que le réfugié apprenne l'exil, mais je n'étais réfugié de nulle part. D'où m'avait-on expulsé ? De quelle matrice ? Fils du vide, il me fallait ouvrir une porte sans chambranle, sans mur, sans demeure. Il me fallait inventer la vie.

Et, certes, j'avais appris mon lieu de naissance : Sedan. La maison de mon enfance avait explosé en même temps que le pont enjambant la Meuse – le pont où j'avais perdu le crayon-charade, mon unique souvenir ! Le collège où j'avais appris à lire et à écrire servait de caserne aux occupants teutons, ces militaires obscurs au crâne d'os et à la casquette de cuir qui occupaient le vide qu'ils m'avaient volé. Mais était-ce vrai ?

Mon père demeurait absent. Lui, peut-être, aurait pu me donner confiance en une réalité qui me fuyait sans cesse. Lorsque je le vis pour la première fois, il me sembla le reconnaître. J'avais besoin d'un visage, d'une inflexion de voix. Cet homme me les confia. Il fallait qu'il soit mon père et simplement il sut l'être. Alors que beaucoup de temps s'écoula avant que je puisse reconnaître ma mère, lui, dès le premier regard, je l'acceptai. Il portait en lui une profonde détresse et une immense bonté.

Aujourd'hui, soixante-cinq ans plus tard, je sais que Rachel, ma

mère, était une merveilleuse femme, digne et courageuse. Elle m'aima avec d'autant plus d'abnégation que je la détestais d'être le sosie de la maman que j'avais perdue. Elle me paraissait être l'agent de la tromperie universelle qui m'avait arraché à la véritable existence et m'avait jeté dans un théâtre insane dont j'étais devenu le bouffon révolté.

Nous vivions tous les deux chez une demoiselle Etaix dans une seule pièce à l'étage. À gauche de la fenêtre était la cuisinière à charbon ; à droite, le matelas que l'on étendait le soir sur le plancher ; au centre, la table rectangulaire recouverte d'une toile cirée à carreaux blancs et rouges. L'évier devait se trouver à côté de la cuisinière, mais je ne m'en souviens plus. On avait installé un paravent devant une vieille armoire sans clé. Derrière cet écran ma mère se changeait. Pour les autres besoins, nous avions le droit d'accéder à une latrine rustique sise à mi-escalier.

Cette purgation dura quelques mois. Un médecin compatissant, le docteur Pierre Briéry, nous présenta à sa famille, et là tout se transforma. C'était Noël. Moi qui ignorais ce qu'était une fête, surpris, bientôt extasié, j'entrai dans la demeure aux merveilles. Jamais je n'avais vu un sapin illuminé, un train électrique circulant parmi les rois mages, les anges et les guirlandes, une table à l'argenterie brillante sous le feu des chandelles. Jamais je n'avais entendu pareilles musiques, ni reçu tant de marques d'amitié. Tout en ce lieu était chaud et harmonieux, si improbable... Je demeurai, cette soirée-là, éperdu d'un bonheur aussi douloureux que si l'on m'avait précipité dans un territoire interdit.

La guerre avait à jamais privé mes nuits du moindre songe. Ici, j'étais accueilli dans une paix plus haute et plus profonde que tout ce dont aurait pu rêver ma petite âme chiffonnée. Pourtant, ce n'était qu'un intérieur bourgeois bien ordinaire, mais de m'y trouver soudain me faisait l'effet de participer à l'enfance qui m'avait été retirée. La fillette de la maison se prénomrait Émilie et m'offrit une rose en papier maladroitement découpée. De longues années sont passées, ce cadeau princier m'est resté.

Il y eut l'école, aussi, durant quelques mois. Un seul souvenir de classe demeure, le livre de lecture dont le titre était *Vacances à Francheville*. François, un garçon de mon âge, y gardait les vaches et les moutons en compagnie d'une fillette nommée Claire. J'avais aussitôt détourné le mièvre récit sur un cahier où Claire et François se prenaient à partager un tendre amour. Il me semble que ce fut ma première tentative d'écriture. Elle devait tourner court, l'institutrice portant le cahier au directeur, le directeur convoquant

ma mère, et moi privé de jeudi pendant un mois ! J'en fus plutôt fier, trouvant dans l'injustice un plaisir orgueilleux qui me plaçait au-dessus de mes semblables ! D'ailleurs, Claire était un substitut d'Émilie. Le fils unique, l'exilé que j'étais rencontra en elle la sœur que je n'avais pas eue, et, plus certainement, la féminité qui en moi n'était pas encore éclos. En cachette, je me racontais les aventures de cette enfant avec un moi-même qui, tantôt prince, tantôt mendiant, continuait d'errer à travers le monde comme je l'avais fait avec ma mère quelques mois plus tôt. Je ne pouvais m'imaginer hors d'un voyage.

Arriva bientôt Monsieur Gineste. Nos parents l'ayant décidé, Émilie et moi allions suivre les cours d'un précepteur. Se rendre à Lyon ou à Roanne par des cars propulsés au gazogène tenait de la gageure. Mon père réapparaissait de temps en temps, revenant de la zone occupée où il traitait d'affaires qui me semblaient le comble du mystère. Au vrai, ce Gineste, âgé d'une soixantaine d'années, était l'un de ses amis. Lorsque nous apprîmes qu'il avait été condamné à mort par les Allemands, il se changea à nos yeux en héros de l'ancien temps. Il nous fascinait et, sans que nous le sûmes, il nous transformait.

Ses cours se bornaient à la lecture des contes du monde entier qu'il nous fallait ensuite réécrire à notre façon. Nous apprenions l'anglais dans les *Fairy Tales*, les mathématiques dans l'*Astronomie populaire* de Flammarion, les sciences naturelles dans le jardin potager. Nous avions, en effet, émigré de la pièce louée chez Mlle Etaix à une maisonnette agrémentée d'un carré de terre et d'un minuscule plan d'eau où des salamandres croupissaient. M. Gineste aidait ma mère autant qu'il le pouvait, surtout lorsque s'abritèrent tour à tour dans notre modeste logis un Alsacien juif qui se cachait, un prisonnier évadé d'Allemagne, et un Américain blessé égaré d'un parachutage. Un faux plafond aurait permis de dissimuler tout ce monde au cas où les Allemands ou leurs sbires seraient venus perquisitionner. Heureusement, il n'en fut rien. Par quelque miracle, nous ne fûmes jamais dénoncés.

Hétéroclites études, tous ces jeunes hommes n'ayant d'autre occupation que de nous enseigner ce qu'ils savaient sous la direction affectueuse de notre Gineste ! Ils avaient pour ma mère une vénération qui dura bien longtemps après la guerre. Cette femme dont je refusais l'amour était une mère-courage que je m'obstinais à considérer comme une marâtre. Avec son prénom juif, accepter de se lancer dans une aventure si périlleuse ! J'aurais dû l'admirer. Il est vrai qu'à part l'affection très innocente que je portais à Émilie, je n'étais qu'une boule de nerf hérissée de révoltes. Mon esprit fracassé

avait secrété un redoutable venin. Il me faudrait de longues années pour me purifier d'un si insidieux poison.

Émilie

Émilie... Dans mon souvenir tronqué, il me semble que ce fut la première petite fille que je rencontrai. Nos errances à travers la France, de la Normandie en Vendée, du Lot à la Loire, m'avaient laissé en un redoutable tête-à-tête avec ma mère. Avec le long recul du temps, le vieil homme que je suis devenu se rappelle avec une rare vivacité l'émotion de cette soirée de Noël 1940, dominée surtout par la présence de cette enfant.

Je revois ses yeux sombres et rieurs, ses cheveux d'un noir intense coupés à la Jeanne d'Arc, et son sourire quand elle m'approcha. Dire que j'étais intimidé serait bien peu. J'étais foudroyé et devais le demeurer longtemps. Peut-être était-ce cela l'amour, un amour soudain, enfantin, génial, quelque chose comme un embrasement de joie.

Propulsé dans un cauchemar comme je l'avais été, cette apparition me fut un ébranlement d'une intensité comparable à celle que ressentirait un aveugle de naissance brusquement guéri et confronté à une vive lumière. Trop jeune pour ordonner les sensations qui me heurtaient, je passais avec violence de l'horreur au sublime, ne comprenant rien à ce qui m'arrivait. Ce qui aurait pu me sauver me précipitait plus encore dans un vertige. J'étais semblable à un pantin que les circonstances avaient jeté dans un maelstrom aléatoire. Il n'y avait jamais eu en moi de base ni de sommet, mais le noir océan tumultueux venait de prendre feu sous l'effet d'une passion d'autant plus dévorante qu'elle avait la naïve apparence de l'enfance.

Rien de plus exaltant ne pouvait m'arriver que la décision de nos parents nous confiant, Émilie et moi, aux bons soins de M. Gineste. Nous allions, l'un à côté de l'autre, revivre l'histoire de Riquet et de la princesse, d'Avenant et de la Belle aux cheveux d'or. Je me sentais crapaud aux pieds d'une nymphe. Mais bientôt il me fallut apprendre que, mon berceau ayant disparu dans la tourmente, les fées ne s'étaient jamais rassemblées autour de lui. Émilie s'intéressait infiniment moins à moi qu'à son ours ou à son chat.

Rien n'était plus naturel. Elle avait sept ans ! Pourtant, ce me fut un drame de connaître qu'aimer n'amenait que rarement l'autre à vous aimer. Mon exaltation tomba dans une jachère et, d'un coup, rejoignit mes plus funestes obsessions. J'avais aperçu l'Eden. Il m'était refusé. Des tendresses enfantines auraient pu sinon remplacer, du moins guérir mon enfance perdue. Ma solitude angoissée s'exacerba face à une impossible et pure union avec la sœur jumelle dont, à mon insu, je venais de tenter la puérile approche. Je vécus des mois de longue souffrance aux côtés d'une fillette dont j'avais fait le roc de mon salut alors qu'elle n'était qu'une bulle irisée scintillant au vent.

Tandis que notre précepteur nous faisait la lecture de sa voix grave, j'admira le profil d'Émilie qui se découpait à contre-jour sur la fenêtre. Je m'efforçais de graver dans ma mémoire le précieux dessin de ce visage afin de le faire réapparaître dans l'ombre de mes nuits. L'enfant m'était si grande et si chère que je n'osais plus lui parler et encore moins la toucher. En revanche, je possédais une photographie d'elle que je gardais dans un livre de sciences. Lorsque j'étais seul, je la sortais et l'embrassais.

Émilie devint, peu à peu, une part essentielle de moi-même. J'avais absorbé son image à un point tel qu'il me devenait possible de communiquer avec elle dans la grave intimité de ma couche. Ainsi appris-je à créer un monde qui m'appartînt et qui ne risquât point de me tromper comme l'autre. Ce fut cette Émilie qui, me prenant par la main, m'entraîna dans la doublure des êtres et des choses. Quant à la véritable Émilie, si peu véritable, je lui en voulus bientôt de n'être pas conforme à celle que je m'étais inventée. Si le monde était si laid ou si médiocre, si peu fait pour le désir, alors c'était en moi qu'il me fallait chercher.

Le désir, en effet, pareil à l'aiguillon, demeurait prompt. Plus mon esprit se sentait blessé, plus mon corps se cabrait. La brise du petit matin caressait mes membres engourdis par l'insomnie. Vivre ! Dans tout ce fatras de plaies et de morts, l'appel puissant de la vie exacerbait mon angoisse. Les jeunes hommes que ma mère avait hébergés avaient beau porter sur eux le signe de la malédiction, ils savaient rire, flirter avec les paysannes, préparer une cachette dans la soupente afin de narguer les valets du crime. Et moi aussi, autrement, il me faudrait préparer une cachette dans la soupente. Je m'y blottirais avec mon Émilie avant de me sauver par les toits.

Le Crayon-charade

Il est significatif, lorsque j'y pense, que mon unique souvenir d'enfance fut celui de ce crayon-charade que l'on venait de me donner et que je perdis dans la Meuse. Ce devait être deux ans avant l'ordre d'évacuation. Je l'appris plus tard par ma mère, ce crayon était entouré d'une fine bandelette de papier sur laquelle avaient été imprimées des charades, leur solution se trouvant à leur suite. Pour tailler le crayon, il suffisait de tirer délicatement la bandelette pour faire apparaître la mine. Sans doute m'y étais-je déjà exercé lorsque l'incident se produisit.

Nous traversions à pied le pont de la Meuse, ma mère et moi. Le crayon m'échappa et se prit à rouler en direction du parapet à claire-voie. Je me précipitai pour le rattraper, mais il continuait inexorablement sa course. Et là commence et s'achève mon souvenir : ma main sous l'ouverture inférieure du parapet de fonte, le contact du crayon qui glisse sous les doigts et qui m'échappe, tombe, tombe en tournoyant dans la Meuse. Et ces mots comme une plainte arrachée de mes entrailles : « Il est tombé dans l'eau. »

Qu'est-ce qui était tombé dans l'eau pour que ce fût la seule image que ma mémoire conservât de mon enfance ? Certes c'était un crayon, mais pas n'importe lequel. Celui-là gardait des secrets. Mieux : il était à la fois écriture et lecture, et lecture d'une imagerie chiffrée dont la solution disparut en même temps que l'énigme. Que le courant d'un fleuve l'emportât à jamais ajouta à la perte le sentiment d'un manque irrémédiable – à moins que par une voie qu'il me faudrait inventer je puisse ailleurs, un jour, le retrouver.

M. Gineste et les trois jeunes hommes qui se cachaient furent sans doute le début du fil d'Ariane qui allait me guider à travers mon propre labyrinthe. En me donnant le goût des légendes, ils m'apprenaient à recomposer mon histoire à travers des mythes fondamentaux. Ces hommes étaient en péril de mort et ils racontaient des histoires. Ce n'était pas du jeu. Ils savaient qu'à tout moment ils pouvaient être dénoncés, emmenés, torturés. Les pires rumeurs se chuchotaient. Les miliciens à Lyon faisaient « parler » les

résistants dans des caves. J'avais assisté à l'arrestation de l'un d'eux dans la gare de Roanne. Il y avait aussi, peut-être surtout, l'histoire terrible que j'avais surprise de cette jeune femme dont l'Allemand avait traversé la matrice à coups d'épingle à tricoter.

Que se passait-il dans mes sommeils sans rêve ? En quel recoin de moi-même les monstres se déchaînaient-ils ? Les contes me tenaient lieu de l'exutoire dont j'étais privé. J'ignorais leur rôle. Ce fut innocemment que l'Ogre et Barbe-Bleue me permirent d'affronter l'horreur. En réécrivant leur histoire sur mes cahiers, je me lavais de leur hantise. Sans cela, muré comme je l'étais dans une conscience définitivement close, l'insanité m'eût dévoré.

La fin des hostilités ne fut pas celle de la guerre qui, depuis l'agression de Poix-Terron, allait se poursuivre en moi. Sur le mur d'un journal lyonnais étaient exposées les premières photographies prises dans les camps d'extermination. La vue de ces regards qui nous fixaient d'au-delà de la mort, de ces corps nus, squelettiques et blancs, qui se tenaient debout hors de toute humanité et de toute déchéance, m'apprenait quelle tremblante lueur subsistait, malgré tout, au fond de l'ignominie d'un crime impardonnable.

Pourquoi étais-je né en ce monde ? Pourquoi m'avait-on tiré du néant pour me précipiter dans un cloaque ? Quelle faute quelqu'un avait-il commise pour que soit possible l'infamie ? Et, sans cesse, remontait à ma gorge le sentiment de ma responsabilité. À quel moment avais-je commis un geste ou prononcé une parole qui m'avait éjecté de la vraie vie pour m'expulser dans l'existence ? Qui était pervers ? Moi ou le monde ? M. Gineste, auprès duquel je me plaignais, me reprochait de trop penser. J'eus bientôt 13 ans, et je n'avais plus qu'une issue pour fuir l'enfer dans lequel j'avais chu : la révolte !

Ce fut alors qu'en cachette je lus Rimbaud. Le voyou magnifique fut mon frère. La mère Rimb' ressemblait à ma mère. Comme moi il nourrissait d'« âpres hypocrisies ». Il me fallait écrire, créer un espace qui fut enfin supportable, où, du moins, je pourrais à mon tour descendre des « fleuves impassibles » et, surtout, voir des cathédrales et des mosquées dans les nuages sans trahir l'horreur d'être né.

En quittant le village près de Roanne et la petite Émilie, j'emportais dans mon bagage minuscule ce douloureux paquet mal ficelé d'où s'échappaient des lambeaux d'émotions, des chiffons de pensées, le tout dominé par un mélange de rage et de nausée. Mes parents enfin réaccordés avaient décidé de s'installer à Labastide-Rouairoux, bourg non loin de Castres, la cité de Jaurès et du musée

Goya. S'apercevaient-ils des humeurs qui fermentaient en moi ? J'étais fermé à triple tour et j'étais le seul à entendre les rumeurs qui s'agitaient et m'incitaient à m'exprimer haut et fort ; mais écrire, j'ignorais encore ce que c'était. On ne déroule pas impunément la bandelette du crayon-charade.

Je lisais Rimbaud avec l'œil rond d'un gallinacé devant un sifflet. L'écho de sa révolte me parvenait, mais j'eus été bien en peine d'en saisir l'écriture qui pourtant me fascinait. J'avais beau tenter de m'exprimer, il ne sortait de moi que balbutiements. J'étais clos sans aucune clé pour ouvrir une porte que je ne faisais, d'ailleurs, qu'espérer.

Le séminaire

L'une des grandes préoccupations de ma mère fut de trouver un établissement scolaire où son fils pourrait manger convenablement. En 1944, ce n'était pas facile. Aussi, bien que mes parents n'aient jamais eu la moindre disposition religieuse, me retrouvai-je interne au Petit Séminaire Barral de Castres.

La transplantation fut rude. On me repéra vite. Mon accent était pointu et je ne jouais pas au ballon. De surcroît, n'ayant jamais vécu en groupe, je me repliai sur moi-même, faute de savoir communiquer avec les autres. Huit jours après mon admission, j'étais déjà un paria. Heureusement, au lieu d'en souffrir, je trouvais cette condition fort adaptée à mon cas. Me l'eût-on demandé que j'eusse revendiqué l'honneur d'être étranger, juif, gitan, différent. Aucun de ces jeunes garçons n'avait la moindre idée des troubles qui m'agitaient. La planète d'où je venais, partagée entre le réalisme le plus effroyable et l'imaginaire le plus débridé, ne pouvait guère avoir de prise dans une cour de récréation. J'ignorais tout du divertissement.

Pourtant, sentant confusément que mon repli ressemblait à leur timidité, deux élèves issus de la campagne vinrent assez tôt me rejoindre. Dès lors, sous le préau et, les dimanches, en promenade, je leur racontais une interminable histoire que j'inventais au fil de mon imagination. Ils devaient y trouver quelque intérêt puisqu'ils me demandaient une suite que j'étais toujours prêt à leur donner. Ce fut ainsi que je créais le personnage de Rastapan, héros capable de s'immiscer dans les situations les plus insensées et qui, au vrai, était un mélange de Jean Moulin et de Sindbad le marin. En compagnie d'une Émilie que, pour eux, j'avais baptisée Alcine, il courait le monde à la recherche d'une lampe magique que les Allemands tentaient de ravir au génie de la montagne.

Raconter une histoire... Était-ce le plaisir de subjuguier un auditoire, fût-il le plus humble, le moyen de tromper l'ennui des heures fastidieuses, le nécessaire cheminement des fantasmes à travers une parole controuvée ? Le fait est que ces intarissables

monologues me servirent à la fois de bonde pour évacuer le trop-plein de mes humeurs et, sans que je le sache encore, de tremplin malhabile aux essais de création qui, quelques années plus tard, allaient suivre.

Néanmoins, malgré ces échappées, je demeurais solitaire. La vie au séminaire était austère, rythmée par les offices qui, dès sept heures du matin, nous age nouillaient dans la chapelle. L'histoire de Jésus rentra en moi comme celle, héroïque, du singe Souen Wou Kong que M. Gineste nous lisait, à la différence que, cette fois, un théâtre s'y ajoutait. Les rites et les chants grégoriens, la fumée de l'encens et les incantations, me firent l'effet d'une entrée dans cet autre monde que je cherchais. Moi qui, jusqu'alors, n'avais rencontré et subi que le profane, je découvrais soudain une mystique, mêlant mon intériorité avide de se remplir à l'adhésion au sacré que l'on me conviait à accepter.

Au vrai, plus qu'une mystique c'était le mystère qui m'attirait, comme si je percevais que seul le cœur pouvait percer la coque dure du réel pour atteindre le secret du vivant. À cet âge, on risque d'être filouté par le sentiment. Les prêtres avaient compris le tohu-bohu de ma conscience et durant trois années s'exercèrent à la modeler en me plaçant sans cesse dans un porte-à-faux. Il s'agissait d'utiliser ma sensibilité pour m'amener à rompre ce qu'ils croyaient être mon orgueil. Mais d'orgueil je n'en avais pas. J'étais rebelle au pouvoir des autres, pour en avoir trop subi l'horreur avec la guerre, et pour avoir trop dû ruser avec la sourde malignité que je prêtais à ma mère.

Finalement, les mythes gréco-latins me passionnèrent autant que les mythes judéo-chrétiens. Seules les cérémonies à la chapelle faisaient pencher le fléau de la balance vers les seconds. Mon amour du théâtre est issu des messes de Pâques, et celui de Samuel Beckett des offices du Vendredi Saint.

Une fois l'an, les familles avaient le droit d'investir le séminaire. C'était notre seule occasion de croiser des filles de notre âge. Pour la circonstance, la chapelle regorgeait de lys dont le parfum excitait nos sens réprimés. Des dizaines d'Émilie souriaient sous les préaux. Nous allions de l'une à l'autre, n'osant trop approcher, envahis d'appétits brutaux à la seule vue de leurs souliers vernis et des chaussettes blanches bien tirées jusqu'au genou.

Les élans mystiques se mêlaient aux impulsions sensuelles dans un refoulement qui ne faisait qu'exciter le souterrain de nos désirs. Mon directeur de conscience ne m'avait-il pas recommandé, lorsque j'embrasserais une jeune fille, de penser à ma mère ? Le malheureux

homme ne savait pas quel ravage une telle phrase pouvait provoquer chez un jeune adolescent, mais il se peut qu'en brouillant les signes il m'ait rendu le plus grand service, m'apprenant l'ambiguïté.

Goya

Mes parents venaient parfois me rendre visite le dimanche après les vêpres. Nous allions dans un salon de thé où je m'ennuyais sous des conseils que je n'entendais pas. En revanche, quelquefois j'osai quitter subrepticement la pension et, à pas légers de renard, je me faufilai dans les rues de Castres pour le plaisir de goûter à la liberté. Souvent, un dessein plus grave encore, plus impératif s'imposait à moi. Qu'était-ce ? Traversant le jardin dessiné par Le Nôtre jusqu'à la bâtisse longue et austère qu'avait dressée Mansard, parmi ces architectures mesurées, le jeune homme que j'étais se rendait à quelque rendez-vous suspect, et plus encore que s'il se fut agi d'aller chez les filles. C'est qu'au séminaire d'où sortait ce jeune homme, Francisco de Goya y Lucientes se vêtait en diable face aux saintes images sulpiciennes où les anges portaient des auréoles à pompons. Or, là-haut, après la volée de marches de pierre, la lourde porte du musée entr'ouverte par un gardien d'un autre âge, au fond du dernier couloir, à gauche, en une petite salle aux volets tirés, se tenaient immobiles sous leur verre les pièges les mieux tendus qui furent jamais : ces *Caprices* à l'aquatinte dans lesquels la sensibilité de ce jeune homme se trouva prise et blessée, et qui aujourd'hui lui paraissent avoir marqué de façon décisive sa vision d'écrivain.

C'est que ce jeune homme avait, lui aussi, connu les *Fusilamientos del Tres de Mayo*, quelques années plus tôt, et avait enfermé à triple tour dans sa tête les horreurs de la guerre qu'on lui avait, bon gré mal gré, inculquées. Pour lui, la fosse avait un sens : c'était celle d'Auschwitz ou de Dachau. Ces corps morts et comme dotés d'une vie seconde sous l'éclairage impitoyable de la photographie documentaire, ce jeune homme les retrouvait animés d'une rage inquiète mais implacable parmi les gravures de cet Espagnol du siècle passé. Et c'est d'abord ce qui l'attira vers ce monde nocturne et déchiré : une reconnaissance mais, en vérité, il ne savait pas exactement ce que c'était.

Car, au-delà des corps torturés, c'était l'abîme que ressentait ce jeune homme, l'instant où tout défaille, s'écroule ou s'enfonce, où la

fameuse raison que lui prêchaient sa mère et les prêtres se prenait à tourner tant et si fort autour de lui qu'il en demeurait ivre, hanté par des monstres venus d'obscurités si intérieures qu'ils lui semblaient issus d'un néant. Or ce néant le prenait au ventre, lui enserrait le cœur, le traînait par les cheveux vers le gouffre. Le néant bruissait telle une nuée de vermines ailées. Ce jeune homme très seul, tellement timide, avait de pâles envies en ces ténèbres glacées – et ce n'était pas de mort, mais d'amour détourné. Fasciné par ce vide vivant, il demeurait au bord du précipice, les ongles incrustés dans le roc, le visage noyé dans un vertige où l'univers entier basculait. D'ailleurs, sa mère et les prêtres n'avaient-ils pas eux-mêmes œuvré à cette débâcle ? N'était-ce pas en leur giron que ce jeune homme avait rencontré la bête au front lourd ? Goya était le sceau d'un impénétrable destin que seule une écriture issue du grand fond pouvait vaincre.

Aujourd'hui, après de nombreuses visites au Prado, je sais ce que je dois au peintre espagnol, et principalement à la *Quinta del sordo*. Je n'y vois guère le comique dont parlait Baudelaire, mais certes l'« effrayant », le « théâtre abominable », le « monstrueux vraisemblable », un « cauchemar qui s'agite dans l'horreur du vague et de l'indéfini ». Le soir, je revenais à la pension dans un état de poignante exaltation. Serais-je peintre, homme de théâtre, écrivain ? Il me faudrait extirper les monstres que le sommeil de la raison avait déposés en moi. Voilà ce que confusément je comprenais.

Onirisme et onanisme

J'ai peu évoqué mon père. Pourtant, je l'ai tendrement aimé. Le soir, souvent, lorsque j'étais en vacances, il me priait de l'accompagner dans le jardin. Il me parlait des plantes, des oiseaux. Il les connaissait par leurs noms. Il détaillait les fleurs, leur périanthe, leur calice, leur corolle, m'expliquait le rôle de l'étamine et du pistil, y ajoutait les papillons, m'incitait à créer un herbier. Ce fut à lui que, pour la première fois, j'osai annoncer qu'un jour je serais écrivain. Il se borna à hocher la tête, mais, le soir même, il sortit de sa bibliothèque le recueil des *Nouvelles extraordinaires* d'Edgar Allan Poe et, sans commentaire, me le tendit.

Il savait quel trouble envahirait mes 14 ans. Je lus toute la nuit et le lendemain, fiévreux, passant de *Ligeia* à *La Chute de la maison Usher*, du *Scarabée d'or* à *Double assassinat dans la rue Morgue*. Hormis Rimbaud, Poe était le premier auteur moderne que je lisais. Aussitôt, j'y vis des connivences avec Goya. Ma voie était tracée. Du moins, le pensais-je. Saturne venait de me toucher encore une fois.

Aujourd'hui, je crois que le fantastique de ces textes me toucha moins, bien qu'il y participât, que leur ambiance ténébreuse et pleine d'effroi. Elle s'accordait à ma conscience. S'y ajoutait la musicalité de Baudelaire qui avait su s'immiscer dans le corps des anecdotes avec une plasticité toute féminine et rusée. Je lisais et relisais la première page de *La Chute de la maison Usher* avec un sentiment de beauté et de malaise qui m'étreignait si fort que j'en ressentais, moi aussi, un singulier « affaissement d'âme ». « Les murs qui avaient froid, les fenêtres semblables à des yeux distraits » me paraissaient une peinture de mon cœur qui, Arthur l'avait dit, « bavait à la poupe ».

À cet âge on est facilement romantique, mais l'étais-je ? Mon amour contrarié pour Émilie n'était, au fond, que la sensation d'une absence beaucoup plus douloureuse, le sentiment d'un abandon. J'étais pareil à un ange tombé du nid, claudicant et brisé. Drôle d'ange dont on avait arraché la mémoire du ciel et qui ne retrouvait un brimborion de sens qu'en pataugeant dans la mélancolie.

Mon père m'avait incité à l'amour des jardins, mais dès qu'il avait appris mon souci d'écrire, il m'avait confié à un jardinier ténébreux. Bientôt ce serait *Le Moine* de Lewis et le *Melmoth* de Maturin. La vouûte m'attirait. En m'enfermant dans le dédale de tels romans aux sombres et humides ruelles, je m'ouvrais à une dimension d'étrangeté qui, loin de m'être étrangère, me raffermissait dans ma vision nocturne de la vie.

L'outrance juvénile et le goût de la provocation m'avaient poussé à déclarer à mon confesseur que chaque jour m'était un Vendredi Saint. Le tabernacle était vide. Le cher homme avait simplement répondu : « L'enfer est le manque de Dieu ». Longtemps j'avais médité cette phrase augustinienne sans en comprendre la portée. La transgression me paraissait alors plus délicieuse que la soumission aux règles de la foi.

Dès lors, le Rastapan de mes histoires se changea en un sombre révolté. On le vit cultiver des champignons hallucinogènes dans des caves afin de rendre fous les courtisans d'un pape dévoyé qui se nommait Judas 666. Mes deux compagnons s'en émurent si fort qu'à la fin de l'année de première, je me retrouvais seul lorsque la classe se rendait au « mâchefer », vaste terrain aux abords de Castres où l'on épandait les scories retirées des chaudières à houille, et où l'on nous menait en promenade. Là, dans un coin, assis sur une pierre, j'écrivais des sortes de poèmes où, maladroit, je tentais d'exprimer ma hargne, tandis que les autres se divertissaient avec une boîte de conserve vide en guise de ballon.

Le soir, au dortoir, seule et perverse consolation, je retrouvais mes livres et Émilie sous les draps. Ce m'était une caverne que j'organisais si bien qu'elle prend dans mon souvenir la taille de la yourte du grand Khan. À la lueur d'une torche électrique je lisais ou rêvassais en rongant le tuyau d'une pipe que je n'allumais jamais et en goûtant, de temps en temps, à une flasque d'eau de vie, symboles délectables de la liberté. Puisque l'onirisme m'était refusé, je le remplaçais par l'onanisme.

L'amnésie avait-elle renforcé mon imagination ? J'ai toujours dormi dans la ouate d'un néant, sans rêve ni cauchemar, alors qu'éveillé tout se met à pulluler dans ma tête, à croire que la veille m'est un pandémonium dont je ne peux m'extraire que par l'exercice de l'écriture, exorcisme et songe de remplacement. De quoi rire, si l'on y pense ! Pourtant ce fut la tournure de ma vie.

Le supérieur du séminaire, homme maigre et pâle dont la mèche tombait sur des yeux ardents, me convoqua.

– Vos lectures ont été surprises. Ce sont des viandes mauvaises. Ignorez-vous, jeune âme, que nous sommes ce que nous mangeons, ce que nous buvons et ce que nous lisons ? Auriez-vous l'audace de préférer votre Béhémoth à la Parole de vérité ?

– *Melmoth*, monseigneur... Je le tiens de mon père...

– Monsieur votre père est un étourdi. Vous a-t-il placé entre nos mains pour détruire par des papiers infâmes ce que nous nous évertuons à construire ? Veut-il que le palais de votre âme se transforme en une jachère nauséabonde ?

– Monseigneur, je respecte beaucoup mon père...

– Et Madame votre mère qu'en pense-t-elle ?

– Rien.

– Comment « rien », mon petit monsieur ?

– Elle ne lit pas.

– Et elle a raison ! Si ton œil est pécheur, c'est qu'il est malade ! Arrache-le ! Mieux vaut un monde d'analphabètes qu'une poignée de mécréants ! Vous êtes sur la pente savonneuse, mon pauvre enfant. J'en parlerai à l'abbé Sulpice, votre directeur de conscience. Allez ! Vous pouvez partir...

Je n'allai jamais rejoindre l'abbé Sulpice ni un autre et, l'année suivante, je quittais enfin le séminaire pour l'École textile de Lyon, interrompant pour l'heure mes études secondaires avant leur terme. Ma mère avait convaincu mon père qu'il était préférable de me mettre à un métier plutôt que de me laisser envahir par « les élucubrations d'une bande de dégénérés ». C'était de mes professeurs, les prêtres de Barral, qu'elle parlait !

Rachel s'inquiétait. Durant les vacances je m'enfermais dans ma chambre et ne cessais de lire et d'écrire. Renversant les termes, elle pensait que l'étude et la religion me détournaient de la réalité. Son origine paysanne l'arrimait à la terre, celle des blés et surtout celle des morts. Le livre lui paraissait un objet dangereux dans la mesure où je semblais y découvrir un monde qui lui était inaccessible. Chair de sa chair, je ne pouvais être différent d'elle. Lire était la trahir, alors que la bibliothèque devenait, peu à peu, ma véritable mère !

J'acceptai Lyon pour fuir à la fois le séminaire et cette femme, mais aussi parce qu'il me rapprochait d'Émilie. Quant au textile, c'était bien le dernier de mes soucis ! J'allais avoir 17 ans. Enfin, j'allais être libre !

Salles obscures

On m'installa dans une chambrette chez des personnes âgées sur la pente de la Croix-Rousse. L'école n'en était guère éloignée, mais au bout de deux mois, m'étant aperçu de l'inanité de telles études, je décidai de n'y plus aller. Je me mis alors à fréquenter les cinémas. Les salles obscures me servaient de chambres noires. Les films développaient des rêves devant mon esprit alerté par une écriture que je découvrais. Dans un ciné-club de quartier j'eus le bonheur de connaître tour à tour Murnau, son *Faust* et son *Nosferatu*, Wiene et son *Cabinet du docteur Caligari*, Eisenstein avec *Le Cuirassé Potemkine* et *Alexandre Nevski*, Poudovkine avec *La Mère*. Le soir, revenu dans ma turne, mon enthousiasme et mon trouble étaient si grands que je demeurais des heures éveillé, incapable de démêler ce qui appartenait à la réalité ou à la fiction.

Les semaines suivantes, je m'égarais avec délice dans les dédales du *Grand sommeil* de Hawks, du *Docteur Mabuse* de Lang et du *Gaslight* de Dickinson. *Freaks* de Browning m'alerta, *King Kong* et *La chasse du comte Zaroff* de Schoedsack me fascinèrent, *Citizen Kane* de Welles me bouleversa, et il ne fut guère que *To be or not to be* de Lubitsch et *La Chasse aux canards* avec les Marx Brothers pour me sortir de l'épaisseur noire dans laquelle ces films m'avaient plongé. Mais cette noirceur convaincante était celle-là même que j'avais appris à reconnaître chez Goya et chez Poe. Elle était le tain du miroir qui me permettait de découvrir ma confuse identité.

Entre ces films et le brouillard lyonnais s'était établie, du moins dans mon esprit, une connivence qui faisait de moi un personnage issu du *Crime de la rue Morgue* de Florey ou de *La Marque du vampire* de Browning. À tout instant, à l'angle d'une rue, allait apparaître la blanche et merveilleuse héroïne de *King Kong* ou Louise Brooks, la Loulou de Pabst. Elles se confondaient dans mon imagination avec une Émilie que, d'année en année, j'avais revêtue de tous les appareils de la rêverie amoureuse.

J'étais retourné au village près de Roanne pour retrouver la jeune fille. Mal m'en avait pris. Elle n'était plus rien pour moi. Pis : son

apparence allait à l'encontre du souvenir que j'avais cultivé d'elle. Mon Émilie était morte. Il me faudrait à jamais en porter le deuil – ou la ressusciter dans une image.

Cette déconvenue me révolta plus qu'elle ne m'attrista. Eh quoi ! La vie était-elle si mal faite qu'il fallait en inventer une autre ? Le cinéma, comme l'était déjà la lecture, me devint une existence plus profonde et plus vaste que la réalité. De plus, en assistant à la première lyonnaise de *La Maison du docteur Edwardes*, je découvris les fragments de psychanalyse que Hitchcock y avait mis. Ces traînées sur la neige... Qui était ce docteur Freud ?

Un libraire me conseilla *Moïse et le monothéisme* qui venait d'être publié par les Éditions Gallimard. Cet ouvrage me révéla l'existence de *La science des rêves* que je cherchai en vain. Il avait été traduit par Meyerson en 1926 et ne fut republié qu'en 1967 sous le titre *L'interprétation des rêves*. Si j'avais lu l'essai à cette époque-là, j'aurais mieux saisi de quelle nature était formée la trame impalpable de mes nuits. Je n'avais du rêve qu'une approche intellectuelle, n'en ayant jamais vécu la moindre expérience. J'aurais appris que mon cerveau nocturne rêvait, sans aucun doute, à mon insu. Je me serais posé la question de savoir pour quelle raison ma mémoire se refusait à garder la moindre trace des images oniriques. J'aurais cherché quelle barrière opaque et obstinée me séparait de ce moi-même refusé. Je serais revenu au fossé de Poix-Terron, à la vision de cet enfant au cou tranché, symbole de la castration dont j'avais inconsciemment accusé ma mère. Surtout, j'aurais compris de quelle matière pourrait être nourrie mon écriture. Cette lucidité me fut épargnée. À bien y réfléchir, il se peut que ce fût une chance. On ne doit pas éveiller le somnambule au bord d'un toit.

Ce fut cet hiver-là que je découvris la collection des *Poètes d'aujourd'hui* publiée aux Éditions Pierre Seghers et, en particulier, le *Jean Cocteau*, le *Henri Michaux*, l'*Apollinaire*, le *Cendrars* et le *Lautréamont*. La cassure dans l'esprit et dans le style entre ces poètes et ceux que l'on m'avait inculqués sur le banc m'apparut grâce à ces pages avec une telle évidence que brusquement je compris le sens de la modernité. Moi aussi, j'en avais « assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine ». Émilie défunte, rien ne me retenait plus à Lyon. Partir ! Il me fallait partir !

Abandonnant tout et sans prévenir personne, je pris un train pour Paris.

Saint-Germain-des-Prés

J'avais connu Gaston Criel par ces petites revues qui circulaient, où les jeunes poètes fourbissaient leurs premières armes. Nous avions échangé quelques lettres. Mon premier souci en arrivant à Paris fut de me rendre à son adresse : 42, rue Bonaparte. J'ignorais que l'immeuble appartenait à la mère de Jean-Paul Sartre. Cette dame avait loué à mon futur ami une minuscule chambre en soupente au dernier étage de sa confortable demeure bourgeoise.

Au début de 1949, Criel avait 36 ans. Il avait connu l'épreuve du Stalag. Encouragé à écrire par Éluard et Breton, il avait travaillé sur le plateau de *La Belle et la Bête*, participé aux soirées du Bœuf sur le toit, et venait de quitter André Gide dont il avait été le secrétaire durant quelques mois sur la recommandation de Jean Paulhan. Bref, pour le petit provincial que j'étais, Criel représentait l'artiste, le poète vivant que je n'avais jusqu'alors jamais rencontré.

En fait, ce fut plus qu'un ami, un frère qui m'accueillit à Saint-Germain-des-Prés. Il comprit ma détresse profonde et quelle nécessité m'avait poussé à fuir. Mais à fuir quoi ? Moi-même ? Durant trois mois, je fus l'ombre de cet éternel jeune homme dégingandé au visage de sioux. Nous passions la plupart de nos nuits dans des caves où il rencontrait familièrement Boris Vian et Juliette Gréco. Nous écoutions du jazz durant des heures, et plus spécialement le style « lorientais » de Luter et de Bechet. Je dormais peu, je mangeais mal à l'écuelle de Roger la Frite. Sur des bouts de papier, j'écrivais, je dessinais.

Durant ces mois tumultueux naquit en moi le personnage de Danielle Sarréra, de façon bien imprécise tout d'abord. De nombreuses gamines de mon âge vivaient la même expérience que moi. Je les voyais traînant leurs longs cheveux, leur maquillage à l'encre et leurs vêtements de deuil du café La Pergola à la Rhumerie Martiniquaise. Elles m'effrayaient un peu, comme si elles avaient été des spectres blafards sortis de quelque tombeau. Je ne les fréquentais pas. Ont-elles participé à leur insu à la formation de Danielle ? Criel, lui, vivait avec une femme bien vivante et bien en

chair, gouailleuse, qui ne ressemblait en rien à ces créatures de l'ombre. Elle tapinait gentiment et permettait à Gaston de régler son loyer. Elle m'appelait « le kid » et, bavarde, m'entretenait d'un homme qu'elle avait naguère aimé, ce qui faisait partir Criel de son rire homérique. D'une sensibilité extrême, il se donnait toujours les gants de s'en moquer.

Dès son retour de captivité, Gaston s'était intéressé au jazz avec passion et compétence. La querelle entre Panassié et Delaunay, les anciens et les modernes, le faisait sourire. Il adorait Armstrong et King Oliver, mais appréciait Gillespie et Parker. Il devait d'ailleurs, cette année-là, publier *Swing* avec une préface de Jean Cocteau et, quelques années plus tard, gagner les États-Unis pour y rencontrer Armstrong, Duke Ellington, Charlie Parker et bien d'autres.

Cette connaissance du jazz me semble avoir eu la plus forte influence sur son œuvre littéraire, pleine de rythme et de chaleur à l'état brut. Il poussait ses mots comme Armstrong soufflait dans sa trompette. Il y avait là une véhémence pleine de retenue qui conférait à son style à la fois une violence et une pudeur. Henry Miller était son grand auteur et lorsque, plus tard, *La Grande foutaise* paraîtrait aux Éditions Fasquelle, Miller serait l'un des lecteurs les plus enthousiastes de ce roman cabossé et torride où Criel raconte, en particulier, ses démêlés avec la police.

Son côté « mauvais garçon » me plaisait tout autant que son côté artiste. Moi qui, au fond, n'avais jamais connu que des milieux « petits-bourgeois », je découvrais soudain avec lui une vie en marge qui me semblait être mon vrai lieu. Que l'on ne s'y trompe pas ! Gaston n'était pas né dans un milieu populaire. Il avait été élevé « à la chrétienne » dans une belle maison de la rue des Comtesses à Seclin, banlieue de Lille, par une mère couturière et un père comptable. Il se préparait au commerce. Et, d'un coup, la guerre le jette dans cette douloureuse et franche fraternité du Stalag ! Là, il se forge une autre idée de la vie et de la société : une énorme blague, un bordel ! Ce rude sentiment de malaise ne le quittera plus. Désormais il refusera de se laisser leurrer, quitte à jeter le bébé avec l'eau du bain. « Cracher sur le ciel, vomir l'alcool métaphysique d'une cervelle délabrée. » Dans les récits qu'il nous livre, la révolte éclate jusque dans la façon provocatrice de l'écriture. L'emballage est du papier journal. Était-ce une pose ? Je ne le crois pas. Il fallait que Criel se révoltât contre la littérature elle-même, la ramenant au stade de la poubelle pour enfin découvrir un accent vrai. D'ailleurs, même s'il n'a guère lu de Sartre que *La Nausée*, il le remercie « de nous avoir donné le jour là où l'éducation chrétienne avait versé des flots d'obscurité. » Était-il anarchiste ? Il aimait citer Bakounine :

« La réflexion va toujours de l'avant. Elle meurt à s'arrêter, fût-ce dans un fauteuil, une tour ou une chapelle ». Rebelle comme je l'étais, comme je le suis encore, une telle pensée me guida toujours.

Quant à ses relations avec les femmes, j'ai toujours constaté une complète dichotomie entre celles avec lesquelles il vécut, parfois en une rapide étreinte, et celles qu'il décrivit ou plutôt qu'il invectiva dans des textes comme *La Grande foutaise*. Là encore, il voulait n'être pas dupe et ramenait tout éventuel sentiment à une affaire glandulaire. Dès lors ses « bonnes femmes » sont, d'un trait désinvolte voire vulgaire, caricaturées à l'enseigne macho du Costals de Montherlant. Pourtant, il les appréciait bien, ces femmes de passage – dans la mesure où, n'étant que de passage, elles incarnaient pour lui un coin de vérité crue au sein de l'éternelle arnaque.

Un jour où je critiquais ma mère devant lui, il m'arrêta. Hortense, sa propre mère, comme d'ailleurs sa sœur Christiane et, plus tard, son épouse Michelle, représentaient à ses yeux des modèles féminins dont il ne souhaitait pas que l'on se moquât. Elles appartenaient au Lille de son enfance, son île où, fidèle, il devait toujours revenir. Et là, je crois percevoir l'extrême pudeur de cet homme sensible à la carapace de faux cynique. Ainsi, devant l'adolescent que j'étais, il n'usa jamais de la dérision qu'il savait si bien utiliser devant les autres et dans ses livres. Tout le long de notre amitié qui dura jusqu'à sa mort, et bien que nos œuvres fussent si différentes, nous gardâmes l'un vis-à-vis de l'autre un fraternel respect. La dernière fois que nous nous rencontrâmes, quelques mois avant sa disparition, il me confia à demi-mot qu'il se souvenait toujours avec tendresse du jour de 1949 où j'avais frappé à sa porte, en haut de l'étroit escalier de la rue Bonaparte. « Tu avais une gueule de noyé. » Et de partir de son rire immense – celui qui masquait son émotion.

L'air et les songes

Lors de cette équipée parisienne, j'avais beaucoup erré sans but. Néanmoins, par je ne sais quel concours de circonstances, je me retrouvai à la Sorbonne à un cours de Gaston Bachelard. J'ignorais tout de l'auteur du *Nouvel esprit scientifique* et rien ne pouvait me disposer à y trouver un quelconque intérêt. M'avait-on appris que le philosophe était un ami des poètes ? L'homme, dès l'abord, me séduisit. Il évoquait les choses les plus abstruses avec une telle douceur et de si bons yeux que l'on eût dit qu'il racontait *La Belle au bois dormant*. Naturellement, je n'y comprenais goutte, mais comme, fasciné, je semblais ne rien perdre de ses paroles. Il se montra surpris de mon jeune âge et, à la fin de la séance, s'approcha de moi. Qui étais-je donc ? Avais-je un quelconque intérêt pour les sciences ? J'avouai en balbutiant que j'étais poète et que je trouvais dans son discours une sorte de musique qui me troublait.

– Oh, fit-il avec une simplicité et un humour déconcertants, vous me faites grand honneur, mon jeune ami. Serait-ce que mes paroles traduisent, tant soit peu, la musique des sphères célestes ?

Là-dessus, il me transmit l'adresse de Corti, son éditeur, en m'indiquant qu'il y avait publié des essais qui, peut-être, me conviendraient, et, après avoir sorti de sa poche un crayon dont il mouilla la mine avec la langue, il eut la bonté d'écrire sur un papier le titre *L'air et les songes*. Gaston Bachelard et la simple grandeur !

J'allai acheter le livre dont le sous-titre *Essai sur l'imagination du mouvement* me parut alléchant. José Corti, que je rencontrais pour la première fois, sembla étonné par mon choix. Il avait perdu récemment un fils et il se peut que voir un garçon si jeune s'intéresser à Bachelard raviva en lui une terrible douleur. Il me confia l'ouvrage comme s'il s'agissait d'un recueil de grands secrets et me demanda de le garder précieusement, puis lorsque je voulus le payer, il me le donna.

Intimidé, éperdu de reconnaissance, je me vois encore dans la librairie de la rue Médicis, ne sachant plus que faire, comme si

monsieur Corti venait de m'adoubler à quelque chevalerie. Il me reconduisit jusqu'à la porte, me fit un petit signe de connivence. Oui, je reviendrais. Et c'est vrai que je revins souvent durant toute ma vie dans cette librairie humble et royale qui demeura pour moi un des hauts lieux de l'esprit français.

Revenu à Saint-Germain-des-Prés, j'ouvris le livre et, comme il est naturel, ce fut sur le passage où Bachelard écrivit : « Il faut relire *La chute de la maison Usher* avec lenteur, les yeux mi-clos, en affaiblissant la partie imagée qui n'est qu'un arpège de visions au-dessus de la mélodie dynamique de la lourdeur. Alors peu à peu on sentira le poids de l'ombre du soir ». Un lien mystérieux m'avait entraîné auprès de Bachelard. Cette personnalité qui m'était si lointaine avait quelque chose à me dire, ou plutôt à me transmettre, qui exercerait une influence en quinquonce sur mon futur travail. « Le climat imaginaire est plus déterminant que le climat réel. » C'était une pensée que j'attendais. Et plus encore celle-là : « Comprendre le vertige les yeux fermés », qu'explicitait Edgar Poe lorsqu'il affirmait : « Celui-là qui ne s'est jamais évanoui n'est pas celui qui découvre d'étranges palais et des visages bizarrement familiers dans les braises ardentes ; ce n'est pas celui qui contemple, flottantes, au milieu de l'air, les mélancoliques visions que le vulgaire ne peut apercevoir ; ce n'est pas lui qui médite sur le parfum de quelque fleur inconnue ; ce n'est pas lui dont le cerveau s'égare dans le mystère de quelque mélodie qui jusqu'alors n'avait jamais arrêté son attention. »

Intimidé d'avoir osé me présenter à la conférence d'un homme dont je n'avais pas mesuré l'importance, je ne retournais plus à la Sorbonne pour l'entendre. Plus tard, dans les années 60, alors que j'habitais rue de Poissy, je le voyais souvent faire son marché avec un cabas, place Maubert. Sa barbe s'était allongée et avait blanchi, lui donnant un aspect de Père Noël. Il vivait avec sa fille dans un appartement de la rue de la Montagne-Sainte-Genève. Lorsqu'en 1959 je lui envoyai *Le Dieu des mouches*, il m'écrivit : « Pauvre Elisabeth ! Comme elle a dû souffrir ! »

Pour beaucoup de jeunes de ma génération, Gaston Bachelard fut celui qui ramena le monde imaginaire au premier plan de nos préoccupations ; mais pas n'importe lequel : une imagination intimement liée au réel, dont il avait montré l'inventivité poétique à travers les quatre éléments d'Empédocle. Avec Bachelard, la nature poétisait, s'enchantait. L'homme pouvait y découvrir le secret de ses élans fondamentaux. Ainsi, il enracinait l'imagination dans l'imaginaire.

J'étais bien loin, à l'époque, de comprendre l'intérêt intellectuel d'une telle démarche, mais dans mon tohu-bohu intérieur j'en ressentais comme un vent de liberté. Que cherchais-je sinon mon enfance perdue ? La poésie révoltée d'un Criel et celle, plus fine et plus profonde, qu'évoquait Bachelard, paradoxalement me semblaient l'une et l'autre appartenir au même chemin du retour.

En fait de retour, mon escapade parisienne s'acheva sur un fiasco. N'ayant pas su maîtriser ma liberté, sans un sou et sans aucun projet réel, je tombai malade. Ma mère accourut et me récupéra.

Mon Antigone

Le voyage de retour en train témoigna de l'hostilité profonde que je vouais à ma mère. Je refusais de m'asseoir dans le même compartiment que le sien. J'allais cuver ma rugueuse bouderie dans les toilettes. Bref, malade du corps comme de l'esprit, je fuyais de toutes parts, en proie à une dysenterie aussi bien mentale que physique. Je demurai une huitaine de jours à l'hôpital de Castres avant de revenir dans la demeure familiale à Labastide. Ce bourg était composé d'une interminable avenue bordée de platanes, rythmée par l'incessant fracas des métiers à tisser. Mon père, l'ingénieur, était associé à un bureau de représentation de machines textiles. En m'envoyant à Lyon, il pensait me préparer à sa succession. Je lui revenais hâve et comme fou.

Ce fut dans ma chambre où je m'enfermais, ne paraissant parfois qu'aux repas, que j'écrivis les textes de *L'Ostiaque* et de *L'Anthrope*. Ils me venaient soudain, arrachés au somnambulisme révolté qui me poignait. Là, je crachais ma haine, mon désespoir, mon besoin de différence. Les phrases étaient jetées par poignées, sans artifice et sans repentir. Des réminiscences de Rimbaud et du séminaire se mêlaient à une farouche volonté de refuser l'ordre bourgeois et de crier ma rébellion par une écriture pleine de fureur. Je ne cherchais nullement à atteindre un art, mais seulement à exprimer la douleur qui me tenait dans ses serres comme une crampe.

Tout y passa, la famille, la religion, le sexe, dans un style exalté au lyrisme incontrôlé où surgirent des images puisées dans un mysticisme dévoyé. Mais qui parlait ? D'où venait ce langage outré ? C'était une fille qui écrivait. Une fille teigneuse, une Antigone face à une société au visage de Créon. Cette Antigone qu'en classe j'avais étudiée et aimée, celle d'Anouilh que j'avais rencontrée au théâtre en compagnie de mon père, cette Antigone qui me ressemblait par son refus et me surpassait par son courage. N'était-elle pas capable de s'engager jusqu'à la mort ? Je l'appelais Sarréra. Un soir, à la Rhumerie Martiniquaise, je crois bien, Criel et

moi nous chantions le chant révolutionnaire « Ça ira ! Ça ira ! ». De là naquit Sarréra, mon Antigone, forcément face à la mort. Oui, Danielle Sarréra, elle aussi, devrait mourir. La mort circulerait dans sa véhémence, lui conférant un statut orgueilleux et tragique.

J'avais créé un personnage. Parti pour crier, j'avais été pris au piège de la duplicité de toute littérature. Danielle serait mon alibi, puis se séparerait lentement de moi au point, plus tard, de devenir un mythe pour certains, une supercherie pour d'autres. Mais, pour l'heure, dès que j'eus la prescience de ce dédoublement, je me mis moi-même en scène sous les traits de cet Anthrope que Sarréra aurait aimé, tant mon vœu le plus cher eût été d'être aimé par une telle fille – laquelle, au vrai, n'était que ma psyché exacerbée.

Beaucoup d'encre, ici et là, s'est déversée autour de Sarréra. Ce n'était pourtant que théâtre de l'esprit. J'ignorais qu'un miroir-sorcière de grand prix m'avait été offert au creux de mon désarroi. Plus tard j'en comprendrais l'importance et en déclinerais les dédales. Ils sont la matière du roman. Sarréra, premier de mes pseudonymes, m'apprendrait l'art magique du masque. Bientôt, grâce à elle, allait naître un autre moi-même, ce Frédéric K. Tristan, « baron de Prusse et de Léonois » ! (Ainsi avais-je caché mon identité dans le « Quels abysses en ces sommets » de *L'Ostiaque*.)

Mon identité... Mais qui étais-je ? Celui qui du fossé de Poix-Terron s'était levé couvert du sang d'un autre, et qui, depuis, errait dans une réalité si semblable à une fiction ? Par un singulier renversement, Sarréra me communiquait une parcelle de ma personnalité, plus authentique que celle que la société m'imposait.

Ma mère me traîna de médecins en psychologues. J'eus même l'honneur d'un encéphalogramme ! Cet enfant n'était pas normal. Il refusait d'embrasser sa maman ! Il s'enfermait des jours entiers dans sa chambre pour lire ou écrire. Son cerveau n'allait-il pas bouillir ? D'ailleurs lorsqu'on lui avait confisqué les cahiers sur lesquels il racontait ses histoires sans queue ni tête, il avait menacé de se jeter par la fenêtre. On lui avait rendu ses sales papiers, mais malgré ça, il ne décolerait pas. Que faire ?

Mon père décida de prendre les choses en main. Il reconnut s'être trompé en m'inscrivant à l'École textile de Lyon. À la rentrée je reprendrais mes études secondaires. Je lui en fus reconnaissant, d'autant plus que l'année scolaire étant perdue, il comprit qu'il me fallait changer d'air, et m'offrit un voyage en autocar à Venise et en Toscane. Ma mère m'accompagnerait. C'était là tout mon père. Il avait perçu la raison profonde de ma fugue et, bravant l'opinion de son épouse, il avait accepté, malgré son regret, d'abandonner

l'espoir de me voir, un jour, ingénieur comme il l'était lui-même. De surcroît, en m'amenant à voyager avec ma mère, il tentait de nous rapprocher l'un de l'autre.

Venise

Venise me bouleversa. Longtemps je reviendrais place Saint-Marc et plus encore à la Giudecca, mais ce premier et bref séjour dans la Sérénissime allierait en moi le goût des lagunes et les prestiges du labyrinthe. Abandonnant mon accompagnatrice à l'hôtel, je courais d'un sestiere à un autre sans discernement, pour le seul bonheur de m'engloutir dans une cité qui, je le sentais confusément, deviendrait une maîtresse prodigieuse et dévorante. Franchir le porche d'une église vénitienne me parut toujours pénétrer dans un singulier interdit, ne fût-ce que par la présence des chefs-d'œuvre qui, dans l'ombre, vous guettent. Un Titien ne vibre que sous la voûte.

Nous n'allâmes pas à Florence. La marche à pied dans Venise avait fatigué ma mère. Quant à moi, je serais resté là éternellement. À l'Accademia, j'étais demeuré des heures devant la *Légende de sainte Ursule* et surtout devant le songe : Ursule dans un grand lit, l'ange qui entre et le chiot qui s'éveille, entendant ses pas. Ce me fut une médication plus propice que toutes les drogues. Et Venise peinte par Carpaccio, Venise dans Venise, toujours Venise ! La mise en abyme ! J'ignorais le mot et je ressentais un trouble profond de m'enfoncer ainsi dans des épaisseurs d'apparence qui me semblaient plus secrètes, néanmoins plus significatives, les unes que les autres.

Peut-être est-ce là que je rencontrai vraiment la peinture, non plus comme une image mais comme un théâtre de l'invisible. Le petit chien de Carpaccio réveillé par l'ange m'éveilla lui aussi au rapport mystérieux entre le vu et le décelé, l'évidence et le révélé. J'avais compris que la grande peinture ne décrivait jamais rien d'autre que l'intériorité du peintre. Les *Vierge à l'Enfant*, cent fois répétées, obligeaient l'artiste et son atelier à se parfaire. Qu'importait l'anecdote ! C'était le style dissimulé et offert sous le visible qu'il fallait déceler grâce à la lumière, aux ombres, à ce que plus tard je nommerai les « indices cachés ».

Lors de ce séjour, dans une vitrine, j'avais vu aussi un Chirico : une place vide et jaune, de noires arcades, une fillette traversant le

silence en poussant devant elle un cerceau, les nattes au vent. J'allai acheter un album de l'œuvre du peintre et tombai sur les *Muses inquiétantes*, ces mannequins à tête de ballon de rugby qui me firent entrer par effraction dans le Surréalisme dont, jusqu'à cet instant, j'ignorais tout.

Voilà ce que je ramenaï de ce bref voyage : Venise et son vertige, Carpaccio et Chirico. Tout le reste s'est effacé de mon souvenir, trop multiple et trop sommaire pour que ces débris demeurent dans ma mémoire, je suppose. En revanche, dès mon retour, je retrouvai ma chambre, Sarréra, ma solitude.

Armand, le Chinois

Armand, mon grand-père maternel, avait reçu pour mission d'escorter trois cents chevaux du port de Sète à celui de Haïphong. C'était en 1882. Armand avait vingt-six ans. Les chevaux, de race ardennaise, devaient tirer les canons et les caissons de l'armée française aux prises avec l'imbroglio indochinois. Le Tonkin avait été évacué par nos troupes mais Hanoï, Qui-Nhon et Haïphong continuaient de commercer. La Chine menaçait de faire valoir son protectorat sur l'Annam. Le commandant Rivière allait bientôt être assassiné. Un renfort s'avérait nécessaire.

Pour atteindre le Tonkin, il fallait près de cinq mois de navigation en contournant l'Afrique. Aussi, lorsque les trois cents chevaux d'Armand eurent subi les effets du voyage, un seul survécut. Décimée par une sorte de dysenterie, la cargaison aborda à Haïphong dans la puanteur et la honte, les autorités maritimes ayant refusé que les trente derniers cadavres fussent jetés par-dessus bord. Une sangle fut passée sous le ventre de l'ultime cheval, que l'on descendit à quai au moyen d'un treuil et d'une corde. Hélas, cette dernière ayant décidé de parachever le massacre, le malheureux animal alla s'écraser aux pieds d'Armand qui, dès cet instant, décida de ne plus rentrer en France.

Et ici commence l'aventure de ce merveilleux jeune homme, aventure qui me fut colportée à travers un épais silence, de telle façon que mon imagination put s'emparer de l'histoire et la transformer à sa guise. La vérité est qu'en 1885 Armand a quitté le Tonkin et se trouve en Chine. Une lettre de lui, datée du 26 juin 1886, nous apprend qu'il réside à Shanghai et que ses affaires sont prospères. Quelles affaires ?

Il ne reviendra en France qu'en 1903. Nostalgie du pays natal ? Il se marie dans les Ardennes avec une noiraude, la petite Eugénie Colas, à moitié gitane, qui n'a guère que seize ans, et « parce qu'elle ressemble à une Chinoise ». La maison qu'il fera bâtir à Ville-sur-Lumes, non loin de la Meuse, sera envahie de tentures, d'objets, de statues, d'armes ramenés de « là-bas ». Il mourra en 1920 après

avoir donné cinq enfants à Eugénie, dont trois disparaîtront en bas âge. Onze ans plus tard, je naîtrai de sa fille Rachel sous un immense parasol de papier verni où s'ébattent encore le dragon et le phénix de l'éternel Empire du Milieu. Tels sont les faits. On n'en sait pas davantage.

Mais, naturellement, dès 1949, j'ai chinoisé la vie d'Armand. À partir d'une table en bois blanc, certains brocanteurs parviennent à donner l'illusion d'un autel barbare. Ils la peignent en rouge, fixent des dorures 1900 sur les tiroirs, placent un verre fumé sur le plateau, font courir une torsade de cuivre sur chacun de ses pieds. Ils la « chinoisent ». Ainsi – et qui ne l'aurait fait ? – je passai un fort temps de mon adolescence à imaginer l'existence asiatique de ce grand-père aux traits toujours jeunes, et d'autant plus jeunes qu'aucune photographie de lui ne nous est restée.

Après la guerre, j'ai fouillé toutes les malles du grenier et n'ai retrouvé qu'une lettre – celle du 26 juin 1886 – ainsi qu'un portrait en médaillon, un portrait de jeune femme au regard intense, aux lèvres belles, aux cheveux en bandeau, et derrière cette amoureuse image, une inscription de la main d'Armand : « Rachel Karamané, Shanghai, 1886. »

C'était à Ville-sur-Lumes, ce petit village des Ardennes où toute ma famille naquit et repose, en cette maison qu'Armand avait fait bâtir, dans ce grenier où l'on avait gardé les malles du voyageur. Il pleuvait, en cette fin d'après-midi 1949, et l'on entendait le frémissement de la pluie contre le vasistas. Rachel Karamané ! Une si troublante femme que cet homme avait aimée, là-bas. Il en avait donné le prénom à sa première fille puis, à la mort prématurée de celle-ci, à ma mère. C'était comme si j'étais né de cette inconnue si proche, si séduisante, dont le regard me fixait avec un mélange de noblesse et de tendresse, tandis que je tenais son image légèrement jaunie dans la paume de la main.

Le sentiment d'étrangeté qui depuis l'adolescence m'habita, en ce jour pluvieux de l'été 1949, me révéla un nouveau et subtil tremplin pour m'élancer dans cet autre monde qui, sous l'apparence de la Chine, devait à jamais substituer en moi l'ici par un ailleurs – ô combien plus ici et maintenant que le jeu d'ombres quotidien ! Et ce fut le remugle de ces malles dans le grenier, des tentures et des bouddhas dans la pénombre du salon qui, à ce moment, m'envahit telle une mémoire plus ancienne et plus vraie que la mienne : la senteur des cheveux de Rachel Karamané, pour moi reconnaissable entre toutes, et que, plus tard, j'allai quérir là-bas, comme s'il se fût agi d'un effluve originel, capable de ranimer, peut-être, le passé

d'Armand, mais surtout de faire frémir ma sensibilité par le truchement d'une odeur si rare, si complexe, si ténue qu'il me semblait être le seul au monde à la pouvoir identifier.

J'ai aimé la Chine comme on aimerait une femme innombrable, pourtant unique, marquée de cette curieuse perversion qui la fait toujours plus avant se refuser alors qu'elle se dévoile. Et certes, ma Chine n'était plus celle qu'avait connue Armand. D'autres guerres étaient passées par là. Mais c'était toujours la même odeur qui planait sur le marché aux aromates et aux poissons séchés ; la même odeur qui veillait dans les ruelles étroites et dans les cours ; la même odeur que l'on eût crue d'encens, de musc, d'opium et de je ne sais quoi qui n'était ni de l'encens, ni du musc, ni de l'opium mais la senteur des femmes en amour.

On l'a compris : c'est le goût du mystère qui m'attirait en Chine – la passion de l'invisible qui soudain, à quelque détour, s'incarne – non le plaisir de l'énigme. Rachel Karamané m'était désormais plus proche que ne l'était ma mère. Quant au cher Armand, je le sais aujourd'hui, il avait commerce avec l'aventure elle-même, et pas n'importe laquelle : celle que son petit-fils a recueillie ; l'aventure de qui change la table de bois blanc en autel. Oh, je ne suis pas dupe ! D'ailleurs, comment l'aurais-je été après avoir vécu les sordides vexations de la Révolution culturelle, après avoir perçu la dégradation d'une mémoire qui ne rêve que d'Occident ? Dans le train interminable qui me menait, en juin 1986, de Pékin à Harbin, un très vieil homme au visage craquelé, aux yeux vifs, me demanda en un mauvais anglais si je savais « ce qu'avait été Ming ». Il le fit à mi-voix, quasiment à mon oreille, en cachant sa bouche aux dents noires de sa longue main tachetée, et comme s'il s'agissait d'un secret très lourd.

Sur le moment, je crus qu'il voulait évoquer quelque société des Houng, telle la *T'ien Ti Houei*, et je m'étonnai qu'en ce train enfumé il y eut encore un homme pour garder un souvenir si ancien. Il se leva, monta sur la banquette, tira une valise en carton bouilli de dessus le porte-bagages et, l'ayant entrouverte, en sortit avec précaution un objet enveloppé dans du papier journal. Un coup d'œil furtif vers le couloir et mon Chinois me dévoile un méchant vase à fleurs 1900 de facture occidentale qu'il tient à me vendre en répétant obstinément : « Antique ! Antique ! Ming dynasty ! No expensive ! » Il me fallut changer de compartiment pour m'en défaire.

La chance de l'homme est d'avoir la capacité de chinoiser. Or, je sais que notre époque s'évertue à tout démystifier et, en particulier,

à changer les autels en de simples tables de bois blanc. Les Chinois eux-mêmes excellent à ce jeu pervers. Ils déchinoisent la Chine et l'on me dit que c'est fort bien. Le Maxim's à Pékin, le Coca-Cola dans toutes les tavernes. Et moi, dans le grenier de mon enfance saccagée, je ne cesse d'ouvrir les malles d'Armand, l'éternel jeune homme, et voici qu'en sortent des statues, des tapisseries, des rouleaux d'écriture, et même des vases Ming, tout cela plus vivant et plus vrai, certes, que les collections du musée Guimet. Voici que le regard de Rachel Karamané me considère et me change. La pluie bienfaisante de cette fin d'après-midi 1949 ne cessera jamais plus de tomber.

Affinités électives

En septembre 1949, je rentrais en classe de philosophie au lycée Gambetta de Toulouse. Sis dans le prestigieux Hôtel Fermat, l'établissement dressait ses briques roses non loin du Capitole. L'atmosphère de liberté studieuse qui y régnait me parut aux antipodes de celle que j'avais subie au séminaire. Je me liai d'ailleurs aussitôt avec un Algérien, Abdallah Hacini, et un Pic de la Mirandole en herbe, Guy Casaril. Le premier devait s'engager plus tard en politique dans son pays, tandis que le second écrivait sur le kabbaliste Siméon Bar Yochai, tournerait un film avec Brigitte Bardot, et traduirait l'œuvre de Castaneda !

Avec Hacini, et bien que nous nous en fûmes, l'un comme l'autre, éloignés, nous passions des heures à évoquer nos religions réciproques. C'est ainsi que je reçus mes premiers rudiments d'islam. Avec Casaril, passionné d'architecture contemporaine, j'entrai en contact avec Le Corbusier et son fameux Modulor. Nous avions créé une petite revue à l'usage du lycée, où nous écrivions articles, poésies et nouvelles. Vint se joindre à nous le futur romancier et homme de radio Claude Mourthé qui venait de créer un petit groupe théâtral sous le pseudonyme de Claude Chirane.

Cette année de lycée fut pour moi une cure de désintoxication. Mes professeurs m'enchantèrent. La bibliothèque universitaire à laquelle j'avais accès m'offrait Dostoïevski, Proust, Kafka, Thomas Mann... C'est peu dire que je lisais : je dévorais comme un prisonnier longtemps privé de nourriture. J'aimais me plonger dans la jungle d'œuvres immenses. Elles me permettaient de vivre longtemps avec des personnages qui devenaient peu à peu mes comparses, de m'enfouir dans des mondes nouveaux. Les noms de Nastassia Filippovna et de Mychkine, de Settembrini, de Hans Castorp et de Mme Chauchat me devinrent plus familiers que ceux de Socrate et de saint Paul. Et puis, brusquement, je tombai sur *L'Almanach surréaliste du demi-siècle* qui venait de paraître à La Nef.

Ma rencontre avec Chirico à Venise m'avait préparé au choc intense que je reçus en feuilletant ce recueil dans la librairie de la

rue du Taur où il se trouvait exposé. Dès ce moment, une pelote de « beauté convulsive » allait se dérouler, m'entraînant des *Champs magnétiques* à *L'Amour fou* et d'*Arcane 17* à *Nadja*. Surtout *Nadja* ! Les méandres de l'anecdote, l'approfondissement psychologique des personnages, le style même de mes romanciers favoris se trouvaient ici bousculés, concassés, niés. Le rêve faisait son entrée souveraine dans une écriture imprévisible. Et, certes, chez les auteurs que j'aimais, cette part de folie et de menace, d'échappée belle et d'abysse, cette entrée des spectres existaient déjà, et c'était justement ce qui en eux m'attirait. Néanmoins, je fus troublé par cette conception de l'art radicalement différente de celle que je connaissais. Devrais-je refuser la littérature au nom d'une révolution textuelle en connexion incontrôlée avec le psychisme ?

L'intérêt des Surréalistes pour Rimbaud et Lautréamont allait dans le sens de mes préoccupations les plus vives telles qu'elles s'étaient spontanément révélées avec Sarréra. De surcroît, j'osais trouver quelque connivence entre la *Nadja* d'André Breton et ma réincarnation d'Antigone, écriture née d'un rêve éveillé et non d'une application au réel dont j'eusse été incapable. Enfin, l'appel à Freud me paraissait lancer un pont entre mes auteurs favoris, Proust, Mann, Kafka, Dostoïevski, et le Surréalisme. Faut-il le dire ? Plus je le lisais, plus le Viennois m'apparaissait sous les traits d'un romancier. Et cette fascinante question : qu'est-ce, au juste, que l'hystérie ? N'avais-je pas eu, moi, depuis le meurtre de Poix-Terron, un comportement hystérique ? Aragon et Breton avaient répondu dans le numéro 11 de *La révolution surréaliste* : « L'hystérie n'est pas un phénomène pathologique et peut, à tous égards, être considérée comme un moyen suprême d'expression. »

L'écriture, par son ascétisme et ses révélations, me serait-elle une thérapie, voire un exorcisme ? Serait-elle le garde-fou qui m'empêcherait de me pencher trop avant par-dessus bord ? Et quel bord ? Questions d'un jeune homme disponible à la passion, incertain, tellement malhabile ! L'inepsie au bout de l'intelligence me guettait toujours.

J'apprenais aussi que, si je lisais beaucoup, je ne savais pas exactement lire. Il me manquait toujours une dimension de la lecture, quelque chose comme de l'ironie, un œil jeté de côté, ce qui, au fond, faisait la véritable saveur d'un texte, ce surplus drôle qu'il fallait souvent prendre au pied de la lettre. Exemple dans la *Montagne magique*, ce monologue d'un médecin : « Oui, oui, cette sacrée libido. Vous, ces choses-là vous amusent encore, naturellement. *Vésiculaire*. Mais un chef d'établissement comme moi peut en avoir plein la lampe, oui, vous pouvez... *Assourdi*... Ah, oui,

vous pouvez m'en croire. Que voulez-vous que j'y fasse si la phtisie est inséparable d'une certaine concupiscence ? *Légère rugosité*. Ce n'est pas moi qui en ai décidé ainsi, mais avant de s'être avisé de rien, on est là comme un tenancier de cabanons. *Souffle court sous l'épaule gauche* », etc... Tandis qu'il ausculte et dicte à son assistant, un médecin continue de bavarder d'un tout autre sujet, d'où l'alternance comique au sein du monologue. Est-ce tout ? Nenni. L'auteur plonge le lecteur dans la matière d'un récit parodique de la réalité, laquelle est toujours faite de phases successives comprimées en un seul instant par notre inattention. Sacré médecin « perdu dans un accès de folie césarienne » selon le mot de Mann ! Moi aussi, j'allais être pris souvent de cette « folie césarienne » face à des œuvres qui me dépassaient tellement !

Ce fut une année de pénétration des textes ou plutôt de ce que nous appelions leur « texture ». Casaril et moi nous exercions à choisir quelques lignes essentielles, généralement inaugurales, d'un roman, à les décortiquer pour atteindre ce que nous avions baptisé « la scène du crime ». Je me souviens, en particulier, d'un extrait des *Grandes espérances* de Dickens dans lequel Pip, Estella et Miss Havisham s'affrontent pour la première fois.

« – Je veux te voir jouer aux cartes avec ce garçon, dit Miss Havisham.

– Avec celui-là ! Mais c'est un petit ouvrier plutôt vulgaire, non ? s'insurgea Estella.

Il me parut entendre la réponse de Miss Havisham, tout incroyable qu'elle fût :

– Qu'importe ! Tu pourrais plus aisément lui briser le cœur, n'est-ce pas ?

– À quoi sais-tu jouer, mon garçon ? demanda Estella avec une moue de dédain.

– Seulement à « Je ruine mon voisin », mademoiselle.

– Ruine-le donc, dit Miss Havisham à Estella.

Et nous nous assîmes pour jouer aux cartes. »

Tout le roman se dilaterait à partir de cette métaphore d'un jeu cruel où le rôle de chaque partenaire semblait déjà tracé. De même, dans *L'Idiot*, la scène où Nastassia Filippovna jette un paquet de roubles dans le feu de la cheminée pour braver le cupide Gania.

Nous passions des heures à disserter, à la terrasse d'un café de la place Wilson, sur de tels morceaux qui nous semblaient, par un

subtil paradoxe, cacher et révéler le nœud secret de la fiction. Or, une fin d'après-midi, un homme qui nous était inconnu nous aborda.

– Je me suis permis de vous écouter, dit-il en se levant de la table voisine de la nôtre. Ce que vous étudiez là est fort intéressant, en effet. Mais avez-vous lu *Les Affinités électives* ? Nous sommes guidés, voyez-vous...

Là-dessus, il nous laissa. Je devais le revoir à plusieurs reprises au cours de ma vie, ce grand homme vêtu de noir. Je le sus un peu plus tard, il se nommait Jean Carteret. Ce fut ainsi que nous ajoutâmes Goethe à notre liste. Ma rencontre avec le mythe de Faust allait être décisive.

Venise contre Rome

Le professeur de philosophie nous avait posé cette question redoutable : « Qu'est-ce qui différencie le mythe d'une anecdote ordinaire ? » Longtemps je m'intéresserais à cette énigme que d'aucuns croient résoudre par une concrétion de la mémoire collective, et qui demeure inscrite au plus mystérieux de notre langage, de notre destin. Je m'approcherais du Faust et du Don Juan avec la certitude d'affirmer la modernité à travers eux par un radical refus des dogmes. C'est la raison et la foi qu'il faudrait violer.

Cette permanente remise en question, ce choix de l'instabilité, naquissent de ma révolte contre Rome. Le séminaire, c'était Rome. Ma mère, c'était Rome. Venise la Byzantine et sa lagune, ses masques, ses miroirs s'opposaient à Rome, ses diktats, ses échafauds. Sur une rive, Faust et Don Juan dans les ruelles de San Aponal, de l'autre côté saint Dominique au pied du bûcher Saint-Ange, comme les deux hémisphères du cerveau. Et moi, je voulais me laisser entraîner par le diable que refusait le vieil Antoine du désert, tous les diables, engrosser Hélène la Grecque s'il le fallait, en faire une putain ! C'était beaucoup, mais à cet âge on ne transige guère. Si le ciel était à Rome, eh bien, on descendrait au plus profond des marécages pour y trouver une terre nouvelle !

J'étais orgueilleux, ni ambitieux, ni fat, mais d'un orgueil qui s'honorait des plus originales modesties, devinant que l'humilité était la terre de cet Antée que tout créateur ne manque pas d'incarner. En ces années-là, comme je me sentais capable d'affronter l'avenir ! Je fourbissais mes petites armes. Bientôt j'allais écrire. Écrire ! Aucun exercice humain ne me paraissait plus important, plus glorieux, plus nécessaire. Je créerais des mondes, des événements, des personnages. Plus que prêtre, politicien ou chirurgien, être écrivain c'était tous les métiers à la fois ! C'était la vocation suprême, réservée à une élite ! Naïf enthousiasme de la jeunesse... Nous ne serions que des témoins.

Sarréra était morte. Je l'avais jetée sous un train. Sans elle la

source noire s'était tarie. Désespéré, il me fallait découvrir une autre main. Sept ans passeraient avant que j'y parvienne, et encore le destin allait-il devoir frapper avec dureté pour que l'étrange machine retrouve sa voie. Et donc je fouillais. La littérature m'était comme un grenier où, soulevant le cou vercle d'innombrables coffres, je découvrais parfois un trésor qui convenait à ma curiosité.

À cet âge boulimique, envoûté par la littérature, je me précipitais aussi bien sur Paul Valéry ou André Gide que sur les Romantiques allemands. Monsieur Teste m'inspirait autant qu'Hölderlin. Tous avaient à m'apprendre des parcelles de cet auteur qui se formait en moi et dont je ne pouvais encore deviner les contours. J'avais des maîtres partout et n'étais le disciple de personne. D'ailleurs, à ce moment, j'aurais pu très bien ne plus jamais écrire. Et – paradoxe ! – je brûlais d'être écrivain.

Le théâtre aussi m'attirait. À cette époque, la compagnie du Grenier de Toulouse commençait à prendre son envol. J'avais lu le travail scénique de Jean-Louis Barrault sur *Phèdre*. Dès que les cours me le permettaient, et durant les vacances, je montais à Paris par un train de nuit afin d'assister aux *Mains sales*, à *En attendant Godot* et à *Tête d'or*. Que ce fût Sartre, Beckett ou Claudel, la distance théâtrale me fascinait parce qu'elle plaçait les êtres et les événements dans une perspective décalée. J'y voyais comme une provocation de l'art face au réel qui, lui, me paraissait de plus en plus factice.

C'est du théâtre, et non d'abord du roman, que j'appris à renverser les termes entre fiction et réalité. La scène m'était plus vraie que la société. J'y retrouvais mes rêves éveillés loin de la platitude et du mensonge du quotidien. Ma rencontre avec l'œuvre d'Antonin Artaud, grâce à mon libraire de la rue du Taur, et principalement *Le théâtre et son double* réédité en 1944, avait de quoi me bouleverser, comme elle troubla tous les jeunes gens de ma génération, mais peut-être un peu plus profondément qu'eux par le fait de la fracture initiale de ma vie. D'ailleurs, ce fut bien au-delà du théâtre qu'Artaud exerça son influence. Comme Rimbaud ou Poe, il fut l'un des maîtres de l'évasion au sens carcéral du terme, et par des moyens proprement chamaniques issus des « cavernes de l'être ».

Sans doute est-ce sous cette foudroyante lumière que le sentiment de dépossession vint très tôt me hanter. Né d'un fossé, quelle identité revêtir qui fût acceptable ? Toute autre aurait été plausible tout autant. Me faudrait-il recréer en ma conscience l'enfance qui m'avait été ôtée ? Et laquelle ? Artaud n'avait-il pas écrit : « Épouvantable qu'il ait fallu que je redevienne un nouvel enfant

pour me guérir de Dieu » ? Et moi, ce n'était pas d'un dieu que je devais guérir, mais de moi, ou plutôt de la perte de moi.

J'avais changé de nom, convaincu que celui qui m'avait été imposé n'était pas le mien. Mais ce nom que je m'étais donné était-il plus fiable que l'autre ? Au moins il portait le sceau de mon choix, de ma liberté. Il serait un masque et participerait au théâtre, au roman que j'écrirais. De même que Sarréra avait laissé s'écouler sa hargne d'une plaie vive, de même Tristan secréterait son œuvre à partir d'une identité forcément controuvée. Le nom apocryphe serait le moteur secret de l'écriture, comme s'il contenait en lui tout le condensé des textes à venir.

À l'époque où l'authenticité passait pour le comble de l'honnêteté intellectuelle, ma rébellion s'orientait, au contraire, vers la fiction et le mythe, qui me semblaient aller plus profondément dans le débusquement de la réalité. Hamlet m'était plus proche que mon voisin de palier. En abandonnant mon nom banal, fût-il celui d'un père aimé, je désertais le monde quotidien et m'introduisais, grâce au nom nouveau, dans la sphère légendaire qui, plus que tout, me paraissait susceptible de pénétrer les arcanes universels. Sans me l'avouer, je pressentais que le roman pouvait être, devait être un instrument rusé de connaissance. J'ignorais – mais j'aurais dû le savoir ! – que pour atteindre ce haut niveau, il faudrait que l'art romanesque s'apparentât à la matière du conte.

Dès la fin du lycée, mon patronyme aboli devint « bibelot d'inanité sonore ». Je ne me présentais plus que sous l'identité de Frédéric K. Tristan, le K étant l'initiale de Karamané, la Rachel de là-bas, ma mère aimée. Réminiscence aussi de Kafka et de la revue K.

Je était vraiment devenu un autre.

Saint-Paul-de-Vence

On publie toujours trop tôt. En 1948 (j'avais donc 17 ans), le poète éditeur Henri de Lescoët avait repéré l'un de mes poèmes dans une revue et l'avait publié, sous forme de plaquette, à l'enseigne des Îles de Lérins. Il s'agissait d'un malheureux petit texte intitulé *Orphée assassiné* en souvenir de Cocteau, je suppose. Un de mes correspondants poètes, Christian Gali, ayant apprécié cette œuvrette, m'incita à fonder une revue que nous appelâmes *Sortilèges*, en référence au film de Jacques Prévert. Le seul véritable intérêt de cette publication fut de me faire connaître d'un petit groupe d'écrivains en herbe plus ou moins apparentés à l'école de Rochefort. Leur chef de file se nommait René-Guy Cadou. Était-ce sous leur influence, je me mis à écrire des bluettes bien éloignées de mes hantises les plus intimes. Sans doute avais-je besoin de cet écart.

À cette époque, toujours sur l'instigation de Gali, je commençai à me rendre à Saint-Paul de Vence où je rencontrai André Verdet, Manfredo Borsi, Françoise Gilot, ce qui me permit de côtoyer Prévert et, à Vallauris, Picasso. Cette période solaire m'apaisa un temps. D'ailleurs, Avignon allait bientôt m'accueillir en la personne du poète Jean Breton et de sa revue *Les Hommes sans épaules*, où je devais publier les textes issus de cette période franchement naïve et fort digne d'être oubliée, sous le nom de *L'Arbre à pain*.

Gali, par l'entremise généreuse de Verdet, avait lancé *Sortilèges* dans l'orbite de Prévert en dirigeant un gros cahier de témoignages inédits sur le poète. Je me souviens du jour où, à la Colombe d'or, nous présentâmes la revue. Tout Saint-Paul était là, et à ma stupeur, non seulement Prévert mais aussi Signoret et Montand ! Un grand comptoir avait été rempli de pastis où chacun venait boire au moyen d'une paille. Bientôt, tout ce monde fut fin saoul, et il me fallut deux jours pour recouvrer mes esprits. Ce fut dans une chambre que Prévert, pourtant assez radin d'ordinaire, avait eu la gentillesse de louer pour moi à la Colombe, ce que j'appris plus tard par Verdet. Il avait été ému par ma jeunesse, ma volonté d'écrire, ce

qu'il ressentait en moi de révolte. Dans mon ivresse, j'avais obstinément appelé Émilie. Il m'avait, paraît-il, surnommé Zigoto la Puce.

Étais-je enfin heureux ? Je m'étourdissais, projetant même de tourner un film en compagnie d'une gamine de 15 ans. Elle habitait Avignon et se nommait Françoise Bergier. Cette rebelle me semblait incarner une nouvelle Nadja. Quelques années plus tard, je lui demanderais de recopier mes textes signés Sarréra. Je retrouvais dans cette féminité farouche un miroir de ma conscience troublée, prête à la révolte contre tout et n'importe quoi.

J'avais commencé à tourner le film avec une caméra sur l'épaule, ignorant que ce serait un jour un moyen technique utilisé par l'avant-garde. Si le projet tourna court par faute de moyens, mon attachement tout platonique à cette jeune fille devait marquer profondément mon esprit. Elle vivait sous la férule d'un père dont je ferais un jour l'Alexandre du *Dieu des mouches*. Sans doute n'était-elle pas une Élisabeth, mais c'est ainsi que s'imposent subrepticement les personnages. Ils complotent dans l'existence à notre insu avant de s'enraciner dans l'œuvre.

Durant mes séjours à Avignon, Jean Breton m'accueillait dans l'austère demeure de son père, notaire et grand collectionneur de manuscrits surréalistes. Par contrecoup, Jean se défiait des Surréalistes dont il ne percevait que l'extravagance gratuite, alors qu'en leur démarche je subodorais l'entrée des médiums dont ils se targuaient, trop aisément il est vrai. Les *Hommes sans épaules* adhèrent, de ce fait, à l'École de Rochefort et, plus encore, à l'œuvre de Lucien Becker.

À mes yeux, Becker faisait le pont entre Paul Éluard et René Char. Je lui consacrais d'ailleurs une petite étude qui ne parut jamais, mais qui témoigne de l'intérêt que je portais dans ces années-là à une « poésie ouverte », pour reprendre le terme à la mode, bien éloignée de ma source profonde, essentiellement mélancolique. Stupeur lorsque j'appris que Becker était le commissaire de police de la gare Montparnasse !

Malgré mon instinctive méfiance pour les uniformes et le pouvoir en général, lors de mes séjours parisiens, j'allais rendre de brèves visites à ce poète que j'avais imaginé le képi sur la tête, et qui me reçut en complet veston dans une loge vitrée poussiéreuse où, pour ne pas périr d'ennui, il écrivait ses poèmes. J'aimais d'ailleurs errer dans cette gare vieillotte où les locomotives crachaient encore leur vapeur.

Je descendais à l'Hôtel Delambre, ignorant qu'André Breton y avait naguère séjourné, et dès mon réveil, je gagnais la rue du Départ où, par un escalier de fer, je me rendais aux bains-douches de la gare. Moyennant quelques sous, je faisais mes ablutions dans une baignoire métallique si ancienne que je m'imaginais baigner aux côtés de Nefertiti. Sortant de là, je déposais 20 centimes aux pieds d'un angelot qui m'aspergeait d'un jet d'Habanita, après quoi je gagnai le Cineac permanent où, en préambule des actualités, on donnait la suite interminable d'un prodigieux *Fantômas*, celui de Louis Feuillade, je crois bien.

Lorsque j'avais quelque argent, je déjeunais au restaurant Dupont, à côté de la longue vitrine où s'ébattaient des oiseaux. De ces matinées solitaires à Montparnasse je garde un vif souvenir. Plus que par *Sortilèges*, Prévert et Becker, j'ai été marqué par la baignoire de métal, le parfum Habanita et *Fantômas* que j'associais à une descente dans des limbes propices à ce que j'entrevois de l'écriture.

À bout d'argent, revenant à Labastide, imprégné de mes équipées, il me semblait retomber dans un marécage que scandaient les métiers à tisser, tandis que ma mère s'inquiétait de me voir enfermé dans ma chambre, écrivant, écrivant, ne cessant que pour me plonger dans des livres dont elle ne pouvait entendre l'appel merveilleux et terrible.

Coma

Je vécus en somnambule mon service militaire au 7^e Génie d'Avignon ou, plus exactement, à l'ombre du Fort Saint-André, à Villeneuve-lez-Avignon. La veille de mon arrivée, Jean Breton venait de quitter les lieux pour s'installer à Paris. Françoise Bergier, ma sauvagienne, n'aurait guère apprécié de s'afficher avec un troufion. Je vécus donc cette période parmi mes congénères, c'est-à-dire dans une solitude absolue. Néanmoins, ces longs mois me furent moins pénibles que ceux passés naguère au séminaire. J'avais accepté de me changer en automate, gardant à l'intérieur de moi toute une profusion de sensations imaginaires, de rêves en labyrinthes que personne à l'extérieur ne pouvait soupçonner. J'appris ainsi avec humour que j'étais fort doué pour une hypocrisie de bon aloi, découvrant sur moi-même, plus que l'usage, la magie du masque.

Mes lectures d'Artaud m'avaient permis de mieux comprendre quelle dualité s'exerçait en moi : ici, d'une part à l'armée, le Baron de l'adjudant et, d'autre part, en moi, le Tristan d'un rêve impérieux, avide de se construire. J'écrirais non pas pour « faire des livres », mais pour exprimer ce que nul n'avait encore vécu, persuadé – adolescent que j'étais encore – de connaître des états intérieurs qui n'appartenaient qu'à moi seul. N'avais-je pas été privé de mon enfance pour la retrouver autrement, plus vraie que l'existence, et même plus merveilleuse que toutes les échappées au-delà du réel ? D'ailleurs ce réel, cette société, cette caserne, qu'était-ce ? Excusez du peu : j'étais comme Faust attendant quelque Méphisto.

Il arriva, ce diable, mais sous une forme plus triviale que le rusé de Goethe ou le bonimenteur de Mann, et par un biais fort approprié. La pénitence militaire achevée, je revins à Labastide en déclarant que je me destinais au cinéma. En effet, l'Institut des Hautes Études Cinématographiques m'attendait. Cette fois, si ma mère s'était opposée à mon souhait, mon père m'avait donné son

plein accord, persuadé que l'originalité de mon caractère avait besoin d'une telle voie. Nous étions en septembre. J'étais heureux de retrouver Paris, Guy Casaril, mon ami du lycée Fermat, qui se destinait au métier de réalisateur, et, bien entendu, mon cher Criel. Une chambre avait été louée rue Notre-Dame-des-Champs. Mes valises étaient prêtes.

La nuit précédant mon départ, une crise d'appendicite aiguë se déclara. Emmené d'urgence à l'hôpital de Mazamet, je fus opéré. Or, au lieu de me réveiller, je tombai dans un coma qui dura un mois. J'avais été empoisonné par des harengs peu frais. Adieu l'Institut ! Adieu Paris ! Il me fallut plus de trois mois de convalescence, réapprendre à marcher. Au sortir de cette épreuve, tel un ressuscité, je n'aspirais plus qu'à sentir le parfum des fleurs, à lire des bandes dessinées et à dormir.

La proximité de la mort m'avait provisoirement lavé des idées morbides et révoltées que je traînais plus ou moins consciemment depuis Poix-Terron. Un pont s'était créé entre ma naissance du fossé et ma sortie du coma, formant une parenthèse que, sur l'instant, je jetai aux orties. Vivre ! Il fallait goûter à la vie, et qu'importaient les pensées que j'avais eues ! Remuer un doigt me paraissait plus précieux qu'émettre une idée. Ce furent des semaines sans esprit, durant lesquelles le corps réapprit à s'adapter à la sensation d'exister. Je demeurais alité la moitié de la journée et, le reste du temps, après une brève promenade dans le jardin, je m'allongeais sur un divan. Ma mère déploya tout son savoir-faire pour me bercer dans cet état. Enfin, j'étais l'enfant qu'elle avait souhaité !

Je dus déployer une force douloureuse pour me tirer de l'enlissement. J'y parvins grâce à la conviction que mon âme était en péril. Qu'allai-je devenir en ce village où rien d'autre ne me retenait que les invisibles tentacules d'une mère passionnément amoureuse de son fils, incapable de le comprendre ? Que pouvait-elle entendre de mes désirs profonds qu'elle confondait avec une légèreté d'esprit ? Elle se résignait à devoir déplorer en moi une incurable carence, alors qu'elle ne faisait qu'annuler en elle tout entendement de ce que j'imaginais de mon destin. Espérait-elle qu'un jour, fils unique, je pourrais succéder aux affaires textiles de mon père ? Il va sans dire que cette seule idée m'aurait fait fuir.

Dès que j'eus récupéré quelque force, je regagnais Toulouse où je décidai de reprendre mes études. Il était trop tard pour que je puisse m'inscrire à l'université. En auditeur libre, j'assistais avec avidité aux cours de littérature et de philosophie. Surtout, je retrouvais mon ami Mourthé qui continuait de diriger une petite troupe

théâtrale. C'est lui qui me fit connaître la Tournerie des Dragueurs sise rue de la Droguerie des Tourneurs, boîte de nuit animée par Jean Lannelongue où se retrouvaient les intellectuels et les artistes de la ville. On y voyait passer les Frères Jacques, Mouloudji ou Jean Ferrat, dans une ambiance qui aussitôt me plut. Sous ces voûtes, je rencontrai Serge Michenaud, le poète de *Défense des Bien-Aimées* qui, m'ayant invité chez lui, me fit rencontrer celui qui allait devenir non seulement mon ami mais mon guide : Joël Picton.

L'atelier de Joël

Picton, imprimeur d'art, venait de s'installer à Carcassonne. Grand invalide de guerre, il tirait sur sa presse à bras les lithographies du peintre Roger Bissière. Il comprit que derrière la façade que je lui montrais se tenait un terrain en friche. Il me parla de l'expérience du coma qu'il avait lui aussi traversée. Je lui fis lire quelques feuillets des textes que j'attribuais à Sarréra. Dès lors, nous fûmes inséparables.

L'atelier de Carcassonne devint mon lieu de prédilection. J'y arrivais par un car du matin et y demeurais plusieurs jours, apprenant à « graïner » deux pierres lithographiques en les frottant l'une contre l'autre après avoir introduit entre elles une couche de sable humide, à régler sur la presse la hauteur de la racle afin d'appuyer plus ou moins sur le papier, à tourner le volant avec une régularité assurant l'uniformité de l'encrage. Le soir, je racontais à ses jeunes enfants les aventures de mon Rastapan, puis, lorsqu'ils avaient regagné leurs lits, Joël me parlait d'Artaud, de Joë Bousquet, de Pablo Casals, sur un ton grave et inspiré qui n'appartenait qu'à lui. Sa voix venait des ombres. Ainsi appris-je à la fois l'amour de l'artisanat et ce que, plus tard, nous appelâmes le « théâtre des esprits ».

La rigueur de Picton me tira hors des fadeurs vers lesquelles ma convalescence m'attirait, et me ramena à mon premier dessein d'écriture. Certes, je ne serais jamais plus Sarréra, mais c'était dans mon angoisse qu'il fallait trouver mon levain. « Oser fixer sa peur » disait-il. « Refuser les oripeaux, faire sonner le squelette ». Pour lui, que les Allemands avaient relevé pour mort lors de la bataille de Strasbourg, ce n'étaient point là des pirouettes.

Le vieil homme que je suis devenu se souvient avec émotion de ces soirées. Nous écrivions en grosses lettres de couleur des phrases tirées de Sarréra sur des feuilles de papier Canson, et les affichions tout autour de l'atelier. « Une écriture n'est bonne que si elle tient au mur », affirmait Joël. Il est vrai qu'à ses yeux rien ne témoignait mieux du sacré que l'art roman : « Les ouvriers assemblaient les

pierres disparates sur le sol comme s'il se fût agi d'une mosaïque. Lorsque l'ensemble leur paraissait équilibré, ils élevaient le mur en respectant l'ordre des pierres, et la paroi tenait parfaitement debout. » En Dordogne, à Boissière, chez Roger Bissière, Picton avait expérimenté la magie sensible de la matière et des formes élémentaires. « Un oiseau perché sur une stèle, cela suffit. »

Le peintre, atteint d'un trachome, avait perdu momentanément la vue. Il imaginait des œuvres constituées d'étoffes cousues les unes aux autres. Il disait à son épouse : « Te souviens-tu de la couleur de la jupe que portait Catherine au mariage d'Adèle ? Eh bien, c'est cette couleur-là que je veux. » Il en naissait d'étranges tangkas qui semblaient provenir d'une Inde archaïque ou plutôt d'un Périgord à l'aube de son histoire.

Passage de l'ombre, recueil de poèmes en prose que j'écrivis alors, est né de cette confrontation inspirée entre mon écrit et l'écriture de Joël, confrontation commencée en 1952 et qui, à travers de nombreuses maquettes successives, ne devait s'achever qu'en 2006, soit treize ans après le décès du concepteur, grâce à un jeune éditeur, Jan Demeulenaere, à l'enseigne du Moulin de l'Étoile. Ce livre, véritable témoin de l'époque, m'est particulièrement cher. Il est un émouvant condensé de l'œuvre graphique telle que Picton la souhaitait : une œuvre qui, à travers l'empreinte de la main, révèle une trace de l'invisible.

Une caverne d'Ali Baba onirique

Mes séjours à Carcassonne me permirent de rencontrer deux personnages qui, de façons bien différentes, allaient influencer sur l'orientation de mon jeune travail littéraire. Picton s'était lié d'amitié avec René Nelli. Le grand spécialiste du catharisme et de l'amour courtois collaborait aux *Cahiers du Sud*, revue que Jean Ballard avait la générosité de m'envoyer à Labastide depuis que je lui avais fait le service de *Sortilèges*. C'était me faire beaucoup d'honneur. Bref, devant Nelli, la première fois que je le vis, je demeurai transi de respect, puis, peu à peu, lorsqu'il évoqua *Flamenca*, le roman occitan du XIII^e siècle conservé à la bibliothèque de la ville, une lueur semblable à une mémoire s'éveilla en moi et se transforma très vite en un ardent désir de mieux saisir la raison du trouble qui m'envahissait.

Nelli, en poète plus qu'en professeur, nous avait expliqué ce qu'était l'« asag », l'épreuve par laquelle la Dame soumettait son chevalier afin de s'assurer de la pureté de son amour. Nue, elle l'invitait à partager son bain ou son lit sans qu'il eût le droit d'aller au-delà de cet avantage. Puis, abandonnant *Flamenca*, il nous avait parlé du cahier *Lumière du Graal* qu'il avait récemment dirigé, que je venais de recevoir mais que je n'avais pas encore lu. Prononça-t-il, ce jour-là, le nom de Charbonneau-Lassay ? Le fait est qu'en revenant chez Picton, je confiai à mon ami quelle étrange sensation m'avait saisi durant l'exposé de Nelli. « Oh, fit Joël, si nous ne nous lançons pas à la quête de notre Graal particulier, nous ne sommes rien du tout. » Mais quelle épée fallait-il placer dans le mitan du lit entre la Dame et moi pour qu'un amour parfait se réalise ? Et qui était la haute Dame de mes pensées ? Un mélange hétéroclite de Sarréra, d'Émilie, de Karamané ? Des fantômes ! J'entretenais un feu vif dans un désert.

Nelli avait été l'ami proche de Joë Bousquet, le grand poète blessé en 1918 qui, rue de Verdun à Carcassonne, venait de mourir après de longues années de grabat, entouré dans la pénombre par les compagnons de ce voyage immobile qui le conduisait, parmi les

fumées d'opium, aux confins des rêves surréalistes. J'avais lu *Traduit du silence*. Nelli disait : « Étrange silence empli de rumeurs... Sa demeure était devenue une caverne d'Ali Baba onirique. Que ce fût dans le long couloir, dans la salle à manger, ou surtout dans la chambre où Bousquet recevait, les murs étaient tapissés de peintures dignes des plus grands musées d'art contemporain. Les signatures étaient celles de Max Ernst, de Masson, de Bellmer, de Matta, de Miró, de Tanguy, de Brauner, de Hérold et j'en oublie, sans compter des collages, des masques, des statuettes. Sur le lit, des livres et des plaquettes étaient éparpillés. "L'amitié m'envahit" disait Bousquet comme pour s'excuser. Il portait un bonnet de laine et de grosses lunettes d'écaille qu'il ôtait avant de poursuivre : "Mais confiné comme je le suis ici, il me semble que c'est partout ailleurs que la poésie s'épanouit". »

Nelli se souvenait encore : « L'atmosphère rance de la pièce sentait la maladie, la vieillesse, bientôt la mort. Pourtant, de toute ma vie, jamais je n'avais été alerté par tant d'œuvres singulières qui, loin de veiller un infirme, ouvraient des fenêtres sur tous les murs. Tout cela vibrail, dansait, virevoltait, et le vieil homme aux lèvres blanches ne semblait plus entendre la fête qui autour de son chevet se donnait. »

Commentaire de Picton en revenant à l'atelier : « Nelli fait de Bousquet un cathare tout recroquevillé dans son lit. Il ignore que le paralytique rêve de devenir champion de course à pied. Je le soupçonne, la nuit, de se lever et d'aller danser la gigue sur la terrasse. » Et de se mettre au piano pour jouer, avec les quelques doigts qui lui restaient, un morceau de Erroll Garner.

À Boissière, auprès de Roger Bissière, Joël avait rencontré un jeune et robuste gaillard déjà empli de sa propre légende, François Augiéras, qui écrivait des textes d'un ton nouveau sur des papiers de couleur couverts de ratures qu'il signait Abdallah Chaamba. Il arrivait des confins algériens où son oncle l'avait initié à sa façon, d'où était née la trouble et fascinante confession du *Vieillard et l'enfant* qu'André Gide avait aimé, et que devaient publier un peu plus tard les Éditions de Minuit. Augiéras avait été fasciné par la façon dont Bissière concevait ses peintures. Plus qu'un artiste, le vieux peintre se voulait, à cette époque, un artisan fasciné par l'art roman, les fresques et « la magie toute simple et si mystérieuse de la nature ». Par exemple, il utilisait un procédé à la détrempe à base d'œuf, et peignait sur bois des signes élémentaires encastés dans des lignes ou des grilles de couleur. J'ai possédé longtemps une de ces œuvres que le peintre appelait « rustiques ». La plaque de bois peinte avait été volontairement cassée par le milieu, puis

raccommodée au moyen d'une fine plaque de fer rouillée ramassée dans sa cour. On retrouvera ce type de bricolage et de signes sensibles parmi les papiers d'épreuve raturés d'Augiéras et les collages lithographiés de Picton.

Joël était venu à Boissière pour aider Bissière à tirer différentes séries de lithos dont *Pour expérimenter le hasard*. Une partie du tirage fut rehaussée à la gouache, travail préparatoire, me semble-t-il, aux cartons de vitraux pour les églises de Develier et de Cornol, et pour la cathédrale de Metz. Augiéras voyait dans ces travaux une sorte d'abracadabra paysan qu'il se plaisait à relier à la magie noire des chouettes crucifiées sur les portes. Aussi, pour « exorciser » Bissière et son œuvre, à la tombée de la nuit, tournait-il autour de la maison du peintre en bramant des chants qui se voulaient primitifs, accompagnant le tout par un tambour berbère ramené d'El-Golea. Un soir, agacé, Bissière frappa le jeune chaman d'un coup de poing en plein visage. Malgré sa maigreur, le vieil homme avait des muscles de fer. Augiéras assura plus tard qu'il avait perçu dans ce geste un véritable adoubement !

Je n'évoque cet épisode, d'ailleurs assez connu, que pour faire entendre quelle sorte de garçon j'allais rencontrer dans l'atelier de Carcassonne, non pas un illuminé, mais un mythomane inspiré, bien conscient de se construire une aura à travers une aventure et une œuvre singulières. Picton se défiait de lui et le tenait à une certaine distance, l'obligeant, par exemple, à porter les lourdes pierres lithographiques de la cour au deuxième étage de l'immeuble où se tenait la presse à bras, et cela durant des journées entières. Augiéras ne s'en plaignait pas. Il avait pour Joël une véritable vénération. Peut-être le prenait-il aussi pour un sorcier ? Quant à moi, Picton lui ayant parlé de mon enfance fracassée, je fus classé parmi les « Sans Terre ». François n'avait pas tout à fait tort de m'appeler ainsi. En tout cas, mes exaltations intérieures avaient tout pour s'accorder à ses outrances, lui qui, n'ayant jamais connu son père, était un « Sans Père ».

Le soir, dès que Joël était assis sous un lampadaire, il commençait à prophétiser. Mû par une force intérieure, il descendait au fond des gouffres et se lançait dans des discours fabuleux sur les astres, les spectres, les anges et les dieux morts, ce qu'il appelait l'invisible. François, que ce discours exaltait, enchaînait en évoquant le ciel étoilé du désert, une écriture hantée par Dieu, les grottes de la Dordogne, les petites berbères aux yeux de biche, et le voyage des âmes descendant le cours du fleuve, dans les brumes de l'aube, vers le delta. Augiéras affirmait que « tout grand art est un art d'apparition » et évoquait le regard d'Isis. Picton, de sa main

blessée, traçait des signes dans l'air afin d'exorciser les ténèbres et assurait que « toutes les hautes civilisations sont fondées sur la mort. » Ce duo fascinant, répété soirée après soirée durant près de quinze jours, me marqua profondément, même si une part de moi refusait de se laisser emporter par le vertige.

Revenant à Labastide, combien l'existence commune me semblait indigne d'être vécue !

Paris, les libraires

Mon père s'était pris d'amitié pour Joël. Il aimait m'accompagner dans l'atelier de Carcassonne et admirait le travail qui s'y faisait. Sans doute aussi était-il satisfait de l'intérêt que je portais à cet art minutieux puisqu'il commanda à Picton un livre original à faible tirage dont il lui laissa le choix du sujet et de la composition graphique. Ce devait être *Le discours sur la montagne*, ouvrage de grand format avec collages et à-plat lithographiques, dédié à « Monsieur Jean Baron », œuvre dont je possède toujours le premier exemplaire et qui, quelques années plus tard, aux obsèques de mon père, fut déposé en hommage sur son cercueil.

Joël, souffrant de troubles labyrinthiques, ne pouvait voyager seul. En revanche, comme grand invalide de guerre, il avait droit à un accompagnateur. Je fus celui-là. Une dizaine de fois nous nous rendîmes ensemble à Paris par le train-couchette qui partait de Toulouse-Matabiau vers 21 heures. C'est alors que j'eus la chance, escortant mon ami, de rencontrer peintres et musiciens tels qu'Estève, Luter ou Delaunay, ou encore Dubuffet, Manessier ou Prassinos. Je me souviens en particulier du jour où nous assistâmes au vernissage, chez Jeanne-Bucher, du *François d'Assise* de Bissière imprimé en taille-douce par Fiorini.

Lors de ces équipées, nous allions visiter l'écrivain Hervé Bazin que Joël avait connu par Louis Guiral, ancien banquier de Bernard Grasset. J'appris alors que le véritable nom du romancier était Jean Hervé, Bazin ayant été, je crois, le patronyme de son grand oncle, l'auteur des *Oberlé*. Au cours de mon existence, je devais rencontrer de temps en temps ce personnage avec lequel je n'avais guère d'affinité. Pourtant, beaucoup plus tard, devenu président des Goncourt, il vota pour moi. En souvenir de Joël ?

Augiéras abhorrait Paris qui, au début des années 50, était encore une ville grise et cacophonique. Surtout, il haïssait le monde intellectuel et littéraire à la recherche de la gloire dans une cité qui ne lui paraissait accorder ses faveurs qu'à la médiocrité et à la lâcheté. Certes, il avait apprécié Gide et, naturellement, *Les*

Nourritures terrestres, mais la NRF lui semblait être une académie faisandée. Malraux, un jour, allait le séduire grâce aux *Voix du silence*, mais il ne lui pardonna pas de s'être lié à un général. Quant aux Surréalistes, il les vomissait, refusant André Breton ou Max Ernst taxés de prophètes corrompus au sein d'une civilisation dégradée. C'est qu'au fond, d'avoir vécu ses meilleures années d'adolescence dans des camps de jeunesse, en pleine nature, il n'aima jamais la ville qui, grouillante, l'étouffait avec son front bas. Manque de véritable espace ! Toujours le regard d'Augiéras se porta vers le ciel étoilé tel qu'il l'avait connu dans le désert.

En revanche, pour moi, Paris incarnait aussi les libraires. Boulimique de lectures un peu rares, je m'étais lié d'amitié avec trois libraires qui m'aidèrent beaucoup de leurs conseils. Marcel Béalu, le poète et libraire à l'enseigne du Pont traversé, m'avait conseillé de lire *La nuit du Rose-Hôtel* de Maurice Fourré et *Le Miroir du merveilleux* de Pierre Mabilie. Madame Lévêque, propriétaire du Soleil dans la tête, rue de Vaugirard, me vendit, au fil du temps, des éditions originales surréalistes dont *La Femme cent têtes*, les fameux collages de Max Ernst, qui me demeurent encore aujourd'hui une source d'inspiration. Et, naturellement, j'étais resté fidèle à José Corti qui me conseilla de lire Julien Gracq, et *Les Machines célibataires* de Michel Carrouges, qui me firent une forte impression. Pour moi le Surréalisme méritait, certes, un sévère droit d'inventaire, mais il ne s'agissait surtout pas de rejeter l'enfant avec le liquide amniotique qui l'avait porté.

Un salon de poésie annuel se tenait au premier étage de la brasserie La Coupole, boulevard du Montparnasse. J'y rencontrais des poètes de ma génération tels qu'André Marissel qui avait publié le *Feu aux poudres* à la *Tour de feu* de Pierre Boujut, le jeune Marc Alyn qui venait de Reims avec sa revue *Terre de feu*, Serge Brindeau, l'auteur de *L'Ordre des mots* édité chez Millas-Martin, Alain Bouchez et sa revue lilloise *Parallèles*, et mon ami d'Avignon Jean Breton. Ces rencontres me réconfortaient, bien que je sentisse en moi un appel différent. Fervent lecteur de Thomas Mann, de Dostoïevski, de Faulkner, et de Joyce que je venais de découvrir, le roman me paraissait de plus en plus appartenir à ma voie. D'ailleurs plus que le roman, c'était le texte, l'écriture, voire la texture, la matière du texte, qui me passionnaient. Proche du Surréalisme comme je l'étais, il me fallait trouver une autre issue au roman, hors peut-être du romanesque. André Breton n'avait-il pas écrit : « Une époque comme celle que nous vivons peut supporter, s'ils ont pour fin la mise en défiance de toutes les façons convenues de penser, tous les départs pour les voyages à la Bergerac, à la Gulliver » ?

André Breton et *Structure*

En 1954, un amour très fort me lia à une jeune fille qui devait partager ma vie durant plusieurs années. En cours de route, elle devait transformer notre union en un douloureux bric-à-brac, puis, plus tard encore, en un interminable procès plein de haine et de mensonges. Aussi, par pudeur et par respect pour notre premier bonheur, n'évoquerai-je pas directement ici sa mémoire.

Avec quelque argent hérité de ma grand-mère Valtier, j'avais acheté une petite voiture d'occasion, une Simca 5 avec laquelle je courais du Barrio Chino de Barcelone à mes amitiés avignonnaises. Souvent je retournais à Carcassonne, où je collaborais au bulletin *Recherches graphiques* que dirigeait Joël Picton. Augiéras, de retour d'un de ses périples algériens, nous y retrouvait. C'est ainsi qu'une solide amitié s'instaura entre nous. La création d'une nouvelle revue bientôt se décida. Ce devait être *Structure*, en format journal, dont le premier numéro paru en 1957 reçut un accueil imprévisible. En effet, à la lecture de la première publication du *Surréalisme même*, j'avais écrit un article situant notre position intellectuelle et poétique face au Surréalisme de l'après-guerre. Je m'y rangeais du côté de René Alleau et de son évocation de la *Gradiva* de Jansen revue par Freud, puis par André Breton. Attirance du mystère contre les jeux surréalistes éculés.

J'ignore par quel miracle notre journal tomba entre les mains de Malcolm de Chazal qui vivait à Curepipe dans l'Île Maurice. Il nous écrivit à l'adresse de la revue nous envoyant un manuscrit d'une centaine de pages, et en nous priant de le remettre en mains propres à André Breton. J'écrivis donc rue Fontaine et, quelques jours plus tard, l'auteur de *Nadja* nous invita à le rencontrer.

Se retrouver en face de cet homme dans le décor magique de son appartement me bouleversa. Il était là, debout, sa chevelure léonine entourant le beau visage que j'avais souvent admiré dans des revues. Son regard se posa sur moi avec bienveillance, mais avec une telle intensité qu'il me parut être transformé. Je crois que c'est au moment où il me serra la main que je reçus, en quelque sorte, un

adoubement définitif. N'aurais-je jamais écrit le moindre poème que je serais devenu poète à cet instant. De plus, son accueil amical montrait combien il partageait l'analyse que j'avais proposée dans notre revue. J'ignorais alors les liens qui le rattachaient à René Alleau, à la magie et à l'alchimie. Il me demanda ce que j'écrivais. Je lui parlais de mes dessins. Il me suggéra de revenir et de lui en apporter. Il évoqua *Structure*, lui souhaitant bonne route, et nous le quittâmes. Notre entrevue n'avait pas duré un quart d'heure. Elle avait été d'une telle densité qu'elle devait demeurer gravée dans ma mémoire comme si elle avait duré une journée.

Structure avait circulé parmi les jeunes surréalistes. Certains, comme Jacques Sénelier ou l'Argentin Andralis, nous contactèrent et devaient nous accompagner durant plus de dix années. Le peintre latino-américain Carmelo Arden-Quin, le créateur du mouvement *Madi*, et son ami Wolf Roïtman, se rapprochèrent de nous. Enhardis par cet accueil surprenant, nous décidâmes de continuer notre effort auprès de centres de poésie tels que *la Tour de feu* sise à Jarnac, dirigée par Pierre Boujut, les rencontres de Rodez organisées par Jean Digot, ou celles de Coaraze avec Paul Mari. Michel Decaudin, le spécialiste d'Apollinaire, avait été le professeur de mon ami Alain Bouchez, l'animateur de la revue lilloise *Parallèles*. En relation avec Renée Riese et Judd Hubert, le couple d'universitaires francophiles de Californie, Decaudin ouvrit généreusement la voie des États-Unis à *Structure*, nous faisant connaître, en particulier, Raymond Federman, le futur créateur de la Surfiction, l'ami de Samuel Beckett.

Judd Hubert venait fréquemment en France. Il avait compris de quel grand fond venait mon désir d'écrire. Il m'indiqua les ouvrages de Gendarme de Bévoite à propos du mythe de Don Juan, devinant qu'en étudiant le parcours de ce personnage redoutable je découvrirais en moi la tonalité créatrice susceptible de me lancer à l'ouvrage. C'est un fait que les avatars du héros de Tirso de Molina allaient m'inciter à n'envisager la littérature que sur un plan mondial, hors des chicaneries des théoriciens français de l'époque, plus ou moins absorbés par l'Existentialisme et le Nouveau Roman.

François Augiéras

Ce fut à cette époque que j'écrivis *Le Monologue*, que l'on pourra considérer comme une sorte de préface juvénile à mon travail. On décèlera sans doute en ce long texte inspiré l'influence d'Augiéras. Néanmoins, l'essentiel de mes efforts se porta sur les numéros suivants de *Structure* qu'à partir du numéro 2 Joël Picton mit en pages. Augiéras en devint un collaborateur régulier avec des articles devenus célèbres tels que *À la recherche des sanctuaires encore vivants* (mars 1957) ou *L'écriture au-delà du talent* (avril 1958).

François venait souvent nous rendre visite à Labastide où nous vivions, ma compagne et moi, dans un trois pièces, au deuxième étage de la demeure où logeaient mes parents. Un jour, il passa avec son ami Placet qui, plus tard, devait devenir le grand thuriféraire de son œuvre. En 1957 Augiéras me confia le manuscrit de *Zirara*, que nous publiâmes à la Nef de Paris, mais à l'enseigne de *Structure*, dans la collection où j'avais moi-même édité *Le Monologue*. Nous étions alors extrêmement proches. Son charme singulier me séduisait tout autant que son écriture. Le mythe du personnage fait oublier aujourd'hui sa façon à la fois naïve et rusée de s'exprimer. Il n'était pas seulement le « barbare » dont, peu à peu, il souhaita donner l'image. Le lancement du Spoutnik l'enthousiasma, de même que l'apparition de la DS Citroën. Il prévoyait que des extraterrestres viendraient quelque jour nous « apporter leur innocence ». Son attrait pour les fillettes se traduisait par une collection de dessins érotiques et de culottes « Petit-Bateau ». Au contact de Picton il jouait les aristocrates et faisait le baise-main à ma mère lorsqu'il la rencontrait. Il est vrai qu'il la comparait à une sorcière préhistorique dans la pénombre de la caverne. Le rapport entre la mère et la grotte demeura toujours très vif dans son imagination.

Nous nous rendîmes à Périgueux, place du Palais, dans l'appartement de sa mère, où il logeait dans une petite chambre, véritable caverne initiatique en miniature dont il avait peint les murs à la façon de Bissière avec des couleurs rouge et noir

rehaussées d'or. Il nous raconta ses aventures au Mont Athos, l'échange de ses regards avec les icônes dans l'ombre mystérieuse des sanctuaires, sa descente du Niger sur un bateau chargé de sel, et cent autres aventures imprégnées d'un mysticisme païen qu'en Occident contemporain il fut sans doute le seul à vivre et à traduire de cette façon. Son écriture fut toujours celle d'une confession ou d'un testament. D'ailleurs, avant chacun de ses départs, il nous laissait un testament, persuadé qu'un jour il ne reviendrait pas. Mais si la mort était sa fidèle compagne, elle lui était une douce amante, lui qui croyait fermement à ce qu'il appelait son « âme immortelle ».

Ces années-là, François et moi nous livrâmes à un dialogue écrit qui forma bientôt un rouleau de feuillets collés les uns à la suite des autres. Je regrette que ce document ait disparu. Augiéras y résumait sa pensée à l'égard du Christianisme et de l'Occident en général, son espoir en une civilisation « colorée, magique, tournée vers le ciel ». Il parlait de son expérience africaine avec des mots bouleversants. Quant à moi, sans doute influencé par le « Chinois », mon grand-père, j'évoquais la Chine ancienne sans savoir que, quelques années plus tard, j'allais écrire *Le Singe égal du ciel* et étudier la société des Houng.

La période qui suivit devait me marquer d'une forte empreinte. En effet, après deux années préservées, j'appris que mon père, atteint d'un cancer incurable, allait bientôt nous quitter. Je me rendis auprès d'André Breton afin de lui demander conseil. Devrais-je, fils unique, reprendre l'affaire de représentation de machines textiles de mon père, ou venir à Paris tenter ma chance dans le journalisme et la littérature ? La réponse fut immédiate : « Paris vous obligerait au compromis, voire à la prostitution de votre plume. En province vous serez à l'abri de tentations subalternes et, malgré le métier absorbant dont vous me parlez, si vous devez faire une œuvre vous la ferez quand même, et elle sera vraiment vôtre. »

Nous étions en 1956. J'avais 25 ans. Ignorant tout du métier paternel, je me retrouvais soudain face à un monde inconnu que, secrètement, je redoutais et que peut-être j'exécrais. Augiéras me conseillait de partir, mais où ? Surtout pas à Paris ! Picton me pressa de suivre le conseil de Breton. C'est finalement, comme on plonge du haut d'une falaise sans savoir nager, que je décidai de prendre ma décision à bras le corps. Je reprendrais l'affaire de mon père – et je tenterais d'écrire quand même. Ce « quand même » lancé par l'auteur de *Point du jour* allait devenir la devise de toute ma vie.

Sébastien-Bottin ou Saints-Pères ?

En réalité, peu de temps avant de connaître son état, mon père avait acheté à tempérament son cabinet de représentations à un vieil homme qui prenait sa retraite, et avait engagé ma signature. C'est ainsi que je me retrouvai face à une dette importante qu'il me faudrait éponger. Je n'avais donc pas vraiment le choix. Heureusement, la clientèle se rendant compte de la situation, m'accueillit avec une chaleur qui me réconforta. En revanche, certaines fabriques de matériel, constatant mon inexpérience, me quittèrent du jour au lendemain, m'obligeant à rechercher d'autres collaborations.

Je me revois, par un terrible jour de pluie, arriver en voiture à Biella, entre Turin et Milan, me demandant, à juste titre, si j'arriverais jamais à me sortir d'un si mauvais pas. J'allai frapper à la porte d'une petite maison de fabrication dont j'avais vaguement entendu parler : les Établissements Gaudino. Un jeune homme m'accueillit. Il ne parlait pas le français et je ne connaissais que quelques mots d'italien. Il déplia une carte de la France sur son bureau et me demanda quel secteur pourrait m'intéresser. Pris d'une sorte d'inspiration, de la paume je désignai l'ensemble du pays. Il ne parut pas étonné, fit OK, me tendit la main. Cinq minutes avaient suffi. La semaine suivante, je recevais mon contrat d'agent général pour la France. Vingt ans plus tard, la crise textile étant provisoirement passée, les Ets. Gaudino étaient devenus un véritable empire, boutant hors de France les concurrents qui m'avaient délaissé au décès de mon père. Grâce, en particulier, à cette firme je remboursai finalement la dette. On le voit, la césure s'était définitivement formée entre le Baron des affaires et le Tristan avide d'inspiration littéraire.

Ma mère avait logiquement hérité de son mari. L'affaire lui appartenait donc et je n'en étais que le gérant salarié. Mon peu d'intérêt pour l'argent se suffisait de cette situation. C'est plus tard que je m'avisai de la racine commune entre textile et texte. La navette sur le métier était de connivence avec la plume sur le

papier. Ainsi j'écrivis *Le Dieu des mouches* en rentrant le soir de mes tournées, me forçant à conjoindre labeur et désir au sein d'une écriture qui dépassa de loin mon projet. L'Elisabeth du roman m'avait été inspirée par Françoise Bergier, mon amie avignonnaise, entre les mains de son Alexandre de père, médecin entouré de statues précolombiennes et afri caines, véritable despote de l'ancien temps. La vaste et sombre demeure de la rue Violette devint celle de mon récit, transposant Avignon dans un nulle part propice à ma fantasmagorie. Je ne le savais pas, mais c'était un rêve, voire un cauchemar, qui m'était dicté le soir dans notre petit appartement de Labastide en écoutant *la Passion selon saint Jean* de Jean-Sébastien Bach, *Sugar* de Louis Armstrong, ou les *Gymnopédies* d'Erik Satie.

Là encore, l'accueil du manuscrit fut surprenant. J'avais envoyé mon manuscrit à Gallimard et à Grasset. Les deux me firent parvenir un contrat. Jean Paulhan m'apprit qu'Albert Camus avait apprécié mon écriture mais n'aimait pas le titre. D'autre part, grâce à Picton, j'avais connu Louis Guiral, l'ami banquier de Bernard Grasset. Il me promit de me faire paraître dans la prestigieuse collection des Cahiers verts. Ce fut finalement ce qui l'emporta. Guiral vint passer ses vacances dans l'Hérault et m'aida à corriger les épreuves. J'ignorais encore les ruses des éditeurs. En 1959, le livre ne sortit pas dans les Cahiers verts mais dans une collection nouvelle dont je n'appréciais pas la couverture. Je regrettais Gallimard et j'étais furieux.

Mon premier contact avec la maison de la rue des Saints-Pères fut un désastre. Furtivement, j'y rencontrai pourtant François Nourissier, ainsi que Dominique Fernandez qui devait faire le service de presse de son premier roman en même temps que moi. Ma timidité était telle que je n'adressai la parole à personne, refusant de signer un seul livre et courus m'enfermer dans ma chambre d'hôtel. On me prit sans doute pour un prétentieux alors que je n'étais qu'un pauvre jeune homme soudain égaré dans une faune inconnue. Cette première approche du milieu littéraire parisien allait me marquer pour longtemps.

En revanche, l'accueil de la critique fut extraordinaire et compensa largement ma déception. Guiral me tenait informé des articles qui ne cessaient de paraître. On parlait du Prix des Libraires. Bref, malgré la charge pesante de l'industrie, tout m'incitait à écrire un deuxième roman, et ce fut *Naissance d'un spectre*, gagné sur les heures de sommeil et les week-ends. Avec le recul du temps, je m'étonne d'avoir pu résister à un tel rythme. J'explique ce courage, forme de l'entêtement, par le besoin qui me taraudait d'en finir en moi avec ce « spectre » hideux qu'avait été le Nazisme, meurtrier de

mon enfance. Il fallait que je comprenne comment avait pu naître une si effroyable folie.

Désireux de conférer un maximum de véracité à mon texte, je décidai de rencontrer Louise Servicen, la traductrice de Thomas Mann et, en particulier, du *Docteur Faustus*. Cette délicieuse vieille demoiselle était tout au service de l'œuvre du grand écrivain allemand. Elle eut la bonté de me montrer comment elle transposait ce qu'elle nommait « l'orchestration du texte original » en « pianistique française ». Je l'imitais à l'envers, faisant résonner la phrase française par des accents germaniques.

Durant deux années, ce fut une dure épreuve. J'étais devenu un vieux médecin allemand évoquant l'existence de son ami d'enfance, l'écrivain Hodelkarten, devenu au fil des jours adepte du National Socialisme. Comment un homme intelligent, doué, avait-il pu consciemment vendre son âme à un Hitler ? Je fouillais son âme autant qu'il est possible pour un auteur de pénétrer dans la psychologie de son personnage. Cette descente dans les soutes m'aurait sans doute conduit au pessimisme le plus noir, voire à la folie si, dans le temps de cette rédaction, je n'avais, le jour, travaillé à un tout autre dessein.

La plasticité de mon mental en action dans l'écriture, par chance, n'altéra pas les fondements de ma conscience du réel.

Errance d'un spectre

En 1959, mes relations avec Augiéras se distendirent puis se rompirent sans éclat. Il n'avait jamais admis l'intérêt que je portais à une certaine face du Surréalisme, et me reprochai *Le Dieu des mouches*, roman fort éloigné de son aventure et de son écriture, il est vrai. Quant à Picton, il avait divorcé et quitté Carcassonne pour s'installer à Agde. *Structure* ne pouvait survivre sans la proximité de mes compagnons. La revue disparut alors que nous nous apprêtions à publier un numéro spécial sur l'érotisme, auquel avaient collaboré des écrivains et poètes aussi importants que Jean Laude, Jean Paris, Gaston Puel, qui devinrent mes nouveaux amis.

Puel habitait non loin de Labastide. À cette époque, il avait publié *La voix des pronoms* et *La randonnée de l'éclair*. C'est lui qui me fit connaître Jean Laude, lequel à son tour me présenta Jean Paris qui venait de publier son *Shakespeare* et son *Joyce* aux Éditions du Seuil. Par la suite, deux de ses ouvrages allaient beaucoup me marquer : *Hamlet ou les personnages du fils* et *L'espace et le regard*. Le premier de ces essais m'amena à penser que, quel que soit le nombre de personnages d'un roman, il n'y en a jamais qu'un seul, les autres n'étant que des émanations du premier. Cette constatation fut sans doute essentielle dans mon approche de ce que je devais bientôt, à la suite de Pessoa mais différemment, appeler un hétéronyme.

Naissance d'un spectre, confession écrite par un vieux médecin allemand, contenait des lettres et des morceaux de l'œuvre d'Hodelkarten, mais aussi des extraits de critiques. Le *Docteur Faustus* y était certainement pour beaucoup, mais ce terrible roman d'apprentissage à l'envers que j'écrivais si durement devait m'apprendre quelle était ma véritable voie : déléguer à un autre (et à d'autres) ce que je n'écrirais désormais que sous ce masque obligé qu'est l'écriture. Se débarrasser de l'auteur, en somme ! Le sieur Tristan ne serait qu'une manière de copiste. Il lui faudrait bien dresser l'oreille pour entendre ce qu'en une zone secrète de lui-même quelqu'un lui dicterait.

Noël Arnaud et François Caradec auraient sans doute souhaité

que je me joigne à leur groupe, mais si j'aimais le format et les caractères de leur revue (*Le Petit Jésus*), le côté franchouillard de *L'idée fixe du savant Cosinus* ne m'amusait guère. *Ubu* m'avait plu. Il piétinait les plates-bandes des conventions que j'exécrais. Néanmoins, même si Raymond Queneau m'intéressait, je n'entrais pas au Collège de Pataphysique. Les académies de toutes natures, même les plus folles, ne m'ont jamais incité à les rejoindre. J'étais seul. Je me voulais seul. Était-ce de l'orgueil ou la conscience aigüe de ma singularité ?

J'avais aimé *Plage*, le roman d'un jeune auteur qui était paru en même temps que *Le Dieu des mouches*. Je lui écrivis via son éditeur. Il me répondit en m'apprenant dans quelle estime il tenait mon propre texte. Ainsi se noua mon amitié avec Michel Bernard, l'un des hommes les plus délicieux que j'aie rencontrés. Il parlait et écrivait une langue française à la fois simple et de haute volée. L'ensemble de son œuvre devra être republiée. Elle est d'un gracieux classicisme.

Chaque fois que nous venions à Paris, nous rencontrions ces écrivains amis, ce qui me permettait de ne pas sombrer dans la morosité qu'un long travail solitaire finit par provoquer. Le Nouveau Roman avait remplacé l'existentialisme dans les propos de table. En fait, un seul de ces nouveaux écrivains me passionnait, Samuel Beckett, dont j'avais aimé *Molloy* et plus encore *Fin de partie*. En cette écriture résidait un mélange de rigueur et de désinvolture qui me plaisait parce qu'elle échappait à toute doctrine stylistique. Et puis qu'y avait-il de réaliste dans ces textes où un ailleurs prenait toute sa place sans que l'ici en soit frustré ?

Lorsque j'eus enfin achevé *Naissance d'un spectre* et que Françoise Bergier eut la gentillesse de le taper à Labastide sur ma vieille machine à écrire, je l'envoyai à Grasset. Mais les temps avaient changé. Bernard Privat, le neveu de Bernard Grasset, avait pris en main la destinée de la maison. Guiral avait été évincé. Réponse désinvolte de Mathieu Galey, subjugué par Robbe-Grillet : « La structure de votre récit est trop linéaire ». Bref, refus. Après tant de travail, d'abnégation, le coup fut rude. Je rangeai le texte dans un placard.

Sous le coup, Danielle Sarréra resurgit. Qu'au moins elle survive si j'étais condamné à l'oubli ! L'idée me vint de demander à la même Françoise Bergier de recopier ces textes sur des cahiers d'écolier, ce qu'elle fit avec sa belle écriture de cancre, fort appropriée. Sans doute était-ce un moyen de me déposséder, mais surtout de pousser l'idée de l'hétéronyme jusqu'au bout. Criel, à qui

je fis part de cette décision, m'approuva dans un grand rire.

En 1960, nous avons quitté Labastide pour un castelet qui avait été le rendez-vous de chasse du maréchal Soult, près de Castres. Nous nommâmes l'endroit Bellerive en souvenir de Mary Shelley, et commençâmes à y recevoir nos amis. Ce fut ainsi que Raymond Federman venu de Californie, Alain Bouchez de Lille et Michel Bernard de Paris y séjournèrent. Je leur lisais des passages de mon roman refusé qui, obstinément, n'acceptait pas de se laisser oublier. Or Michel Bernard avait rencontré Christian Bourgois au moment où ce dernier créait sa propre maison d'édition au sein des Presses de la Cité. Il insista pour que mon manuscrit soit lu par Dominique de Roux, le directeur littéraire de Bourgois, qui lors d'un voyage à Toulouse vint à Bellerive, prit le roman sous le bras et promit de le lire au plus vite.

Le refus de Grasset m'avait perclus. Les textes que j'écrivis dans ces années soixante révèlent combien ma détresse était immense. Du moins m'apprirent-ils à explorer les recoins de ma conscience et à expérimenter différents styles, ce qui par la suite devait m'être fort utile. Cette période de purgation fut très douloureuse, nécessaire. Mes activités commerciales telle une bouée de sauvetage m'aidèrent à ne pas m'effondrer. Autrement j'aurais sombré dans l'alcoolisme. Nos séjours à Venise, loin de me distraire ou de m'exalter, tournaient à la folie lagunaire, m'enfonçant de plus en plus dans le désarroi.

Heureusement, dans la mouvance du Surréalisme, je rencontrais sur les hauteurs de Montmartre Charles Duits qui m'apporta beaucoup, car il vivait dans une rêverie aristocratique aux arêtes tranchantes dont j'avais le plus grand besoin. Il avait connu Breton à New-York et avait publié *André Breton a-t-il dit passe* qui m'avait particulièrement intéressé. Il m'incita à écrire les *Sept femmes de Barbe-Bleue*, suite de lettres destinées à être enchâssées dans une boîte noire qui fut présentée, rue Conti, lors de l'anniversaire de Sade. À cette occasion, je rencontrai le peintre Kujawski et ses fameuses femmes transparentes. De là devait naître mon intérêt pour Marcel Duchamp et son fameux *Verre*. Chez Puel j'avais d'ailleurs feuilleté la *Boîte en valise* qui m'avait, je pense, donné l'idée de ma *Boîte noire*.

Enfin, un matin, une lettre arriva à Bellerive. Christian Bourgois m'y annonçait que *Naissance d'un spectre* allait être publié. Michel Bernard écrirait une postface. Je mis quelques jours à croire que c'était vrai. De Roux m'avait sorti du marécage dans lequel je m'enlisais au sein d'une fête factice qui ne trompait personne.

Beckett à Canton

Coup de tonnerre dans mon landerneau ! Parmi les cartes de représentations textiles dont j'avais hérité de mon père, se trouvait la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques de Mulhouse. J'étais son plus jeune agent. Or le Général de Gaulle avait reconnu la Chine populaire en janvier 1964. La province de Canton, l'année suivante, nous avait demandé des pièces détachées pour les métiers à tisser que la vieille SACM, du temps d'André Kœchlin, lui avait vendus avant 1900 ! Le Président de l'Alsacienne savait fort bien que nous étions dans l'impossibilité de retrouver des modèles susceptibles de répondre à la demande du client. En revanche, il voulut profiter de cette occasion pour renouer avec le Ministère de l'Industrie légère chinoise. Il constitua un groupe de trois personnes : un ingénieur spécialisé dans les métiers à tisser, et deux agents : le plus âgé et le plus jeune du groupe. Après six mois de tergiversations douanières, nous partîmes par British Airways pour Hong-Kong.

Je suis incapable de dire aujourd'hui si ce voyage fut un rêve ou un cauchemar. J'avais été enthousiasmé par ce choix inattendu. Suivre les traces de mon grand-père en Chine ! Bien sûr, il ne s'agissait pas d'aller à Shanghai, mais Canton, dans mon jeune esprit, était la porte d'un pays dont j'avais longuement rêvé. Je dus vite déchanter. Mes deux compagnons ne cessaient de se plaindre comme si on les envoyait à l'abattoir. Le délégué de la Couronne britannique qui nous accueillit à Hong-Kong nous laissa entendre avec une fausse courtoisie que les Français n'étaient guère les bienvenus. Venait-on marcher sur les plates-bandes anglaises ? Aussi fûmes-nous soulagés lorsque, tard dans la soirée, on nous mit dans le train poussiéreux qui, à travers les New Territories, nous achemina vers la frontière chinoise. Ce soulagement fut de courte durée. À peine étions-nous assis sur nos banquettes que nous fûmes inspectés par une série de personnages à l'identité indécise. Étais-je tombé chez Kafka ? Heureusement nos papiers étaient rédigés en chinois et en anglais. Malgré tout, à notre arrivée à la frontière, il nous fallut descendre du train, séjourner pendant deux longues

heures dans une enceinte qui devait être un poste de douane, donner et redonner nos passeports et notre laissez-passer officiel rédigé par la nouvelle ambassade chinoise de Paris. À croire que c'était la première fois que des Français se présentaient à cette frontière ! Ensuite, on nous embarqua dans un petit car. Mes collègues étaient persuadés qu'on les enlevait, et moi je n'étais guère plus rassuré.

Étions-nous arrivés à Canton ? C'était la nuit et dans la rue qui nous accueillit il n'y avait aucun éclairage. On nous installa dans une sorte d'ancien hôtel où nous étions visiblement attendus puisqu'on nous offrit un petit en-cas à base de riz, et qu'on nous présenta une grosse Chinoise quinquagénaire fort rébarbative qui parlait un français approximatif, nasillard, mais suffisant. Mes compagnons tentèrent d'obtenir une chambre séparée, mais l'interprète fit semblant de ne pas comprendre. Bref, nous nous retrouvâmes tous les trois dans une chambrée avec des lits dépareillés, un lavabo ébréché et une ampoule sans abat-jour au plafond. On se serait cru dans une pièce de Samuel Beckett !

Le lendemain, dès l'aube, on nous emmena en car jusqu'à l'usine, où nous devions prendre contact avec les officiels chinois. Ce devait être à plus de cent kilomètres de notre hôtel. Enfin arrivés, nous dûmes à nouveau montrer les papiers qui nous restaient car, entre-temps, on nous avait retiré nos passeports. Tous les Chinois que nous rencontrions étaient vêtus de la même façon, qu'ils fussent femmes ou hommes, avec une veste verte au col officier, et une casquette ornée d'une étoile rouge. Ils souriaient de façon mécanique et semblaient tous appartenir à une armée de fantômes. Néanmoins, un groupe de personnes nous accueillit dans une salle où le thé nous fut servi. Notre quinquagénaire nous fit comprendre que nous avions l'immense honneur d'être reçus par le délégué du gouverneur, le chef du Parti local et le directeur de l'usine. Ce dernier s'exprima en un curieux anglais, vantant la qualité de la politique du Grand Timonier Mao Zedong, et louant la nouvelle amitié entre la Chine et la France. Peu de temps plus tard, nous pûmes enfin accéder aux métiers à tisser, objet de notre déplacement. C'était de vieilles ruines incapables de tisser quoi que ce soit.

La journée suivante, nous prîmes quelques croquis des machines, sachant fort bien que notre travail n'était que faux-semblant. Notre interprète était constamment suivie par un jeune homme qui, en sus de la tunique réglementaire, portait un foulard rouge autour du cou. Nous apprîmes plus tard qu'il s'agissait d'un Garde rouge. Il nous surveillait comme si nous allions, d'un instant à l'autre, voler une

pièce de ces malheureux métiers à tisser bons pour la casse. D'autres jeunes gens portant le foulard ou un brassard rouge semblaient respectés, voire craints, par les ouvriers, généralement plus âgés qu'eux. Alors que je le faisais remarquer à notre interprète, elle finit par nous laisser entendre que l'usine était, en réalité, un camp de rééducation pour intellectuels récalcitrants. « Hommes pas dans la ligne du glorieux Mao Zedong. Têtes remplies d'idées réactionnaires. » Elle, elle était la fille d'un des membres les plus influents du Parti local, et elle s'en vantait avec une sorte d'enthousiasme qui ne nous disait rien de bon. Entre nous, nous l'avions surnommée la Taupe. Elle me rappelait les kapos des camps hitlériens.

On s'évertuait à nous empêcher de visiter les lieux, nous cantonnant dans l'atelier des métiers et, à midi, dans une petite salle qui nous était réservée. Là, une vieille femme nous apportait une nourriture de prisonnier. C'était, en effet, ce que nous ressentions, comme si nous étions nous-mêmes condamnés à l'on ne savait quoi. Mes deux compagnons avaient tenté de s'insurger et avaient vite compris qu'il fallait se montrer prudents. En France, on ne se doutait pas dans quel cul-de-sac on nous avait envoyés. Un après-midi, alors que nous voulions remettre notre rapport au directeur de l'usine, notre Taupe ne put éviter que nous traversions une cour où se tenait un rassemblement. Les ouvriers, en rang, écoutaient dans un terrible silence un jeune homme au brassard rouge qui les haranguait. Mais ce qui nous frappa le plus était un homme à genoux, au pied de ce procureur. Nous apercevant, deux Gardes rouges se précipitèrent vers nous, nous obligeant à quitter les lieux en poussant des cris d'orfraie.

Quelques heures plus tard, le petit car vint nous reprendre. Notre présence n'était plus tolérée. L'homme agenouillé était celui que l'on nous avait présenté comme le directeur. Qu'avait-il fait pour être ainsi traité ? L'interprète s'enferma dans le mutisme le plus complet. Nous passâmes à l'hôtel pour reprendre nos bagages (ils avaient été fouillés. Mon rasoir électrique avait disparu), et, escortés par deux policiers, nous fûmes reconduits en automobile à la frontière, où l'on nous rendit nos passeports. Par le premier train, nous repartîmes pour Hong-Kong, nous demandant ce que nous étions venus faire là.

Ce rapide séjour ne ressemblait en rien à mes rêveries chinoises, mais bien plutôt à une pièce de théâtre en l'honneur de l'absurde et, de surcroît, mal bâtie. De retour à Mulhouse, j'appris que durant les cinq jours où nous relevions la liste improbable des pièces de rechange, un délégué de notre ambassade avait pris contact à Pékin

avec le Ministère de l'Industrie Légère. Notre présence dans la province de Canton lui fut un bon argument pour montrer « le rôle positif de la Société Alsacienne dans le processus de collaboration franco-chinoise » ! N'était-ce pas merveilleux ? Je gardai de cette singulière expérience un goût assez amer. Pourtant le voyage, tout aberrant qu'il fût, m'avait distrait de la morne prospection commerciale de mes journées en France, et même, je l'avoue, je montrai une certaine fierté à annoncer à mes interlocuteurs parisiens que j'étais allé en Chine !

Mai 1968

Fin avril 1968, je me trouvais en Ariège afin de prospecter la clientèle textile regroupée autour de Lavelanet. J'aimais bien cette région. C'est là, en particulier, que s'élève le château cathare de Montségur, fièrement dressé en haut de son rocher. J'avais visité ce haut lieu en compagnie de Michel Roquebert, l'auteur des *Citadelles du vertige* qui travaillait alors sur l'Inquisition. Le fait cathare m'intéressait dans la mesure où je retrouvais en ce mouvement les études de René Nelli. Plus encore, je m'insurgeais contre l'Église, qui avait tout fait pour détruire cette spiritualité qu'elle jugeait hérétique, comme si elle était la seule à pouvoir décider de la vérité spirituelle – s'il en est une ! Aussi passais-je de longs moments à méditer au pied des ruines de la sainte forteresse, me souvenant, en particulier, du massacre de Béziers de 1209 durant lequel avaient été assassinés quinze mille innocents par le glaive et le feu des milices du Christ.

À cette époque, je rencontrai souvent Michel Roquebert à Cordes-sur-Ciel, ce merveilleux petit village cathare surplombant la campagne albigeoise. Nous déjeunions dans un petit restaurant qui faisait aussi office de brocante. Je garde un souvenir ému de ce minuscule marché aux puces où nous dégustions un formidable cassoulet digne de Castelnaudary. La funeste épopée de l'Église était venue se heurter à ce piton qui, bien après le massacre de Béziers, était demeuré le « roc des purs ». Un lien très fort existait dans mon esprit entre les deux citadelles de Montségur et de Cordes. La beauté des lieux me faisait oublier, un temps, le bric-à-brac de ma condition intérieure, toute hérissée de révolte. Mon bref séjour en Chine populaire m'avait ouvert de sinistres horizons, mais des horizons tout de même, qui, pour l'heure, m'étaient redevenus inaccessibles. Comme je me sentais pur, moi aussi, obligé de traiter d'affaires régionales qui me paraissaient indignes de ma vocation ! Heureusement, il y avait Roquebert, le cassoulet et, en prime, la future parution de *Naissance d'un spectre* !

Début mai, tandis que je travaillais dans l'Ariège, j'appris que ma

compagne de l'époque m'appelait en toute hâte à Venise où, comme souvent, elle séjournait depuis un mois. Elle souffrait d'un phlegmon. Il fallait la rapatrier d'urgence pour la faire opérer. En voiture, je quittai donc Lavelanet, abandonnant les affaires en cours et, à marche forcée, je partis pour l'Italie. Ce fut alors que je me heurtai à différents barrages routiers. Les fameux événements de mai 68 commençaient de façon fragmentaire, mais on sentait dans l'air je ne sais quelle odeur de révolte inaccoutumée, relayée par la radio qui annonçait que des réunions d'étudiants parisiens s'opposaient au Ministère de l'Éducation nationale. Vers une heure du matin, je finis par arriver à la frontière italienne de Vintimille. Là, les douaniers fouillèrent ma voiture de fond en comble, comme si j'étais un redoutable trafiquant. En fait, l'ordre leur avait été donné de surveiller l'entrée en Italie d'éléments susceptibles de colporter la fièvre de révolte qui commençait à s'étendre dans toute l'Europe. Fatigué mais obstiné, je poursuivis ma route par Alessandria, avant de prendre l'autoroute pour Venise. À midi, j'arrivai épuisé à Mestre et, par vaporetto, me rendis à l'hôtel où je supposais que ma compagne m'attendait.

Par un petit message laissé à la réception, j'appris qu'elle déjeunait à la Colomba, restaurant à la terrasse duquel, lorsque nous étions à Venise, nous aimions rencontrer nos amis. En effet, elle était attablée là, en compagnie de jeunes gens que je ne connaissais pas. Elle me reçut comme si je venais de traverser la rue, et m'apprit qu'elle n'avait plus un sou pour prendre le train. Le coup du phlegmon n'était qu'un prétexte – ruse normale dans la cité de Goldoni ! Durant mon voyage, des barricades avaient été élevées dans le Quartier Latin. La radio française n'en avait pas encore parlé. Nous étions le 3 mai, et allait commencer un grand mois d'opposition spasmodique au gouvernement, d'abord au niveau étudiant, puis au niveau ouvrier. Le pays était malade. La société, peu à peu, se soulevait. La Sorbonne allait être occupée ! Selon son opinion, on hurla de joie ou l'on cria au blasphème. Il est des symboles assez forts pour partager une nation en deux.

Notre retour se fit par petites étapes. Il fallait contourner les villes, dont la plupart des entrées étaient bloquées par des camions. À partir de Narbonne, toutes les pompes à essence affichaient « fermé ». Elles n'étaient plus approvisionnées. À Béziers, où je connaissais un garagiste, je pus acheter à prix fort un bidon de carburant, mais à la sortie de la ville, nous nous heurtâmes à une ample manifestation où se mêlaient ouvriers, étudiants et vignerons. Finalement, nous regagnâmes Bellerive pour apprendre que le pays entraînait, peu à peu, dans la grève générale la plus longue qu'ait

connue la France depuis le Front Populaire. Manifestations, grèves ! Était-ce la Société du spectacle décrite par Guy Debord ? Les jours qui suivirent, nous passâmes une bonne partie de nos journées à regarder la télévision qui tenait en haleine les Français, tantôt en les inquiétant, tantôt en les enthousiasmant. Il fallait que ça change ! « Dix ans, ça suffit ! ». D'un coup, de Gaulle avait vieilli. Pompidou piaffait à la porte de l'Élysée. Mes clients pensaient que c'était la fin du monde. Certains avaient déjà caché leur fortune en Suisse ou en Andorre. Et moi, je regardais du côté de Prague et de son fameux Prin temps. Dans toute l'Europe soufflait un vigoureux vent frais.

Néanmoins, certaines positions me paraissaient curieuses. André Glucksmann avait publié le *Discours de la guerre*, participé aux barricades, et défendu la Révolution culturelle chinoise. Qu'en connaissait-il au juste ? Il est vrai qu'il sortait de l'École Normale Supérieure, où un bon nombre d'enseignants étaient des admirateurs de Marcuse et d'une nouvelle gauche. Plus tard, il abandonnerait le marxisme. Mais il est remarquable d'observer que ces jeunes gens, dont Glucksmann est un bon exemple, étaient davantage à la recherche d'une pureté que d'une liberté. Ces nouveaux cathares, plus ou moins athés, à l'opposé de ceux de Montségur assiégés dans leur château, désiraient abattre la forteresse du capitalisme, de l'impérialisme, et surtout du conformisme. Comme toujours dans ces moments de révolte, ils voulaient jeter le bébé avec l'eau du bain. Des hommes politiques comme Mendès France ou Mitterrand firent, par contre-coup, le jeu de la droite pompidolienne en voulant calmer l'utopie. Il n'empêche que, pour plusieurs années, les vagues de mai 68 allaient mettre en question beaucoup de fausses évidences, ce qui ne pouvait que plaire à mon esprit blessé, saturé de propos convenus et de maquignonnages de toutes natures. De l'air ! De l'air ! J'allais en trouver un bol immense dans un ailleurs. *Ailleurs*, ce mot qui allait être le guide de toute ma vie.

De Roux, Hallier, Sollers

Naissance d'un spectre fut remarqué par Louis Aragon qui, dans *Les Lettres françaises*, fit écrire à Anne Villelaur un article si élogieux et si intelligent que, du jour au lendemain, j'entrai dans le cénacle des écrivains réputés difficiles ! Ce sceau, telle une malédiction allait me poursuivre longtemps. « Ah, mon cher, vous êtes un vrai écrivain, mais qu'est-ce que vous êtes difficile ! » Dominique de Roux m'assura sans rire que c'était le plus court chemin pour atteindre la postérité !

Mes rapports avec Dominique furent ambigus. Cet aristocrate habile et souple comme le diable s'était mis dans la tête que je pourrais l'aider dans l'administration des *Cahiers de l'Herne* qu'il avait créés. Or je n'étais pas entré en littérature pour recommencer un autre commerce. En revanche, l'attitude rigoureuse de l'homme face à l'écriture allait absolument dans mon sens. Les cahiers *Céline*, *Borges* et *Pound* sont l'honneur de l'étude littéraire. En ce sens, Dominique se montra un éditeur inspiré. Mais était-il nécessaire de créer des complots où apparaissaient Jean-Edern Hallier et Philippe Sollers dans le rôle de traîtres à je ne sais quelle cause imaginaire ? Certes, à mes yeux, ils étaient tous les trois de brillants écrivains mais, bien que nous soyons de la même génération, je les considérais avec un certain sourire lorsque les uns évoquaient la « pensée Mao Zedong » ou la *Cause du peuple* de Jean-Paul Sartre, et l'autre la peinture d'Hitler ou le général de Gaulle... Quand je les rencontrais à la Closerie des Lilas, je ne partageais pas du tout leur enthousiasme à l'endroit de Mao. Ils eussent été les premiers à passer à la trappe des Gardes rouges ! Mais, bien entendu, à leurs yeux je n'étais qu'un réactionnaire...

Cela dit, je suivais *Tel Quel* avec intérêt, de même que l'évolution du Nouveau Roman. Je lisais Barthes et Foucault. J'adhérais au « Tricher la langue » du premier, dont je fis rapidement un « Tricher la fiction » (j'y reviendrai), au « lieu d'où ça parle » du second qui, à travers Lacan, me permettrait de me défier des sources du pouvoir et, en particulier, de celles du Moi. Les *Tristes Tropiques* de Lévi-

Strauss et sa fameuse « Leçon d'écriture » m'avaient affermi dans l'idée que mon écriture ne devrait jamais être au service de qui ou de quoi que ce soit, fût-ce celui de la séduction. Derrida ne m'avait-il pas enseigné l'écart et la pensée du leurre ? Je les avais expérimentés en écrivant le *Spectre* : l'écriture était une aventure au bout du soupçon puisque, comme le disait Blanchot à la suite de Hegel, « le mot tue la chose ». Il fallait donc inventer une chose par-delà le mot. Cette littérature-là devenait alors la seule possibilité ouverte après la mort de la métaphysique, puisque l'idée même de réel ne correspondait plus à une réalité acceptable. Restait donc, comme le pensait Ricoeur, à considérer le récit comme un dissolvant capable de proposer une autre cohérence, ce qui était redonner ses chances non au fictif mais à la fiction assumée comme une métaphore générale, mieux : comme une anamorphose. Autrement dit, il fallait redresser l'image.

Mes années au petit séminaire de Castres m'avaient paradoxalement éloigné de la religion, mais elles m'avaient profondément marqué. J'avais milité aux côtés des prêtres ouvriers contre le diktat du Vatican. Néanmoins, j'avais compris peu à peu que le matérialisme ambiant ne s'accordait pas davantage à ma conscience en éveil que la spiritualité catholique. Je cherchais sans trop savoir ce que je cherchais, partagé entre la terre des hommes et un ciel qui m'était indéchiffrable. On comprendra pourquoi mon grand écrivain était alors Romain Rolland. Plus que son roman le plus célèbre, *Jean-Christophe*, dont je ne lus que des fragments dans de vieux numéros des *Cahiers de la Quinzaine*, *Au-dessus de la mêlée* me fascinait. Cette véritable proclamation en appelait à la fédération des esprits libres contre la barbarie : « Le devoir est de construire, plus large et plus haute, dominant l'injustice et les haines des nations, l'enceinte de la ville où doivent s'assembler les âmes fraternelles et libres du monde entier ». Militant pour la Société des Nations, il s'était lié aussi bien avec Lénine, Gorki et Freud qu'avec Gandhi et les penseurs indiens. J'avais lu sa *Vie de Ramakrishna* qui, accouplée avec les carnets d'Alexandra David-Néel, m'ouvrit la porte de la pensée védantique et bouddhique. C'est aussi par Romain Rolland que j'abordai l'œuvre de Stefan Zweig. Hélas, je ne lus la correspondance entre les deux hommes que beaucoup plus tard, en 2005.

Ces lectures hors frontières, ajoutées à la mémoire de mon grand-père le « Chinois » et à mon bref séjour à Canton, m'amènèrent à me plonger dans la littérature classique chinoise. À cette époque, le *Si Yeou Ki* (le *Singe pèlerin*) avait été traduit très partiellement en français à partir de la langue anglaise. Je choisis donc – nous étions

en 1971 – de reprendre la célèbre légende et de la tricher en y ajoutant une patine mythique plus proche des Occidentaux : Faust et Don Juan m’y aidèrent, le singe Souen apportant ces dimensions à la lecture proprement chinoise.

J’avais besoin de ce grand vent et de cet humour. *Le Spectre* m’avait trop entraîné dans les arcanes de l’intelligence et de ses perversions. D’ailleurs, les années de Bellerive m’avaient exténué. En écrivant *Le Singe égal du ciel* je pourfendais les monstres qui ne cessaient de me harceler, et l’Empereur de Jade fallacieux que je risquais de devenir par la faute de mes entremises commerciales. Ma compagne d’alors pas sait le plus clair de son temps à papillonner à Venise, mais c’était sa liberté. La seule solution au malaise était la fuite : se sauver encore et toujours de la fêrule douceuse de ma mère.

Cahin-caha, nous vînmes nous installer à Paris, rue des Archives d’abord, puis rue de Poissy. J’avais, en effet, réussi à devenir le conseiller technique pour le matériel textile d’un groupe d’ingénierie international, la Société Sorice sise à Ivry. C’est là que je connus Pierre Bon, homme merveilleux qui allait devenir mon compagnon de voyage en Asie. Je lui dois d’avoir franchi le cap doublement difficile du textile français qui sombrait et de la rupture qui se préparait dans ma vie intime.

Le bruitage du texte joycien

Alors que nous habitions encore à Bellerive, nous allions souvent sur la Costa Brava et, en passant, nous nous arrêtions volontiers à Collioure chez le peintre Willy Mucha. C'était un homme embrasé par la couleur et l'amitié. Il avait reçu chez lui tout ce que l'époque comptait d'écrivains et d'artistes. Son livre d'or s'honorait de croquis ou de peintures de Picasso, de Léger, de Braque, de Dufy ou de Duchamp.

Un jour, en sa compagnie et celle de Henri-François Rey, l'auteur des *Pianos mécaniques*, nous rencontrâmes l'auteur du *Grand Verre* à Cadaquès. L'homme était sec, lointain, perdu dans un interminable jeu d'échecs invisible, mais dès qu'il consentit à prononcer quelques mots, ce fut pour évoquer la « zarzuela de mariscos » qu'il convenait de déguster chez Anita « la cracheuse », où nous nous rendîmes peu après. Je garde de ce déjeuner un étrange souvenir. Autant Breton m'avait paru amical, attentif, autant Duchamp me glaça. Était-ce le fait de son intelligence mathématique, ou le décalage de sa pensée par rapport aux normes habituelles ? Plus tard, Willy m'avoua n'avoir rien compris non plus à la conversation à laquelle nous assistâmes ce jour-là entre Henri-François Rey et Duchamp. « Mais c'est Duchamp, tu comprends... »

Max Ernst m'intéressait bien davantage que Duchamp. J'aimais sa faculté de rêve, son humour, ce théâtre alchimique qu'il proposait à nos yeux enchantés. Jean Paris et moi avons discuté longuement des peintres contemporains que nous aimions. C'était à Arles, je m'en souviens, entre deux corridas auxquelles assistait Picasso. Une ambiance de feria. Toute la ville était en fête. Et nous, au bar du Nord Pinus, nous évoquions avec gravité le Surréalisme. « Il fallait tout recommencer autrement. » Et moi : « Ne faut-il pas encore aujourd'hui tout recommencer autrement ? La peinture a fait sa révolution ; pas la littérature. » Le Nouveau Roman engage-t-il un nouveau regard, une nouvelle conscience ? Seul l'onirisme peut ouvrir une voie. Jean fut dubitatif. Il n'était pas romancier, il est vrai. Pour lui, Joyce avait entraîné la pensée dans un maelström

bien plus décisif que Robbe-Grillet ou Duras, trop « arpenteurs » selon lui.

Je me souviens de l'énorme fou-rire que je pris lorsque Jean me raconta l'histoire du rat dont Joyce nous fait entendre le crissement des pattes sur le gravier du cimetière de Dublin : « ssld » dans la version de la *Little Review*, et qui dans la version définitive devient « rtststr ». Pourquoi ? « rts » évoque « rat » et « rattle » (craquer). J'insistai ingénument : « Pourquoi vraiment ce changement ? » Et Jean de me répondre le plus sérieusement du monde : « Parce qu'entre-temps il avait plu et le gravier était mouillé. »

Il s'était passionné pour ce qu'il appelait « le bruitage du texte joycien ». Par exemple, dans *Ulysse*, lorsque Stephen place sur son gramophone « The Holy City » et qu'à la fin le bruit de l'aiguille fait grincer le disque. « Kraahraark ! » Est-ce la voix de Dieu ?

Jean avait lu *Naissance d'un spectre* et le trouvait trop proche de Thomas Mann. L'interpolation de Faust et de Don Juan l'amusait. Mon projet du *Singe* le titillait davantage. « Nous devrions travailler ensemble », me lança-t-il un jour. Finalement, je l'aidai à une proposition de mise en scène pour sa pièce *Le Massacre de Kerbala* qui intéressa un temps Roger Blin. Le projet capota par manque d'argent comme tant d'autres. Jean en fut d'autant plus ulcéré qu'au même moment des difficultés apparurent chez son éditeur, et qu'il dut se séparer de son épouse, surtout de la petite fille que, deux ans plus tôt, ils avaient adoptée. Cette triple épreuve nous rapprocha davantage encore. Son autre compagnon de réflexion était alors Jean-Pierre Faye. De leur alliance devait naître la revue *Change* en rupture de *Tel Quel*, avec la collaboration de Maurice Roche et de Jacques Roubaud. Bientôt ce serait le Collège international de philosophie fondé par François Châtelet et Jacques Derrida, d'où la revue *Rue Descartes*.

Ces fréquentations parisiennes me firent mieux comprendre que je n'étais pas un intellectuel mais bien plutôt un artiste. *L'Herne* m'intéressait davantage que les revues tournées vers la politique, la linguistique et le structuralisme. Pourtant, ce fut à cette même époque que je participai au journal *Politique Hebdo*, dans la rubrique culturelle, il est vrai. J'y avais été attiré par mon ami l'avocat Roger Dosse qui venait de rompre avec le Parti Communiste, à la suite des événements de Prague.

En fait, cet hebdomadaire souffrit dès l'origine des excès de mai 1968. À côté de personnalités telles que Louis Joxe, le futur ministre, le sociologue Edgar Morin, le critique de théâtre Bernard Dort, ou le poète Bernard Noël, de nombreux jeunes gens croyaient

transformer la société par leurs idées fumeuses et débridées. Ce fut, me semble-t-il, ce qui devait entraîner la perte de ce journal éphémère. Je parvins tout de même à y publier en dernières pages des inédits de Samuel Beckett, de Witkiewicz et de Henry Miller, ou des présentations d'artistes d'avant-garde comme Kienholz, ce qui avait faire dire à Sollers que « le wagon de queue tirait la locomotive »...

Les œuvres d'Edward Kienholz exposées à Paris me marquèrent profondément. Ces mannequins en loques au sein d'un décor dérisoire me paraissaient être les cousins des sorcières de Goya et de la *Maison Usher*. Je demeurai un après-midi entier dans le bar factice qui sentait la fumée froide, où une espèce de pantin versait un liquide noirâtre dans un verre pous siéreux, au son d'un disque rayé répétant sans cesse sur un ton graveleux « O my lady... O my lady ». Je fus rejoint dans cette sombre admiration par une jeune Polonaise qui venait de traduire Witkiewicz : mon amie Koukou Chanska qui, plus tard, allait m'introduire auprès du cinéaste Wojciech J. Has, le célèbre réalisateur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* adapté de Jean Potocki, et de la *Clepsydre* adaptée de Bruno Schulz. Je ne cite ici ces créateurs que pour témoigner de la vague saturnienne qui, en ces années-là, malgré le *Singe*, m'attirait encore.

Politiquement, j'avais été proche de Mendès France et militais aux côtés de Michel Rocard, ce qui m'exaltait. Avouerai-je (à ma très courte honte) que je ne fus jamais gaulliste, ne confondant pas l'homme du 18 juin et les méandres stratégiques d'un Pompidou, d'un Giscard ou d'un Chirac. Dominique de Roux et moi passions des heures à nous disputer sur ce terrain-là, seuls moments où je parvenais à faire tenir en place cet extraordinaire vibrion. Souvent, lors de ces conversations, nous arpentions les allées du Jardin du Luxembourg au même rythme que nos pensées. « Comment peux-tu être à la fois guéronien et socialiste ? » me demandait-il. C'est une question que je me suis souvent posée, et à laquelle je n'ai jamais pu répondre. D'ailleurs, de quel socialisme parlions-nous ? Sûrement pas celui de Pékin ou de Moscou ! Loin d'être un intellectuel, je faisais mien tout ce qui m'attirait, sans réel souci de cohérence – preuve que j'étais tout simplement un artiste. Peut-être me fallait-il le salmigondis du monde pour alimenter mon écriture.

Quant à Guénon, j'avais rencontré son nom dans la préface de Breton au *Miroir du merveilleux* de Pierre Mabille et dans *Le Théâtre et son double* d'Antonin Artaud. J'avais lu la plupart de ses livres, et j'en avais tiré un double constat : se défier des excès du monde moderne et aller au-delà des croyances religieuses. Là, je croyais

retrouver au fond le plus secret de moi-même ces élans mystiques découverts naguère au séminaire. Cependant, était-ce vraiment de la mystique ? Guénon s'en défendait, lui préférant le concept moins subjectif et plus impersonnel d'initiation. Mais quelle initiation m'attendait ? J'allais bientôt le savoir.

Arts Premiers

J'avais été attiré par l'art africain et océanien grâce à André Breton et, un peu plus tard par Malraux. Je savais l'importance de la découverte des arts dits « primitifs » pour l'art moderne d'Apollinaire à Picasso, et pour les Surréalistes. Michel Leiris, dont j'avais lu *L'Afrique fantôme*, m'avait appris à aimer l'art des Dogons qu'il avait lui-même côtoyé grâce à l'ethnologue Marcel Griaule. Aussi, dès que j'eus gagné quelque argent, je contactai les marchands Roudillon et Le Corneur qui m'initièrent à l'évaluation et à l'achat de différentes pièces de leurs collections. C'est ainsi que j'acquis plusieurs statues Sénoufo et portes Dogon, et surtout un fétiche à clous Bakongo qui demeura longtemps mon totem protecteur. Dans les années 60, ces œuvres étaient encore accessibles pour le jeune homme que j'étais. Comme je n'étais guère coquet, il me suffisait de ne pas changer de costume pour y accéder. Jean Roudillon m'avait pris en amitié. Il me conseilla l'achat de pièces précolombiennes Maya et Nayarit ainsi que de tableaux et objets Népalais qui vinrent rejoindre les statues chinoises que mon grand-père avait ramenées de son séjour. J'aimais que notre petit appartement de Labastide et ensuite le castelet de Bellerive soient habités par ces présences qui, à mes yeux, n'étaient pas seulement esthétiques mais magiques.

Mon intérêt pour cet ailleurs forma mon goût pour une littérature hors-frontière. Sans doute m'incita-t-il aussi à visiter le mystère existentiel qui, de plus en plus, m'habitait et, à voix furtive, m'appelait.

Laos

Un matin de septembre 1968, je me retrouvai dans le bureau d'un responsable des échanges industriels avec l'Extrême Orient au Ministère des affaires étrangères. Ce personnage me montra une pile de dossiers traitant de la rénovation de l'industrie cotonnière au Royaume du Laos, et me demanda si j'accepterais de me rendre sur place afin d'analyser la situation.

Je demeurai de longues heures à étudier ces pages détaillées décrivant les besoins du Laos en matériel textile. J'acceptai la proposition, et quelques semaines plus tard, je m'envolai pour Vientiane. Peu de temps après mon arrivée, je compris que les études sur cette fameuse rénovation reposaient sur du vent. Le Laos n'avait aucune industrie textile. Le peu de coton cueilli dans les campagnes traversait le Mékong durant la nuit pour être traité en Thaïlande ! Cette supercherie avait dû enrichir un cabinet d'ingénierie français en accord avec les bureaux du monarque lao, personnage qui comptait, par ce subterfuge, recevoir des subsides de la France.

L'ambassadeur me demanda de rester sur place, le temps qu'il procède à une enquête. C'est ainsi que je m'installai dans une suite de l'hôtel Lane Xang qui faisait face au Mékong. J'y demeurai plus d'un mois, ce qui me permit de visiter ce merveilleux pays que le Pathet Lao, d'obédience communiste, commençait à miner de l'intérieur.

À cette époque, Vientiane était un village où la dépravation sexuelle côtoyait un marché noir intensif. Tout le long du fleuve, des travestis proposaient leurs talents avec l'éternel refrain : « Tic-tic number one » appris chez les Américains, qui étaient de mèche dans ce commerce. Des bastringues hurleurs appâtaient les étrangers, presque tous anglo-saxons, qui s'installaient là pour passer quelques jours de liesse à peu de frais.

Le seul endroit vivant et authentique était le marché, véritable petite ville dans la ville, où il était possible de se procurer des fruits

et des légumes venus de la campagne environnante, des poissons pêchés dans le Mékong et divers objets artisanaux d'une grande beauté.

J'allais déjeuner dans un estaminet en plein air au cœur de ce marché. Je pus approcher un tisserand qui parlait un français acceptable. Il me convia dans son « atelier », une hutte où logeait sa famille et où s'effectuait le tissage. Seule une femme avait non pas le droit mais le privilège quasi sacré de l'accomplir. J'appris ainsi la méthode de tisser entre deux branches d'arbre telle qu'elle devait être pratiquée dans les temps les plus anciens. Une vieille femme faisait passer une navette de fortune d'un bord à l'autre de la chaîne en marmonnant une prière rituelle que l'on me traduisit. « Passe, bateau, dans le fil des jours. Passe et repasse afin que la nuit ne tombe pas. Passe et repasse afin que le jour illumine nos vies. » Les tissus ainsi réalisés servaient à confectionner les jupes d'une seule pièce que portaient hommes et femmes.

Je n'imaginai pas que l'on pût remplacer la beauté artisanale de ces tissus par des pièces industrielles qui, fatalement, abâtardiraient une tradition ancestrale en accord avec la nature.

Houng

En rentrant en France, j'eus le bonheur de rencontrer un Chinois du nom de Chou Lin Gin qui s'intéressa à mon équipée en Chine populaire de 1965 et à mon séjour au Laos. À cette époque, il s'occupait du département de vente chez Simca, dont l'enseigne principale était sise sur les Champs-Élysées. Ayant appris que mon grand-père avait vécu trente ans à Shanghai, et que je m'étais intéressé au mythe du singe Souen Wou Kong, il se lia d'amitié avec moi.

M'invitant souvent dans des restaurants asiatiques dirigés par ses amis, il m'introduisit peu à peu dans la sagesse chinoise, la Triade formée par le taoïsme, le bouddhisme et le confucianisme, avant de me confier son désir de faire traduire en français et de publier les rituels de la société cantonnaise des Houng, la Tien Ti Houei (la Société du Ciel et de la Terre), dont il était le représentant en Europe. De fil en aiguille, après plusieurs mois de tergiversations toutes chinoises, je fus chargé de ce délicat travail et des commentaires afférents dont il me confia la clé.

D'importants fragments de ces rituels avaient été traduits en anglais à la suite des rafles des années 1880. Ward et Stirling y avaient eu accès à travers la Grande Loge Unie d'Angleterre dont ils faisaient partie. Chou estimait que cette version anglaise était largement fautive et que leurs commentaires ne valaient rien. Étant en possession de documents en mandarin et en cantonnais issus de plusieurs centres de la Triade demeurés initiatiques, il les transcrivit en anglais. Ce fut cette traduction qu'à mon tour je traduisis en français, y ajoutant des commentaires, et qu'avec son accord je devais seulement publier en 1987.

Compagnons et Graphisme

En 1966, un journaliste quelque peu poète, que j'avais publié naguère dans *Sortilèges*, et qui m'invitait chez lui lorsque je séjournais à Paris, m'avait proposé, à ma stupéfaction, d'entrer chez les compagnons de Métier. Il se nommait Gérard de Crancé. Comme je ne connaissais rien de cette noble assemblée, je commençai par refuser, mais il insista, estimant que ma fréquentation des machines textiles me permettait d'y être reçu.

C'est ainsi qu'en mai de cette année-là, je fus adopté par les Compagnons Acceptés des Anciens Devoirs, sis rue Saint-Bon, près de la Tour Saint-Jacques. Le président de cette société était le Maître charpentier Raoul Vergez, qui se révéla très vite être un ami de Joël Picton ! Le Maître d'Œuvre de la Cayenne était Jean de Foucault, le patron des Éditions de la Colombe qui avaient, en particulier, publié *le Golem* et *L'Ange à la fenêtre d'Occident* de Gustav Meyrink. En fait, je l'appris peu après, Vergez écrivait des romans compagnonniques dont le fameux *Pendule à Salomon*, et aimait s'entourer d'écrivains. Dès lors, ma présence dans ce cénacle s'expliquait !

En réalité, ni le textile, ni la littérature ne me firent adopter par les quelques charpentiers et les imprimeurs d'art (dont Joël Picton et Charles Sorlier de l'Atelier Moulrot) que je fréquentais rue Saint-Bon. Mon sauf-conduit auprès d'eux fut mon intérêt pour le dessin. Je m'étais passionné très jeune pour cet art. Lorsque je n'écrivais pas, je dessinais. Il est vrai que ce furent longtemps des griffonnages.

J'avais osé montrer quelques-unes de mes encres à André Breton, qui m'avait conseillé de laisser cours à la liberté de ma main sans aucune idée préconçue. Selon lui, cette écriture automatique rencontrerait ses formes nécessaires lorsque j'aurais exténué toute volonté de conscience. « Fermez les yeux afin de les ouvrir. » Tels furent à peu près ses termes. Et donc je poursuivis mes tracés sur d'innombrables carnets dont certains existent encore aujourd'hui. Plus tard, je me lançai dans de moyens et grands formats, délaissant

l'encre de Chine pour le marqueur. J'avais compris que mes dessins tenaient de la calligraphie – calligraphie d'une écriture inconnue, mon écriture des profondeurs intérieures aux dimensions forcément oniriques.

Malcolm de Chazal avait écrit dans *Sens plastique* : « Ralentissons la vitesse de notre regard, et nous ver rons tout solidifié. » C'était l'époque où je lisais et relisais avec un vertigineux enchantement le texte de Breton qui devait me servir de haut signal lors de l'éclosion de mes encres : « C'est la première vibration qui se transmet en grand mystère tout au long du fil d'Ariane par les antennes des racines, les cils de l'eau, les timbres de plus en plus clairs des métaux répondant aux planètes. L'instant où, du haut en bas de l'échelle, les êtres n'en sont encore qu'à s'émouvoir, avant de s'affairer, où tout juste la buée se dissipe aux vitres de la belle au bois dormant. »

Au-delà des ruses automnales du roman, il s'agissait à travers l'innocence du dessin de me refaire un printemps. La compréhension fraternelle des maîtres du Trait m'honora particulièrement et m'incita à continuer ma quête au fil ensorcelé de l'encre. D'ailleurs, entre l'encre de Chine, Souen Wou Kong, mon grand-père Armand, et Chou Lin Gin, s'établit en moi un accord très subtil qui durant longtemps devait faire entrer mes travaux en une résonance particulière, quasiment magique.

L'univers des rituels que je rencontrais avec la Tien Ti Houei et avec le compagnonnage m'ouvrit un champ de conscience tout-à-fait nouveau. Était-ce une autre façon d'aborder le mystère ? René Alleau m'honorait de sa chaude amitié. Dans cette double initiation, il vit la mise en œuvre d'une alchimie adaptée à mon aventure intérieure. André Breton avait découvert la « voie d'un surprenant éveil » lors de l'ouverture des yeux de l'homme dans le tableau *Le Cerveau de l'enfant* de Chirico, lors des conférences qu'avait données Alleau en 1948 sur le Grand Œuvre, puis au moment de sa lecture de Guénon et de la revue *La Tour Saint-Jacques*.

Cette « matière impalpable » que Breton avait refusée naguère à l'appel du Grand Jeu, il l'admettait face à Robert Amadou écrivant en 1953 : « La magie est une pratique fournissant un moyen d'agir sur un élément de l'univers en utilisant les correspondances analogiques que cet élément possède avec tout autre élément de l'univers ». D'ailleurs, Breton en mai 1956 ajoutait : « Tout se passe comme si la haute poésie et ce que l'on nomme la "haute science" marquaient un cheminement parallèle et se prêtaient un mutuel appui ».

Autrement dit : en pénétrant dans le monde trop facilement appelé « occulte » ou « ésotérique », je ne faisais que creuser le sillon de mon œuvre personnelle, « saut dans l'inconnu et prise sur le mystère » (*Pont-levis*), car, pour reprendre les mots de Pierre Mabille au sujet du « miroir du merveilleux » : « Le tain en est constitué par la rouge coulée du désir ». À tous les degrés, le désir est la porte du mystère.

Viêt Nam

De 1969 à 1986, mes travaux d'ingénierie en compagnie de la société Sorice m'amènèrent à séjourner régulièrement au Laos, à Hanoï, à Djakarta et, plus tard, dans différentes provinces chinoises. Au Viêt-Nam, en pleine guerre avec les Américains, nous réussîmes à installer deux grandes filatures de laine avec du matériel français convoyé jusqu'à Haiphong par bateau, ce qui peut être considéré comme une espèce de miracle.

Imaginons un pays sans argent, bombardé, en lutte pour sa liberté, et où le moindre effort était contrecarré par les circonstances. Lorsque les caisses arrivèrent au port, aucune grue n'était disponible pour les descendre sur le quai. Nous utilisâmes des plans inclinés avec des planches retirées de la cabane d'une douane délabrée. Lorsque tout fut à terre et que la nuit fut venue, des nuées de voleurs pillèrent les caisses après les avoir ouvertes à coups de hache. Les courroies servirent à ressemeler des souliers, les petits moteurs à animer des ventilateurs. Au matin, ne restait plus que le gros matériel : assortiments de cardes, continus à filer, bobinoirs et séchoirs.

Quand nous voulûmes transporter cet ensemble au site de Ha Dong, à 11 kilomètres de Hanoï, où devait s'élever le chantier, nous ne trouvâmes aucun camion, et lorsqu'enfin nous y parvînmes, nous apprîmes que le carburant était réservé à l'armée. Un mois plus tard, après mille palabres, ayant obtenu une dérogation du ministère, nous pûmes enfin charger le premier camion. Quelques kilomètres plus loin, il fallut s'arrêter, le pont sur la rivière ayant été détruit. Pour contourner cet obstacle, nous dûmes emprunter des chemins où le véhicule ne cessait de s'enliser. Après deux jours, à notre arrivée à Ha Dong, nous pûmes constater qu'une inondation avait entièrement recouvert les lieux. Le déchargement du camion ne fut possible que la semaine suivante.

Dans ces conditions aberrantes, les nerfs ne tiennent pas longtemps, ou bien on sombre dans l'ironie. L'amitié souriante de Pierre Bon, mon acolyte, me fut d'un précieux secours. C'est alors

que j'appris à pactiser avec l'absurdité, comprenant qu'il est impossible de s'armer contre elle. Comme dans le roman, il faut baisier.

J'avais la chance de posséder une chambre à l'hôtel Thang-Loï, construit par les Cubains au bord d'un lac merveilleux. Dès l'aube, je voyais les pêcheurs lancer leurs filets. Ce paisible spectacle me guérissait des problèmes labyrinthiques de la journée. Lorsque le temps m'en était laissé, j'aimais aussi me promener dans Hanoï, flâner dans les allées du Temple de la littérature, sur les bords du lac de l'Épée retrouvée, ou dans le marché couvert aux odeurs d'encens et de poissons séchés.

Les Vietnamiens qui coopéraient avec nous étaient d'une patience et d'une générosité d'autant plus estimable qu'ils étaient les premiers à souffrir des carences de leur condition. Nous travaillâmes ensemble dans une réelle ambiance amicale. Ils savaient d'ailleurs que la création de nos deux usines coopérait à une aide économique indispensable à leur malheureux pays. La laine brute, qui leur était livrée gratuitement par la République Démocratique Allemande, allait être lavée, cardée, filée et teinte sur notre matériel pour le besoin des petites manufactures de tapis disséminées autour de Hanoï. Le produit fini serait rendu en partie à la RDA, qui le revendrait en Italie sous l'étiquette « tapis chinois ».

Le vice-ministre qui gérait ce commerce était un homme opulent. Il avait fait ses études chez les Pères Blancs et parlait un français châtié. Un matin, nous apprîmes qu'il avait été fusillé. Son successeur nous annonça que le « traître » avait un compte en Suisse, ce qui ne m'étonna pas car les ministres communistes allemands avaient, eux aussi, un numéro bancaire à Genève ! Certains savent rentabiliser l'absurdité générale.

Et pendant ce temps, nos machines se montaient grâce à des ouvriers spécialisés venus d'Europe que j'avais moi-même recrutés. En 1976, soit six ans après le début des travaux, la mise en marche de la première usine put avoir lieu. Je me rappellerai toujours de l'inauguration. J'étais plus heureux, plus fier de cette réussite que de la parution d'un de mes livres.

Le ministre avait souhaité que la journée soit particulièrement festive. Il en avait choisi la date car elle devait correspondre à l'anniversaire de la naissance de Ho Chi Minh. De plus, on attendait quelques ouvrières venues de Da Nang, ville textile qui avait beaucoup souffert du conflit avec les Américains. Les ouvrières de la filature s'étaient battu pied à pied contre les envahisseurs. Les rares survivantes avaient, de ce fait, été nommées les « héroïnes de Da

Nang ». C'était un grand honneur de les recevoir en ce jour de fête. Par la suite, elles devaient devenir les fileuses attitrées de notre usine.

Aussi, lorsqu'après d'interminables discours, la camionnette découverte arriva, chargée des six héroïnes, la foule amassée pour l'occasion éclata en applaudissements. L'hymne national acheva de donner à l'événement un lustre émouvant. À l'issue de ce chant, le ministre demanda à Pierre Bon et à moi-même d'avancer afin de nous présenter les six jeunes femmes. Elles avaient revêtu l'habit traditionnel et se tenaient sagement en rang, entourées par des militaires au garde-à-vous.

Nous comprîmes alors combien le titre qui leur avait été donné correspondait à la dure réalité : les unes n'avaient plus de bras ou de doigts, les autres étaient aveugles. Aussi ne pouvaient-elles travailler sur les continus à filer. Mais elles étaient les « héroïnes de Da Nang » ! Il fallait les employer, ne fût-ce que pour l'honneur et la gloire du Viêt-Nam !

Finalement, quelques jours plus tard, d'autres jeunes filles tinrent le poste, et tandis qu'elles travaillaient, les héroïnes les entouraient et chantaient des hymnes d'une voix si pénétrante que nous en fûmes bouleversés. Toute la fierté et le malheur de cette nation s'exprimaient à travers ces chants révolutionnaires ou traditionnels. Combien nos révoltes de *Politique Hebdo* me semblaient petites !

Le mausolée de Ho Chi Minh

En Asie comme en Méditerranée, l'heure de la sieste est sacrée. Je profitais de ces moments de répit pour écrire. Une grande partie de mes romans « chinois » fut élaborée entre mon petit bureau surchauffé de Ha Dong, et la chambre de l'hôtel cubain, face au lac. La nuit, je guettais la moindre fraîcheur pour corriger mes brouillons. C'est ainsi qu'un jour vers une heure du matin, on vint frapper à ma porte. C'était un envoyé du ministère. D'abord, je ne compris pas ce qu'il voulait. Il était si alarmé que son peu de français devenait incohérent. Je crus qu'il était arrivé un drame à l'usine. « Non, non ! Pas Ha Dong ! Venir vite ministère ! »

Le ministre m'attendait devant la porte, ce qui m'intrigua davantage encore. J'appris alors en confidence qu'un grave événement avait surgi au mausolée de Ho Chi Minh. Le système de refroidissement de la chambre funéraire où gît la glorieuse momie s'était arrêté. La pompe principale s'était enrayée. Il n'y en avait pas de rechange. Or cette pompe était française !

À l'instant, je compris la gravité de la situation. Nous fonçâmes à l'ambassade. Réveiller le garde, puis lui faire comprendre qu'il fallait alerter l'attaché commercial fut toute une affaire. Enfin, l'ambassadeur en personne arriva, nous fit entrer, et ordonna au préposé au chiffre d'envoyer un message d'urgence à Paris. Pendant ce temps, une réunion de crise avait eu lieu à Hanoï afin de prendre les mesures nécessaires en attendant la venue d'une nouvelle pompe. Les quelques dizaines de pains de glace disponibles dans les ministères et les hôtels furent collectées et acheminées vers le mausolée.

Heureusement, Paris comprit l'urgence et fit acheminer le matériel nécessaire par avion... jusqu'à Saïgon ! Il fallut un accord avec les Américains pour que la fameuse pompe puisse enfin se retrouver à Hanoï ! Encore fallut-il faire croire qu'elle était nécessaire à notre ambassade ! Ce fut l'un de nos techniciens français de Ha Dong qui l'installa et qui remit en marche le système. Ainsi les longues files de dévots communistes venus de tout le nord

du Viêt-Nam purent reprendre leur interminable piétinement au son de la Marche funèbre du Polonais Chopin.

À l'ambassade de France, un dîner fut offert afin de fêter la réussite d'un sauvetage qui aurait pu provoquer un incident diplomatique majeur d'autant que le Quai d'Orsay avait cru bon d'envoyer la facture, ce qu'évidemment on s'était empressé de ne pas faire suivre... Le Crédit Lyonnais ajouta la somme au prêt accordé au Viêt-Nam – prêt qui ne fut jamais remboursé.

Cela dit, l'ambiance à l'ambassade était assez curieuse. Attachés culturels et commerciaux passaient la majeure partie de leur temps sur le court de tennis et considéraient les Français venus installer la filature comme s'ils appartenaient à une autre France que la leur. Ces gens issus d'écoles politiques et administratives n'avaient aucun sens de ce que pouvait être l'industrie. Ils nous méprisaient assez bien, jusqu'au jour où, ouvrant le journal *Le Monde* dans le vestibule de l'ambassade, j'appris la mort brutale de Dominique de Roux.

Ma stupeur et ma peine furent si visibles que l'attaché culturel m'invita dans son bureau à boire un remontant. Je lui expliquai que Dominique avait été pour moi : un ami compliqué, peut-être, mais un grand écrivain et un non moins grand éditeur. À partir de cette date, on commença à respecter en moi non plus le technicien mais l'homme de lettres – que je n'étais pas non plus !

Ailleurs

Les affaires internationales me confirmèrent dans mon goût naturel pour une culture sans frontières. Certes, j'étais français. J'écrivais en français. J'éprouvais pour cette langue un amour si tenace que je ne parvins jamais à apprendre correctement une autre langue que celle-là (je balbutie l'anglais et hoquète le chinois). Pourtant, je peinaï à situer l'anecdote de mes romans en France. La demeure du *Dieu des mouches* s'élevait dans un nulle part. *Naissance d'un spectre* se jouait en Allemagne. *Le Singe égal du ciel* était de tradition chinoise. *La Geste serpentine* se déplaçait dans tous les pays, d'Égypte au Japon. Le récit des *Égarés* se passait en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Espagne, très peu en France. Il me fallut attendre *Le Fils de Babel* pour que l'action se déroulât à Paris. Pourquoi cet exil ? Rétrospectivement, je me suis posé la question. À bien réfléchir, il me semble qu'en ma naïveté je souhaitais écrire des livres dignes d'une bibliothèque idéale qui appartînt au monde entier. Le monde étant devenu notre patrie commune, je ressentais comme indispensable de m'imprégner des divers us et coutumes de ce partout pour favoriser l'éclosion de récits non plus axés sur une région, mais sur ce que l'anthropologue Gilbert Durand appelait des bassins d'imaginaire.

C'était se couper d'une certaine tradition romanesque française et se risquer auprès de traditions anglo-saxonnes, arabes ou chinoises, non par goût de l'exotisme mais pour vivre l'aventure humaine dans tous ses états. Mon but n'était surtout pas de chercher des dénominateurs communs entre ces cultures, mais de mieux entendre leurs différences. À mes yeux, elles sont plus essentielles que les ressemblances. Elles ont quelque chose à nous apprendre, y compris sur nous-mêmes. Elles nous ouvrent l'esprit. C'est d'ailleurs ce que, très jeune, je recherchais en visitant le Musée de l'Homme ou le Musée Guimet. La culture étrangère me fascinait autant que la française, mais il m'arrivait souvent de me reconnaître davantage dans un ailleurs que dans un ici.

J'ai évoqué mes séjours au Viêt-Nam. Je parlerai plus tard de la suite de mes voyages en Chine. Dans le même temps, d'autres séjours accaparèrent mon esprit. En particulier, en compagnie de la Compagnie Sorice, je fus amené à m'intéresser à divers pays arabes. L'un d'entre eux, dont je tairai le nom, nous avait commandé une usine complète pour fabriquer des couvertures destinées à l'armée. Des négociations avaient eu lieu hors de ma présence à des niveaux gouvernementaux, si bien que je me retrouvai à devoir assembler en France le matériel nécessaire, puis à le faire convoier en caisses maritimes jusqu'au pays concerné. L'ensemble devait être monté dans une nouvelle usine construite tout exprès par le pays acheteur. Les règlements financiers ayant eu lieu selon les termes du contrat, nous livrâmes la commande. Surprise ! Le client avait oublié de bâtir l'usine. Les caisses furent déposées sur le sable et, à ma connaissance, trente ans plus tard, elles y sont toujours ! Qu'importait ! Nos usines de fabrication avaient travaillé, évitant le chômage. La banque française (le Crédit Lyonnais) avait été payée. Le ministre étranger qui nous avait passé commande s'était réfugié en Suisse où il retrouva le substantiel bakchich que notre gouvernement lui avait promis. Quant à moi, pour me remercier de mes efforts, on m'offrit une croisière sur la Mer Noire à partir de Venise, qui me permit de visiter Odessa, Yalta, Batoum, et même Tirana à une époque où peu d'Européens avaient pu s'y rendre.

Moins déprimants étaient, à mon regard d'écrivain, les voyages organisés par le département culturel du Ministère français des Affaires étrangères. Grâce à cet organisme, j'étais allé en Israël en 1960. À cette époque, Jérusalem était coupée en deux. La partie orientale était administrée par la Jordanie. Pour s'y rendre, il fallait passer par un pays tiers comme l'Égypte. J'avais visité divers camps de réfugiés palestiniens, et j'avais été choqué par la misère de ces gens. Autant la bravoure des Israéliens travaillant leur terre me plaisait, autant la déréliction des villages du territoire cisjordanien me posait de cruelles questions. Je n'imaginais pas la guerre qui allait suivre et qui plongerait les Palestiniens dans une situation encore plus précaire. Que devenait la Terre sainte ? Jérusalem me semblait devoir retrouver le statut universel de cité de la paix. Mais déjà, à cette époque, il était impossible de poser ainsi la question. Pour l'Israélien, Jérusalem était la ville donnée par Dieu à son peuple. Pour l'Islam, Jérusalem était le lieu d'où Mohammed s'était élevé au Ciel sur la jument Boraq. Pour le Chrétien, c'était le lieu de la crucifixion du Fils de Dieu. Synagogues, églises et mosquées se côtoyaient. Trois traditions se bousculaient sur un territoire où

chacun trouvait ses racines. Profondément perturbé, je quittai ce pays, centre de toutes les origines occidentales, et, à mon grand regret, n'y revint jamais, même lorsque *Les Égarés* y furent traduits.

En 1962, j'avais été délégué en République Démocratique Allemande afin de rencontrer le Ministère de l'Industrie légère et de lui parler de nos possibilités de récupération et de recyclage des déchets textiles. Austère réception à Berlin-Est. Conférence avec interprète instantané. Repas bien arrosé, à l'issue duquel le ministre m'interpelle : « Monsieur l'ingénieur, je vous remercie de vos explications, mais sachez que grâce à notre plan quinquennal et à l'excellence du programme socialiste rigoureusement appliqué, notre industrie textile n'a aucune perte et par conséquent aucun déchet. Nous n'avons rien à récupérer et rien à recycler. » Plus tard, me renseignant auprès de mes amis italiens, j'appris que des tonnes de déchets textiles étaient livrées discrètement de la RDA à Prato, près de Florence, et que le ministre qui m'avait interpellé touchait une substantielle commission dans une banque suisse !

En 1963, j'avais fait un long séjour en Sicile pour étudier le théâtre des pupi et entendre les *cantastorie* ambulants, dont je craignais la disparition. C'est ainsi que je rencontrai le vieil Orazio Strano, considéré comme le meilleur chanteur populaire de cet art particulier. Il s'agissait de raconter une histoire en un chant souligné de gestes plus ou moins codés. Strano s'était, en particulier, distingué dans le récit chanté de la vie du bandit et séparatiste sicilien Salvatore Giuliano. Il me conseilla d'aller visiter l'un de ses disciples résidant à Enna, au centre de l'île. Je conduisais ma voiture personnelle. Mal m'en a pris ! Arrivé sur place, j'allai frapper à la porte de Lo Giudice. J'appris par une femme vêtue de noir qu'il venait d'être assassiné et que ses obsèques auraient lieu le lendemain. Je m'y rendis et assistai à une cérémonie à la fois grandiloquente et sinistre, après quoi, revenant à mon automobile, je m'aperçus qu'elle avait été rouée de coups. La carrosserie était défoncée. Les pneus étaient crevés. La police me conseilla de partir au plus vite. C'était moi qui avais détruit la voiture pour toucher l'assurance ! J'appris ainsi ce qu'était la mafia. Il n'était pas bon pour un étranger d'oser y mettre son nez, ne serait-ce qu'en assistant à un enterrement !

À Palerme, j'étais descendu dans la fameuse crypte des Capucins.

Des momies y sont exposées dans des attitudes de vivants. J'en fus si frappé que j'eus le besoin d'en parler dans le dernier chapitre de *Naissance d'un spectre*. « Il est cinq heures. Le matin se lève sur Palerme d'où j'achève mon récit. Non loin de moi les momies des catacombes montent la garde sur une cité à moitié détruite par la guerre et la misère. Je ne sais si chacun connaît ce lieu frais où des cadavres revêtus de leurs oripeaux sociaux furent installés comme en un théâtre offert à la curiosité des vivants. Dans une pénombre petite on peut voir là des professeurs, des prêtres, des juges suspendus par leur col à des crochets, des femmes étendues en leurs robes de mariées jaunies sur des lits à trois ou quatre étages. Et dans ces catacombes, parmi ces poupées défaits, j'entendais une mort différente murmurer à mon oreille. Le fleuve des humeurs ne coulait plus pour moi. »

Éditions hermésiennes

Lors de mes retours à Paris, je tâtais de l'édition sous la houlette de Henry Bonnier qui était alors directeur littéraire d'Albin Michel. Avec mon ami Antoine Faivre dont je reparlerai, nous créâmes en 1973 les *Cahiers de l'Hermétisme*, nom malencontreux qui nous fut imposé. Le comité de lecture était pourtant des plus sérieux puisqu'il regroupait les professeurs Henry Corbin, Mircea Eliade, Henri-Charles Puech et Gilbert Durand. Mais, pour le commun des lecteurs, le mot « hermétisme » contient une signification claustrale, voire occulte. Une œuvre hermétique est une œuvre indéchiffrable. Pourtant Hermès est le dieu du commerce, de l'ouverture – et des voleurs ! En Italie, l'Ermetismo est le mouvement poétique dont Campana, Ungaretti et Montale furent les promoteurs. La poésie française contemporaine, sous l'influence conjuguée de Mallarmé et de Breton, ne cherche pas l'obscurité pour elle-même, mais exige de son lecteur une initiation à un univers d'images et d'idées propres à dévoiler quelque secret intérieur au poète lui-même.

Ainsi, au cœur de toutes les religions existe un courant souterrain, réservé, gnostique peut-être, destiné à ouvrir l'intelligence et l'âme à des vérités supérieures. La démarche de nos cahiers était l'exploration des textes de grands aventuriers de l'esprit tels que Böhme, Ficin, Campanella, Bruno, Pic de la Mirandole, Baader, trop peu étudiés et qu'il nous semblait nécessaire de remettre à leur place hors des conformismes ecclésiaux.

C'est ainsi que nous publiâmes d'abord un cahier *Faust*, puis, entre autres, un cahier *Kabbalistes chrétiens* avec une préface de Gershom Scholem, un cahier *Jakob Böhme* avec Gerhard Wehr et Pierre Deghaye, un cahier *L'Ange et l'homme* avec Henry Corbin, Armand Abécassis et Marie-Madeleine Davy. De même, nous créâmes la Bibliothèque de l'Hermétisme où parurent en particulier *La Symbolique du rêve* de G.H. Schubert, *L'Homme immortel* de Paul Nothomb, *Fermenta cognitionis* de F. Baader dans une traduction de Susini.

Dans le même temps, avec la merveilleuse complicité de Marie-

Madeleine Davy, l'auteur d'*Initiation à la symbolique romane* et du *Désert intérieur*, je dirigeais chez le même éditeur la collection *Spiritualités Chrétiennes* où nous publiâmes des œuvres introuvables de Marguerite Porete ou de Hildegarde de Bingen. Dès lors, je fus classé par une critique hâtive comme « un écrivain hermétique de tendance nettement droitière » (sic). N'avais-je pas été un ami de Dominique de Roux ? N'étais-je pas un surgeon des Hussards, une espèce de disciple de Paul Morand à ranger aux côtés de Roger Nimier, de Michel Déon, d'Antoine Blondin ou de Jacques Laurent ? Moi qui publiais chez Christian Bourgois, réputé éditeur progressiste, qui avais participé à *Politique Hebdo* et passais le plus clair de mon temps au Viêt-Nam et en Chine populaire !

Vue d'Asie, la capitale culturelle et mondaine de la France me faisait l'effet d'une vieille femme irascible et singulièrement bornée. Certes, je n'écrivais ni dans *Les Temps modernes*, ni dans *Tel Quel*. Pas davantage dans *Le Crapouillot* ! La *Nouvelle Revue Française* ne m'avait jamais invité. Mais j'étais libre de ma pensée, fût-elle paradoxale. Sans doute n'étais-je pas un intellectuel engagé, mais un artiste, voire un artisan quelque peu inspiré, témoin direct de la tragédie du monde.

Tandis qu'à Paris certains de nos bons auteurs écrivaient à la gloire de Mao, je voyais à Pékin se dérouler sous mes yeux les vexations réservées aux intellectuels chinois par une populace fanatisée. Jean-Edern Hallier souhaitait que je collabore au journal *La cause du peuple*, dirigé par Jean-Paul Sartre, mais moins encore que moi il n'appartenait à ce peuple qu'il affublait des défroques de la Commune. Il lui fallait un lyrisme et il le trouva sur les barricades parisiennes de 1968 qui, immanquablement, allaient amener Pompidou, le grand bourgeois, au pouvoir. Et, à mes yeux, je dois l'avouer, tout cela n'était qu'une mascarade. Hildegarde de Bingen et Giordano Bruno étaient des révolutionnaires beaucoup plus purs et puissants que nos intellectuels patentés, mais il ne fallait surtout pas le dire ! On ne crache pas contre le vent, même si ce n'est que du vent.

En 1976, Marcelle Fonfreide et André Dalmas, directeurs de l'excellente revue *Nouveau Commerce*, publièrent les textes de Danielle Sarréra sous le titre général *Œuvres*, rassemblant ainsi *L'Ostiaque*, *L'Anthrope* et *Le Chevalier du Trépan*. Deux ans plus tard, ils devaient éditer le *Journal* en fac similé. Je laissais faire, abandonnant mon personnage à sa vie propre. Dans le *Retournement du gant* de 1990, j'expliquai combien j'aurais voulu que Danielle vive de sa singulière existence, en dehors de moi. « C'est pourquoi je l'ai expulsée par une mort mythique, et pourquoi j'ai fait recopier

ses cahiers par une camarade afin de la libérer totalement. J'ai entretenu cette fiction jusqu'en 1983. Mais était-ce une fiction ? Frédérick Tristan est-il une fiction ? Ce ne sont pas des mystifications, en tout cas. Des "mythifications", plutôt ; du domaine de la création. Des personnages qui sortent de l'écrit et se mêlent à la vie. » Cependant, Sarréra s'était tellement échappée qu'un groupe de féministes associées au Mouvement de Libération de la Femme la prit comme porte-drapeau de ses revendications. L'affaire tournait à la farce, bien éloignée de la douleur et de la révolte qui m'avaient amené à écrire ces pages qui, à aucun moment, ne s'étaient voulues supercherie, mais témoignage de l'adolescent tourmenté que j'avais été. Dès lors, ne me restait qu'une seule solution honnête : avouer que Sarréra n'était autre que moi, ce que je fis officiellement par l'intermédiaire de la revue *Elle*, en 1983, au moment du Prix Goncourt, ce qui remit la réalité en place avec un certain éclat.

Est-ce ma liberté d'esprit qui plut à cette sorte d'anarchiste qu'était André Balland ? Christian Bourgois voulait se spécialiser dans la littérature étrangère. J'avais publié chez lui *Naissance d'un spectre*, *Le Singe égal du ciel* et *Journal d'un autre*. Avec regret, je le quittai donc en 1978 pour les Éditions Balland.

Néanmoins, entre-temps, sous l'impulsion de mon ami Michel Waldborg, j'avais confié le manuscrit de *la Geste serpentine* aux Éditions de la Différence dirigées par Joachim Vital. J'avais rencontré Michel, le fils de Patrick Waldborg, l'iconologue du Surréalisme, chez Charles Duits dont j'ai déjà parlé. Immédiatement, nous nous étions liés d'une profonde amitié. D'une singulière intelligence prompte aux jeux de mots et d'esprit, ce disciple de Gurdjieff avait repéré dans ma *Geste* une façon nouvelle, pour ainsi dire kaléidoscopique, d'utiliser la fiction. En effet, le texte reprenait la même anecdote sous des formes différentes, essai que je réitérais plus tard, et de façon plus complexe, dans *Stéphanie Phanistée*.

L'accueil fut excellent (« un projet littéraire nouveau »), si bien que Balland me reprocha de ne pas lui avoir fait lire le manuscrit. Je calmai sa fougue toute amicale en lui donnant, entre deux séjours en Extrême-Orient, *L'Homme sans nom*, puis *Balthasar Kober*, et enfin *Les Égarés* qui reçut le Prix Goncourt en 1983, alors que je revenais de Djakarta.

Monsieur Ngo

Le vieil homme que je suis devenu se demande parfois quelle était la frontière entre ses voyages dans la fiction et ses séjours à travers le monde. Ma mémoire de tel épisode de mes récits est identique à celle de mes activités à Hanoï ou à Pékin. Je me suis promené avec Balthasar Kober dans les ruelles de Macao, et avec Varlet sur les marchés de Singapour. Je passais d'un univers à l'autre sans effort. Mon œuvre en cours se faisait en moi tandis que je devais traiter les affaires technico-commerciales pour lesquelles j'étais employé.

C'est ainsi qu'à l'issue de mes travaux au Viêt-Nam, la deuxième filature étant achevée, Sorice me confia une série de missions en Chine. Je me retrouvai à partager ces responsabilités avec l'inévitable Pierre Bon, mon ami, et un autre personnage dont je n'ai pas encore parlé : Monsieur Ngo Quang Tuang. Ce Viêt- Namien mâtiné de Chinois et naturalisé Français nous servit de guide durant toutes nos pérégrinations à travers le vaste Empire du Milieu. Ce diable d'homme semblait connaître la Chine comme sa poche, mais c'était une poche à triple et multiple fond. Notre mission consistait à signer des contrats de matériel dans les provinces de tradition textile comme Jiangsu, Zhejiang, Shandong, Fujian, Guandong et Shanghai. Néanmoins, dans les années 80, aucune négociation ne pouvait aboutir sans l'aval administratif de Pékin. C'est là que notre Ngo excellait.

Je ne sais comment, il connaissait les rapports politiques entre les gouverneurs de province et le comité central, entrant dans les bureaux comme s'il était chez lui, invitant à déjeuner des chefs de département inaccessibles. La Chine est une ruse. Elle se voile sous les apparences d'un austère pragmatisme, mais tout n'est que jeu de go et de mahjong. Notre cartésianisme y perdrait son grec et son latin.

Le matin, nous étions reçus dans une salle de conférence où nous décrivions le matériel français que nous représentions. Une douzaine de personnes écoutaient pieusement ce que l'interprète

leur traduisait. Nous avions beau solliciter des questions, notre auditoire demeurerait muet. L'après-midi, nouvelle réunion dans la même salle, mais le public n'était plus le même. Dans un silence identique, il nous fallait tout recommencer. En fin de séance, un des personnages se levait, nous remerciait en chinois avec beaucoup de componction, et tout le monde s'en allait.

Ainsi plusieurs jours consécutifs. Nous étonnant de ces curieuses procédures auprès de Monsieur Ngo, il nous rassura. Ce n'était que des rencontres préparatoires, les techniciens étant occupés ailleurs. Pour ne pas nous faire perdre la face, on nous avait envoyé des fantômes ! Néanmoins, on finissait toujours par nous présenter trois ou quatre ingénieurs qualifiés avec lesquels, entre deux repas plutôt copieux et bien arrosés, nous pouvions enfin nous entretenir de façon sensée. Lorsque nous semblions avoir mis au point le menu de la négociation, les techniciens se retiraient et c'est alors que, grâce à notre mentor, nous accédions au bureau du gouverneur, seule habilité à traiter avec nous, bien qu'il n'ait jusque-là participé à aucun de nos débats. Généralement, c'était le moment le plus surprenant.

Autour d'un thé symbolique, l'interprète chinois faisait un long exposé de toute l'affaire, après quoi le gouverneur se levait et nous incitait à passer dans une autre salle où, sur une grande table ronde, un dîner allait être servi. Après de nombreux toasts à la France, au Président Mao, à la gloire du Parti, à nos bonnes santés. Puis le gouverneur claquait des mains. Des jeunes femmes en habit traditionnel apportaient les mets. Lorsque tous les convives étaient servis, le gouverneur lançait quelques saillies en chinois que le traducteur s'efforçait de traduire de son mieux. Il était de bon ton de rire, même si les allusions nous restaient énigmatiques. Mais le repas était succulent, Monsieur Ngo entretenait avec élégance une conversation dont nous ne comprenions rien. Les « ganbei », ces toasts, se succédant, nous finissions par trouver que le socialisme chinois n'avait pas saccagé toute l'aristocratie de l'ancienne Chine... Néanmoins, nous nous doutions que nous n'entendrions parler de notre affaire seulement des mois plus tard, par une note rédigée en un anglais sommaire nous annonçant que de « nouveaux pourparlers constructifs » seraient nécessaires et auraient bientôt lieu. Étions-nous dans la réalité ou dans un roman ?

Mon expérience viêt-namienne m'avait habitué à la patience. D'ailleurs, à cette époque-là, le résultat de nos négociations m'intéressait beaucoup moins que l'étude du milieu chinois. J'étais écrivain dans l'âme, sans doute, et toutes ces tergiversations m'amusaient assez bien.

À Shaoxing, dans la province de Zhejiang, j'eus le temps de visiter la maison natale du grand écrivain Lu Xun dont on ne connaissait guère de livres en français. Ngo vénérât son *Journal d'un fou* car c'était le premier roman chinois influencé par la littérature russe, qui utilisait des dialogues en style parlé. De fil en aiguille, nous en arrivâmes à évoquer le Tao, Lao-tseu et Tchouang-tseu. Mon intérêt pour ces questions étonna mon interlocuteur qui ignorait, comme tous les gens de l'industrie, que derrière Baron se cachait un certain Tristan. Pierre Bon le savait et m'avait lu, mais il avait eu l'amitié de n'en pas parler.

Je tenais vraiment à séparer mes deux identités, peut-être par timidité, et lorsque je reçus le Prix Goncourt il me fallut bien apparaître sous l'habit du romancier, ce qui me déplut car le public appelle souvent roman des textes dans lesquels – est-ce par orgueil ou souci d'originalité ? – je ne me reconnais pas vraiment. Je suis un voyageur dans le monde des imaginaires, que je transcris comme il m'est donné de les recevoir. La réussite mondaine de ces divulgations ne me préoccupe pas beaucoup. Aussi le Prix Goncourt en 1983 me prit-il par surprise, d'autant que, la même année, ma nouvelle compagne donna naissance à Jean, notre merveilleux enfant, événement qui me parut de plus grande importance que les félicitations d'un jury, tout renommé fût-il !

Un Goncourt égaré

Ce lundi 21 novembre 1983 était le lendemain du baptême de notre fils Jean à la cathédrale orthodoxe Saint-Irénée. André Balland m'avait prévenu que, bien que figurant dans la dernière liste, je n'avais aucune chance d'obtenir le Prix Goncourt. Les Éditions Grasset étaient sur les rangs avec un candidat imparable : Elie Wiesel dont on parlait aussi pour le Prix Nobel de la Paix. Aussi avais-je remis au second plan la question de ce prix qui, d'ailleurs, ne me semblait pas correspondre au profil de mon roman *Les Égarés*.

Ce matin-là, je reçus chez moi, Place des Ternes, un délégué de l'ambassade du Viêt Nam. Nous parlâmes des filatures de Hanoï. Il me retint jusqu'à midi, ce qui m'empêcha d'aller chez le coiffeur comme je le prévoyais. André Balland avait souhaité que je me rende dans ses bureaux, rue Saint-André- des-Arts, pour attendre le résultat des délibérations. Marie-France, ma compagne, décida de se joindre à moi. Nous louâmes donc les services d'une baby-sitter afin qu'elle s'occupe du bébé pendant notre absence, que nous prévoyions de courte durée.

À 13 heures, François Nourissier annonça la nouvelle diffusée notamment sur France 2. Contre toute attente, le Prix m'était accordé ! Stupeur et tremblements ! Un inconnu du grand public publié chez un petit éditeur recevait le Goncourt ! Vacarme dans le microcosme !

Première erreur : à la demande téléphonique de Hervé Bazin, président du jury, nous nous rendîmes au restaurant Drouant où une nuée de photographes nous attendaient. Pétrifié, je laissais faire. On venait de me changer en objet !

Deuxième erreur : au lieu de rentrer tranquillement chez nous, nous nous laissâmes embarquer d'une radio à une autre, si bien que la baby-sitter, ne nous voyant pas revenir, dut affronter seule, et sans y rien comprendre, les appels téléphoniques et les paquets de télégrammes qui, dès 13 h 05, se mirent à affluer. Toutes les personnes que j'avais pu connaître durant mon existence y allèrent

de leurs félicitations ! La pauvre jeune fille, courant de la porte au téléphone sous les hurlements du bébé, y perdit tout son portugais. Vers 19 heures nous revînmes exténués à l'appartement.

Troisième erreur : alors que je venais de m'étendre afin de récupérer un peu, deux photographes envoyés par le magazine *Paris Match*, véritables loubards, forcèrent notre porte et me mitraillèrent sans préavis dans l'état rustique où je me trouvais. Images désastreuses qui parurent telles quelles alors que nous aurions dû nous y opposer.

Plus tard, vers 21 heures, l'ami Balland organisa une petite fête dans la cour de ses bureaux éclairés aux flambeaux. Et là, pour la première fois de cette journée chaotique, ce ne fut pas une erreur. J'avoue avoir été comblé par la chaleur, la gentillesse de nombreux écrivains, artistes et critiques qui nous entourèrent, Balland et moi, ce mémorable soir-là. Parmi tant d'autres, deux présences m'honorèrent particulièrement : celle de Christian Bourgois, l'éditeur de *Naissance d'un spectre*, et celle de Jérôme Lindon, le patron des Éditions de Minuit. Enfin la littérature retrouvait ses marques ! Depuis, dans la solitude, publiant régulièrement les romans que je pensais devoir écrire, je crois avoir réussi à ne plus les perdre.

D'ailleurs, lorsqu'en 2000 la Société des Gens de Lettres m'accorda le Grand Prix de Littérature, j'en fus plus ému que par ce Goncourt inopiné, trop vite noyé sous les jalousies et les suspensions de toutes sortes.

Roland Barthes

« **T**oute langue est fasciste ». C'est par cette redoutable assertion que Roland Barthes avait inauguré ses fonctions au Collège de France en 1977. J'assistais à cette conférence en compagnie de Jean Paris, non loin de Philippe Sollers et de Jean-Pierre Faye. Dans la salle, par petits groupes, on pouvait remarquer des intellectuels de tous bords tels que le philosophe Bernard-Henri Lévy, le psychanalyste Jacques Lacan, ou l'écrivain et théoricien Alain Robbe-Grillet.

Cette conférence devait alimenter de nombreuses conversations dans les cafés réputés « intellectuels » comme les Deux Magots ou le Flore. Je n'y participais pas. Néanmoins, lorsque le temps m'en était laissé, j'étudiais avec intérêt l'ensemble de cette démarche qui, de toutes manières, concernait mon travail de création. J'avais été particulièrement frappé par l'avertissement de Barthes, quand il affirmait que « la langue dès qu'elle est proférée entre au service d'un pouvoir ». Et sans doute existe-t-il différentes natures de pouvoirs qui vont de la contrainte à la séduction, mais telle quelle l'expression fit mouche. En fait, c'était là une conclusion logique de cette « ère du soupçon » que Nathalie Sarraute, dès les années soixante, avait désignée. N'était-on pas soumis à une législation du langage, à son oppression ? Ce que l'on avait pris depuis Aristote pour le support, voire le moteur de la liberté d'expression, n'était-il pas un code d'assujettissement ? Le langage au lieu d'être communication, comme on le pensait, n'était-il pas, au contraire, principe d'aliénation ? Souvent, je me demandais : « Ai-je le droit d'écrire ? »

Or Barthes n'en resta pas à ce constat que d'aucuns prirent pour un appel au mutisme en liaison avec la Shoah. Pouvait-on encore écrire des romans après cette faillite de tout langage humain ? Oui, car si la langue est un « huis clos », c'est pourtant en lui qu'existerait une aire de liberté. Et pour reprendre les termes de Barthes : « On ne peut sortir du fascisme de la langue qu'au prix de l'impossible. Il ne reste qu'à tricher la langue. Cette tricherie salutaire, cette

esquive, ce leurre qui permet d'entendre la langue hors-pouvoir, dans une révolution permanente du langage, je l'appelle littérature. »

En somme, face aux totalitarismes de l'économie ou de l'inconscient, il ne resterait comme seul espace de liberté à l'être humain privé d'humanisme par le triomphe des sciences humaines et sociales, que cette démystification du langage que serait donc la littérature comme l'entend Barthes. Je savais que Michel Foucault et Jacques Derrida, chacun à sa façon, allaient se confronter à cette dimension d'où l'on parle – lieu et parcours – et qui, à proprement penser, est un leurre. Un leurre nécessaire pour qui ne peut accepter cette autre contrainte qu'est le mutisme. Car, pour suivre Heidegger avec Maurice Blanchot, si le mot tue la chose, rend étranger l'autre, la « parole plurielle », elle, demeure la possibilité offerte lorsque la métaphysique ne permet plus l'accès au sens. Certes, pour reprendre le mot de Clément Rosset, le « réel est idiot » ! Il est surtout l'Autre à jamais distinct.

N'en demeure pas moins que si le lieu est inaccessible, le parcours existe. Paul Ricœur l'appelle récit, narration. Notre existence se vit en tant que narration et non en tant que lieu. L'homme se raconte ses états successifs. Je saisis ma vie comme un texte d'où émergent des fragments de moi et de réel indifférenciés. Proust et plus encore le Joyce d'*Ulysse* déroulent du texte. Ce n'est d'ailleurs pas une lecture continue. Elle est pleine de trous, et les trous ont autant d'intérêt que le texte, ou plutôt les absences font partie intégrante du texte même. Vivent les non-dits !

Robbe-Grillet

J'avais rencontré Alain Robbe-Grillet par le plus grand des hasards, dans le couloir des Éditions Bourgois. Je savais qu'il avait violemment critiqué le *Dieu des mouches* auprès de mon ami Judd Hubert qui m'en avait parlé. Il s'arrêta, me regarda : « C'est vous, La Majesté des mouches ? » Il confondait avec l'œuvre de William Golding, *The lord of the flies*, ce que je me permis de lui faire remarquer. Il se prit à rire : « Les mouches ! Les mouches ! Ce sont des sales bêtes, vous savez... » Notre échange en resta là. On me dit que dans son dernier livre, un conte de fées érotique pour adultes, il se demandait : « Faut-il mettre des slips aux mouches ? » Il est vrai que, comme l'écrivait Raymond Queneau, « les mouches d'aujourd'hui ne sont plus les mouches d'autrefois ».

Mais j'exagère. Barthes a raison lorsqu'il étudie la nouveauté de l'organisation de l'espace littéraire chez Robbe-Grillet. Cette organisation est faite d'un *parcellaire redistribué* (c'est moi qui souligne) par un uchronisme (foin de la durée !) et un topisme kaléidoscopique (foin de l'espace !). *L'année dernière à Marienbad*, via Resnais, en est un parfait exemple (trop intellectuel ?), et il me semble que j'ai innocemment flirté avec cet espace-là grâce aux contes (*Tripitaka*, Shéhérazade, Potocki). Cet espace est soluble dans l'imaginaire.

Dans *Le Miroir qui revient*, Robbe-Grillet pose la question fondamentale du Je, et spécialement du Je écrivain qui, par là-même, transforme le Je en objet. L'autobiographie est la réduction de l'existant en statue, ou statuette, ou en n'importe quel objet d'apparence plus ou moins compliquée, mais ce n'est qu'apparence. Thèse de l'Irlandais Berkeley et de l'idéalisme : l'objet n'est que perçu. Notre Je écrivain se donne à percevoir. Mais toute la littérature n'est-elle pas que « chose-à-percevoir » après avoir été construite et laissée par son concepteur ?

Le Nouveau Roman s'est voulu d'abord récit en tant que texte suffisant au parcours, indépendamment de toute anecdote considérée comme aliénante. En effet, on pourra toujours se

demander de quel droit l'auteur fait sortir une comtesse (pourquoi pas le pape ?) à cinq heures (pourquoi pas à midi trente trois ?). En somme, dans la pratique de ce leurre nécessaire à la liberté que Barthes reconnaissait à la littérature, il fallait dissocier la part de fiction de celle de l'écrit – ce dernier couvrant le champ du leurre à lui seul. En cette optique, l'écrit, support du texte, pratiquait sa littérature indépendamment du réel comme de la fiction, hors des tentations ou des scories de l'imaginaire. En effet, qui disait imaginaire disait aussi psychologie et mythique, c'est-à-dire non plus leurre mais mensonges reliés à l'occultisme des pouvoirs que la littérature avait justement pour but d'annuler ! L'ostracisme à l'égard de l'anecdote, après quelques procès terroristes (j'en ai souffert), débouchât finalement sur une récupération de la fiction, non plus pour raconter mais pour accuser le fait de conter en dynamitant ses prétentions démiurgiques. Tout texte – de quelque nature qu'il soit – étant un récit fût-il sans anecdote, s'inscrit dans le domaine de la fiction, à moins d'admettre que le corps écrit (Bottin ou Bible) soit du réel ajouté !

En fait, le Nouveau Roman tel que, dans sa première période, l'envisagea Robbe-Grillet était le squelette du flaubertisme. Quand Flaubert évoque Emma Bovary à confesse (« elle inventait de petits péchés, afin de rester là plus longtemps, à genoux, dans l'ombre, les mains jointes, le visage à la grille sous le chuchotement du prêtre »), Robbe-Grillet décrit les veinures du bois du confessionnal et le nombre de rubans qui ornent la robe de la pénitente. La passion de la description n'est rien sans un soupçon de picaresque. L'objet décrit ne s'anime jamais par lui-même. Il lui faut un décalage, ce que j'appellerais volontiers une ironie, ce que Robbe-Grillet mit en œuvre dans sa deuxième période.

Je devais le comprendre : le fait littéraire, singulièrement le romanesque, s'inscrit dans la réflexion sempiternelle de la réalité ou de l'absence de réalité, de la rationalité ou de l'irrationalité, de l'objectif ou du subjectif – ce qui appartient au philosophique ou, plus exactement, au philosophiable. C'est à ce niveau qu'un peu plus tard sont apparus à ma suite les écrivains de récit ou de narration réunis par Jean-Luc Moreau sous le label de « Nouvelle Fiction », puisque la fiction se propose d'emblée chez ces auteurs comme le moteur du soupçon, puis de la perversité du parcours textuel. Non plus seulement « tricher la langue » mais « tricher le récit » et, ce faisant, « tricher la fiction » elle-même, se jouant ainsi à la fois de l'oppression du langage et du dogmatisme du soi-disant réel, accusé lui aussi de fascisme.

Stevenson avait écrit : « Le roman existe non par ses

ressemblances avec la vie, mais par son incommensurable différence avec elle ». C'est que l'espace de la fiction est un espace de liberté, et peut-être, me semble-t-il, l'un des espaces de liberté les plus libérés de la contrainte du réel, à la condition évidente que le réel ne vienne s'y immiscer avec ses faux-semblants. D'où ce « tricher la fiction » qui, au fond, est tout l'artifex du romancier sans cesse guetté par le vraisemblable, l'authentique et autres sirènes molles du réel puisque décidément, le réel ne se donne à voir que par ce qu'il n'est justement pas.

La ressemblance entre ce type de fiction, l'aventure et le jeu, s'imposa très tôt à mon esprit. Aventure, certes, puisque le récit-parcours progresse mû par sa propre logique et non par celle qu'un auteur démiurge lui aurait imposée. Jeu qui, comme tout jeu, engage un enjeu dont je crois pouvoir prétendre qu'il est le but caché de cet exercice, puisqu'il s'agit à la fois de ma difficulté d'être libre et de mon urgence de l'être. Ici, pour reprendre les termes de Sartre, si l'écrivain de fiction joue à être écrivain, il joue surtout à être lui-même objet et sujet de fiction ou, autrement dit, objet et sujet de sa propre liberté. Il se crée un espace libre par rapport à toutes les contingences extérieures en laissant les contingences de cet espace exprimer leur dynamique propre. D'ailleurs, cet espace dynamique, lorsqu'il utilise des bribes éparses d'expérience du réel, les utilise non en tant que réel mais en tant que matériaux de construction et de croissance du fictif. Dans ces conditions, l'impulsion qui me pousse n'est pas de l'ordre rituel et répétitif du fantasme mais bien de l'ordre singulier et aléatoire de la recherche. Tout se passe comme si au lieu de chercher au moyen de concepts, je cherchais au moyen d'images. C'est par la mise en perspective de ces images (lieux, personnages) et dans leur mise en scène (événements, dialogues) que je voyage dans le parcours textuel, poussant devant moi la fiction comme ce fou poussait devant lui une chaise pour ne pas choir dans l'abîme.

J'étais loin de la théorie de l'engagement telle que l'entendaient Gide et Sartre. Mais ne nous y trompons pas ! Si la littérature se désengage du soi-disant réel au moyen de la fiction, ce n'est pas un seul instant pour fuir la réalité mais pour la rencontrer en un terrain plus sûr. Par la narration, la fiction est le parcours où peut se piéger le réel au plus près de quelque réalité. Je sais que don Quichotte, Gargantua, Harpagon, Marcel, K ou Bloom sont mieux engagés dans ma conscience par le fait de leur singularité fictive – singularité qui flirte avec l'universel. Pourquoi ? Parce que ces personnages sont nés de cet espace de liberté et non dans les entraves falsificatrices des circonstances. Les moulins à vent que fit tourner Cervantès font

partie de mon expérience du réel bien davantage que ceux de Hollande.

Tricher la fiction

Les années qui suivirent mai 1968 furent des années de recherche – ou plutôt de découvertes. Il me semble que, pour moi, ces tâtonnements se concrétisèrent en œuvre d'art à partir de 1978, date à laquelle je publiai *La Geste serpentine*. La conférence de Barthes et les remous qu'elle engendra me furent un tremplin. Le « tricher la fiction » devint, en quelque sorte, le mot d'ordre que, consciemment ou non, je lançai à mes deux compères, l'écriture et l'imaginaire. Mais qu'est-ce au juste ?

La littérature se reconnaissant plus fidèlement à ses traces qu'aux théories qui leur sont parallèles (et ne les rencontrent jamais !), je me garderai bien de proposer ici la moindre recette. Je noterai seulement quelques points assez ludiques pour être pris au sérieux. Et, par exemple, tricher la fiction, c'est la parodier. Surenchérir sur le feuilleton ou s'immiscer dans la langue d'un auteur afin de copier ses tics, son rythme, sa musique interne, détournant ainsi sa technique, son style afin de l'ajuster à un récit étranger à son univers romanesque. Dans *Pique-nique chez Tiffany Warton*, j'ai utilisé des procédés dits « classiques » qui m'étaient totalement étrangers. En fait, le dernier chapitre retournait complètement la « vérité » du récit lorsque l'on y apprenait que ce dernier n'était qu'une monstrueuse mise en scène d'une des protagonistes. Le témoignage sonnait vrai et c'était un faux ! On voit là mon amour pour les jeux d'optique et les trompe-l'œil.

Autre exemple : le collage littéraire ressort du plagiat considéré comme un des beaux-arts. Thomas Mann dans *Docteur Faustus* recopie des pages entières d'Adorno, de Schoenberg, de Nietzsche et de Freud afin de se les approprier en les situant dans un autre contexte, lui qui ignore presque tout de la musique sérielle et de la psychanalyse. L'utilisation des encyclopédies est facilement repérable dans bon nombre de mes récits, étant entendu que l'érudition apparente du texte devient partie intégrante de la fiction, ce que Borges a monté en véritable principe de création. Le moindre décalage entre l'érudition véritable et l'érudition fictive ouvre des

gouffres béants dans le tissu existentiel. Adrien Salvat note dans ses carnets (*Un monde comme ça*) que le général Napoleone Buonaparte, grièvement blessé à la fin du siège de Dublin, fut amputé des deux jambes et que, devenu gouverneur des Invalides et décoré de l'ordre du Saint-Esprit, cet héroïque français mourut d'un cancer à l'estomac en 1821.

Tricher la fiction, c'est abandonner le discours afin d'accumuler les digressions ou les parenthèses. La mise en abyme, le théâtre dans le théâtre, les emboîtements textuels tels qu'on les trouve dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* se jouent d'autant mieux de la fiction qu'ils l'obligent à se stratifier, à se feuilleter, ou à prendre la forme aléatoire d'un labyrinthe en mouvement. Voir *Stéphanie Phanistée* ou *Dernières nouvelles de l'Au-delà*. Les personnages parcourent ces récits selon une logique qui ne leur appartient pas en propre. Ils ne voyagent pas. Ils sont voyagés, parcourus. D'ailleurs, les lieux sont indissociés de leur moi. Ils sont exprimés par leur trajet plus qu'ils ne s'expriment eux-mêmes. Les chemins de l'Allemagne de Balthasar Kober ne sont autres que son parcours intérieur.

Tricher la fiction, c'est disposer du temps. L'uchronie prétend revenir en arrière, se faufiler dans la doublure des heures, découvrir une durée seconde et ainsi agencer des couloirs temporels où la mémoire, l'imagination peuvent circuler sans entrave, hors des normes de l'horloge cette « fasciste » qui, au vrai, ne correspond à rien de ce que nous éprouvons du temps et de la durée. Les bavards de *Stéphanie Phanistée* jouent d'autant mieux du temps qu'ils l'inventent dans leurs anecdotes redondantes. Faut-il rappeler que le temps controuvé, ralenti, distendu ou multiplié se lit déjà chez Cyrano de Bergerac et chez les romanciers baroques, sans oublier les écrivains du théâtre du siècle d'or espagnol et, bien entendu, le Shakespeare du *Songe d'une nuit d'été* ? Et puisque j'évoque le théâtre, tricher la fiction, c'est aussi mélanger les genres. La poésie et l'épopée furent longtemps chassées du roman alors qu'elles en furent à l'origine. Le conte et la légende ont jadis privilégié les deux. Lorsqu'un Hermann Hesse écrit le *Jeu des perles de verre* ou qu'un Julien Gracq propose *Le Rivage des Syrtes*, ils n'agissent pas autrement. Tricher la fiction, c'est mêler le visible et l'invisible. Faire apparaître des fantômes sur les remparts de nos Elsenieur, convoquer anges, démons et dragons qui ne sont, après tout, que des fragments de conscience lovés en nous-mêmes.

Réanimer l'âme des choses. Faire parler les chevaux, l'océan, la montagne. Engager des aventures entre le ciel et la terre. « Aujourd'hui, me dit un romancier que je connais bien, je suis descendu dans les enfers en compagnie de la Bodhisattva Kouan

Yin ; j'ai souffert avec tous ces pauvres défunts. Plus nous allions au bas des abîmes, plus ils appelaient à l'aide avec des cris déchirants. Nous avons fait un pari avec Sa Majesté Tout-en-Os et alors qu'il semblait que nous le perdions dans la dérélition la plus extrême, nous l'avons emporté en un immense embrasement qui fit ressusciter d'un coup tous les morts. » Et ce romancier de conclure : « Ce fut une dure journée. »

Tricher la fiction, c'est truffer le plus sublime sérieux du plus profond burlesque, puisque le masque sied à ces fêtes intimes qu'écrivain de fiction et lecteur de fiction se donnent dans l'épaisseur de la page. Je me souviens de Kafka lisant ses textes les plus désespérés à Max Brod, et s'esclaffant. Lequel du sérieux ou du burlesque est le masque de l'autre ? Dès que la langue tend vers l'aliénation, il lui faut changer de registre soit par un subtil glissement soit par un brusque virement de bord, créant ainsi de remarquables retournements dans les profondeurs du texte et, par conséquent, de la lecture. Edgar Poe appelait ces indispensables ruptures des « effets ». Il les utilisait avec un art consommé afin de mystifier le lecteur des revues pour lesquelles il écrivait ses nouvelles. Mon adolescence fut aussi mystifiée par ces belles ruses, et tant mieux ! Je sais aujourd'hui qu'il ne fut pas toujours aussi « malade » que Baudelaire le croyait ! Ses *Révélations magnétiques* sont une subtile galéjade ! Tandis qu'il écrivait *Le Chat noir*, celui-ci dormait en ronronnant sur ses genoux.

En résumé, tricher la fiction, c'est détourner la loi. Quelle loi ? La loi du « ne-pas ». L'autorité négative du dieu face à Ève, face à Moïse, parce que l'interdiction est productrice de civilisation, et donc d'un sens qui se veut Sens, s'impose comme tel. L'épreuve de l'artiste est de franchir la porte redoutable du « ne-pas », (ne serait-ce que, sur un plan psychologique, celui de la mère plus ou moins substitut du père absent : Arthur et la Mère Rimb'). C'est Kafka et son petit récit *Devant la loi*, Joyce et son *Portrait de l'artiste*. Il faut franchir la porte interdite pour s'affranchir de l'idée même de porte. Pour l'artiste, toutes les portes rencontrées doivent devenir vacantes – au risque du blasphème. D'où le dénouage du nom légal par les pseudonymes. D'où, chez Joyce, le tripotage des mots contre la règle du vocabulaire. Babel, évidemment. D'où mon *Fils de Babel*.

Envoi : dans le moment où le déferlement de la fiction molle commercialement offerte au seul spectacle s'étale sur les écrans télévisés et dans d'innombrables romans n'ayant d'autre but que l'endormissement du plus grand nombre, en cela trompé, il appartient à la littérature vivante de recouvrer sa liberté de totale expression dont la rigueur réside dans le déploiement voire le

dévoiement de la fiction rendue à son espiègle, incongrue et urgente fonction de catharsis.

Journal

Au début de l'année 1981, alors que nous habitions Place des Ternes, j'avais décidé de tenir quotidiennement mon journal. Jules Renard, et, plus encore Franz Kafka, m'y avaient incité. La contrainte m'intéressait et je m'y attelais quelques années, jusqu'au jour où je m'aperçus que ces pages, si elles relataient des événements qui risquaient d'influencer parfois mon travail de création, finissaient par aspirer ce travail lui-même, au risque de l'assécher. Néanmoins, je crois honnête d'en donner ici plusieurs extraits significatifs. Ils sont témoins d'événements qui ne furent sans doute pas que des anecdotes.

Et certes, il y eut ce fameux 10 mai ! Je note : – François Mitterrand vient d'être élu président de la République. Un changement devenait nécessaire. L'erreur de Giscard fut de gouverner sans rien entendre. La finance n'est pas tout. Si elle s'avise de gérer l'économie, le pire est à craindre. Cette nuit-là, dans le désordre de la fête, s'ébaucha un espoir en une politique plus proche des Français. Esprit qu'il ne faudra pas gâcher.

Lorsque, dans les années 60, je fis visiter à Mitterrand accompagné de Guy Mollet le musée Goya de Castres, le président d'aujourd'hui s'arrêta devant la signature du nonce Roncalli, le futur Jean XXIII, qui était passé là des années avant lui. Au séminaire j'avais prononcé un petit discours d'enfant pour l'accueillir, ce que je racontai à Mitterrand qui, distrait, me répondit : « Ah, vous aussi ! Nous avons eu la même éducation », après quoi il alla se pencher sur le masque de Jaurès.

Cette même éducation est, en fait, celle de la terre. Elle appartient à l'immense majorité des Français, qui sont des paysans plus ou moins bien adaptés à ce modernisme que la société leur impose. Lequel d'entre nous n'a un grand-père ou un arrière-grand-père cultivateur ou éleveur de la Creuse, de la Bretagne ou de l'Ardenne ? Oublier ses racines est le malheur d'un peuple. L'imagination de Giscard se noyait dans les chiffres. L'avenir ne peut naître, douloureusement, difficilement et parfois avec bonheur que

dans une mémoire dynamisée. Néanmoins, ceux qui furent déracinés et qui, de ce fait, n'ont d'autre terre que celle qui les accueille, sont souvent des ferments nécessaires. L'exil n'est pas le fantôme d'une terre perdue, mais la fève active qui fait monter le feuilletage de la galette.

Les jours virevoltent dans une drôle de valse. Une course à l'abîme, les yeux bandés ? Le 13 mai 1981, mon journal inscrit l'heure exacte du drame. 17 h 30 – Sur la place Saint-Pierre de Rome, un Turc tire trois balles de revolver sur le Pape qui s'affaisse lentement parmi les clameurs horrifiées de l'assistance. Les événements qui nous semblent les plus insolites ont, en vérité, un sens profond. Le présent est pareil à un glacié soumis à des pressions internes. Brusquement, en un point particulier, cette banquise craque. Jean-Paul II, trop visible, à mon sens, était la proie parfaite pour les forces négatives de l'invisible.

Le 15 mai de cette année-là, une surprise m'attendait dont mon journal se fait l'écho. – Lettre du Président de la Société des Gens de Lettres qui vient de m'attribuer le Grand Prix du Roman pour *Balthasar Kober*. Pauvre Balthasar, si éloigné du monde ! Lorsque la remise du Prix aura lieu, je serai à Hanoï. Je tiens en horreur ces cérémonies laïques où les bêtes sont primées par la faveur du siècle. Toutefois, je sais que ce Prix est celui de l'amitié et que ceux qui ont voté pour moi l'ont fait parce qu'ils aimaient Balthasar. C'est à cette amitié seule qu'il faut attacher un prix.

Le 17 mai, je m'en souviens avec émotion, une importante rencontre eut lieu dans notre appartement de la Place des Ternes. Je décrypte les traces de pattes de mouche de mon écriture figée dans le grand cahier où je tenais mon journal. – Ce soir, dîner avec le poète anglais David Gascoyne. Cet homme long et maigre, tout en retrait, qui fut frappé par la foudre, nous revient comme d'un formidable naufrage en haute mer. Il a vu l'horreur, mais sa pudeur est immense ; son besoin d'amour aussi. Ainsi a-t-il pu se libérer des monstres. J'espère que ces quelques heures passées ensemble lui auront été un havre de paix. Lui qui ne cesse de marcher au bord du vide, peut-il se permettre une quelconque ivresse ? Il me demande : « Votre nom est Baron, n'est-ce pas ? Ne seriez-vous pas parent avec le fameux historien juif Salo W. Baron ? En Angleterre, certains Baron sont des Aaron. La substitution de la lettre Aleph par Beth est un usage talmudique très pertinent. C'est ainsi que le premier mot de la Torah est "Béréshit" afin de sauvegarder le mystère de l'Aleph. » La lettre cachée serait-elle cachère ?

Réflexion du 19 mai – Le passage au noir que le monde connaît

aujourd'hui, nous qui sommes occidentaux et français ne le reconnaissons que de façon intellectuelle. C'est pourquoi nous devons mettre de la pudeur en nos plaintes et en nos incertitudes. Si nombreux sont ceux qui ailleurs souffrent dans leur chair, leur amour, leur espérance ! De quoi avons-nous à nous plaindre vraiment ? De notre incapacité à venir en aide aux autres ?

Aujourd'hui, 17 septembre 2008. En préparation des notes autobiographiques que l'éditeur m'a demandées, je tourne les pages de mon journal et déjà nous sommes revenus au 20 mai 1981. La mémoire est un funambule plus vif et plus sournois que le rêve. Les dates ne signifient pas grand'chose. Quant à l'espace... On m'attendait à l'autre bout du monde et je m'étais installé à Paris, comme si je devais y habiter à jamais. Le fait de s'engloutir dans l'écriture crée d'autres distances, et surtout un autre temps. Est-ce seulement un espace mental, ou est-il, comme je tends à le penser, un épanchement de la conscience en éveil ? Je lis : – Départ pour Hanoï, via Bangkok, par Air-France. C'est mon quatorzième voyage vers ce pays que j'aime, ce peuple que je respecte et que je crois comprendre. Qu'en avons-nous fait, nous, les Français, les Américains, les Russes, et tous les autres qui se sont servis de ces hommes, de ces femmes et de ces merveilleux enfants à des fins qui n'intéressaient en rien ceux qui, de ce fait, devinrent nos victimes ?

Combien de fois ai-je vérifié que c'est au fond de la fosse boueuse que se prépare la résurrection ! Le peuple viêt-namien a souffert plus qu'il n'est permis, et s'il continue de souffrir il persévère à vouloir vivre la tête haute dans un monde qui, par intérêt ou par désintérêt, se joue de sa faiblesse et de sa grandeur.

Il y a deux ans, à Pâques, la cathédrale Saint-Paul de Hanoï vibrait sous les appels de toute une nation, et certes toute la nation n'était pas là, mais les quatre ou cinq mille Chrétiens qui priaient et chantaient en ce jour de festivité avaient cette même voix que l'on connaît à la terre lorsqu'elle se prend à rugir, à trembler de colère, de volonté et d'espoir.

22 mai – Est-ce moi ? Un voyageur fatigué arrive à Hanoï par l'avion de 15 heures. Mes amis sont là qui attendent, Kao surtout, accompagné d'une grande fille Viêt-Namienne, la « traductrice », plus grande que moi, ce qui ici est surprenant. On me félicite. Je ne comprends pas très bien quelle en est la raison. Et soudain : ah, oui ! Mitterrand ! « Il y avait des millions de camarades sur la place de la Bastille ! » dit Kao avec fierté. Il a lu cette information amplifiée dans le journal. Décidément, le tonnerre de cette soirée s'est entendue jusqu'au bout du monde !

Me voici à nouveau installé dans une chambre de l'Hôtel Tang-Loï. Demain, je regarderai une fois encore les pêcheurs et leur barque sur le lac. On entend les crapauds-buffles dès que le conditionnement d'air cubain daigne s'arrêter.

Après tout, et bien que je connaisse les limites trop quotidiennes du journal, je retrouve entre les lignes, près de 30 ans plus tard, la saveur des jours passés. Ils s'étaient assoupis dans ma mémoire, et la lecture du grand cahier les éveille. Ils bâillent un peu, s'étirent et se remettent à gambader. 24 mai – L'interprète longiligne s'appelle My, ce qui signifie Beauté. Je lui ai demandé l'heure de l'office à la cathédrale. J'ai obtenu d'elle une fière réponse en forme de profession d'incroyance. J'aurais pu lui expliquer que, ne sachant pas ce qu'est exactement la croyance, je n'ai aucune aversion pour l'incroyance dont le sens m'échappe tout autant. Mais je sais trop d'où lui vient cette morgue anticléricale : de la Révolution française, via Moscou où on lui inculqua le militantisme athée en même temps que notre langue. Voilà ce qu'elle croit savoir du communisme qu'elle prend pour un modernisme enviable. Il est vrai que beaucoup de Français en sont là aussi, et furent médusés en voyant à la télévision les syndicalistes polonais se confessant dans la cour des usines où ils faisaient grève ! Ce matin, visite de Hanoï en compagnie d'un jeune Français venu là pour la première fois et qui s'émerveille (un peu vite) de tout ce qu'il voit. Mademoiselle Beauté nous accompagne. Elle me considère avec étonnement lorsque dans les jardins du Temple de la Littérature j'explique ce que sont les portiques à trois entrées, les bassins où des enfants pataugent, et surtout les tortues sculptées sur le dos desquelles sont juchées les pierres tombales des philosophes, pierres vénérables où sont gravés en traits antiques les idéogrammes d'une connaissance légère comme l'air, purifiante comme le feu, souple comme l'eau, humble comme la terre, sérénissime comme le bois.

My ouvre des yeux de noyée à l'énoncé de Fo-Hi, des trigrammes du Yi King, et de je ne sais plus quels aperçus que me transmirent Legge, Philastre et Wilhelm, ce pasteur qui fascina Jung. Embarrassante culture ! Je me tais, abandonnant en suspens mon évocation et le jeune Français qui s'y était accroché. C'est alors que je constate avec stupeur que les enfants se sont hissés hors des bassins, sont sortis de derrière les tombes, et maintenant nous entourent. Ils sont dix, et déjà trente ! Il en arrive de partout en silence. Tous ces yeux interrogateurs me regardent. Le plus âgé doit avoir dix ans. Qu'attendent-ils, muets, immobiles, attentifs ? Qu'ai-je donc à leur communiquer qu'ils sont venus chercher là ? Ce sont des anges, et mieux que cela puisque ce sont des enfants des

hommes. Nous demeurons ainsi, émus, émerveillés, eux de me voir à travers quelque rêve fabuleux de l'Occident tel qu'ils en pressentent le lointain, moi de les sentir recueillis et simples, évidents, avec ce délicat humour qui danse dans leur regard. Ma barbe les amuse. Ce qu'ils ignorent, c'est que je suis sorti de sous une tortue, tout-à-l'heure...

Qu'apprend-t-on à Moscou à ces enfants-là ? Une prière à la Bodhisattva Kuan-Yin me revient : « O Bienheureuse Éveillée, que je cesse d'être un singe dans la forêt du monde ! » Que l'esprit simiesque cesse d'allumer des vessies au lieu des lanternes !

La voiture qui nous ramène à l'ambassade s'arrête devant la pagode Quàn-Sù d'où s'échappent des flots d'encens. Le murmure cadencé de la prière ponctué par un tintement de cloche à intervalles réguliers nous attire à l'intérieur du sanctuaire. Là, dirigés par un moine au maintien noble, six religieux drapés de jaune, une vingtaine d'autres dont des femmes vêtus de brun, récitent une oraison pareille à la mer, avec des vagues qui fluent et refluent. Mademoiselle My s'est déchaussée. Son visage s'est ouvert et comme déplié. « Ce sont les prières des morts », me confie-t-elle. Est-ce Mircea Eliade qui prétendait que le sacré entre chez les peuples par la porte des morts ?

Il se peut que l'Extrême Orient ait été pour moi un révélateur. Depuis 1986, je ne m'y rends plus, et c'est la Chine, le Viêt Nam qui ne cessent de me visiter. Il suffit d'ouvrir le grand cahier, et de lire ce que je ressentais dans ces lointains pour m'y retrouver tout proche. Le 26 mai 1981, j'écrivais : – Finalement, nous vivons tous, de quelque manière, dans une irréalité. Ici, à Hanoï, en cet hôtel Tang-Loï d'où je vois les barques revenir au village tels des oiseaux blessés, je suis semblable à une mousse au bas d'un mur interminable, ou à l'un de ces innombrables animalcules du plus profond des océans – un rien, quasiment personne. Dès lors, d'où me vient cette joie qui me saisit, qui me jette hors de ce petit moi-même et, me ravissant à l'ironie et à l'absurde, me permet d'affirmer avec une tranquille assurance que le centre du monde est ici ? C'est en poussant le plus loin possible le sentiment de l'irréalité que, d'un coup, nous nous retrouvons de plain-pied dans le Réel.

Ainsi, près de la forêt de Rambouillet où nous habitons désormais, il m'arrive de me retrouver dans le jadis comme si je pénétrais dans un film dans lequel j'ai tourné et qui me récupère, m'insérant dans ses ombres, singulièrement ce 27 mai 1981 à l'Hôtel Tang-Loï – Hier soir dans la salle du restaurant éclairée pour veiller un mort, un Russe se lève, un verre d'alcool au poing, et se lance dans un

discours qu'il doit trouver fort drôle car il rit beaucoup en rejetant la tête en arrière par brèves saccades qui le font ressembler à un pantin. En face de lui, trente de ses congénères mangent hâtivement, le visage enfoui dans leur assiette, les coudes sur la table. Aucun d'entre eux ne l'écoute. La petite serveuse vietnamienne en pantalon de soie noire et chemisier blanc regarde, effarée, oubliant de poser l'assiette qu'elle tient à la main. Tout à l'heure, ces Soviétiques chanteront en chœur des mélodies extrêmement tristes. Un chien distrait entre, aperçoit le groupe, s'arrête et, faisant prestement demi-tour, se sauve en hurlant. Je le vois qui tourne là-bas, au bout de l'allée qui mène au lac. L'Hôtel Tang-Loï fait songer à ces monastères bâtis sur pilotis à Sri Lanka ou dans le sud de l'Inde. On pourrait y goûter à la sérénité si Soviétiques et Allemands de l'est ne changeaient, le soir venu, cet oasis en asile de fous. Dès qu'ils ont bu (et Dieu sait comme ils boivent !), ils se prennent à pousser des cris abominables qui font venir à la mémoire des scènes de viol, de torture, de meurtre... C'est l'âme écorchée qui hurle sa douleur. Hagarde, elle ne sait qui elle appelle. Puis ces malheureux s'endorment d'un coup sur leur chaise, comme frappés de stupeur. Cinq ou six Viêt-Namiens sont parfois nécessaires pour amener ces gros corps sans vie jusqu'à leur chambre. Plus tard le calme revient. On entend les criquets et les crapauds. Senteurs d'aubes fruitées. Le bienheureux orage éclate, mon ami.

Vision du 31 mai 1981 – Visite au mausolée du Président Ho Chi Minh. Des militaires, baïonnette au canon, figés dans un garde-à-vous solennel, jalonnent de leur impeccable présence le chemin que notre délégation parcourt à pas lents, d'abord le long de la grand-place écrasée par le soleil, puis à l'intérieur du bâtiment de marbre où règne un froid glacial. Le corps repose dans un haut cercueil de verre. Visage fier et simple d'une aristocratie certaine avec la fameuse petite barbe de crins gris, les taches de rousseur sur les tempes. Les mains reposent à plat sur le drap rouge qui recouvre le gisant jusqu'à la poitrine.

Phares

En 1984, André Balland me demanda de diriger la collection *Phares* au sein de sa maison d'édition. Il s'agissait d'essais sur de grandes personnalités littéraires ou philosophiques dont l'influence sur notre époque était évidente, fût-elle masquée par la mode. Ce fut ainsi que je publiai, entre autres, un *Balzac* par Jean Paris, un *Machiavel* par Christian Bec, un *Artaud* par Françoise Bonardel, un *Freud* par Jean-Jacques Wunenburger, un *Flaubert* par Neefs et Mouchard, un *Malraux* par Michel Cazenave. La rencontre avec chacun de ces professeurs m'apporta grandement. J'avais, en effet, besoin de ce contact intellectuel qui, d'une certaine manière, enrichissait ce que j'appelais en souriant mon « érudition créatrice ».

Françoise Bonardel avait suivi une part de ses études à Grenoble avec Marie-France. C'est ainsi que je l'avais rencontrée. Agrégée de philosophie, elle tra vaillait alors sur la part irrationnelle de l'esprit humain. Un soir d'automne, elle nous parla d'Antonin Artaud dans une perspective alchimique si nouvelle que je lui commandai l'étude qu'elle écrivit un an plus tard. D'ailleurs, sa thèse universitaire porta le titre *Philosophie de l'alchimie*. J'appris que les années suivantes elle était devenue professeur à la Sorbonne, avait créé la chaire d'Histoire des religions, et s'adonnait d'une part à l'étude de l'hermétisme, d'autre part à la pratique de la sagesse bouddhique sous l'autorité du très Vénérable Kalou Rinpoché. J'avoue avoir été particulièrement séduit par son intelligence appliquée à une spiritualité vécue. Grâce à elle, Hermès entraît à l'Université, dans le prolongement de nos *Cahiers de l'Hermétisme*. Il n'y venait pas seulement par le mental mais aussi par le cœur.

Jean-Jacques Wunenburger, agrégé de philosophie et docteur es-lettres, était disciple de Gaston Bachelard et de l'anthropologue Gilbert Durand. Lorsque je l'ai connu, il avait publié *La Fête, le jeu et le sacré*, ainsi que *L'Utopie ou la crise de l'imaginaire*. Ces deux essais m'avaient fortement marqué. Ils touchaient aux racines mêmes de mes préoccupations intérieures. Bientôt il allait s'intéresser à la philosophie des images, ce qui s'accordait à mes travaux sur

l'iconologie. Autrement dit, en tant qu'écrivain, je baignais dans l'image, l'imagination et l'imaginaire, voire le *mundus imaginalis* cher à Henry Corbin, ou encore, bientôt, dans les images virtuelles, les images fractales, gardant toujours à l'esprit que l'*imago* romaine désignait le masque mortuaire. Cette origine du mot « image » prenait tout son sens à une époque où la culture se résumait trop souvent à la télévision, l'informatique et les bandes dessinées. La mort s'était infiltrée dans notre civilisation par des images qui n'étaient plus les ombres ou les reflets de Platon, mais des langages où l'écriture perdait sa fonction fictionnelle en concurrence avec des machines à illusion. D'ailleurs, si j'avais été amené à tricher la fiction, n'était-ce pas pour lutter contre le réalisme ou le naturalisme béats, et contre l'envahissement du rêve préfabriqué par des images putainisées ? J'aimais trop le cinéma pour admettre que les effets spéciaux en deviennent l'alpha et l'oméga, rejetant l'humain au profit d'une technique asservissante, et finalement barbare.

Les carnets de Flaubert

En publiant chez Balland *Les Carnets de travail* de Gustave Flaubert, Pierre-Marc de Biasi inaugurait les travaux de recherche génétique qui devaient le mener plus tard au CNRS. Dans cet ouvrage de 995 pages, il s'empare des carnets (onze cents pages manuscrites) de l'auteur de *Madame Bovary*, sorte de journal de divagations et de découvertes érudites répondant à ce que Flaubert appelait « ses rêveries sans fin » à la suite de telle ou telle lecture, de telle ou telle réflexion préalable à l'écriture. Et c'est bien là ce qui m'a fasciné en suivant Biasi dans son minutieux et formidable travail scientifique. Flaubert apparaît ici dans son existence créatrice, sautant d'une brève anecdote à un compte-rendu d'une lecture en cours. Par exemple : « Le général de Montauban a un petit chien qui est pris d'attaque de nerfs lorsqu'on le contrarie. Quelle jolie preuve pour les partisans de la métamorphose matose (sic). Ce toutou-là est une jeune femme mal élevée. » Ou : « Pierre Jurieu tourmenté de coliques les attribuait aux combats que se livraient sans cesse sept cavaliers renfermés dans ses entrailles. » Ou encore : « L'art est la recherche de l'inutile. Il est dans la spéculation ce qu'est l'héroïsme dans la morale. (...) C'est pour cela que les vrais artistes sont ceux où l'art excède. Mais le "vrai artiste" est-il tout ce qu'il y a de plus grand dans l'art ? »

Plonger dans ces carnets et dans les commentaires et notes de Biasi est pour moi aussi enivrant et enrichissant que si je nageais dans le cerveau de Flaubert écrivant, raturant, réfléchissant, râlant, s'étonnant, découvrant un premier soupçon de *L'Éducation sentimentale* sous le titre « Mme Moreau », cette Moreau devenant plus tard Marie Arnoux. En tant qu'être humain je préfère ce Flaubert, qui hésite, titube, se reprend, se donne et se masque, à l'auteur héroïque en fin de bataille avec les mots. Apparition d'une certaine « Mme Sch », d'un certain « M. Sch » et d'un certain « moi », triangle qui avoue les rapports entre Flaubert et Elisa Schlésinger, ébauche de l'intrigue entre Frédéric Moreau et Marie Arnoux. Jacques Arnoux, le mari trompé, est marchand de tableaux comme Maurice Schlésinger était marchand de musique. Bah, ce

n'est que psychologie, mais dans ce labyrinthe de références et de lectures c'est toute une époque que Flaubert note sur ses petits carnets. On passe du *Traité des facultés de l'âme* d'Adolphe Garnier à *La Pluralité des mondes habités* de Camille Flammarion, de *L'Histoire du mer veilleux dans les temps modernes* de Louis Figuier aux *Œuvres philosophiques* de M. de La Mettrie, en passant par *L'Antéchrist* d'Ernest Renan et les *Eaux printanières* d'Ivan Tourgueniev. Dans cette monumentale et hétéroclite bibliothèque se délectent et se disputent déjà les deux bonshommes Bouvard et Pécuchet. Mon Adrien Salvat pêchera aussi dans cet océan de papier et de maroquin. Il s'en inspirera pour ses propres carnets que je publierai en 1992 sous le titre *Un monde comme ça*.

Cette fatrasie née d'une bibliothèque inquiétante et qui déborde de partout était à l'image de ce que j'avais connu dans mes grandes années de lecture. Je lisais tout ce que je pouvais trouver ici et là, sautant des œuvres de Shakespeare à celles de Dickens, puis de celles de Conrad à celles de Balzac, sans ordre vraiment choisi. Enfin, m'apercevant de l'inanité de ce gavage, je décidai de ne plus lire que par thématique. Je commençai par le mythe de Don Juan, puis par celui de Faust, ce qui me prit quelques années, trois peut-être, en ces jours de Bellerive où j'alternais prospections alimentaires et plongées dans les livres. Tirso de Molina m'entraîna vers Giliberto, Dorimont et Villiers, puis vers Molière, Casanova, Goldoni, Da Ponte, Mozart, Laclos, Sade, Klinger, Goethe, Byron, Beckford, Blake, Maturin, Schelling, Nietzsche, Lenau... Nouvel océan charriant des navires de haute mer et des détritiques ! Mes notes de lecture servirent à constituer l'essai *Don Juan le révolté* que je publiai beaucoup plus tard. Néanmoins, je gardais toujours en mémoire la vision du gouffre béant devant lequel je m'étais trouvé en constatant le mutisme infini des bibliothèques. Chaque livre était un silence qu'il aurait fallu éveiller, mais leur nombre incalculable enfermait l'encre et le papier dans un éternel oubli. Pensées et images, réflexions et récits se noyaient dans un océan vertigineux et terrible, tous ces efforts de sens se perdant dans le néant des livres devenus objets.

C'est sans doute ce constat qui me fit opter pour une œuvre en suspens sur l'abîme, pareille à toute existence, après tout, et n'en attendant rien d'autre qu'une humble communication auprès de quelques-uns. D'ailleurs, qu'était le nombre ? Avec le Prix Goncourt, j'avais appris que des centaines de milliers de lecteurs ne sont rien puisque, tout bienveillants qu'ils soient, ils ne peuvent franchir la surface de la page. Certains, peu nombreux, s'ingénient à décrypter l'en-dessous du texte lors d'hypothèses presque toujours éloignées

du germe créateur qui poussa l'auteur à écrire.

Bref, l'immense travail critique de Pierre-Marc de Biasi avait ouvert en moi des « canaux imaginaires » que j'avais déjà utilisés à mon insu dans *Naissance d'un spectre*, par exemple. Je les découvrais en grappillant dans ces Carnets que l'on ne peut vraiment lire, seulement approfondir par fragments, y découvrant la recherche d'un autre, ce sacré Flaubert empêtré dans la matière innombrable d'un réel à l'état d'ébauche. Il est vrai que la recherche dite préliminaire à l'œuvre est une façon de vivre la genèse de cette œuvre. « La recherche est un travail, un effort productif qui contribue à la réalisation d'un objectif, mais c'est aussi une forme d'expérience très proche finalement de ce que Freud appelait l'attention flottante : ce qui s'y met en œuvre peut encore se désigner comme un "travail", celui du rêve. Telle est la dualité du travail qui hante toujours l'œuvre à l'état naissant » (Biasi). Encore est-ce par le truchement du personnage (ce que je nomme l'« hétéronyme ») ! Ce n'est pas Flaubert qui se jette dans le fatras, mais Bouvard et Pécuchet, avec un abominable sérieux. Lui, Flaubert, les regarde s'agiter, souhaite en tirer une somme comportant des citations plus ou moins classées, des fragments de récits exposant la Bêtise universelle, des « critiques de critiques », des pastiches trouvés dans des almanachs à deux sous, des journaux jaunis, des correspondances au rebut, des affiches de spectacles oubliés... Une « somme » de quoi ? De torchons et de serviettes ? Une somme de questionnements. Et Biasi de conclure : « L'évolution littéraire tout au long du XX^e siècle s'est orientée, dans le monde entier, vers le goût et l'intelligence des œuvres qui font de la vérité un problème et qui, paradoxalement, ne cherchent à répondre "de travers" que pour mieux faire ressortir les véritables questions ». Ce « de travers » est important, encore que j'aurais sans doute choisi « de biais ». La marche en quinconce est une ruse logique pour surprendre le réel.

Thomas Mann

Tandis que je préparais un dossier sur Thomas Mann pour les *Cahiers de l'Herne*, je rencontrai souvent le libraire Martin Flinker. Cet homme bourru avait confiance en moi, je ne sais trop pourquoi. Il me confia de précieux documents. En particulier, il me proposa de publier chez Balland les *Appels aux Allemands*, ces vingt-cinq messages radiodiffusés à la BBC que Mann avait lancés à partir de son exil de Pacific Palisades, d'octobre 1940 au 10 mai 1945. Je fus fier d'inciter Balland à les publier, ce qu'il fit avec enthousiasme en 1985. À l'avant-veille de l'arrivée au pouvoir de Hitler, cette « araignée à tête verte », Mann avait rêvé d'une alliance harmonieuse entre le germanisme et le socialisme ou, comme l'écrivait Edmond Vermeil dans sa préface, « d'un bel alliage entre une République qui dominerait les contraires et un humanisme qui se maintiendrait entre bellicisme et pacifisme ». Or ce fut la dictature du nazisme qui advint. Et lorsqu'il vit monter l'horreur, le romancier changea de ton, prit la parole lors de son fameux discours de la Salle Beethoven. Il abjura les Allemands de se réveiller. Il était bien tard. On brûla ses livres. Il dut s'exiler, lui et sa famille. Mais dès qu'il le put, il reprit la parole, la fit enregistrer pour qu'elle traverse l'océan, et s'adressa à nouveau à ses compatriotes. Là ce n'était plus l'écrivain tenté par Schopenhauer, Nietzsche et Wagner qui s'exprimait, mais l'Allemagne défigurée dans son âme par un bourreau abominable.

Martin Flinker comparait la parole de De Gaulle et celle de Thomas Mann face à la tourmente. Hélas, la conclusion de l'histoire ne fut pas égale dans les deux cas. Après la victoire, De Gaulle fut fêté comme on le sait, alors que Mann fut reçu en Allemagne de l'Ouest à coups d'injures. Les Allemands lui reprochaient de les avoir physiquement abandonnés. L'écrivain meurtri par tant d'incompréhension quitta son pays et n'y revint jamais. Ne savait-on pas que son épouse et ses enfants étaient juifs ? N'avait-on pas entendu ses appels ?

Le cahier de l'Herne que je dirigeai dans les années 70 me permit,

grâce à Flinker et à Hans Wysling, de réunir les études principales des grands lecteurs français de Thomas Mann. Curieusement, à cette époque, les chercheurs français devaient se résoudre à se référer à des ouvrages allemands, voire américains ou anglais tels que *Fifty Years of Thomas Mann Studies* de l'Université du Minnesota ou *The Stature of Thomas Mann* publié à Londres. J'avais rencontré Louis Leibrich qui avait écrit un remarquable condensé en 140 pages de l'œuvre de Mann pour les Classiques du XX^e siècle, et Michel Deguy, l'auteur du *Monde de Thomas Mann* de 1962. Ils m'avaient incité à me lancer dans l'aventure, ce que je fis avec l'aide appréciable des Archives Mann de Zurich. C'est ainsi que je rassemblai des inédits de Maurice Blanchot, de Gabriel Marcel, de Marcel Brion, de Marguerite Yourcenar, de Pierre Boulez, de Klaus Mann et de Gottfried Benn, des inédits en français de Thomas Mann lui-même tels que le douloureux texte de 1897 intitulé *La Mort*, traduit par Louise Servicen. J'avoue que le texte préliminaire de Leibrich sur le *Monde multi-dimensionnel de l'œuvre de Mann* m'avait incité à considérer mon propre travail sous cette multiplicité de sources et de regards. De même, l'article de Blanchot intitulé *La rencontre avec le démon* m'avait fortement ébranlé. « Que doit l'artiste au démon ? Ceci, qui est étrange : il lui doit d'avoir une âme, d'avoir donné à un art froid la chaleur et l'humanité. » Il s'agit du daïmon grec, non seulement du démon judéo-chrétien porteur d'une syphilis créatrice. Mon propre article, *Dialogue sur le malaise*, concluait : « Ainsi, parti de l'humus inhérent à toute conscience individuelle, l'écrivain incline toujours vers une conscience sociale, tandis que par cette conscience générale il décrit la conscience de soi. » Cette assertion en miroir, je la fais toujours mienne aujourd'hui.

De tels travaux d'édition me permirent de rencontrer de nouveaux horizons qui, d'abord à mon insu, enrichirent mes propres réflexions. Peu à peu s'instaurait en moi l'idée d'une transgression susceptible de me libérer des instincts de mort qui me hantaient sous la forme visqueuse de la mélancolie.

« Les rêves se souviennent de vous ! »

En compagnie de mon ami le germaniste Antoine Faivre, professeur à l'École Pratique des Hautes Études, nous publiâmes chez Albin Michel, en sus des *Cahiers de l'Hermétisme*, quelques inédits ou introuvables en français de Carl Gustav Jung, en particulier le *Commentaire sur le Mystère de la Fleur d'Or* et le *Mysterium conjunctionis*. À cette époque, comme beaucoup d'autres écrivains, j'avoue m'être intéressé, parallèlement à l'œuvre de Freud, à la psychologie analytique jungienne dans le secret espoir d'en tirer quelques matériaux pour mon travail. Hermann Hesse dans *Le Loup des steppes*, par exemple, avait utilisé le concept d'« enfant intérieur » qui m'avait aussitôt interpellé. Avais-je gardé en moi la mémoire effacée et néanmoins présente de cet enfant, partie indissoluble de la psyché ? N'étais-je pas un *trickster*, ce fripon, ce ludion capable de braver les paradoxes, de sauter à pieds joints d'un monde à un autre ? Un moment, j'eus l'audace naïve de le penser. Le fantôme de l'enfant disparu ne me tenait-il pas la main lorsque j'écrivais – et même n'était-il pas associé à mon ombre tandis que je marchais ?

L'alliance de la psychologie des profondeurs et de l'alchimie me sembla aller de soi, dans la mesure où le rêve (nocturne ou éveillé) pouvait servir de passeur entre la psyché et les manipulations en laboratoire. N'étais-je pas aussi un laboratoire, dans mon corps et dans mon esprit ? Dès 1954, j'avais rencontré le Grand Œuvre chez René Alleau et dans son ouvrage *Aspects de l'alchimie traditionnelle* publié aux Éditions de Minuit. Or Jung, justement, dans *Psychologie et alchimie* paru en France en 1970, mêlait son analyse de l'alchimie à celle des rêves, ce qui, naturellement, m'intéressa au premier chef. Je suivais avec curiosité la série de publications des maîtres anciens dans la *Bibliotheca hermetica* dirigée par Alleau. Mon goût pour les images à énigme était comblé par les gravures que l'on y voyait, et mon goût pour la poésie sibylline par les textes cryptés que j'y lisais. Chacun de ces petits livres m'apparaissait comme un concentré de rêves, ces rêves dont j'étais privé durant mes nuits. C'est donc par un onirisme concerté que j'abordai cette littérature close que je

pénétrais néanmoins peu à peu, grâce à un éveil singulier de l'esprit que j'appelai l'« éveil paradoxal », en référence au sommeil paradoxal où, paraît-il, s'élaborent les rêves. Ma pratique du dessin les yeux fermés (pour reprendre le terme d'André Breton) m'aida beaucoup dans cette approche qui devait ensuite éclairer l'obscur et impérieux projet de mon écriture. Aussi la lecture de *Psychologie et alchimie* allait-elle dans le sens de ma recherche, étant entendu que, dès cette époque, j'avais compris que l'homme, en affrontant les énigmes de la matière, rencontrait son propre mystère.

L'étude d'Alleau intitulée *De la nature des symboles* publiée en 1958 m'avait présenté une technique rigoureuse qui, si j'en avais eu besoin, aurait pu m'aider à m'aventurer dans les couloirs intérieurs de cet éveil paradoxal. J'avais lu *Images et symboles* dans lequel Mircea Eliade écrivait : « L'inconscient est de beaucoup plus poétique – et ajouterions-nous, plus philosophique, plus mythique – que la vie consciente. » Les *Structures anthropologiques de l'imaginaire* de Gilbert Durand, publiées en 1960, et *L'Imagination symbolique* de 1964, devaient me guider davantage encore dans la compréhension intime des mouvements créateurs qui harcelaient mon esprit sans que ma volonté y collabore vraiment. Or Gilbert Durand était disciple de Bachelard, lui-même influencé par Jung. Nous étions là à la racine de l'approche des mythes, des contes et des fables, et donc de l'« imaginaire actif », comme devait le préciser Marie-Louise von Franz dans ses travaux sur les contes de fées, et à travers sa traduction de l'*Aurora Consurgens*, ce traité alchimique médiéval que nous devons publier en même temps que le troisième volet du *Mysterium conjunctionis*.

Des notions aujourd'hui courantes comme animus/anima, la fusion des opposés, l'inconscient collectif, la synchronicité, ont été l'occasion de débats acharnés dans les milieux psychanalytiques. Plus simplement, pour ma part, j'ai considéré ces archétypes de façon poétique, au sens du *poiein* grec que je traduis par le « créer », le dynamisme interne de la création en son état natif. D'ailleurs, j'ai toujours privilégié l'expérimentation, voire l'aventure au niveau de l'écriture, plutôt que la réflexion théorique. Ma rencontre avec la pensée de Jung confirma l'authenticité de certains aspects de mon travail, mais je ne pense pas que cette pensée m'ait vraiment influencé. La carte géographique n'est pas le terrain. En revanche, il est vraisemblable que différentes notions alchimiques ou taoïstes décrites par Jung vinrent jalonner mon itinéraire personnel.

J'ai dit l'intérêt que je portais à l'alchimie. Très vite j'ai compris qu'il pouvait s'agir d'un système analogique. Il n'était évidemment pas question pour moi de faire matériellement de l'or à partir du

plomb, mais de comprendre que j'étais ce plomb qu'il faudrait transformer spirituellement par étapes successives figurées succinctement par les passages au noir, au blanc et au rouge. Mon *Balthasar Kober* suivait de très près ce parcours. Ne me fallait-il pas, sortant de la negritudo de mon enfance foudroyée, aller, moi aussi, vers une calcinatio qui brûlerait mes scories, me libérant ainsi de leur pesanteur ? Admettons-le. Pourtant, lorsque je considère mes derniers romans, *Tarabisco* par exemple, il ne semble pas que ces scories aient disparu puisqu'elles sont le mobile même du récit. Au bout du compte, qu'est-ce donc que l'alchimie a bien pu m'apporter ? L'image de l'énigme de l'être, cette énigme que je ne cesse de susciter et qui, parce qu'elle résiste, fait partie de ma vérité intérieure, ce trouble existentiel, cette vacance du Sens que, jour après jour, au fil de mon dessin ou de mon récit, je m'évertue à débusquer et à circonscrire. Serait-ce peine perdue ? Ce n'est pas dans le but qu'est le secret, mais dans la marche. Le processus alchimique est, naïvement ou subtilement, une description parmi d'autres de cette marche.

Quant au Tao... Certes, Jung en parle à partir du *Yi King* que lui avait enseigné le pasteur Wilhelm. J'ai fréquenté le *Livre des transformations* en travaillant sur la Tien Ti Houei comme le souhaitait Chou Lin Gin. J'ai plusieurs fois rencontré Isabelle Robinet avec laquelle nous avons longuement parlé de son *Introduction à l'alchimie intérieure taoïste*. Jean Lévi a écrit un *Tchouang Tseu, Maître du Tao* qui fera date. Bref, là encore, les écritures ne manquaient pas, ni les réflexions, mais qu'en était-il vraiment ? Fallait-il s'adonner au tai chi ou au Qi gong avec les descendants de Shaolin ? Fermer les yeux et faire silence en soi ? Mais c'était justement ce que je faisais avant de me lancer dans mes encres ou dans mes textes ! Décidément, je n'étais qu'un comparse de Bouvard et de Pécuchet ! Sauf que je n'étais pas un comptable et que, somnambule, j'écrivais ! Moi, c'était dans l'écriture quotidienne que j'étais alchimiste et taoïste ! Et certes, c'était à ma façon. Et pourquoi pas ?

Dans les années 1960-1980, j'allais rencontrer René Alleau dans son appartement du 18, boulevard du Temple où Denise, son épouse, et lui m'accueillaient toujours avec simplicité et bienveillance. Je m'ouvris à René de ma perplexité. Je crois reproduire ici ce qu'il me dit alors : « J'ai le plus grand respect pour Jung aussi bien sur le plan de l'alchimie que sur celui de la Chine, mais il n'est qu'un analyste de ce qu'il appelle la psyché. Il est un médecin de ce qu'il nomme l'âme, mais son âme n'est qu'une des trois âmes du Tao. Elle est celle qui rêve, non celle qui s'incarne. »

Et il ajouta : « Vous, mon ami, il vous faut incarner le rêve par l'écriture ». « Mais, dis-je, je ne me souviens pas de mes rêves ! » Ce fut alors qu'il prononça la phrase décisive qui devait marquer toute ma vie : « Peut-être, mais sachez que les rêves se souviennent de vous ! »

Les yeux ardents

Retour en arrière. Un soir de fin octobre 1969, je rencontrai à Paris une jeune fille aux yeux ardents qui, dès ce jour, devint ma compagne. Marie-France sortait de ses études, agrégée des lettres à 24 ans, et aussi fraîche que si elle n'avait jamais lu aucun livre. J'avais douze ans de plus qu'elle. Notre esprit d'enfance nous rassembla. Elle vivait dans un studio de la rue Notre-Dame-des-Champs, au cœur de Montparnasse. C'est dans ce petit nid simple et agréable que je la retrouvais à l'issue de mes équipées.

C'est d'ailleurs là aussi que j'écrivis en quelques mois *Le Singe égal du ciel*, sur une table de camping, à partir du *Si Yéou Ki* que je modifiai avec allégresse, poussé par un grand vent venu sans doute de la mer de Chine.

En 1971, nous nous étions offert un petit séjour de miel dans l'île de Rhodes où advint un curieux inci dent. Le soleil et le vin m'ayant plongé dans une manière d'extase, je me mis à dialoguer avec un bélier. Longtemps, je prétendrais avoir reçu de lui la mission d'écrire la fabuleuse histoire de Souen Wou Kong. À bien réfléchir, mon grand-père Armand devait y être aussi pour quelque chose, ainsi que l'amour de Marie-France, que j'assimilais à la Kouan-Yin et à la Petite Lune de mon récit.

Voyager dans le monde et dans le rêve fut notre destin naturel. En 1972, nous nous rendîmes au Mexique saluer le Yucatán et les prestigieux restes de Palenque. Nous allâmes à la frontière guatémaltèque, à San Cristóbal de Las Casas au marché si vivant, si coloré, où tous les échanges se faisaient par le troc. Plus tard, Marie-France m'accompagna parfois à Vientiane, à Hanoï et à Hong-Kong. Puis, en 1979, il y eut notre installation place des Ternes, la naissance de cet enfant, l'explosion inopinée du Goncourt en 1983. Tout alla si vite ! La renommée tomba sur nous comme un oiseau de proie avec ses griffes empoisonnées.

La rumeur, bête flasque et imbécile

Je n'ai jamais su les véritables raisons qui amenèrent huit membres du Prix Goncourt à voter pour *Les Égarés*. Balland était un petit éditeur. S'imposer face aux grandes maisons tenait de la gageure, et nous en payâmes bientôt le prix. Qui était ce Tristan venu de nulle part ? Était-il l'arrière petit-fils de Flora ? Certains journaux se déchaînèrent. Le prix aurait dû revenir à Élie Wiesel chez Grasset. Et voilà que j'étais choisi au deuxième tour ! Avais-je intrigué ? Était-ce un coup surnois de la franc-maçonnerie ? Certains, à droite, laissèrent entendre que j'étais communiste. La preuve : j'allais au Viêt-Nam et en Russie. D'autres, à gauche, assuraient que je travaillais pour le Crédit-Lyonnais et le Capitalisme international. La preuve : je vendais des usines à l'étranger et l'on était certain que je touchais des pourcentages fastueux sur les transactions. On accusa Hervé Bazin, président du jury, de favoritisme. N'aurais-je pas été témoin à son second mariage ? D'ailleurs, j'étais le nègre de Poivre d'Arvor et peut-être du Président Mitterrand ! N'étais-je pas un agent double ou triple de l'URSS ou des U.S.A. ? Le pire fut atteint lorsque l'on m'accusa d'avoir pillé l'œuvre d'une jeune morte et de me l'être appropriée sous le nom de Sarréra !

Or Jacqueline Piatier avait intitulé « Un feuilleton métaphysique » son bel article du journal *Le Monde* sur *Les Égarés*. Sur le marbre, au moment de l'édition, le contremaître s'était aperçu que « feuilleton » faisait doublon avec le titre du « feuilleton littéraire » de Poirot-Delpech. Il fit donc remonter un intertitre qui évoquait Jonathan Varlet, en effet mystificateur puis mystique, en haut de page et en grosse titraille : « Frédéric Tristan mystificateur et mystique » ! La répercussion fut énorme. Tous les échetiers s'emparèrent de ces beaux qualificatifs et répercutèrent le « mystificateur et mystique » jusqu'à Moscou !

La rumeur est une bête flasque et imbécile qui s'insinue à travers les interstices des portes et fenêtres, se glisse sous les tables et les lits, anonyme et innombrable, sous les traits fardés de la vérité. Plus

elle est incroyable, plus elle plaît et se multiplie. Heureusement, elle devient vite contradictoire et s'annule elle-même. Contrairement au but sournois recherché, ce tapage insensé servit la vente du livre. Je sus plus tard que ces remous avaient été orchestrés en particulier par Yves Berger, le directeur littéraire de Grasset. Le cher André Balland ne savait plus où donner de la tête. Devant un tel spectacle, je refusai d'accorder tout entretien aux journalistes de faits divers qui tentaient de me harceler. Je me promis de me retirer loin des pernicious potins issus du Paris mondain. Nous décidâmes de quitter la capitale et d'acheter une maison de campagne dans les Yvelines, en frontière de la forêt de Rambouillet. Les rumeurs cessèrent peu à peu et je pus recommencer à travailler. D'ailleurs, plusieurs années plus tard et quelques mois avant son décès, Berger revint vers moi et proposa de me publier, mais c'était trop tard. André Balland ayant vendu sa maison d'édition, j'avais été recueilli en 1988 par le grand éditeur Bernard de Fallois (*La femme écarlate*), puis en 1990 par la Table Ronde dirigée alors par Denis Tillinac et où j'avais retrouvé Pierre-Guillaume de Roux, le fils de Dominique, enfin en 1994 par Claude Durand, le président de Fayard, lui-même écrivain, qui s'engagea à rééditer l'ensemble de mes romans.

Le théâtre du monde

En 1978, l'Égypte m'avait accueilli dans le tintamarre du Caire. Je m'y étais senti mal à l'aise. Les autobus couraient après les voitures, lesquelles couraient après les piétons. Sans doute le voyage sur le Nil et la rencontre avec les monuments pharaonniques me firent-ils la plus grande impression, mais j'avoue que mon plus pénétrant souvenir fut ma visite au petit mausolée de la chanteuse Oum Kalsoum. C'était une tombe très simple au-dessus de laquelle on avait bâti une maisonnette en planches où, à heures régulières, on diffusait la voix de « l'astre de l'Orient » dans ses morceaux les plus célèbres. Des queues interminables tentaient d'approcher ce lieu quasiment saint. Depuis ma visite, un musée a été créé dans un faubourg du Caire, au bord du Nil, et l'on me dit que la tombe a perdu sa maisonnette et que, par décret de l'Université al-Azhar, elle est gardée par des vigiles qui écartent les visiteurs. Quant au Musée égyptien du Caire, j'ai toujours pensé que le moindre respect pour des personnalités qui furent de grands rois aurait été de vider la salle N° 56 des momies qui s'y trouvent reléguées sur le plancher, et de les présenter dans un décor digne de leur rang.

Moscou ! 1980. Réception dans un hôtel où Sorice, grâce à mon ami Pierre Bon, nous a réservé une suite grandiose avec un magnifique piano à queue. *Balthasar Kober* et *Naissance d'un spectre* sont traduits en russe et, paraît-il, appréciés. Marie-France visite la ville et ses musées tandis que je suis reçu par le Comité des écrivains. Ils parlent presque tous français et évoquent surtout Balzac et Zola. Ils ignorent à peu près tout de notre littérature du XX^e siècle, excepté quelques romans de Hervé Bazin qui reçut, en son temps, le Prix Lénine. Ils me demandent si toutes les mères françaises ressemblent à la Truie-Folle, traduction approximative de la Folcoche ! Ils adorent le comédien De Funès qui leur semble bien représenter le capitaliste, forcément dément et excité. Ils osent le comparer à Charlie Chaplin, ce qui me paraît excessif ! Je tente d'évoquer Soljenitsyne. Ils dévient sur Henri Barbusse. Je rétorque

avec Peretz Markish, le poète yiddish que je voulais faire traduire et publier aux Éditions Balland, et qui avait été assassiné à Moscou en 1952. Cette fois, c'en est trop ! On noie la discussion dans la vodka. Peut-être va-t-on retirer le piano à queue de la suite Tolstoï ! Le soir, Marie- France me raconte tout l'intérêt qu'elle a trouvé à la visite du Kremlin et, en particulier, aux fresques chrétiennes de Saint-Basile influencées par le baroque. Tout se termine aux chandelles, au violon et au caviar tandis qu'une jeune femme noie notre mélancolie dans un flot de vieilles chansons populaires, dont la fameuse *Katchouka*. À la fin du repas, elle s'approche de nous et nous demande si nous pourrions l'aider à quitter le pays. Elle se verrait bien chanter dans un restaurant de Montmartre.

En Espagne où *Les Égarés* avaient été traduits sous le titre *Extraviados*, je fus invité en 1984, peu de temps après avoir reçu le Prix Goncourt, par un homme merveilleux qui devait demeurer mon ami : l'écrivain Mauricio Vaquez, directeur littéraire des Éditions Versal. Pour lui, comme pour tous les Espagnols, Don Juan incarnait à l'évidence le prototype de Faust. Faust étendait sa séduction à l'amour de la science. Mieux : il entretenait avec Méphisto une relation sexuelle compliquée. Tout en bavardant de si belle façon, nous fîmes un véritable tour de la péninsule. J'étais heureux de retrouver Cordoue et sa mosquée, Séville et ses jardins secrets, Grenade et ses gitans. À Madrid, je fus reçu par le comité artistique du Prado, qui m'offrit un album des dessins préparatoires aux *Caprices* de Goya. D'ailleurs, à l'Université Complutense, on me demanda de faire une conférence au pied levé sur l'influence de la « Maison du sourd » sur mon tempérament d'écrivain. À Barcelone, je rencontrai un chirurgien passionné par mes travaux sur les sociétés initiatiques chinoises. Ce docteur Xavier Subiros allait plus tard devenir le socle des Compagnons de métier en Catalogne, et je viendrais souvent l'aider dans cette tâche. Mais surtout, partout, on me demandait quand l'Union européenne accepterait l'entrée de l'Espagne dans son sein. Je sentais là un véritable désir, voire une obsession. À chaque réunion publique, il me fallait apaiser les esprits à ce sujet. « Va-t-on nous abandonner à cause de l'ombre de Franco ? » Je répondais que Picasso était européen, et entraînerait tout le pays à sa suite.

En parlant de l'Espagne, l'envie me prend d'évoquer un voyage en un autre ailleurs, aux Saintes-Maries-de-la-Mer lors de la fête annuelle des gitans où, dans les années soixante, nous nous rendions en compagnie de nos amis avignonnais et en particulier de Françoise Bergier, ma sauvageonne. Nous allions chaque soir nous

mêler aux danses et aux chants – et boire sans doute plus que de raison. Nous descendions dans la crypte où Sarah nous attendait pour être portée jusqu'à la mer. Je m'étais lié d'amitié avec un Pepe qui se voulait d'Almeria, un guitariste hors pair qui accompagnait les Granadas comme personne. Chaque année nous nous retrouvions devant l'anis. Un jour, il n'est pas venu. On m'apprit qu'il était mort en se jetant dans l'arène face à un taureau de Miura nommé Iracio, et qu'on l'avait enterré à Cordoue avec sa guitare. Oui, vraiment c'était mon frère que je venais de perdre. Pour moi la fête des gitans ne serait plus jamais la même. Une petite stèle pour Pepe, s'il vous plaît !

Autre séjour littéraire dont je garde un souvenir instructif : la Corée du sud, en 1984. Plus que Séoul, le monastère bouddhique Sanbanggulsa, au pied du mont Sanban, me parut révéler la vraie conscience de ce peuple au visage tourné vers l'invisible. J'y fus reçu par le supérieur des moines qui, grâce à un interprète, me posa de nombreuses questions sur la spiritualité occidentale. Lorsque je lui appris qu'en occident le bouddhisme était surtout d'origine tibétaine, il fit la moue. Pour lui, le Tibet était envahi par des monstres que trompes et tambours ne parviendraient jamais à terrasser. En revanche, il m'introduisit dans le temple où une centaine de moines priaient en silence, désireux de me montrer que le bouddhisme coréen était fondé sur la sérénité et la méditation profonde. J'évoquai alors le t'chan qui avait donné naissance au zen. Son bon sourire me montra qu'il partageait mon opinion mais qu'au fond ça n'avait pas beaucoup d'importance... Il demanda à l'un de ses moines de faire un tirage sur papier de bambou de quelques sutras gravés sur des plaques en bois, et conservés dans une sorte de bibliothèque à ciel ouvert, et me les confia. Je demeurais en ce monastère plusieurs jours alors que l'on m'attendait dans la capitale pour m'offrir je ne sais quelles libations. Durant la nuit, je dormais sur le plancher d'une cellule et, au matin, je goûtais au lait de soja aromatisé aux herbes sauvages. J'étais heureux.

Je fis, en 1985, une grande tournée de conférences en Allemagne, organisée par les Éditions Fischer. J'avais choisi pour thème les mythes croisés de Faust et de Don Juan à travers les différentes traditions littéraires européennes. Lors d'un colloque à Venise, j'avais été frappé par les regards différents portés par les intellectuels européens sur les principaux mythes occidentaux. Ici, à Francfort, à Leipzig, à Cologne ou à Düsseldorf, je constatai que non seulement les universitaires allemands avaient des avis fort différents sur la question, mais qu'entre la Rhénanie, la Westphalie et la Bavière, de nombreuses interprétations divergeaient. Par

exemple, un professeur de Hanovre soutint que le parallèle entre Faust et Don Juan n'avait aucun sens et que Grabbe n'était qu'une « alouette sans tête ». Un autre, à Brême, expliqua que les deux mythes étaient issus d'un même tronc mythique : les sermons des Jésuites. Don Juan est latin, Faust est german. Mélanger les deux est un excellent travail de coopération pour cimenter la culture européenne. Mais le plus extraordinaire restait à venir, et ce fut à Berlin. Un académicien chauve et moustachu, à la bedaine proéminente, déclara que la structure mythique allait à l'encontre de la logique rationnelle, ce qui avait permis des déviations telles que le nazisme. Hitler se prenait à la fois pour Don Juan et pour Faust. Dans l'avenir, il fallait donc éradiquer toute pensée mythique au risque de retomber dans les errances du passé. Ce docte personnage s'étonna qu'un Français puisse colporter de si dangereuses fadaïses en Allemagne, et il sortit de l'amphithéâtre fort courroucé. Je revins à Paris assez étonné de cette tournée. Don Juan et Faust étaient-ils encore capables de semer de tels troubles dans les esprits ?

C'est fou ce que Paris attire les étrangers ! Et moi qui ai eu tant de mal à situer dans l'un de mes récits cette ville que j'aime ! Ce n'est guère qu'à New-York que l'on me demande si je viens de Parisville au Québec ou de Parisville dans le Michigan ! Lors de la publication des *Égarés* au printemps 1991 sous le titre de *The Lost Ones*, je rencontrai ma traductrice, Abby Pollack, ainsi que mon éditeur, dans l'extraordinaire appartement de notre ambassadeur, face à Central Park. Abby m'apprit que *Le Dépeupleur* de Samuel Beckett avait été traduit en anglais sous le même nom. Elle me dit que cela n'avait guère d'importance car Beckett, curieusement, n'était connu que des universitaires et du lobby juif cultivé. Elle m'assura que l'extraordinaire bouillon de création des États-Unis n'a d'égal que leur dédain pour ce que nous, Français, appelons la culture. À part les universités qui sont les plus vivantes et les mieux dotées du monde, les Américains qui s'intéressent à la lecture ne connaissent guère que les derniers romans à la mode. La littérature française vivante était gérée à l'Université de New York par Tom Bishop, personnage très influent et très sensible aux vertus du Nouveau Roman. Je n'eus pas l'honneur de le rencontrer. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il se soit jamais intéressé à la Nouvelle Fiction (mouvement littéraire dont je vais bientôt parler). Peut-être voyait-il en nous une sorte de retour à l'anecdote, fût-elle controuvée, et donc de « passéisme » ! En revanche, les créateurs de formes américains, surtout les sculpteurs et les peintres, ne risquaient pas

d'être ligotés par un quelconque passéisme, ce qui leur permettait de fouiller dans la modernité avec un regard neuf. Marcel Duchamp était peut-être une vieille lune, mais il exerçait toujours un véritable empire sur les créateurs d'assemblages que bientôt, en France, nous appellerions des installations.

Or tandis qu'Abby me parlait, un Français d'une cinquantaine d'années vint se joindre à nous. Il avait lu *Le Singe égal du ciel* que la comédienne Jeanne Moreau lui avait fait connaître. Il avait l'air d'être un de ses familiers, l'appelait Jeanne, et finalement me donna son numéro de téléphone personnel, ce qui m'étonna. Aussi, à mon retour des États-Unis, me risquai-je à appeler ce numéro. La célèbre voix se manifesta. J'en demeurai interdit. Mais lorsque je lui eus expliqué d'où je tenais son numéro, elle se mit à rire. Oui, elle adorait le *Singe* ! Elle aurait plaisir à me rencontrer. Elle allait d'ailleurs m'écrire car elle partait pour l'Allemagne, mais à son retour, il faudrait se voir. Je lui confiai mon adresse place des Ternes. En raccrochant, je me demandai si je rêvais ! La merveilleuse Catherine de *Jules et Jim* ! La comparse d'Orson Welles ! Et, en effet, quelques jours plus tard, je reçus d'elle une lettre merveilleuse dans laquelle elle me confiait son intérêt pour la spiritualité chinoise. Je décidai de ne pas lui répondre directement, et lui envoyai un exemplaire longuement dédié de *Balthasar Kober*. Elle n'y répondit jamais et notre petit dialogue s'arrêta là.

Au Pen Club de New-York, je rencontrai Norman Mailer, le romancier et scénariste de *Les Nus et les Morts*, considéré comme un écrivain anarchiste, voire marxiste. Il eut la gentillesse de m'inviter à une partie de boisson dans un bistro infâme de Greenwich Village, où, en tête-à-tête, nous refîmes le monde assez bien. Je lui avais offert *Naissance d'un spectre* qui, m'apprit-on, devait plus tard influencer son roman *Un Château en forêt*, où il étudie les raisons profondes du Nazisme à travers la jeunesse d'Hitler. Ce diable d'homme avait épousé six ou sept femmes, avait eu une douzaine d'enfants, avait écrit une trentaine de livres, et s'était opposé à la guerre au Viêt-Nam. Il parlait un français appris à la Sorbonne, puis à moitié oublié, le mâtinant avec un cocktail de slang et de yiddish ponctué de vigoureux « damn it ! » Il m'apprit qu'il était bien copain avec Isaac Bashevis Singer, et qu'il regrettait de n'être pas né en Pologne... à cause de la vodka ! Vers les trois heures du matin, je le reconduisis jusqu'à un taxi. Il m'assura de son amitié éternelle et jura que jamais la société ne le prendrait au piège des prix littéraires et des décorations. J'appris qu'un peu plus tard il avait reçu le Prix Pulitzer de la fic tion, et que la France l'avait décoré de la Légion d'honneur.

Parmi les plus étonnants, je citerai le séjour que je fis en Ukraine en août 1991. Parti pour un voyage littéraire durant lequel je devais rencontrer Victor Chovkoun, mon traducteur, et divers professeurs de littérature française, je me retrouvai à Kiev le 24 août, le jour de la proclamation de l'indépendance ukrainienne par la Verkhovna Rada. L'ambassadeur de France étant toujours à Moscou à cause de la récente dissolution de l'URSS, on me pria de représenter la France devant l'assemblée populaire réunie en toute hâte. Pourquoi moi ? Parce que j'étais l'écrivain français que l'on avait sous la main. À Kiev, être écrivain, c'est déjà beaucoup, mais être écrivain français, et avoir reçu le Goncourt, m'avait quasiment statufié ! Me voilà donc propulsé devant près de 5000 personnes, sollicité de toutes parts, devant répondre aux questions les plus épineuses telles que « la langue ukrainienne doit-elle supplanter la langue russe ? » ou « devons-nous garder contact avec Moscou et de quelle manière ? », ou encore « l'Ukraine pourra-t-elle rapidement regagner le sein de l'Union européenne ? » Le consul sembla satisfait de mes réponses, mais j'avoue que ce fut un éprouvant moment, couronné en fin de soirée par l'insistance d'une troupe de charmantes jeunes filles en habit traditionnel, dont j'eus le plus grand mal à me défaire. Cette mémorable journée m'inspira *Le der nier des hommes* que j'écrivis l'année suivante. Le héros de ce roman, Akaki, était né d'un petit bureaucrate ukrainien qui me suivait partout en répétant : « La France dont on parle comme d'un paradis, c'est si bien que ça ? ».

J'étais allé à Prague à l'époque communiste pour tenter un accord entre la Société Alsacienne de Constructions Mécaniques et le gouvernement. J'en garde un souvenir de neige fondue. J'y retournai en 1993 lors de la publication de la *Geste Serpentine* en langue tchèque. Marie-France, ma compagne, était du voyage, heureuse de se retrouver dans une si exemplaire cité baroque. Nous fûmes reçus avec beaucoup d'amitié, à tel point que le ministre de la Culture vint se joindre à l'occasion d'une soirée dans l'une des fameuses caves où, durant les années sombres, les étudiants se rassemblaient. Il m'apporta un bref message de Václav Havel annonçant, à ma surprise, que pendant l'ère communiste, le texte de la *Geste* avait déjà été traduit, tapé à la machine en nombreux exemplaires, et distribué sous le manteau. Le traducteur, Oldrich Kalfirt, me remit officiellement l'un de ces documents. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Néanmoins, lorsqu'il souhaita m'offrir cette petite liasse jaunie si poignante, je lui

demandai de la conserver en souvenir. C'était la dernière qui restait. Elle se trouve aujourd'hui au Musée du Communisme dans la section « Rêves, réalités et cauchemars ». Prague, ville admirable du souvenir et de la peine ! Nous avons longuement visité les lieux où s'étend l'ombre de l'empereur Rodolphe, la rue des alchimistes, les musées où le baroque étale ses fastes. Kalfirt nous fit visiter la Montagne blanche, célèbre pour sa bataille entre protestants et catholiques, mais qui n'est jamais qu'une petite colline aux abords de la cité. De là, on voit le pavillon que Ferdinand (un Habsbourg !) fit construire pour sa bien-aimée. Les Praguais aiment nommer ce bâtiment en étoile le « pavillon philosophique », ou, abusivement, l'observatoire de Tycho Brahé où Rodolphe aurait aimé se recueillir. André Breton vit dans ce petit édifice un « diamant noir d'une intensité ultime de rose des vents ». Prague, cité de l'émerveillement secret ! Lors de chacun de mes séjours, je vais dans le cimetière juif déposer une pierre sur la tombe du Rabbin Loew.

La Nouvelle Fiction

Peu de temps avant le Goncourt, j'avais rencontré un jeune écrivain et critique qui s'intéressait particulièrement à mon travail. Il s'agissait de Jean-Luc Moreau. Homme de recherche et de conviction, il avait souhaité s'entretenir avec moi de mon parcours littéraire. Lors de ce dialogue publié à la Table ronde (*Le retournement du gant*, 1990), j'évoquai quelques noms de romanciers parmi ceux de mes contemporains que j'appréciais plus particulièrement. Il s'agissait de Hubert Haddad (*Oholiba des songes*) et de Georges-Olivier Châteaureynaud (*La Faculté des songes*) que j'avais connus une vingtaine d'années plus tôt, de Jean Lévi, le sinologue, que j'avais rencontré à propos du *Singe égal du ciel* et dont j'avais aimé plus récemment *Le Grand Empereur et ses automates*, de Marc Petit, grand collectionneur de masques, qui avait publié chez Bourgois *La Grande Cabale des Juifs de Plotzk* en 1978 et qui venait d'écrire *Ouroboros*, enfin de Patrick Carré, spécialiste du tibétain et du chinois, dont *Le Palais des nuages* sortait de presse.

Le bonheur que j'avais connu en lisant ces auteurs nés en 1947 tranchait singulièrement avec la déception que me causait la plupart des romanciers français que la critique encensait. Il est vrai que ces cinq écrivains, auxquels Moreau allait prestement ajouter François Coupry (*La Récréation du monde*), portaient un regard sur le monde et sur la fiction fort différent de celui qui plaisait à cette époque à peine sortie du Nouveau Roman. Le réalisme quotidien, le drame psychologique, la question sociale régnaient en maître. Aussi aucun de ces auteurs n'était vraiment reconnu par le public, si l'on met à part le Renaudot de Châteaureynaud (1982), et mon propre Goncourt (1983) qui ne changèrent pas fondamentalement le cours du flot littéraire à la mode. L'idée s'imposa de réunir ces écrivains originaux afin d'étudier quels étaient leurs dénominateurs communs et de former un groupe qui puisse apparaître aux yeux de la critique. En fait, ce ne devait pas être un mouvement, encore moins une école, mais un rendez-vous d'amis dont les œuvres privilégiaient l'imagination comme moyen de connaissance. En un sens, par delà l'existentialisme, le Nouveau Roman et le

minimalisme, c'était reprendre la sur-réalité là où le Surréalisme l'avait laissée.

Les premières réunions eurent lieu dans un restaurant du boulevard du Montparnasse dans une ambiance de bonne amitié. Jean-Luc Moreau avait eu l'excellente idée d'y faire participer Pierre-Guillaume de Roux. Ce jeune directeur littéraire, qui avait publié à la Table Ronde *Le Retournement du gant*, était d'autant plus intéressé par notre idée qu'il recherchait une littérature sortant des poncifs. Lors de l'une de ces réunions, le nom de Nouvelle Fiction fut trouvé par Moreau et adopté par tous.

Dès ce moment, il apparut que si aucun d'entre nous n'aspirait à diriger le groupe, nous acceptions volontiers que Jean-Luc en devînt le théoricien. En effet, en tant que praticiens du roman, nous revendiquions fermement ce statut. Trop de théories littéraires avaient émergé du temps du Nouveau Roman et, à tort ou à raison, nous ne voulions pas intellectualiser notre démarche. En particulier, il n'était nullement question d'écrire un manifeste et de nous définir en tant que mouvement. Nous nous reconnaissons comme artistes, comme poètes, pas comme intellectuels – et bien que nous le fussions sans doute, mais il fallait préserver la part native, voire instinctive du créateur de « fictions en liberté » qui faisait notre particularité et, j'oserai le dire, notre perverse innocence. La phrase-clé de notre engagement était celle de Mallarmé : « Tout ce qui s'écrit est fictif ».

En nous rattachant sous un certain angle à Romain Gary, Moreau avait parfaitement saisi l'une des caractéristiques essentielles de la Nouvelle Fiction : la mise à la fois en doute et en perspective de la réalité objective. Son essai de 1992 intitulé *La Nouvelle Fiction* insistait, en particulier, sur le fait que les auteurs se réclamant de cette mouvance utilisaient, en fait, la fiction non seulement pour inventer un monde imaginaire, mais pour mieux traquer le soi-disant réel (qui est pourtant là !) dans sa paradoxale complexité. Ce que tout romancier ordinaire requiert de son lecteur est une suspension provisoire de son sens de la véracité et de l'authenticité. Les auteurs de la Nouvelle Fiction exigeaient bien davantage : le trouble du jugement afin d'ouvrir le champ à l'en-deçà et à l'au-delà de l'expérience vécue, un véritable onirisme fondé soit sur la perversion de l'anecdote, soit sur la mise en abyme, soit encore sur l'invention pure et simple d'un autre réel. En bref, il fallait sortir les personnages des bars et des chambres à coucher, et les lancer sur les chemins périlleux ou joyeux d'un univers d'écriture réinventé.

Un court texte de Moreau (préface à *Demain, les momies*) me

paraît bien résumer le propos : « Nouvelle Fiction parce que, riche de l'imaginaire de tous les peuples et de toutes les époques, elle se permet de les revisiter à son gré. Détournement ironique du mythe, imitation ingénue ou perverse de la fable comme de la "nouvelle exemplaire", jeux croisés ou non du fantastique et du merveilleux, mises en bascule de la réalité, changements de perspective, érudition d'autant plus véritable qu'elle paraît sujette à caution – et réciproquement, voici quelques-unes de ses marques de fabrique ».

En fait, deux grands mouvements de fond agitaient nos amis. L'un appartenait à une mise en branle plus ou moins radicale de la pensée créatrice et de la logique par le truchement de l'imagination active. L'autre se rattachait peu ou prou aux expériences de libération de l'esprit en quête d'un sens, fût-il absent (rencontres avec les mythes, par exemple). Lors des déplacements que le groupe fit d'abord à la Maison des Écrivains de Paris, puis à l'Université de Dijon, dans les Ardennes auprès de la revue *Orée*, à Bruxelles, à Saint-Raphaël, à l'Académie de Bordeaux, ces deux directions d'expérience se manifestèrent de façon de plus en plus évidente, jusqu'à devenir parfois contradictoires, alors qu'elles méritaient d'être complémentaires. Mon expérience de conteur m'avait permis d'œuvrer aisément dans la première de ces mouvances. Mon engagement personnel dans une libre recherche spirituelle me plaçait naturellement dans le dynamisme de la seconde. Je note que l'utilisation de l'imaginaire chinois par plusieurs d'entre nous s'accordait, fût-ce avec humour, à cette apparition de l'invisible dans un réel réinventé.

L'invisible ? Que ce fussent à travers les anges, les démons, les dragons ou les dieux, le subterfuge n'en demeurerait pas moins évident. C'était des hommes qu'il s'agissait, et du mystère d'être au monde. Ainsi la Nouvelle Fiction trouva son élan et son refuge dans la mise en scène proprement théâtrale de ce qui ne pouvait autrement se montrer : le glissement paradoxal et discontinu de l'être humain en proie à une existence toujours en-deçà de ses rêves. Le roman psychologique connaissait là sa limite puisque la psychologie, même celle des profondeurs, n'était que l'effet d'une cause beaucoup plus abyssale, plus révolutionnaire : un au-delà de l'absurde et du manifesté que seule la pensée paradoxale pouvait parvenir à incarner dans un art. Pourquoi pas une quête du sens passée au feu du non-sens ? Une parodie de l'artifex lui-même pour débusquer la réalité dans son masque ? Bref, un baroque moderne avec ses miroirs, ses frontières décalées, ses anamorphoses, notre regard sur le monde et sur nous-mêmes n'étant, en effet, vraiment lucide que par l'interposition de miroirs, de frontières décalées et

d'anamorphoses. Tout n'étant que complication d'apparences, il n'est de droit que le biais, il n'est d'approche du vrai que le simulacre. Encore convient-il, dans la forêt sans arbres, de savoir disposer le piège. Je fus discrètement aidé dans cette aventure par ma compagne qui étudiait le poète baroque du XVII^e siècle Giambattista Marino à la lumière de Tesauro et de son *Cannocchiale*, de Baltasar Gracián et de son *Criticón*.

Le conteur

Le conteur est un merveilleux chasseur. Il n'a pas à se soucier de l'apparente logique, des fausses évidences et des convenances trop polies pour être honnêtes. Sa phrase avance dans un silence qui se peuple peu à peu de voix lointaines issues d'une bouche lumineuse ou obscure qu'il n'a pas à connaître. L'agencement du texte se forme selon un ordre intérieur qui ne rencontre le personnage, le décor et l'anecdote que par une nécessité d'éclosion issue d'une lente descente dans les arcanes de la mémoire. Vies et bibliothèques se mêlent pour alimenter la source habilement canalisée par l'imagination de neurones entraînés à cet exercice improbable : l'art d'écrire, et d'écrire ce qui n'existe pas afin d'affiner ce qui existe, ou d'inventer une existence fictive en surcroît de l'autre ! Qui pourrait penser à l'intérêt d'un tel processus ? Pourtant, c'est par une singulière inadéquation au réel que, paradoxalement, la fiction épouse le mieux le réel, quelle que soit sa propension à se jouer de la facticité d'une réalité toujours absente et d'autant plus provocante.

Durant les années 60 et 70, j'avais fait partie de l'Association de la Mythologie française qui étudiait les contes et légendes de nos provinces. J'y avais été attiré par les ouvrages de Arnold van Gennep sur le folklore français (*Du berceau à la tombe*, *Cycles de carnaval*), de Paul Delarue (*Le Conte populaire français*), et de Pierre Saintyves (*Les Contes de Perrault et les récits parallèles* et *En marge de la Légende dorée*). J'avais rencontré Francis Lacassin lorsqu'il était conseiller de Guy Schoeller (collection Bouquins) et de Christian Bourgois (10/18) qui me l'avait présenté. C'était un formidable érudit de la littérature populaire, de la bande dessinée aux romans policiers, de Bibi Fricotin à Lovecraft, en passant par Fantômas et Gaston Leroux. Son attrait pour les contes lui avait fait aimer mon *Singe égal du ciel* qui venait de paraître chez Bourgois. Lors d'un mémorable dîner à base de jarret de porc dans un bistro des Halles, il me demanda ce que j'entendais au vrai par « tricher la fiction ». Pour lui, les Pieds Nickelés en tant que personnages appartenaient à cette tricherie monumentale que Forton, leur créateur, avait élevés

à la hauteur d'une institution, apportant à l'illustration pour enfants une dimension de rébellion nécessaire face à des bluettes comme *Bécassine* ou *Lisette*. Le Système D, typiquement « franchouillard », devenait la règle pro posée aux gamins en mal de rigolade. Comment un écrivain « sérieux » comme moi pouvait-il s'intéresser à ces calembredaines ? La question rusée de Lacassin m'incitait à me dévoiler. Il avait bien compris qu'à travers mon Singe, j'étais le premier à fouetter le soi-disant sérieux. Je lui parlai donc de la pensée paradoxale, du dynamitage du roman, et de la mise en cause permanente de la crédibilité de l'anecdote, ce qui l'amusa assez bien. Il dit alors en riant : « Si je comprends, vous êtes, vous aussi, une sorte de Fantômas ! Et peut-être Fantômas en personne ! » À quoi je lui répondis : « S'il fallait me comparer à un personnage de fiction, je préférerais aller heurter l'huis du Révérend Dodgson et me vêtir en Chapelier fou... »

Paradoxes et fictions

Le mot « paradoxe » revient souvent dans mes phrases. C'est que la Nouvelle Fiction est une mise en écriture de cette fameuse pensée paradoxale. Par exemple, j'ai écrit dans *Dernières nouvelles de l'Au-delà* : « Lorsque ce matin-là Monsieur Némio s'éveilla, il s'aperçut qu'il était mort ». En toute bonne logique, si Némio s'est éveillé c'est qu'il n'est pas mort, ou s'il est mort il n'a pu se réveiller. Par le fait de cette impossibilité paradoxale, le récit fictif découvre un sens qui formera la trame du roman lui-même. Or quelle est la nature de ce sens ? L'étrangeté en est un aspect, mais, justement, il ne s'agit que d'un aspect. Seul le mécanisme du rêve peut se comparer à la logique profonde d'un tel paradoxe, parce que l'onirisme est fondé lui aussi sur une liberté foncière capable de se jouer innocemment des contradictions que le rêveur attend le moins. Némio est mort et il va vivre une aventure dans cette mort, non pas que l'auteur ait la moindre croyance en cette sorte de mort, mais parce que l'écriture romanesque en a imposé les lois, formant un système imaginaire original, une fiction généralisée imposant sa cohérence.

L'une des œuvres anciennes qui m'avaient le plus marqué était *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki. Sa structure en abyme m'avait fasciné, et plus encore sa dimension onirique. Quel ne fut pas mon bonheur lorsque j'appris qu'un cinéaste polonais avait réalisé un film sur ce roman fabuleux ! Grâce à Koukou Chanska, la traductrice de Witkiewicz et de Gombrowicz, j'entrai à Lodz (prononcer Woutch) en relation avec Wojciech J. Has et lui proposai *Les Tribulations héroïques de Balthasar Kober*, ce qui tomba au mieux car il recherchait « un récit avec des anges ». Ainsi la Nouvelle Fiction se projeta dans le cinéma pour la première fois et fut saluée jusqu'à la Mostra de Venise. Il en alla d'ailleurs de même au théâtre grâce, par deux fois, aux mises en scène du *Singe égal du ciel* par Gil Galliot. L'accueil d'un très large public démontra que la Nouvelle Fiction, loin d'être un concept élitiste, se révélait être un art vivant, proche de nos contemporains. J'ajouterai que la plasticité de mes récits me permit d'écrire deux livrets d'opéra de facture ô combien différente : l'un, *Les Tentations de saint Antoine* sur une musique de

l'Ukrainien Marian Kouzan, l'autre, *Le Manteau*, adapté de Gogol, sur un ensemble musical et acoustique de Michaël Levinas.

En fait, l'ignorance des lecteurs ne venait pas de la nature de la Nouvelle Fiction, mais de l'incapacité intellectuelle des chroniqueurs face à des œuvres se situant hors du champ de la perception habituelle du réalisme français. Les lecteurs et plus encore les lectrices suivaient, comme ils le pouvaient, les livres et les actions de notre groupe, mais la critique ne sachant où classer une telle démarche, se refusait obstinément à la faire mieux connaître. La preuve en est que l'écrivain Laurent Flieder, alors maître de conférence à l'Université Paris X, ne cessa d'œuvrer pour faire aimer la Nouvelle Fiction en nous invitant au Pôle des Métiers du Livre, et moi en particulier en 1994 et en 2000, alors que, dans le même temps, la mode littéraire prônait des œuvres certes estimables, mais diamétralement opposées à notre vision.

D'autres universitaires tentèrent de briser le silence, tels Jean-Jacques Wunenburger, sans doute parce que ses travaux étaient issus des études sur l'imaginaire du philosophe Gilbert Durand. Le numéro 10 de la revue *Figures* de l'Université de Bourgogne atteste en 1992 de cette rare tentative sous le titre *Jeux de fiction* – alors qu'il s'agit plutôt d'enjeux, la mise en perplexité du réel ne pouvant être seulement considérée comme un jeu, fût-il un germe esthétique d'importance, mais comme la plus prégnante des questions posées à la lucidité de l'être humain. Le rôle secret du récit est de poursuivre sans fin la fable du monde et de tenter d'y apposer un chiffre.

Jean-Luc Moreau, à la suite de son étude et de son choix anthologique *Nouvelle Fiction* de 1992, n'avait cessé d'écrire des articles sur le sujet dans diverses revues telles que *La Sœur de l'ange*, *La Presse littéraire* ou *Place aux sens*. Il avait d'ailleurs recueilli plusieurs de ses nouvelles dans *Puisqu'il y a des rêves meilleurs* publié en 1999, et prononcé une conférence sur la Nouvelle Fiction devant un public espagnol lors du colloque de Calaceite (Catalogne) auquel participèrent Châteaureynaud, Jouty, Haddad, Couptry, Lévi et moi. Outre le fait que cette causerie éclaira davantage les tendances spécifiques du groupe, elle mit en avant un lien avec la surfiction américaine dont le promoteur était mon vieil ami Raymond Federman. Ce dernier avait écrit en 1993 un manifeste où il affirmait, entre autres, qu'« écrire, c'est produire du sens et non pas re-produire un sens préexistant à l'écriture. Écrire, c'est progresser et non pas rester soumis au sens qui est censé précéder le langage. En tant que telle, la fiction ne peut plus être la réalité, ni une imitation de la réalité ».

François Coupry avait publié en 1997 *Notre société de fiction*, étude dans laquelle il montrait qu'une société de spectacle telle que la nôtre ne pouvait être qu'une société de fiction généralisée. Par conséquent, une œuvre romanesque ne pouvait plus se suffire de la simple fiction, mais devait surenchérir, découvrir d'autres voies pour tenter de décrire une société devenue elle-même productrice de fictions (médiatisation, politique, finance, consommation, etc.). Quant à Marc Petit, dans *l'Éloge de la fiction*, sa mise en accusation du réalisme avait provoqué un petit scandale dans le milieu littéraire soucieux de sauvegarder son pré carré où se mêlaient psychologie à ras de terre, voire pornographie, fausse révolte et commerce. Moi-même, j'avais tenté d'approfondir ma démarche créatrice en recueillant divers articles écrits au fil de mon travail, et ce fut *Fiction, ma liberté*, publié en 1996. Néanmoins, il faut reconnaître que ces quelques publications furent surtout des journaux de travail, ce qui, à mon sens, demeure leur véritable intérêt.

La Nouvelle Fiction s'entendit mieux lors de livres à plusieurs plumes sur un thème choisi en commun tel que *King Kong*, *La Sirène* ou *Demain, les momies*, où la liberté de l'imagination se donna libre cours avec un zeste d'humour fort bien venu. De même, les quelques récits d'« Autobiographie fictive » publiés sous la houlette de Moreau (collection *Curriculum vitae*) peuvent-ils être considérés comme de bons exemples des travaux de notre groupe. Je citerai à cet égard : *Le Chevalier alouette* de Haddad, *L'Architecte des glaces* de Petit et, sans doute, mon propre *Atelier des rêves perdus*. J'ajouterai à ces manifestations et éditions la participation du groupe à la revue *Orée* en 1991.

Des réunions amicales se tinrent dans différents restaurants parisiens et, en particulier, dans un chinois de la rue de la Gaîté. Nous aimions cette rue où alternaient les théâtres, les sex-shops et les bistrots asiatiques, une vraie fiction à elle seule ! Assez rapidement d'autres écrivains se mêlèrent à notre groupe lors de ces dîners, tels que le romancier Sylvain Jouty (*Moderne proposition pour achever la littérature*) et l'excellent historien Jean Claude Bologne que je fis entrer dans notre cercle en égard à ses qualités critiques, ou encore Francis Berthelot. Ce dernier, polytechnicien et membre du CNRS, souhaita situer la Nouvelle Fiction dans une perspective plus large qu'il nomma la littérature transgressive. Cette extension à l'infini risquait de diluer notre groupe dans un océan hétéroclite, ce que Moreau et quelques-uns d'entre nous refusèrent afin de garder la Nouvelle Fiction dans son originalité intrinsèque. Cela n'excluait évidemment pas la transformation créatrice de la pratique

romanesque chez chacun de ces écrivains. De là naquit un malaise, puis une rupture. Ainsi vont les sociétés humaines. Afin de sauvegarder l'esprit de la Nouvelle Fiction tel qu'il la concevait et l'avait longuement étudiée, Jean-Luc décida que le groupe initial avait vécu, se réservant d'écrire un nouvel ouvrage sur son histoire et surtout sur ses caractéristiques, si riches en avenir. Néanmoins, l'histoire d'un groupe ou d'un mouvement est semblable à une biographie. Céline écrivait avec justesse : « Une biographie, c'est quelque chose qu'on invente après coup, après les faits. Donc, pour s'inscrire ou être inscrit dans l'Histoire, il faut soit mentir soit mourir. » Heureusement, la Nouvelle Fiction aura beaucoup « menti vrai » pour tenter de dénicher une réalité incernable. Quant à rencontrer la mort, il suffit d'attendre.

L'atelier Mourlot

Lorsque l'éditeur Jean-Claude Simoën me présenta Charles Sorlier, il fut surpris que nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Nous nous étions connus en 1966 dans la Cayenne de la rue Saint-Bon ! Sorlier de l'Atelier Mourlot ! Le lithographe et graveur attiré des Matisse, Dufy, Léger, Picasso, Chagall ! Et plutôt bon pied bon œil si j'en crois ses mémoires que Simoën venait de publier, aussi éloignées de l'académisme du genre que le « ratodrôme » du Quai Conti ! Truculence, verve, humour se succèdent à toute allure dans ces pages où le grand bonhomme Sorlier ne se prend pas pour la statue du Commandeur, mais pour ce qu'il est au plus profond : un gamin du peuple devenu, dans l'Atelier Mourlot, le plus fidèle et le plus qualifié compagnon des plus grands artistes de son temps.

Comme il s'étonnait auprès de Chagall qu'élevé dans un bistro baptisé « ratodrôme » – à cause des courses de rats qu'on y donnait, parmi les putes et les clochards –, il se soit passionné très tôt pour l'art, le peintre lui répondit : « Pourquoi une petite fleur pousse-t-elle entre les pavés ? » Et les yeux de Sorlier de s'embuer de larmes à cette évocation de Chagall (qu'il appelait « patron »). Après trente années de travail en commun sur les presses à bras de chez Mourlot, c'est lui qui l'avait embrassé pour la dernière fois. Chagall qui « était de la famille ; mon vrai père. Mais il a eu la plus belle mort : dans son atelier, comme Molière dans son théâtre ».

Pour Sorlier, la vie était faite moitié d'art et moitié d'amitié. Élève de l'École Estienne, il ne cessa de dessiner, son éducation mêlant le proxénète Billy-le-Borgne, Cézanne, Rutebeuf, le surineur Tige-de-frein, Fouquet et Rimbaud, Jo-doigt-dans-l'cul, Jean Paulhan, Mozart et Debussy. Mais ce fut dans l'atelier de gravure lithographique dirigé par un vieil artisan qu'il avait découvert sa vocation en même temps qu'il en avait appris la technique, parce que le Métier (avec une majuscule, s'il vous plaît !) ce n'est pas de la théorie. « C'est l'expérience + le savoir faire + l'humilité + l'amour. » Et il fallait entendre comment Sorlier traitait les pontifes ! Claudel, par exemple ! En revanche, Sisley qui avait

influencé l'œuvre de Nicolas de Staël, Jacques Prévert et ses réparties gaillardes, Picasso et ses humeurs, voilà qui le réconfortait des « masturbateurs des méninges », critiques et politiques en tête !

Je suppose que l'immense imprimeur que fut Fernand Mourlot, ancien boxeur, « aristocrate de la langue verte », le lithographe de la revue *Verve* et de *Derrière le miroir*, fut convaincu par le don et le métier de graveur de Sorlier lorsqu'il se présenta à lui, mais qu'il fut tout autant séduit par sa carrure et sa gouaille. Le fait est que le fils du « ratodrome » allait passer toute sa vie aux côtés de Mourlot, avec pour essayeur une manière d'analphabète, un certain Tintin qui – ô surprise ! – était totalement imperméable à l'art moderne. Un jour qu'il surprit Sorlier à feuilleter un exemplaire de la Bible illustrée par Chagall, il demanda : « Le texte est de lui ? ». Et lorsque Picasso lui offrit dédicacé un tirage de la fameuse colombe, le même Tintin la déchira sans y prêter davantage attention, ce qui n'empêchait pas le peintre d'estimer que cet artisan borné et naïf était l'un des tireurs les plus remarquables du moment.

L'atelier était souvent le théâtre d'affrontements verbaux qui finissaient toujours en plaisanteries. Picasso était renommé pour ses vacheries envers les autres peintres. S'adressant à Miró, il lui lance : « Vous décidez pour le carnaval ? » Parlant de Bonnard, il déclare : « Quand il dessine, il demande à sa femme de lui tapoter le coude pour que ça fasse plus sensible ». À quoi Chagall répond d'un ton suave : « Picasso a du génie. Quel dommage qu'il n'ait pas été peintre ! »

Sorlier me raconta qu'en 1943 la Gestapo perquisitionna dans l'atelier de Picasso, quai des Grands-Augustins. Accusé de trafic de devises, le peintre risquait le pire. Otto Abetz, qui respectait Picasso, ne pouvait rien pour l'aider. Ce fut alors qu'Arno Breker, le sculpteur officiel du Reich, alla porter sa défense jusqu'à la porte du Führer et fit cesser les poursuites. Hitler aurait déclaré : « En politique tous les artistes sont des innocents – comme Parsifal ». Ce qui servit à Jean Cocteau lorsqu'interrogé à la Libération sur son amitié avec Arno Breker, il répondit : « Parfaitement exact ! D'ailleurs, il réalise actuellement un portrait du Général de Tassigny ! », – ce qui lui permit de n'être pas poursuivi pour intelligence avec l'ennemi, bien que Breker n'ait jamais songé à portraiturer un militaire français !

Graveur de Dufy – dont les rhumatismes avaient déformé les mains –, Sorlier admirait sa modestie et son sens de l'amitié. « Je ne suis qu'un artisan », répétait souvent le peintre. Léger, lui, arrivait à l'imprimerie comme un ouvrier se rend à l'usine. On le saluait d'un

« Bonjour, Fernand ! » C'était là « l'ambiance Mourlot », et l'on comprend qu'un Dali, venu s'exhiber face à des journalistes, fut prié d'aller se rhabiller. Ainsi le plus grand mérite de la présence de Sorlier est justement, tout en rigolant, de nous faire toucher du doigt ce qu'est l'aventure créatrice. « Un peu de talent, du hasard et beaucoup de chance », disait Picasso. J'y ajoute une poignée d'humour, des tonnes de patience et beaucoup d'amour pour ce qu'on fait. C'est ainsi que sont les compagnons, y compris ceux du Trait et de la Plume dont je m'honore de faire partie depuis mon entrée à la Cayenne de la rue Saint-Bon.

Une aventure spirituelle

Le Compagnonnage m'avait insensiblement mené à la franc-maçonnerie. Toujours guidé par Gérard de Crancé, je fus reçu dans une petite loge de recherches dirigée par un érudit, René Guilly, qui, en quelques années, m'apprit les données spécifiques de cet art plus discret que secret, mais qui bien assimilé peut ouvrir une voie royale sur la reconstruction de soi-même. Je n'entrerai pas ici dans les arcanes de cette initiation que, personnellement, j'ai toujours considéré comme un apprentissage complémentaire de cette matière subtile qu'est l'intuition créatrice à travers les symboles.

Sans doute par le fait que je venais du Compagnonnage, la Maçonnerie opérative, celle des ouvriers du Moyen-Âge et de la Renaissance, me passionna davantage que la Maçonnerie du Pasteur Anderson, à tel point que je dirigeai plus tard un cahier de l'Herne sur les Anciens Devoirs, ces règles des maçons de métier médiévaux et renaissants rédigées avant la formation plus philosophique, voire plus aristocratique, des loges de 1717.

Or René Guénon, dans *La crise du monde moderne* (1927) avait dressé un bilan catastrophique de l'Occident, affirmant que l'ancienne franc-maçonnerie demeurait l'unique institution initiatique reliée à la Tradition, réservoir vivant et inspirateur de la « Science sacrée ». L'ensemble de ses ouvrages formait un corpus de haute tenue spirituelle ouverte sur une rénovation en profondeur de la conception même de la métaphysique.

À cette époque, comme beaucoup d'écrivains inattendus tels qu'André Breton, Antonin Artaud, Raymond Queneau ou Jean Paulhan, je fus attiré par son œuvre. Sa pensée englobait d'ailleurs mon intérêt pour la *Tien Ti Houei* que Chou Lin Gin m'avait communiquée, ainsi que pour l'islam shiite duodécimain que Henry Corbin nous avait fait connaître à travers ses livres et les conférences où le charisme de sa voix faisait merveille. S'il avait pu connaître le sort de l'Iran entre les mains de Khomeiny, ce bon Normand émerveillé par les anges aurait été profondément affligé. Pour fêter le centenaire de sa naissance, en 2004, j'écrivis *L'Amour*

pèlerin, témoignage de ma profonde gratitude. J'évoquerai plus tard nos échanges.

J'avais retrouvé Jean Carteret, l'homme en noir qui, à Toulouse lorsque j'étais au Lycée Fermat, m'avait parlé de Goethe. Ce rebelle itinérant allait de repas en repas tirer les cartes à l'intelligentsia de l'époque. Au delà des tarots dont il était l'un des maîtres, il était un philosophe des profondeurs. Il parlait et l'on notait ses paroles. Il écrivait des articles dans des revues. Je l'avais lu dans *La Tour Saint-Jacques*. En 1976, il avait prononcé une conférence à laquelle Jean Paris, qui le connaissait bien, m'avait prié d'assister. Je fus stupéfait de la singularité et de la force de son propos. À mes yeux, il déployait la carte invisible d'un ciel rempli d'étoiles et de comètes, mais ce ciel était en l'homme, en ce qu'il appelait « son interne démesure ». Il parla de l'alchimiste, cet « astronome renversé », et lorsque je lui appris mon profond respect pour René Alleau, il m'avoua que cet homme discret était « l'un de ses rares compagnons depuis que Fulcanelli les avait quittés ». Comprendais-je exactement ce que cet aveu signifiait ?

Au vrai, sans doute parce que je suis un homme de foi en la vie, en l'homme, en la création, je dois confesser ma méfiance pour toutes croyances religieuses et surtout pour les pouvoirs ecclésiastiques. Le séminaire m'avait éloigné des faux interdits et des fallacieuses espérances. En revanche, à travers le Surréalisme, l'hermétisme comme l'entendait René Alleau, ou la maçonnerie spirituelle, j'ai toujours pensé que dans un monde où tout est mystère seul un certain merveilleux peut éclairer l'aveuglement de notre condition.

Lorsque Mircea Eliade, le grand historien du fait religieux, venait en France, nous le rencontrions familièrement chez le cinéaste roumain Paul Barba-Negra, en compagnie d'Eugène Ionesco et d'Emil Cioran. Ces célèbres exilés, bien qu'ils fussent devenus des écrivains français, avaient une façon d'être et de s'exprimer qui tranchait avec l'ambiance intellectuelle parisienne. Il y avait en eux une part d'excès qu'aucun Français ne se fut permis. Ils ignoraient nos limites et cela m'amusait, encore que la plupart de leurs assauts politiques se trouvaient à l'envers de mes convictions. Nos partis de droite leur semblaient pusillanimes. Quant à nos partis de gauche, ils n'étaient à leurs yeux que crapulerie insondable. Sortis de ces rudes assertions, nos conversations étaient presque toujours liées à la précarité intellectuelle de l'être humain, partagé entre angoisse et ludisme. Grâce au rite et au théâtre, l'homme tentait de se construire ou de se redécouvrir, fut-ce à travers la mise en scène de l'absurde. Ionesco et Cioran ne manquaient pas d'humour, mais

c'était un rire sec.

À cette époque, nous allions au petit Théâtre de la Huchette écouter *la Cantatrice chauve* et au studio des Champs-Élysées admirer *Fin de partie*. Plus que du théâtre c'était une saine provocation. Beaucoup d'entre nous avaient besoin de cette mise en cause de la sacro-sainte logique. Par de subtils moyens, on tentait d'achever le bonhomme Descartes, mais c'était sur son terrain. Il allait falloir tourner notre regard vers l'Orient, changer de logiciel en quelque sorte. Mais quel Orient, alors que là-bas tout se transformait en une copie de l'Occident ? Un Orient intérieur, peut-être...

À tout prendre, la franc-maçonnerie n'était qu'un vaste spectacle symbolique auquel manquait un peu d'humour. Les textes sacrés, la *Baghavad-Gîtâ*, le *Bardo-Thödol* ou le *Tao-Teu-King* me ravissaient par l'ampleur de leur imaginaire ou par leur mise en échec de l'illusion. J'aimais la poésie de Sohrevardi, de Jean de la Croix ou de Rumi. La Pâques orthodoxe à Kiev me donnait autant de frissons que la parade du vendredi-saint à Séville. La cérémonie d'élévation au degré maçonnique de la Rose-Croix m'avait ému comme la plongée par trois fois de mon fils dans le bassin octogonal de la cathédrale orthodoxe Saint-Irénée.

En somme, l'aventure spirituelle, dans la mesure où elle coïncidait avec une véritable épiphanie de la conscience, œuvrait en moi telle une métamorphose alchimique et poétique, un incessant retournement qui secrètement me nourrissait. En bon lecteur de Lévi-Strauss, j'allais voyager parmi les sociétés traditionnelles afin d'y dénicher des brimborions de sens, tentant de les organiser plus tard dans mes récits. Je passais des heures à écouter les musiques des peuples « premiers » que publiait le Musée de l'Homme dans une collection de disques aujourd'hui introuvable. L'œuvre est une sorte de trou noir qui avale tout ce qui passe à sa portée et en fait son miel.

En écrivant ces lignes, je me demande si l'essentiel de l'œuvre ne se fait pas à l'insu de celui qui croit en être l'auteur. Mon ami, le poète Marc Alyn, l'auteur de *L'Œil imaginaire*, nota à ce propos : « Nul ne prend la parole. C'est elle qui nous saisit et nous déplie du dedans comme les doigts d'un gant. » Certes, on tra vaille, on retravaille ; il arrive même que l'on pense, mais qui pense vraiment : le romancier ou ses personnages ? Pourquoi écrit-on ? Le sait-on ? Une espèce d'urgence vous précipite sur le papier. Vous n'êtes pas vous-même en ce moment-là, et cet autre que, voyeur, vous regardez écrire, que vous surveillez afin que le métier ne vous

échappe pas au profit de la fureur, cet autre communique avec les lieux, les êtres d'un récit issu d'un abîme que vous ne fréquentez pas d'ordinaire – plein foisonnant et confus que pourtant vous alimentez dans le creux. Un creuset, peut-être ? Il est bon que l'écrivain ne sache pas d'où lui viennent les lueurs qui se projettent sur son théâtre d'ombres. Ce sont là des moments d'intercession entre un ici à l'aguet et un ailleurs qui tente de prendre forme, tantôt à tâtons, tantôt dans la fulgurance.

L'œil d'Hermès

C'est en compagnie de certains peintres que j'ai souhaité m'immiscer au fond des signes, lors d'expédition où derrière l'image un autre langage s'exprimait. L'aventure picturale contemporaine m'avait fasciné, en particulier depuis le Cubisme de Braque, le Suprématisme de Malevitch, en passant par Chagall et ses musiciens volants, Klee et ses compositions colorées pour enfants, Kandinsky et l'invention d'une abstraction spirituelle, Pollock et sa peinture gestuelle, Max Ernst mon préféré, le magicien rieur à la boîte aux surprises, Bacon et ses hantises qui me firent toujours penser à une arrière boutique de Goya, Dubuffet et ses graffiti, et, dominant le tout comme Hugo en son temps, Picasso, hélas ! Lorsque j'étais à Saint-Paul de Vence, je passais de longues heures à la Fondation Maeght où les longs personnages de Giacometti montaient la garde.

Néanmoins, ce fut la Renaissance qui attira mon écriture. L'époque des Médicis et de Ficin m'offrit un vaste champ d'énigmes qui me permit d'écrire *L'Œil d'Hermès*. Toujours Hermès, me dira-t-on ! Mon regard sur les œuvres d'art repose, en effet, sur la certitude que toute expression puissante est, foncièrement, de nature mythique. Et mon Chesterfield de s'écrier : « Et d'abord les images ! Pas les concepts ; les images ! L'imaginaire n'est-il pas une immense cour des miracles où grouillent des images à la signification cachée ? » Sans doute ! Ma tête, cette camera obscura, en était pleine ! Mais il fallait en décrypter le chiffre.

Le mystère ne cessant jamais, je devais écrire, écrire encore, dessiner. Exprimer quoi ? Une autre énigme ? Et mon hétéronyme d'ajouter : « Chacun doit reprendre l'énigme d'exister à son compte et, comme il le peut, tenter de répondre au Sphinx qui l'interroge. Hermès, le messager, parmi les fragments épars du monde, lorsque l'heure est venue, désigne les éléments du secret. Mais, quel que soit le vent, si l'œil n'a pas conservé en lui une étincelle de clarté, jamais la lumière de l'aube ne se lèvera d'entre les morts ». Une résurrection des images est nécessaire, non pas en décrivant ce qu'elles nous montrent, mais ce qu'elles nous dévoilent.

En 1988, à la suite d'une conférence où je parlais de *L'Œil d'Hermès* avec sans doute quelque ardeur, le directeur de l'Institut des Carrières Artistiques de Paris (l'Icart) m'engagea comme professeur d'iconologie. Cette école avait été créée par Denis Huisman qui avait dirigé le *Dictionnaire des philosophes* aux Presses Universitaires de France en 1984. Ce furent quinze années heureuses qui succédèrent à mes années de voyage en Extrême-Orient. Je passais le temps de mes cours soit dans l'exploration de la Renaissance florentine et vénitienne, soit dans les premiers siècles de l'imagerie chrétienne.

Avant de disparaître, mon cher Jean Paris nous avait laissé un extraordinaire ouvrage à propos de *L'Atelier Bellini*. J'avais étudié les travaux d'Émile Mâle et d'Elie Faure. Panofsky m'avait passionné, en particulier son étude sur la Mélancolie. Chastel m'avait bien introduit dans les arcanes florentines. Malraux considérant la métamorphose des dieux poussait loin l'aventure de la mémoire, la sortant des musées pour raviver en nous la part d'invisibilité qui nous sollicite mystérieusement, tel le voyage du regard d'Ishtar ou d'Isis à travers l'Artémis d'Éphèse, puis de la Vierge chrétienne, et encore de la Vénus ressuscitée dans les jardins de Cosme l'Ancien ! Oui, je crois que toute œuvre de quelque prix est une mise en scène ou en perspective du regard.

Ces investigations dans les arts me dépayserent autant que mes séjours en Chine. En 1996, j'utilisais mes notes pour publier *Les Premières images chrétiennes* avec en sous-titre *Du symbole à l'icône*. Cette étude préparait un autre ouvrage sur l'art médiéval que je n'écrivis jamais, l'écriture du roman l'emportant sur celle de l'essai. Ce fut d'ailleurs un récit sur les premiers temps de ce messianisme que j'écrivis douze ans plus tard, sous le titre *Christos, enquête sur l'impossible*.

Étaient-ce des souvenirs de mes années de séminaire ou, plus vraisemblablement, de ma lecture assidue de Jean Daniélou, et de mes rencontres avec Armand Abécassis et André Chouraqui ? J'avais avec la pensée juive une profonde affinité. Il est bon lorsqu'on fréquente les images de ne pas en être dupe. L'idolâtrie n'est jamais loin ! Mettre mes pas dans ceux des premiers disciples de Iéchoua me lava de beaucoup d'idées reçues. Le pouvoir du romancier, s'il est quelque peu voyant, est de s'infiltrer dans l'histoire et de réellement partager les événements avec des fantômes ressuscités – qui, au vrai, ne nous ont jamais quittés. Je m'assis à la même table que Shimon et allais au marché en compagnie de Stéphanos. Revivifier les images d'un autre temps par ce médium qu'est l'écriture est aussi simple que d'aller frapper à la porte d'un ami,

mais il faut acquérir cette simplicité-là, au risque de s'embourber dans un vocabulaire.

Mes travaux d'analyse que l'on pourrait croire indépendants de mes récits sont, en fait, leur ombre portée. Des essais comme *L'Œil d'Hermès*, *Le Monde à l'envers*, *L'Anagramme du vide*, *Venise*, *Houng*, ou *Don Juan, le révolté* peuvent être considérés comme des carnets de réflexion sur la démarche créatrice en général et singulièrement la mienne. Bien que *Houng, les Sociétés secrètes chinoises* ait été, en quelque sorte, un travail de commande, ma traduction et mes commentaires ont beaucoup influencé *La Cendre et la foudre* en 1983, *La Chevauchée du vent* en 1999, *Tao le Haut voyage* en 2003 et *Le Chaudron chinois* en 2008.

Mon étude sur le mythe de Don Juan veillait à mes côtés lors de la rédaction du *Dieu des mouches* et de *Naissance d'un spectre*. Je l'avais commencée vers 1955 et elle ne fut publiée que longtemps plus tard, en 2009, sous le titre *Don Juan, le révolté*.

L'orgueilleux Franz Hodelkarten, croyant être libre, s'était attelé avec entêtement à l'image de Don Giovanni, prisonnier comme il l'était du versant mortifère de la légende. N'est-ce pas que tout système mythique est un Janus bifront, avec sa part de clarté et sa part de ténèbres, bien que ce ne soit pas là un dualisme ? Dans le noyau du plus étincelant diamant s'ouvre un gouffre de noirceur irréductible. De même, la lumière se cache souvent au cœur de l'obscur. Jacob Böhme me l'avait appris. L'existence aussi me l'apprenait, ne fut-ce que par la pratique de l'écriture, cet océan nocturne éclairé par un soleil pâle qu'il convenait d'illuminer par l'amour des êtres et des choses, ou ne serait-ce que par l'humour.

Quant aux quelques chapitres de *Venise*, je les crois fertiles en réflexions sur le récit lui-même. Combien de fois me suis-je surpris en déambulant dans les vieilles rues de la Sérénissime, en pénétrant dans la pénombre des églises, en traversant les canaux par les fameux ponts à rixes, à penser que ces labyrinthes étaient à l'image des détours obligés de mes romans. La cité des masques a perdu le sens de la tragi-comédie qui jadis en faisait un vivier de belles et cruelles fictions, mais sous la lèpre des façades, les palais gardent toujours le secret de la *gibigiana*, ces reflets d'eau sur le plafond des chambres. Or qu'est-ce donc qu'un récit s'il ne parvient à laisser pénétrer les ombres vacillantes du fluide existentiel dans l'intimité du texte ?

C'est ce qu'a fort bien saisi Turner lorsqu'à la suite de l'Altdorfer de la *Bataille d'Alexandre*, il se prit, lui aussi, à vouloir peindre le soleil. Or ce n'est pas à Londres qu'il trouvera le regard nécessaire à

la folle entreprise, mais à Venise, et pas seulement à cause des peintres ; parce qu'en ce brouillard d'hiver où la Sérénissime se complaît, il découvre à mi-chemin entre l'eau glauque des lagunes et la grisaille rougie du ciel un accord possible entre la transparence de l'air humide et l'épaisseur du soi-disant réel dont la description est triste à pleurer.

Et brusquement, il comprend que ce qu'il vient de trouver à Venise se rencontre identiquement à Londres, bien que la raison n'en soit pas le brouillard filtrant les rayons solaires mais sa propre conscience que cette vision vient d'identifier sous cet éclairage particulier. Les nuages se prennent à courir, les montagnes s'affaissent sur elles-mêmes, la rivière bouillonne. Les éléments se mêlent les uns aux autres. Non, ce n'est ni à Venise, ni à Londres que ces scènes se passent. C'est dans Turner. Il se peint lui-même. L'intérieur est retourné comme un gant. Ce que proclamait Cézanne en assurant que « la nature est à l'intérieur », à quoi Elie Faure ajoutait : « Il n'y a pas d'autre action que le dedans de l'homme. » En revanche, comment ne pas s'attendrir sur la naïve certitude de ce vieil écrivain montrant l'ensemble de ses œuvres sur un rayonnement et disant : « Toutes ces innombrables pages, c'est moi ! » Si elles sont lues ! Autrement, elles ne sont personne.

Aventures initiatiques

J'étais entré en franc-maçonnerie, poussé par mon besoin de retrouver un équilibre psychologique après mes tribulations de toutes natures, entre mes obligations textiles, mes séjours en Extrême-Orient et ma séparation avec ma première compagne. René Guilly, comme je l'ai dit, était un remarquable instructeur. Avec lui, j'appris la valeur des différents rites et de leur histoire. Il m'inculqua ainsi le goût de l'érudition maçonnique. Aussi, lorsqu'en 1972 j'adhérai à la Grande Loge Nationale Française, me trouvai-je prêt à diriger les *Cahiers de Villard de Honnecourt* issus de la loge de recherche de cette obédience reconnue par la Grande Loge Unie d'Angleterre. La loge Quatuor Coronati de Londres et, en particulier, le très savant Cyril Batham, m'aidèrent, en compagnie d'une poignée d'amis français érudits (Polytechniciens ou Normaliens), à constituer une somme scientifique sur les plus anciens textes connus tels que le *Regius* de 1390 ou les *Statuts Schaw* de 1598. Il s'agissait, en fait, de restituer à la Maçonnerie française le socle spirituel qu'elle avait perdu au XIX^e siècle et au début du vingtième à travers de sombres affaires politiciennes et affairistes ornées d'un athéisme militant. Les travaux de René Guénon nous secondèrent dans cette démarche. D'ailleurs, afin de bien marquer notre identité, nous organisâmes en 1982 une exposition *Spiritualité et Franc-Maçonnerie* à la Bibliothèque Nationale de la rue de Richelieu. J'en préférai le catalogue.

En 1986, une rencontre discrète eut lieu entre le Grand Maître de la GLNF, Jean Mons, et le Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, le Cardinal Joseph Ratzinger. Cette audience avait été organisée par le R.P. Paul Riquet, jésuite, ancien résistant, prêcheur à Notre-Dame, persuadé de la qualité spirituelle de l'action maçonnique telle que nous la mettions en pratique. Jean Mons m'avait demandé de l'accompagner. Nous arrivâmes donc au lieu qui nous avait été indiqué, une salle de la Procure générale à l'Archevêché de Paris. Là, nous fûmes reçus par trois prélats en soutane noire bordée de violet. Le cardinal se tenait assis derrière une table longue, entouré par ses deux assesseurs. L'un d'eux nous

fit signe de prendre place sur des chaises installées en face de ce qui, dès l'abord, me sembla ressembler à un petit tribunal. Le R.P. Riquet souhaita prononcer quelques mots. Ratzinger étendit la main pour imposer le silence et, tout sourire, déclara avec un accent teuton mais en excellent français qu'il connaissait la raison de notre venue. Il n'avait accepté cette rencontre que par respect pour notre Jésuite. Il avait quelque peu étudié la franc-maçonnerie allemande et ne doutait pas que la française reposât sur les mêmes principes. Néanmoins, il était tout prêt à nous entendre. Le R.P. Riquet prit alors la parole. Il expliqua que diverses organisations maçonniques existaient en France mais qu'une seule n'admettait en son sein que des croyants en Dieu et en Sa volonté révélée. Cette obéissance aurait mérité le nom de confrérie. D'ailleurs, les travaux qui s'y déroulaient ne pouvaient être suspectés de lutte contre l'Église. Elle ne pouvait donc tomber sous le coup du Canon d'excommunication promulgué en 1915 par Benoît XV. C'est ce que pensaient les cardinaux Krol, Koenig et Seper qui avaient particulièrement étudié la question. À l'énoncé de ces noms, un sourire vint distraire les lèvres minces de Ratzinger. « Révérend Père, je ne doute ni de votre foi ni de votre bonne foi. Mais, dites-moi, l'organisation que vous défendez avec talent n'est-elle pas liée à une société anglaise de confession anglicane ? Des juifs, des mahométans et des luthériens ne fréquentent-ils pas ce que vous appelez des loges ? Un laxisme religieux ne s'est-il pas immiscé sous le couvert de la tolérance ? Ce que l'on nomme le Grand Architecte de l'Univers n'est-il pas le Grand Horloger du Français Voltaire, un déiste notoire ? Révérend Père, je n'oserais penser que vous confondez déisme et théisme ! Je crains que beaucoup se laissent abuser par une malice d'autant plus redoutable qu'elle avance sous le masque de la fraternité ».

Le R.P. Riquet tenta de reprendre la parole, mais l'entretien était visiblement achevé puisque les trois prélats s'étaient levés et après une courbette et un petit salut de la main nous avaient laissés. Mons était stupéfait. Le Père était peiné. Quant à moi, j'avais envie de rire de cette comédie du pouvoir, mais j'aurais moins ri si j'avais pu savoir que ce cardinal Ratzinger deviendrait un jour le successeur de Jean-Paul II ! En fait, la prétendue excommunication ne toucha guère de maçons catholiques qui continuèrent à visiter les loges comme si de rien n'était. Lorsque je m'ouvris de cette affaire à mon correspondant de Saragosse, le R.P. Benimelli, jésuite et universitaire, historien de la franc-maçonnerie espagnole, il me confia que l'administration romaine était incapable de comprendre quoi que ce soit à l'aventure intérieure des consciences.

À Londres où je me rendais souvent en compagnie de mon vieil

ami Jean Tourniac, l'auteur des *Tracés de lumière*, le disciple judéo-chrétien de René Guénon, j'eus le bonheur d'assister à des offices religieux où l'officiant était un évêque anglican, grand officier de la Grande Loge. Les fidèles convoqués étaient en tenue et portaient leurs décors. Au début et à la fin de la liturgie où chacun communiait, on chantait le *God Save The Queen*. Peut-on imaginer qu'en la France catholique on puisse assister à une messe analogue, bordée par le chant de la *Marseillaise* ? Voilà bien la différence essentielle entre les pays latins et anglo-saxons. On n'entend pas l'Esprit-Saint de la même façon.

J'avoue avoir aimé les Maçonneries anglaise et écossaise. Elles conjoignaient le théâtre, le jeu et l'énigme, ce qui me satisfaisait grandement. J'y rencontrai des amis très sincères dont Jean Heineman qui vivait à Oslo et qui, chaque mois, se déplaçait à Londres. C'est lui qui me fit entrer dans le Club des Scriveners, les écrivains publics médiévaux, dans la hiérarchie des Knight Templars qui culmine dans la tradition de Melkisedech, dans l'Ordre Royal d'Écosse où j'eus l'honneur d'être reçu par Lord Elgin, le descendant du célèbre pourvoyeur des trésors égyptiens du British Museum. Et c'est grâce à Heineman, si j'ose dire, que je faillis périr dans l'accident d'avion à Glasgow, lorsque je me rendis à l'Arche Royale d'Edimbourg. La moitié des passagers y laissa la vie. Courant sur le tarmac, je m'entends encore appeler ma mère (eh oui !). Quand on connut le drame, on m'accueillit en loge comme un rescapé au son des *pipes* et, lors d'un banquet, par des triples vivat arrosés d'un mémorable ballet de Lagavulin et de Talisker.

Autre souvenir émouvant, un dîner amical au Rubens Hôtel de Londres, en compagnie de Marie-France, de Jean Tourniac et de Jean Heineman. Nous évoquions nos enfances respectives, moi par défaut. Et soudain, sur le tapis de laine de ce restaurant si victorien, vint à passer une souris blanche, pas du tout émue par notre présence. L'instant fut à la fois si surprenant et si délicieux que, même longtemps plus tard, lorsque nous nous rencontrions, nous évoquions la petite souris du Rubens Hôtel que nous avions baptisée Mélusine.

On m'a parfois demandé ce que la franc-maçonnerie avait pu vraiment m'apporter. Sur le plan matériel et mondain, strictement rien. Aucun de mes employeurs ou de mes éditeurs ne fut ou n'est maçon. Je n'ai jamais rencontré un critique littéraire qui fasse partie soit du Grand Orient, soit de la Grande Loge. En ce sens, mon appartenance à la Maçonnerie m'a plutôt desservi dans la mesure où certains, mal informés, ont imaginé des raisons obscures à mon engagement. En fait, j'ai toujours pensé que donner c'est recevoir.

Sur le plan pratique, j'ai donné beaucoup de mon temps pour ne recevoir que la leçon d'une aventure intérieure – mais n'est-ce pas l'essentiel ? En revanche, sur le plan de l'écriture et de la fiction, l'usage des symboles m'a certainement ouvert l'esprit à une dimension nouvelle. En prêtant allégeance à la vie plutôt qu'à ma part d'ombre, j'ai tenté de faire de mon art une continuité dynamique selon les divers étages de ma conscience. Une certaine démesure devenait possible à condition qu'elle soit rythmée par une symbolique suffisamment assimilée et cachée. Cette démesure était, au fond, le fruit de l'humour – celui qui manquait dans la maçonnerie latine – au-delà de la désinvolture, dans le creux du sérieux. Mais ce que m'apprirent surtout les rites, ce fut la joie à travers la célébration d'un éternel renouveau. À l'opposé du traditionalisme desséchant, ce que l'on nomme la Tradition n'est pas un passéisme de la raison mais un retour cyclique de l'avenir du cœur. Face à la Modernité qu'elle accepte et transcende, la Tradition est le grand saut dans l'inconnu, l'acceptation folle du mystère.

J'avais été reçu dans la banlieue de Londres dans ce que les Maçons appellent un Chapitre. Brusquement, je me retrouvai dans une demie obscurité, poussé, tiré, happé tandis qu'une voix me parlait en une langue qui m'était inconnue (j'appris plus tard que c'était du gaélique). Je laissai le monde se dérober sous mes pieds. Vraiment, je ne m'appartenais plus. Que faisais-je en cet endroit ? Qui étais-je ? Un fou-rire me prit que je ne cherchais pas à réprimer. Épuisé, ahuri, je débouchai soudain dans une vive lumière. On m'embrassait. Je ne comprenais rien à ce qui venait de m'arriver, mais en moi une immense clarté avait déchiré les ténèbres. J'étais heureux et même joyeux, libéré de toutes les opacités qui me recouvraient. Parmi ces inconnus qui me félicitaient, désormais je savais qu'il n'y aurait jamais plus rien à comprendre. Épouser le mystère n'est pas l'expliquer, mais le vivre dans l'état réceptif d'un enfant.

Ce type d'expérience initiatique s'apparente sans doute aux aventures stupéfiantes ou hallucinogènes auxquelles je n'ai jamais souscrit. Je n'ai guère besoin de drogue pour que mon imagination s'ouvre d'elle-même vers des horizons nouveaux. Il n'importe. La franc-maçonnerie spirituelle m'aura permis d'aiguiser l'étrange étranger qui est en moi.

Une érudition perverse

Mon intérêt pour l'érudition insolite me vint, en particulier, du fait qu'ayant été privé d'études littéraires et philosophiques universitaires plus complètes par le décès précoce de mon père, il me semblait devoir toujours combler un manque dans ma mémoire pleine de trous. Lors de mes longs moments de solitude, le livre me tenait lieu de confident, mais, plus singulièrement, de comparse. Au fur et à mesure que je lisais, je refaisais le livre autrement. En écrivant *La Geste serpentine*, je tentais de décrire un personnage à la recherche d'une histoire dont il cherchait la suite à travers les récits les plus divers qu'il rencontrait. Pour moi, en effet, quels que soient les auteurs, la littérature était un océan dans les profondeurs duquel une seule et même histoire se poursuivait. Emma Bovary tenait salon le matin chez Sherlock Holmes et l'après-midi chez les Verdurin. Jean-Arthur Sompayrac (c'est-à-dire moi-même) allait courir le monde à la recherche du dénominateur commun à toute cette masse infinie d'écriture. Or cette recherche existait vraiment, que ce fut par mes voyages en avion, en loge ou en littérature. Je me déplaçais dans un espace qui, au vrai, m'était intérieur et qui, de ce fait, me suivait !

C'est ainsi que j'eus l'idée de donner à mon récit une dimension nouvelle, peu exploitée : présenter le texte de la *Geste* comme s'il appartenait à une lignée littéraire que Salvat, mon hétéronyme, expliciterait dans une préface et des notes. Il me parut que c'était conférer une profondeur inattendue à l'anecdote en la greffant sur un tronc plus universel. Je me suis, en effet, ingénié à faire pénétrer la lignée de la *Geste* qui est fictive dans la lignée de *Barlaam et Josaphat* dont quelques érudits ont étudié l'origine bouddhique, en particulier le Père Henri de Lubac et le bollandiste Paul Peeters. Il s'agissait de rattacher la quête de Sompayrac à une aventure indo-européenne plus complexe, ce qui était rendu possible dans la mesure où l'imaginaire était commun aux deux lignées. Les mythèmes assemblés de quelque façon que ce soit reproduisent toujours un appareil mythique. C'est d'ailleurs ce qui explique l'universalité des mythes majeurs et leur explosion en mythes

subséquents, légendes populaires, contes pour enfants, récits religieux ou magiques.

Or cette idée en entraîna une autre. Je profiterais du statut de savant du professeur Adrien Salvat pour en faire le découvreur d'une partie de mon œuvre elle-même. Je me suis ouvert de ce procédé dans le *Retour nement du gant* de 1990. J'ai explicité cette stratégie imaginaire en ces termes : « Dans une nouvelle recueillie dans *Le Théâtre de Madame Berthe*, j'assignai à Salvat le rôle du chercheur qui m'aurait transmis les bases de mes romans et parfois le texte lui-même : *La Geste serpentine*, justement, mais aussi *L'Œil d'Hermès* qu'il aurait traduit de l'anglais et dont l'auteur aurait été John Pringsham, les mémoires de Pumpermaker dont j'aurais tiré *Les Égarés*, le manuscrit que l'Homme sans nom aurait laissé aux frères Schlegel, le journal de la jeune Vénitienne Pierina que j'aurais intitulé *Le Dieu des mouches* et, naturellement, les éléments de mes récits chinois ».

Surpris et amusé, Moreau déclara que c'était là « une volonté de dépossession. Comme si la presque totalité de vos écrits n'appartenait pas à Frédérick Tristan qui n'en serait, en somme, que l'éditeur. Comment expliquez-vous cela ? » Réponse : « Le texte seul compte. L'auteur n'est lui-même qu'un personnage de ses textes. En retournant la fiction contre l'identité de F.T. écrivant, j'ai libéré l'œuvre de tout paternalisme encombrant. Après tout, qui a écrit cette œuvre-là ? Chacun des personnages qui la composent, y compris F.T., et pas seulement lui et et peut-être lui moins que les autres. Sarréra est davantage présente dans sa prose poétique que F.T. ; Wasserfall et Pumpermaker sont inscrits profondément dans les récits qu'ils écrivent de l'existence de Hodelkarten et de Varlet ; F.T. n'a rien d'autre à leur apporter qu'un témoignage de seconde main ».

Évidemment, l'humour de cette comédie d'identité ouvre la voie à une question plus importante. Dans *Les Égarés*, je prête à Cyril quatre romans dont les titres sont *Belzéboul*, *Les Aventures fabuleuses de Jacob Stern*, *Le Roi des singes* et *L'Homme sans visage* qui, à peine masqués, sont les titres du *Dieu des mouches*, des *Tribulations héroïques de Balthasar Kober*, du *Singe égal du ciel* et de *L'Homme sans nom*. Cet effet de miroir me permet de relier l'un de mes romans à d'autres par un tissage interne qui ajoute à l'unité de mon travail. Néanmoins, en lisant de près le texte relatif aux œuvres de Cyril on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas exactement de la même anecdote, ni des mêmes personnages que ceux de mes romans. Ce décalage volontaire, ce gauchissement est un rappel de la déformation de toute optique. Ainsi, lorsque le Varlet des *Égarés* pénètre chez

Rydberg à Stockholm et qu'il regarde avec attention les toiles de Bellini, de Tintoret, de Titien accrochées aux murs, il sent que quelque chose cloche. Ces œuvres sont des faux. Il comprend dès lors la raison de son malaise. Quelque chose cloche dans le monde. Les faussaires, volontaires ou non, sont partout à l'œuvre. Et il se pose la question fondamentale : moi-même, ne suis-je pas non pas un faussaire, mais un faux ? Même lorsque je crois dire la vérité, ne suis-je pas un mensonge ? Ne vivons-nous pas tous dans le leurre d'un récit fictif ? Notre existence ne serait-elle pas un roman ? Nous sommes tous Bloom errant à travers Dublin.

Et comme Moreau me demandait : « Pourquoi le baroque ? », je répondis : « Parce que le baroque est l'ontologie perdue. Nous sommes aux prises avec l'absence d'être. Nous sommes dans l'ambiguïté de l'apparence et, plus encore, dans l'évanouissement du Sens. Et donc dans le masque. Or, par un retournement, c'est ce masque qui peut réveiller le sens. » Bacon, dans ses *Essais*, cite le conseil espagnol « Mens pour trouver la vérité », comme s'il n'y avait d'autre voie pour la découvrir que cet étonnant paradoxe. C'est le théâtre dans le théâtre, ce révélateur, et cet autre théâtre qu'est le rêve. Nous ne faisons que démystifier et que remythifier sans cesse. À cet égard, le pastiche est une arme critique excellente. Il dés-objectivise toute prétention langagière, tout pouvoir du paraître. S'il y a de l'être quelque part, c'est entre ce que je nomme les guillemets, hors du langage fatalement affirmatif qu'il convient de déstabiliser par les jeux d'un simulacre. L'art est ce simulacre. Encore faut-il qu'il ne tombe pas dans le piège de l'imitation de l'apparence !

Adrien Salvat

Adrien Salvat est sorti tout vivant d'une bibliothèque innombrable, y compris des cendres de l'antique Alexandrina. Telle est foncièrement la vérité. Mais il existe une autre vérité : la vérité romanesque de ma rencontre avec ce personnage singulier. J'ai écrit une nouvelle à ce sujet. « Je venais d'avoir vingt-deux ans et étais encore étudiant. Une personne que je connaissais à peine m'avait donné rendez-vous dans un bar où je n'étais jamais venu, Le Littéraire, sis rue des Saints-Pères, au cœur de Saint-Germain-des-Prés. Le temps passant, je désespérai de ne jamais voir arriver celui que j'attendais, lorsque mon attention fut attirée par un personnage singulier qui se tenait assis à une table solitaire. L'homme, sans que je m'en aperçus dès l'abord, me regardait avec une sorte d'intérêt mêlé d'humour. Son visage mafflu était éclairé par deux yeux d'une vivacité extrême. Ses cheveux grisonnants, légèrement trop longs, étaient partagés par une raie au milieu qui lui donnait un air de vieux comédien. Il fumait un de ces cigares longs, maigres et tordus, originaires du Mexique, qui dégagent une odeur âcre, difficile à supporter pour qui n'en a pas l'habitude. Dès qu'il comprit que je venais de repérer sa présence, il s'écria : « Vous avez tout à fait raison ! On devrait interdire d'exhiber les otaries dans les cirques ! » Je fus stupéfait. C'était justement à cela que je pensais.

Ce Salvat commence à se présenter comme un disciple d'Auguste Dupin, puis comme un certain Alfred Paris, auteur de romans policiers. Enfin, lorsqu'il se dévoile, on apprend qu'il est professeur en médecine, directeur de l'Institut psychiatrique de Villejuif. « Je venais, ce jour de mai 1958, de rencontrer l'homme qui allait devenir mon meilleur ami bien qu'il me fût tellement supérieur que je crains de ne l'avoir pas toujours apprécié comme il l'eut fallu. Son érudition et son intelligence étaient si intimement pétries d'humour que je ne sus jamais s'il se promenait dans l'existence par une sorte de jeu malicieux et subtil, ou par l'effet d'une superbe indifférence face aux actions rares et complexes dans lesquelles il se trouva engagé ».

Dans une autre nouvelle, *L'Enfant qui désirait être mangé*, j'avais recensé quelques-unes de ses découvertes : des vases Ming qu'il avait offerts à Malraux pour le musée Guimet, le carnet inconnu de dessins signé par Bracelli en préparation aux mannequins gravés, qu'il avait confié à l'Académie de Venise, l'exemplaire manuscrit de *La Machine à métaphores* d'Athanasius Kircher qui est désormais exposé à Dresde, les vingt-deux croquis de Jean Viset représentant six hommes formant une pyramide, les épreuves signées des *Ballets nautiques* de l'Albane et de Nicolo dell'Abate, les *Centauiromachies* de Jules Romains et de Pierino del Vaga rehaussées de terre et d'or. Et que dire des travaux de Salvat sur la stéganographie de Trithème ou sur *L'Étymologie des caractères chinois* dans la lignée du père Wieger, ou encore sur les deux cent douze sens du *Pèlerinage au mont Omei*, à partir des cinquante-trois bois gravés de T'an chung-yo ?

Diable d'homme ! Il aimait se lancer dans un dédale enthousiaste pour évoquer le labyrinthe, « la seule forme d'art rigoureuse qui soit, parce qu'elle oblige le récit à épouser les aléatoires combinaisons des possibles, ce que l'existence ne peut évidemment pratiquer, acculée comme elle l'est au dualisme et au choix ». C'était le rêve d'un joueur d'échecs imaginant des tables de jeu à trois dimensions, aux règles complexes, changeantes selon les lieux et les moments – tout ceci géré quelque part (mais où ?) par celui qu'Adrien appelait le « Gubernator ». Ce fut cette haute passion du ludisme qui amena le professeur à s'intéresser aux métaphysiques du monde entier, lui qui ne savait guère « où placer le doute et la foi, l'absurde et le mystère » et qui, par-dessus tout, n'admirait les systèmes que pour l'agencement de leur mécanisme. Aussi avait-il étudié avec une gourmandise perverse les hiérarchies angéliques de Plotin à Denys, sans oublier les Perses, les juifs et les Arabes, ou encore le processus des énergies divines de la kabbale à Böhme, de Pic à Œtinger – mais derrière cette érudition abstruse notre homme découvrait des délices comparables à celles qu'éprouve un cruciverbiste devant une grille géante aux définitions chantournées.

Un jour, ce devait être en mai 1982, alors que je me promenais du côté du Châtelet, et que sur le quai de Seine je fouillais parmi les caisses des bouquinistes, mon attention fut attirée par un marchand d'oiseaux. M'approchant, je tombai sur Salvat en grande discussion avec Charles Mopsik, le grand spécialiste de la kabbale ! J'ignorais qu'ils se connaissaient. Sans doute le professeur se faufilait-il de temps en temps hors de mes récits et allait-il vaquer à ses propres affaires sans que j'en sus rien. « Ah, s'écria Mopsik, vous voilà donc ! Nous parlions à l'instant du tsimtsoum comme l'entendait Joseph ibn Teboul. Cette fameuse "flamme obscure", vous voyez...

Votre Salvat défendait le processus d'émanation selon Isaac Louria, la constitution des vases, et tout le reste. J'avoue que sa pénétration est étonnante. Comment avez-vous fait pour le rencontrer, vous qui, me semble-t-il, n'êtes guère au courant des profondeurs insoupçonnées de la Torah ? » Or, tandis qu'étourdi, je ne savais que répondre, je m'aperçus qu'Adrien avait disparu. Sans doute s'était-il faufilé derrière les cages où s'ébattaient des oiseaux. Plus tard, revenant à ma table de travail et écrivant, j'osais interroger Salvat sur ses relations avec Mopsik. « Oh, dit-il d'un air distrait, je l'ai rencontré grâce à Scholem. En Allemagne, nous avons suivi quelques études dans la même yéchiva, il y a de cela de nombreuses années. À cette époque, on me nommait le « vieux singe » alors que je n'avais pas vingt ans. De quoi rire, n'est-ce pas ? » Se moquait-il de moi ? Au vrai, je n'avais nulle envie de rire. On ne parle pas commodément à son ombre.

J'avais rencontré Salvat comme j'avais rencontré Sarréra, dans une ruelle de mon imaginaire, et il m'était devenu plus familier que la plupart de mes contemporains. Il m'eût été difficile de ne pas l'introduire dans ces pages où je tente de démêler l'écheveau de mon existence. Il se peut que si Sarréra était le cri de mon double révolté, Salvat fut le grand manipulateur de mes fictions. La petite Danielle était une jachère. Salvat fut un géomètre de l'impossible. Dans son *Carnet n° 3* publié dans *Un monde comme ça*, il nota ces quelques lignes : « Comme on le sait, le fils de Jonathan A. Varlet, mieux connu sous le nom de Chesterfield, fut kidnappé et, du vivant de l'écrivain, ne fut pas retrouvé. Un jour, je révélerai peut-être que Yehudi, cet enfant, fut confié par ses kidnappeurs à une Irlandaise nommée Alise O'Baron qui, en 1945, m'avoua son forfait. Aujourd'hui, sous le nom de Baron, le fils de Jonathan et de Sarah habite non loin de Paris. Il ignore tout de son aventure et si je ne lui révèle pas la vérité, c'est qu'un pesant secret me lie à cette Alise, secret que je ne peux même pas transcrire dans ce carnet. »

Je lui laisse la responsabilité de cette assertion saugrenue.

La chaudière de l'inconscient

Lorsque je relis *Le Fils de Babel*, *Le Manège des fous* ou *Tarabisco*, récits dans lesquels je m'insinue dans mes personnages comme le fait un acteur de composition simulant la folie, une curieuse sensation me saisit. Pourquoi avoir choisi d'incarner ces bonshommes déboussolés ? Sans doute, parce que dans quelque fond de mon esprit, ils me ressemblent. Moi qui suis d'ordinaire calme et réfléchi, qui durant longtemps traita des affaires technico-commerciales complexes, qui me suis passionné pour les élans de l'esprit, je suis fort capable, et sans grand effort, de descendre dans les soutes où certains hommes attisent la chaudière de leur inconscient. Sans doute l'amnésie, puis ma révolte d'adolescent m'ont-elles marqué de leur fer rouge, et mon goût saturnien pour Artaud ou Kafka a-t-il entretenu cette fièvre froide, propice au « dérèglement de tous les sens ». Hamlet et le roi Lear font partie de mes héros favoris. Mais, après tout, n'est-ce pas que le monde étant lui-même une immense maison de fous, ce dérèglement appartenait à un juste témoignage – « au plus près » ?

Très jeune, j'avais rencontré des personnalités puissantes qui s'exprimaient avec un accent désespéré si intense que malgré la fureur de leur engagement elles m'obligeaient à les aimer. Ce fut le Roumain Ghérasim Luca qui, lors de l'un de mes voyages à Paris vers 1950 m'avait montré ses collages hallucinés, et qui en 1953 m'envoya à Labastide son recueil *Héros-Limite* publié au Soleil Noir avec cette dédicace : « L'œil crevé voit bien ». En 1994, expulsé de son vieux domicile, la Seine l'accueillit à jamais. Ce fut Maurice Roche que me présenta Jean Paris. J'avais follement admiré en 1966 *Compact*, son roman dactylographié en sept couleurs publié aux Éditions du Seuil et republié plus tard aux Éditions Tristram. Bien qu'il fût plutôt d'humeur taciturne, il eut la gentillesse de s'intéresser à ma démarche. Pour lui, musique et poésie appartenaient au même gouffre douloureux, reflet de sa conscience tourmentée. Je lui dédiai *Naissance d'un spectre*. Ce fut l'ombrageux Jacques Sénelier qui vint plusieurs fois me visiter à Labastide dans les années 50. Il se prenait pour Artaud, piquait des crises de nerfs

suivies de longs abattements, et était si amoureux d'André Breton qu'il finit par me subtiliser les lettres que ce dernier m'avait écrites. Il mourut foudroyé par l'eau d'un lac. Ce fut aussi le cas de Jean-Pierre Duprey qui sortait de prison parce qu'il avait uriné sur la flamme de l'Arc de Triomphe et qui m'entraîna dans une cave vide où il me lut ses dialogues amoureux avec la mort. Un an plus tard « il fut suicidé par la poutre de son atelier ».

François Caradec, membre du Collège de Pataphysique, m'avait entretenu des efforts de Raymond Queneau dans les années 30 afin de créer une sorte d'encyclopédie des œuvres de fous. À cette époque, Queneau croyait encore aux possibilités curatives de la psychanalyse. Il avait publié en 1938 *Les Enfants du limon*, en référence à la recherche aberrante de Bouvard et de Pécuchet. Italo Calvino que je rencontrai à ce sujet m'assura que Queneau explorait les univers imaginaires, fussent-ils paradoxaux, voire insensés, car il y trouvait de la poésie à l'état brut. C'est d'ailleurs ce que pensait André Blavier dans son fameux ouvrage de 1982 intitulé *Les Fous littéraires* qu'il m'envoya en service de presse avec cette dédicace : « Les temps sont si emmêlés qu'il faudra un nouveau Finnegan pour les peindre. » Finnegan était le personnage principal de son roman *Occupe-toi d'homélies* dans le sillage des *Enfants du limon*. Dans son *Comprendre la folie*, Queneau déclarait : « Il n'est pas inutile de penser à cet accomplissement qui consiste à dévoiler pourquoi des hommes se sont séparés de nous derrière la vitre opaque du délire. » *Tarabisco*, mon roman écrit en 2008, est très clairement, très volontairement, le récit conscient de ce passage derrière l'opacité de cette vitre afin de déceler la logique d'un délire choisi par son caractère exemplaire. Pour écrire un texte comme celui-là, il faut une bonne dose d'humour. Un énorme recul est nécessaire. Il faut apprendre à danser sur l'abîme entre les bras d'une vierge folle.

L'auteur hétéronyme de *Tarabisco*, un certain Jean-Arthur, écrit avec cette étrange lucidité que confère la paranoïa : « Que comprendre ? Et convient-il de comprendre ? Je vois, je ressens. Est-ce l'inexprimable ? L'indicible ? Non, puisque j'écris, même si ce que je capte n'est que fragments, étincelles chues de quelque lumière. Ou de quelques ténèbres (comment savoir ?). Le tout est d'être honnête, sincère, de ne rien inventer, mais de tenter d'être fidèle à l'irruption de cet au-delà qui m'appelle, ou de cet en-deçà qui me hante. Ne pas jouer l'homme de lettres ; écrire en aveugle, tâtant le terrain avec le grand bâton blanc de l'insomnie, comme lorsque je dessine, ne cherchant à rien reproduire, mais traduisant l'infime intérieur qui se prolonge dans ma main. Me placer où je dois être, en quelque coin du théâtre ou de la coulisse. Entendre et

transcrire ce qu'il m'est donné de saisir de ces rôles qui s'engendrent dans le geste et la parole. Spectres ambitieux tentant d'exister au-delà de leur myopie d'être. Dans un décor aléatoire, selon le rythme des pensées – si on peut appeler ça penser. Mais ils ont du courage, ces fantômes. Je leur voue une tendresse qui m'encourage à noter leurs répliques extirpées d'un obscur champ de ruines, souvenirs du palais d'avant. »

Mon ami l'anthropologue et psychiatre Philippe Brenot, auteur du *Génie et la folie*, me confia l'intérêt clinique qu'il porte à ce qu'il appelle mes « person nages décalés ». Il m'invita à donner des conférences à Paris et à Bordeaux sur mon amnésie d'enfance et sur ses dégâts subséquents. Il insista sur le fait que mes écrits pouvaient avoir valeur d'exorcisme auprès du lectorat contemporain selon lui affligé d'une amnésie généralisée, fallacieusement compensée par une mémoire fragmentaire et truquée, distillée en particulier par les médias. Tenir le journal d'un personnage délirant comme le Jean-Arthur dit Lucien, dit Lulu de *Tarabisco* permet d'approcher de la réalité des fantasmes et des rêves éveillés, au fur et à mesure de leur apparition dans la psyché. La perte d'identité des personnages de certains de mes récits est le signe déclencheur de leur errance. Pour ces schizophrènes, l'autre est non seulement néfaste, il est inadmissible et doit être écarté. Virtuellement, espérons-le ! Dès lors ils errent dans un univers où toute communication réelle est bannie. Mais qu'un écrivain sain d'esprit parvienne à « se mettre dans leur peau » et la communication se rétablit. On peut lire à cœur et à cerveau ouverts dans leur délire.

En relisant Foucault, je note : « Le fou est aliéné dans l'analogie. Il est le joueur déréglé du Même et de l'Autre. Il impose un masque en croyant dénuder. » N'est-ce pas aussi la démarche qui fut mienne en tant qu'écrivain, alors que, de toute évidence, je n'étais pas fou – mais trop lucide, et, en tout cas, rebelle et divergent !

Je n'ai jamais souhaité être psychanalysé, pensant qu'une part de mes écrits tiennent lieu de divan où je m'étends. Ils me révèlent sans complaisance. Mais est-ce moi que je révèle, ou suis-je plutôt le porte-parole de cet « inconscient collectif » dont parlait Jung ? Si je me laissais aller à une confession voilée, à une sorte de journal intime, je choisis dans un magma psychologique bien éloigné de mon propos. Étant écrivain plus que romancier, ma stratégie d'écriture est plus retorse et ne se satisfait jamais du confessionnal. J'ai écrit à ce sujet une nouvelle que l'on n'a pas suffisamment remarquée. Elle se nomme *Hommage au Chevalier Auguste Dupin* et a été publiée dans *L'Infini singulier*. Il s'agit de la mystérieuse affaire Vilmor. Adrien Salvat se trouve confronté à une série de scènes de

crime tout-à-fait inattendues. Sur le lit ensanglanté, se trouvent disposés sans ordre apparent des objets hétéroclites tels que bassine vide, boules de billard, canne à pêche, bouteille de vin cachetée, accordéon détraqué, fer à repasser, etc. Que signifie ce bric à brac ? Rapidement, Salvat apprend que le sang a été volé dans une clinique et répandu pour simuler un meurtre. Puis, plaçant l'axe de son regard à l'horizontal du lit, il découvre que les objets grâce à leur agencement et par un jeu d'optique forment un visage : celui d'une femme ! Marilyn Monroe ! Il s'agit d'une anamorphose digne d'Holbein et de ses ambassadeurs. Marie-France, ma compagne, avait écrit un texte à ce sujet dans le prolongement des travaux de Jurgis Baltrusaitis. Le monde ne serait-il pas une anamorphose qu'il conviendrait de redresser pour découvrir la vraie image ?

Épouser la logique déviante d'un personnage participe d'une théâtralité consciente qui simule une comédie inconsciente lors d'un récit parfaitement réglé par l'auteur. J'ai toujours été fasciné par le fait que nos auteurs rongés par la folie demeuraient jusqu'au bout de grands écrivains – y compris lorsqu'ils dérapaient ! Je crois que la vérité n'appartient pas seulement à la raison. Hélas, les penseurs occidentaux patentés refusent l'astrologie de Kepler ou l'alchimie de Newton qu'ils prennent pour de douces folies. Des gens comme Böhme ou Swedenborg ont été menacés des foudres du rationalisme. Beaucoup de scientifiques actuels méconnaissent encore Plank et Niels Bohr. Sait-on que 75 % de l'univers est composé d'énergie invisible sans laquelle tout le système s'effondrerait ? L'étude du cerveau humain est à reprendre en corrélation avec l'univers, ne serait-ce que par le fait de cette énergie cosmique dont la moindre de nos cellules est traversée. Les mathématiques à travers la physique rejoignent une poétique. Mes fous ne comprennent pas ce qui leur arrive. En fait, ils sont embarqués dans une aventure universelle qui les irrigue, les enivre et font d'eux, à leur insu, des ilotes ivres, de la graine de voyants. Esclaves de leur mental, ils se libèrent dans la doublure.

La doublure du réel – qui est sans doute le tissu vrai – oui, je l'ai moi-même fréquenté. Mes personnages m'ont aidé à pénétrer dans ce corps que certains appellent subtil, que je me contenterai de nommer onirique parce qu'il s'apparente à la matière du rêve. Mon esprit a toujours eu besoin de ce somnambulisme éclairé. Pour un joueur de mon espèce, il a le mérite d'être amusant. Même en Chine, il me suivait – ou, plus exactement, il me précédait. Souen Wou Kong, le malicieux héros du *Singe égal du ciel*, ne craignait pas de descendre chez Yama, le maître de la mort, afin de le provoquer au nom de la vie. Il n'hésitait pas à tomber amoureux de Kouan Yin,

la déesse de la bonté. Lorsque l'envie lui en prenait, il montait chez l'Empereur de Jade, le souverain du Ciel, pour lui tirer les oreilles. Et c'est parce qu'il fut ce vibron indocile, ce fou, qu'il reçut la permission d'aller chercher les Écritures sacrées en Inde et de les ramener en Chine. La descente dans les ténèbres de la folie est le prélude nécessaire à la remontée vers la lumière. Vieil enseignement toujours actuel, je le crois. Le personnage de *Tarabisco*, petit frère de Monsieur Chose et du rêveur du *Manège des fous*, ne parviendra à se libérer de sa propre folie qu'à travers une folie plus haute : une folie d'une lucidité si tranchante qu'elle parvient à le réaccorder au réel. Question de sonorité. Il fallait le réaccorder comme un piano. Et, bien sûr, Madame Berthe est la grande folle universelle. Chef d'orchestre et orchestre symphonique à elle seule, sa demeure aux cent mille étages est elle-même double et multiple – et c'est le monde. Mais n'est-elle pas aussi une Molly Bloom, à la fois Ève et Vierge Marie, dans le dérapage des mots ? Elle couvre l'espace – entre le début et la fin des choses, le Verbe et l'Apocalypse. Parcours du Logos, en fait. Pénélope tissant et déttissant la durée sur le canevas impassible du temps.

Théâtre et opéras

J'avais admiré Silvia Monfort dans les différents rôles qu'elle avait interprétés au cinéma, en particulier dans *L'Aigle à deux têtes* de Jean Cocteau, mais ce fut en 1954 au TNP dans le *Cid* où elle était Chimène en compagnie de Gérard Philipe que je tombai carrément amoureux d'elle. Lubie de jeunesse ! L'année suivante, j'étais fou de Maria Casarès ! À cette époque et chaque année, j'assistais avec enthousiasme au festival d'Avignon créé par Jean Vilar. Je devais aussi mes liens avec l'ancienne cité des papes à Françoise Bergier, ma sauvageonne, et au poète Jean Breton et sa revue *Les Hommes sans épaules*. En 1973, je rencontrai vraiment Silvia Monfort. Elle se débattait avec les problèmes du Carré Thorigny qu'elle tentait d'installer dans les locaux du Théâtre de la Gaîté Lyrique et, malgré ces difficultés, elle avait conçu le projet de monter mon roman *Le Singe égal du ciel* en un théâtre pour marionnettes. J'avais assisté au *Faust* en pantins à fils qu'elle avait hébergé dans son Carré. Comme elle était une amie proche de Christian Bourgois, notre première entrevue se fit chez l'éditeur, lors d'un dîner auquel assistait également Michel Bernard. Tard dans la nuit, elle me parla du singe Souen qu'elle avait rencontré à Pékin. Selon elle, mon livre permettait une compréhension quasi métaphysique qu'elle n'avait pas ressentie avec les danses et mimiques de l'opéra chinois. Dans les semaines qui suivirent, j'adaptai le roman pour la scène. Finalement, ce ne fut pas Silvia Monfort qui monta le spectacle, mais beaucoup plus tard Gil Galliot, par deux fois dans les années 90, la première sous les auspices de la compagnie Clin d'Œil à Orléans avec Gérard Audax dans le rôle principal, et la seconde dans le cadre des rencontres théâtrales de Nanterre. Les marionnettes avaient été abandonnées, mais la mise en scène en avait gardé l'empreinte. De plus, nous eûmes la chance que l'une des troupes du Théâtre de Pékin vint s'insérer dans le déroulement du spectacle de Nanterre, en particulier pour les combats entre le Singe et les entités célestes. Ce fut un énorme succès : cinq mille places par jour sous le chapiteau pendant deux mois, une tournée dans toute la France, et à nouveau un mois à

Nanterre. Galliot avait réussi là un travail d'une exceptionnelle qualité, alliant humour, aventure et philosophie, dans un esprit vraiment adapté du chinois.

Avignon, le TNP et Silvia Monfort m'avaient donné l'envie d'écrire pour le théâtre. En vérité, emporté par le roman, je n'écrivis qu'une seule pièce, *Chambre Noire*, qu'interprétèrent Michael Lonsdale et Daniel Emilfork dirigés par Claude Mourthé (Radio France). Le texte fut publié par les Éditions Dumerchez sous le titre *Dernières nouvelles de Madame Berthe*. Les mises en scène de quelques autres de mes textes furent des adaptations : *Le Dieu des Mouches* au Théâtre du Tourtour (Marc Delaruelle) qui fut un échec, *Méduse* à l'Atelier Bastille (Gilles Mariani), travail d'étudiant, *Le Train immobile* (Roxane Amin-Rizvi), petit chef-d'œuvre de mise en scène dans un sous-sol du XVI^e arrondissement.

J'avais écrit deux livrets d'opéra, l'un pour le compositeur Marian Kouzan et *Les Tentations de saint Antoine*, l'autre pour Michaël Levinas et l'adaptation du *Manteau* de Gogol sous le titre *Go-Gol*. Pour adapter ces textes à la composition musicale, j'avais utilisé la technique que m'avait enseignée naguère Arthur Pétronio, le fils de Frégoli, alors que je hantais Avignon. Cette technique s'appelle le verbophonisme. Elle privilégie le phrasé de la parole, le rythme, le timbre des mots, et permet l'adaptation infiniment plus souple du texte à la musique. Mieux : elle peut inspirer le musicien, ce qui fut particulièrement le cas pour Kouzan.

Dans les années 90, un jeune réalisateur anglais d'origine grecque, Christoforos Christofis, tenta de monter *Les Égarés* en collaboration avec Channel Four et France 5. Entre Anglais et Français, la Guerre de Cent ans dure toujours ! Le projet n'aboutit pas, cha cun voulant garder sa langue et refusant une version bilingue. En revanche, *Les Tribulations héroïques de Balthasar Kober* furent adaptées au cinéma par la productrice Koukou Chanska et réalisées par le Polonais Wojciech J. Has, film sur lequel je reviendrai. Néanmoins, il est certain que ma passion pour le théâtre aurait pu s'épanouir bien davantage et que j'en ai quelque regret aujourd'hui.

Certains de mes personnages écrivirent des pièces à ma place. C'est le cas de Hodelkarten avec *Le Roi Bouc* dont j'ai donné quelques fragments dans *Naissance d'un spectre*. C'est aussi le cas du Jean-Arthur de *Tarabisco* qui reprend un extrait de *Chambre noire*. Un essai comme *Don Juan le révolté* explore le théâtre occidental de Tirso à Grabbe. En Chine, j'ai souvent assisté à différentes sortes de théâtre, de l'opéra au mime, du pékinois au cantonnais. À Bali, le théâtre dansé, véritable condensé magique cher à Antonin Artaud,

m'avait ravi, « impulsion psychique secrète qui est la Parole d'avant les mots. » Le masque me fascinait toujours. J'ai bien connu Jacques Lecoq au début de sa formidable carrière, vers 1960. Il revenait d'Italie, de ses études sur la Commedia dell'Arte et le masque en compagnie de Dario Fo. Il avait conçu un masque sans expression : le masque blanc. Seul le mime, le hochement de tête, pouvait conférer vie ou âme à ce visage figé en carton plâtré. Jacques s'apprêtait à créer une école de théâtre qui devint bientôt un haut lieu de vivante pédagogie. Comme j'aurais aimé être de ses élèves en compagnie du comédien Philippe Avron !

En 1992, Orson Welles avait rencontré à Paris Jack Lang, le ministre de la Culture de l'époque. Il s'agissait, semble-t-il, de trouver une aide financière pour achever le *Don Quichotte* laissé en plan. Lang me voulait du bien depuis le Goncourt. Grâce à un de ses collaborateurs, je lui glissai une nouvelle, *Le Carlin*, que dans ma folie j'aurais souhaité voir adaptée par Welles. Welles ! Monsieur Arkadin ! Je m'étais faufilé, moi aussi, dans le labyrinthe en noir et blanc de son imagination multipliée par les mille recoins rusés de sa merveilleuse folie créatrice. C'étaient les plafonds de l'âme qu'il filmait ! J'avais défilé avec les pénitents du film au rythme des tambours et des flamencos funèbres du vendredi-saint. Souvenir, sans doute, de mes lointaines origines. Qui enterrait-on ? Était-ce moi ? Chance incroyable, je fus convoqué à l'Hôtel Ritz où Welles avait été logé, sans doute, par le ministère. Il me reçut parmi une nuée de photographes, en manches de chemise, énorme, cigare au poing comme une arme. Projetant son fameux rire dans la chambre, il me dit en substance qu'il aurait eu plaisir à jouer le personnage dans sa jeunesse lorsqu'il pesait 75 kilos, mais qu'à présent, étant donné son poids, « il était seulement mûr pour la finale ! » En effet, à l'issue de mon texte, le personnage avait pris « l'embonpoint d'une baleine ! » Rires. Puis, plus sérieusement, il reprit : « Mister Goncourt, votre prestidigitateur me plaît bien. Le cinéma est une boîte à créer du subterfuge raffiné en faisant croire à la réalité. La réalité ! La vérité ! Les mots qui fâchent ! ». Rires à nouveau. Il me serra abondamment la main. Cette brève rencontre fut l'une des plus importantes de ma vie d'écrivain, aussi importante que celle d'André Breton dans mes jeunes années. Il suffit d'un quart d'heure pour que s'opère la redoutable magie, celle qui vous change en statue de sel avant de vous projeter dans une joie sans borne. Là, cette magie avait commencé beaucoup plus tôt, lorsqu'à Lyon j'avais rencontré le citoyen Kane. D'ailleurs, j'ai toujours adoré les prestidigitateurs, les transformistes et les ventriloques. Ils mettent la réalité en bascule grâce à des tours dont ils ont le secret. Je me reconnais assez bien en eux. Quelques-uns de mes personnages

jouent les magiciens et ne sont que d'astucieux manipulateurs. La vraie magie est ailleurs et appartient à la nature. D'agréables romans volontiers naïfs ont d'ailleurs utilisé ce type de magie dans un esprit d'enfance. C'est le cas de Deepak Chopra qui s'est intéressé à Merlin, et, bien sûr, de J. K. Rowling avec la série des *Harry Potter*. Mes personnages ont souvent des contacts privilégiés avec l'invisible sans être pour autant des magiciens. Balthasar Kober rencontre ses parents défunts avec autant de naturel que s'il allait boire une bière au café du coin. C'est qu'à mon sens la réalité est poreuse et qu'il n'est pas besoin de falbalas pour traverser les miroirs. En tout cas, la littérature peut prétendre à cette dimension sans verser dans l'occultisme, approche biaisée que j'ai toujours considérée comme du mauvais goût. Il suffit à Welles du noir et blanc pour créer un redoutable *Macbeth*.

Ratures sur ratures

La réédition de l'ensemble de mes romans aux Éditions Fayard m'amena à tout relire, ne fût-ce que pour corriger les épreuves. En revanche, je m'interdis d'en réécrire la moindre phrase. Il me sembla que c'était une question d'honnêteté vis-à-vis de mes lecteurs et de qui j'avais été. Or cette relecture, souvent après de nombreuses années d'abandon des textes, me permit de mieux appréhender la dynamique générale qui avait soutenu cet énorme travail.

Ce mouvement intérieur, qu'il fût conscient ou inconscient, je l'ai nommé « un infini singulier ». Commencé avec *Le Dieu des mouches* en 1959, peut-être même avec *Sarréra* en 1950, j'ignore quand le parcours de ce petit infini s'achèvera, et tel n'est pas mon souci. Pour l'heure, je tente de comprendre comment ce garçon sans mémoire de mai 1940, puis l'adolescent révolté des années 1950 parvint à écrire, jour après jour, dans le tumulte des affaires profanes, une œuvre qui, a contrario, s'arc-bouta sur une immense bibliothèque et se voulut réparatrice – mais de quoi, ou de qui, sinon d'un moi-même ? Car, au fond, cet océan d'écriture ne fut qu'une péripétie de ratures sur ratures guidée par un récit à mon insu (ou non) métaphorique : l'existence en voyage aveugle vers un être indéfini qui m'incitait, chaque matin, à me remettre à l'heureux et austère ouvrage.

Étrange ouvrage à lâcher des mots, des phrases, pour les reprendre, les malaxer, les retrancher, taillant dans la texture sans toutefois altérer sa musicalité profonde, était-ce un vice, une manie, une entreprise folle et nécessaire ? Se demande-t-on pourquoi l'on respire ? Sans écrire et raturer, l'asphyxie de l'âme aurait fait de moi un mort vivant. C'est sans doute la raison pour laquelle, en voyage, j'écrivais partout, dans les trains, les avions, les chambres d'hôtel. Il ne fallait pas que la vie courante, toute passionnante fût-elle, vint altérer le cours de cette incessante écriture qui dans l'intimité m'appelait.

« Erreur d'optique ! » me souffle Adrien Salvat. Ce que je vivais,

même au plus loin de mon souci de création, était passé au crible et transformé en matière susceptible d'alimenter un récit qui, comme tout récit, était de nature fictive. Fiction sur fiction ! Mais, au vrai, une alchimie s'opérait. Ma chance était d'en ignorer le processus.

Si l'Alexandre du *Dieu des mouches* portait les traits d'un vieux médecin, le docteur Bergier (le père de ma sauvageonne), que j'avais rencontré parmi les ombres avignonaises, sa redoutable intransigeance appartenait à ma mère, telle que, du moins, je la ressentais. Encore mon sentiment était-il faussé par la bile noire de la révolte et ma lecture des gothiques anglais. Le *Melmoth* de Maturin et le *Vathek* préfacé par Mallarmé, en ces années d'apprentissage, veillaient à mes côtés. Mon naïf souci d'une « belle écriture » charriait les forces obscures nées de ma solitude exacerbée et de ma fréquentation de Poe, de Goya et du *Faust* de Murnau.

Un autre médecin, le Wasserfall de *Naissance d'un spectre* allait me guérir de la « chère phrase » au bénéfice d'un récit-témoignage fouillant de son scalpel le personnage d'Hodelkarten et ses hantises. Par un effet de miroir, le récit m'était une distance rusée pour surprendre à pas de loup mes démons les plus intimes. Que ce fût avec l'alibi de l'Allemagne, bientôt et plus tard de la Chine, ou encore du monde arabe, le lieu était toujours, et quoi que j'écrivisse, le creuset de ma conscience que le texte tentait de traduire par petits pleins. Tout artiste ne cesse de solliciter sa Moby Dick et de maquiller sa Bovary.

Néanmoins, quel écrivain pourrait se targuer – s'il le voulait – de n'être que le sujet/objet de son écrit ? Ce petit jeu ne serait rien sans l'adhésion, voire l'adhérence au grand jeu du monde, ce carnaval. Deleuze déclare : « L'écriture est inséparable du devenir : en écrivant on devient-femme, on devient-animal ou végétal, on devient-molécule jusqu'à devenir-imperceptible » (*Cri tique et clinique*). D'où la tentation de devenir-chinois, devenir-allemand, et ne serait-ce que devenir-écrivain.

Et pourquoi écrivain ? Pourquoi pas aventurier en Patagonie, ou moine dans un temple du Tibet ? Parce qu'il me fallait remplir la case de ma mémoire devenue vacante qui s'était changée peu à peu en table d'échecs. L'amnésie inaugurale se voulait enceinte des infinies possibilités de l'ébauche. Pourquoi étais-je celui-là et non pas un autre ? Et pourquoi pas tous les autres ? Ainsi l'écriture me fit l'aventurier et le moine par le pouvoir de la fiction, cette ruse du réel, cette propension à se travestir pour mieux se révéler.

Le sens littéral d'un récit peut amuser (et j'aime raconter des

histoires comme jadis celles de mon Rastapan), mais il ne faudrait pas que l'anecdote divertisse du sens métaphorique, cette vraie façade que d'autres prennent pour une arrière-boutique. La fiction littéraire n'est pas le réel, pas plus que la pipe de Magritte, mais selon la formule de Fondane, elle est un excellent conducteur du réel. De ce fait, la critique est anagogique ou n'est que bavardage et historicisme.

Ici, aux Hayes, à la frontière de la forêt de Rambouillet, nous ne cessons par l'écriture de convoquer des ombres vives. Ma compagne partage ses heures de travail en compagnie du poète Giambattista Marino (dit le Cavalier Marin) et de son *Adonis* auquel elle a consacré un livre essentiel pour la compréhension du baroque. Il me semble que ce travail analytique débouchant sur une synthèse est un bon exemple de ce que j'entends par « critique anagogique ». Pourtant, Marino durant longtemps et jusqu'à elle, fut considéré comme un poète charmant peut-être, mais sans profondeur. Or le sous-titre de *La scène de l'écriture* est *Essai sur la poésie philosophique du Cavalier Marin (1569-1625)*. En cette optique, « le discours premier n'est plus qu'un prétexte qui donne le change, même s'il entretient avec son homologue figuré une relation constante par le biais des ponts analogiques. Ce discours second, il faut se donner les moyens exégétiques adéquats pour y avoir accès ». Dans ses *Structures anthropologiques* que je lisais en 1960, Gilbert Durand concluait : « C'est finalement le sens figuré qui seul est significatif, le soi-disant sens propre n'étant qu'un cas particulier et mesquin. »

Or, si je considère mes cinquante ans de création romanesque, ce qui apparaît superficiellement est un ensemble de récits plus ou moins parodiques partagés entre quatre domaines : le domaine européen, le domaine anglo-saxon, le domaine chinois et le domaine méditerranéen. Ce pseudo-babélisme est, en fait, une théâtralité résumée à ce que Mikhaïl Bakhtine appelle le « chronotope », soit l'espace-temps de tel récit à la recherche souvent aléatoire non de sa résolution, mais de la préhension sans cesse repoussée, remodelée, de l'origine qui l'a fait naître – chez moi, le blanc de l'amnésie sur lequel tracer des lignes, des signes où ressusciter une présence, celle d'une enfance perdue, de son ombre ou de son jeu.

Le parcours chinois, arabe, germanique ou anglo-saxon n'est qu'un leurre. Il ne s'agit que du discours premier, récréatif je veux bien, mais support d'un autre dit : le discours second, métaphorique, en prise directe plus ou moins compliquée avec l'écrivain en suspens sur le fil tendu de son récit, tandis que ce dernier s'écrit grâce au subterfuge (ou non) d'une anecdote, de personnages, de réflexions, surcroît du monde venu s'inviter dans la forme – ce que Mallarmé

appelait la « mimique ».

Il est vraisemblable que le roman picaresque ou le roman dit initiatique ne soient pas autre chose que le parcours du récit se reflétant dans un personnage changé en miroir-sorcière : un Balthasar Kober, un singe Souen ou un Li Tiphang. Identifications imaginaires, ils n'en incarnent pas moins des figures vives, au-delà du semblant de toute fiction. Ils en appellent au lecteur, ce double nécessaire à l'auteur parce qu'il représente l'autre pénétrant par douce effraction dans l'intime, et partageant non pas tant son histoire que son rythme, son haleine, épousant durant un temps sa voix, ressentant le langage d'en-dessous, là où peut se révéler un « Gai-Savoir ».

Car, bien entendu, s'il est une métaphysique concevable, elle ne peut être que dans la fable. Le witz, le coq à l'âne, le paradoxe, le rébus et, en général, l'asinité me paraissent de riche compagnie. L'humour est un regard de biais porté sur le monde, sur les autres, mais surtout sur soi-même. Le non-sens peut être la voie du sens, hors de l'encombrement vaniteux des significations et des lourdes évidences. Le non-sens révolutionne la pensée, la provoque, l'épure, lui apprenant l'humilité du sens – le sens qui, foncièrement, est absence.

Une réalité transfigurée

Dans *Le Singe égal du ciel*, l'espiègle Souen défiait le Bouddha, les entités célestes et infernales, et même ses propres pouvoirs, avant, dénudé, de recouvrer la paix intérieure. Dans *La Chevauchée du vent*, le jeune Wang recherchait son ennemi à travers les mille illusions qui l'empêchaient de comprendre qu'il s'agissait de lui-même. Dans *Les Tribulations héroïques de Balthasar Kober*, un jeune orphelin bègue traversait une Allemagne en proie au dualisme religieux avant de retrouver sa voie et sa voix dans une liberté reconquise par l'amour que, sans le savoir, il avait partout recherché. Avec *L'Énigme du Vatican*, nous nous immiscions dans l'esprit d'un chrétien du ^{1er} siècle harcelé par le paganisme et les hérésies, mais qui finalement trouvait la paix dans le retrait de toute croyance. Dans *Les Obsèques prodigieuses d'Abraham Radjec*, ce fut la rencontre fraternelle avec le monde yiddish, la question fondamentale de la Loi et des Écritures. Toutes ces descentes dans les enfers, toutes ces errances dans le magma, toutes ces escalades vers les sommets, les ai-je vécues en même temps que mes héros ? Il me semble que la matière de l'écriture adoptée témoigne d'une humble mais réelle aventure intérieure. Ce sont les récits d'états de conscience transposés. Il ne s'agit plus seulement du langage anecdotique mais d'un essai de silence piégé où la matière du rêve se prend à coïncider avec une réalité transfigurée. Tout art vécu tend vers l'anamnèse.

Éduqué dès mon adolescence par les mythes gréco-latins et judéo-chrétiens, forgé par mes nombreux séjours en Extrême-Orient et ma fréquentation de grands esprits tels que Gaston Bachelard, Henry Corbin, René Alleau, Mircea Eliade, Emmanuel Levinas ou Marie-Madeleine Davy, j'ai naturellement calqué la démarche de mon imagination et de ma sensibilité sur le schéma de la réalisation intérieure, mais ce fut aussi à travers une rébellion constante contre toute forme suspecte de traditionalisme, d'ésotérisme ou de religiosité déterminée. André Breton, Georges Bataille, à la suite de Rimbaud et de Lautréamont, m'avaient profondément marqué. Très jeune, j'associais la révolution permanente au théâtre des esprits.

En 1953, bien avant d'avoir remis le manuscrit du *Dieu des mouches*, Louis Guiral, l'ami de Picton, avait eu l'excessive gentillesse de faire lire à Bernard Grasset une de mes nouvelles. Intimidé, j'avais été poussé jusqu'au café à l'angle du Boulevard Saint-Germain et de la rue des Saints-Pères dans lequel, dans un coin retiré, le vieil éditeur jouait aux échecs en compagnie de Guiral. Ce dernier me présenta. « Ah, c'est toi ! » fit Grasset en levant à peine le nez de son jeu. Et il ajouta sans rire : « Tu es con, mais tu sais écrire ! » Mes vingt-deux ans ont-ils été plus vexés qu'honorés par cette double assertion ?

Aujourd'hui, tout compte à peu près fait, je pense qu'il avait raison. Malgré l'amitié généreuse que me portèrent mes éditeurs, en particulier Christian Bourgois, André Balland, Bernard de Fallois et Claude Durand, je n'ai pas su ou pas voulu me mêler au monde littéraire parisien, ce qui a sans doute été perçu comme un signe de grande sottise ou d'orgueil insensé. Pas de cocktails, pas d'invitation de critiques, pas de meetings politico-artistiques ! La médiatisation m'a toujours fait horreur. Elle va presque toujours à l'encontre de l'information. Lorsque j'étais invité aux émissions télévisées, en particulier celles de Bernard Pivot, je demeurais volontiers muet.

J'aurais dû me rapprocher de *Tel Quel*, monter sur un tonneau aux côtés de Sartre, fréquenter le Flore et les Deux-Magots. Oui, j'étais vraiment peu rusé et plus con encore que Bernard Grasset ne le pensait. Et dois-je l'avouer ? Mon retrait préserva mon œuvre puisque, contrairement à la mode, je m'obstine à l'appeler ainsi, non par suffisance mais parce que je m'honore d'être un ouvrier, selon le beau mot des compagnons, mes amis. D'ailleurs, quand pour moi la fin du monde arrivera, comme cet homme apprenant l'issue et qui continuait à jouer aux quilles, sans plus me soucier de la volatilité de mon moi, je continuerai à dessiner et à écrire. C'est ma façon d'aimer, sans doute, et de communier au silence.

Quelques mois avant son décès, je me retrouvai avec Christian Bourgois à l'inauguration de l'exposition Samuel Beckett au Centre Pompidou, en mars 2007. À l'écart, nous évoquâmes les romans de notre ami commun Michel Bernard qui discrètement, trois ans plus tôt, nous avait quittés. Une chaîne d'amitié se mettait en place parmi les ombres, à l'abri des œuvres que Christian avait défendues toute sa vie. Il me plaît que les cendres de cet homme sobre et attentif soient dispersées à l'Institut « Mémoires de l'Édition Contemporaine » (IMEC) à l'Abbaye d'Ardenne, là où tant d'œuvres reposent en attendant que d'amoureux chercheurs les étudient ; et il me plaît surtout que le souhait de notre ami fût que ses cendres soient mêlées aux légumes du potager.

PERSPECTIVE 2

LE MIROIR-SORCIÈRE

Que regarde le reflet ?

« Glissez, mortels ! N'appuyez pas ! ». Ce sage conseil d'Hermès (toujours lui !) m'arrête au bord d'éventuelles divagations. L'œuvre n'a nul besoin de celui qui, au fur et à mesure de sa parution, en fut expulsé. En revanche, d'autres souvenirs viennent me solliciter comme durant les nuits d'insomnie, images toujours vives au plus profond de la mémoire. La chronologie est une perspective erronée. On peut dire aussi, comme l'écrit Hubert Haddad, que « la vie est une succession de figures fractales qui s'ordonnent en destinée ». Destinée ? Figures ? Proust prétendait que la réalité ne se forme que dans la mémoire. La pensée est un va-et-vient furtif. En rédigeant son autobiographie, on tente d'ordonner son existence, mais cet ordre est un faux. Dans le miroir, on regarde le reflet ; mais que regarde le reflet ? Me relisant, la tentation me vient de tout réécrire en parlant davantage de mes sensations, de mes errements, de mes erreurs, de mes ratages et ratures de vie. Comme Dostoïevski, je devrais avouer « que je suis un enfant du siècle de l'incroyance et du doute. Combien me bouscule cette soif de foi d'autant plus puissante que les arguments contraires sont plus intenses ».

Et d'abord, souvent, je pense à cette aube blême où mon père vint à mourir. J'étais là, blotti dans une bergère, les genoux au menton, écoutant la rauque respiration s'espacer de plus en plus, et moi, comme si c'était possible, tentant de recueillir en moi-même le souffle ultime pour le sauvegarder des ténèbres. Lorsque cet homme bon et qui m'avait tendrement aimé cessa de vivre, il me parut dans ma détresse avoir reçu je ne sais quelle communion. Je regagnai ma chambre comme un fidèle emportant un sacrement avec lui, et toujours, toujours, depuis ce jour il me sembla que la présence de mon père m'accompagnait doucement, sans heurt, et que c'est lui qui me permit, malgré mon inaptitude technique, de réussir dans les affaires comme il l'eût fait lui-même.

D'ailleurs, des faits curieux confirmèrent cette impression. Quelques jours après l'annonce du Goncourt, je fus invité à la librairie le Furet du Nord à Lille. En sortant de voiture, je tombai

lourdement sur le pavé et me déboîtai l'épaule. Curieusement, j'en ressentis une véritable exaltation. Le lendemain, à Paris, j'allai chez le premier médecin venu, que je trouvai à côté de la place des Ternes où nous habitions. Hasard merveilleux, c'était l'adresse du bureau où mon père avait travaillé pendant la guerre !

Autre fait étrange : Marie-France, ma compagne, lors de ses calculs pour les nécessités de la Sécurité Sociale, s'aperçut que la date de mon accident coïncidait exactement au jour où je devenais plus âgé que mon père ! Et l'accident avait eu lieu à Lille où il avait fait ses études d'ingénieur aux Arts et Métiers ! De plus, notre appartement de la place des Ternes, que nous avions obtenu par une suite de circonstances inattendues, se trouvait exactement à égale distance de la rue des Acacias où il avait vécu pendant la guerre, et de son bureau de la rue Daru ! Peut-on croire à des coïncidences ? Par égard pour la mémoire de mon père, et afin de ne pas tomber dans la superstition, je ne révèle ces curiosités que comme un élément de fiction ou de sur-réalité complémentaires.

Les années qui suivirent le décès de mon père furent d'autant plus difficiles que le textile français entra dans une crise sérieuse. Je dus me rabattre sur le commerce du matériel d'occasion. Lorsqu'une filature ou un tissage fermait ses portes, je mettais en vente les machines devenues vacantes. Ce dépeçage d'une partie de la clientèle ne me plaisait guère, mais c'était ma seule source de revenus en attendant que les affaires reprennent. J'allais écumer tout le sud-ouest de Castres à Lavelanet en passant par Mazamet. Me levant tous les jours à 6 heures, je n'avais que le début de la nuit pour me mettre à ma table de travail. Heureusement, les clients avaient bien connu mon père et m'encouragèrent avec beaucoup de compréhension. Le dimanche, je me précipitais à Toulouse où existait un ciné-club et où je me liai d'amitié avec quelques jeunes gens attirés comme moi par les films anciens. Parmi eux se trouvait Lucien Polastron, le futur historien de *Livres en feu* sur la destruction sans fin des bibliothèques. Néanmoins, je tiens cette période pour une interminable traversée d'un désert. Je parvins à m'en libérer grâce aux Établissements Gaudino dont j'ai déjà parlé, en créant un réseau européen de prospection qui m'entraîna jusqu'en Allemagne et en Italie, mais ce n'était guère l'existence dont j'avais rêvé.

Raymond Federman

En 1963, l'écrivain Raymond Federman et sa petite famille (Erika et 4 enfants !), tout droit arrivés des États-Unis, vinrent passer quelques jours à Bellerive, le castelet où, après avoir quitté Labastide, nous habitions non loin de Castres. Rescapé de la sinistre rafle du Vel' d'Hiv de juillet 1942 grâce à sa mère qui l'avait caché dans un débarras, Raymond avait écrit son premier poème dans une tranchée en Corée en 1952, avait fait ses études à l'Université de Columbia sous la direction de mon ami Judd Hubert, et venait de soutenir sa thèse sur Beckett.

Nous avons beaucoup parlé de la face noire de nos enfances puisque nous avions l'un et l'autre un grand malheur à digérer – sans romantisme. On ne naît pas d'un placard ou d'un fossé pour admettre le faux-semblant ou le larmoiement. D'ailleurs, j'étais fin saoul, enivré par la joie de recevoir un intellectuel américain et sa famille, de sortir un peu des machines textiles et des palabres commerciales.

Nous avons été dîner sur une terrasse dominant l'Agout, la rivière de Castres. Délicieuse soirée. Tard dans la nuit, j'ai lu un texte qui avait pris la forme d'une pièce de théâtre, et qui plus tard allait devenir un roman, *Le Fils de Babel*. Après la lecture, je me suis endormi, étendu sur la table de la cuisine. C'est Raymond qui, au matin, est venu ouvrir à ma compagne de l'époque qui revenait de Venise.

Nous allions y retourner tous ensemble quelques semaines plus tard. En attendant, je devais me rendre à Bruxelles. Dans le petit train entre l'aéroport et le centre-ville de la capitale belge, une jeune Américaine assise en face de moi engagea la conversation. À l'arrivée, au moment de nous séparer, elle m'annonça qu'elle allait se rendre dans le Midi de la France. Deux jours plus tard, je revins à Bellerive, retrouvai les Federman... et l'étrangère de Bruxelles ! C'était chez moi qu'elle venait, invitée par Erika, l'épouse de Raymond ! Trouble dans les aubains ! Cette Gladys était belle à affoler le diable. Elle vint en Italie avec toute la troupe, Erika en

tête, et commença à acheter des toiles à tous les peintres vénitiens que nous rencontrions. J'appris plus tard qu'elle s'était mariée avec un milliardaire et avait créé une fondation à l'instar de Peggy Guggenheim.

Ezra Pound à Venise

Par la suite, je suis souvent allé à Venise, mais surtout, en 1964, prospectant le textile du Veneto, j'y ai habité durant de nombreux mois. Je logeai à la Casa Frollo dans l'île de la Giudecca. J'avais principalement noué d'amicales relations avec le peintre Vittorio Basaglia et le musicien Luigi Nono. Le premier travaillait à un vaste tableau intitulé *le Chevalier et la mort* inspiré par la gravure de Dürer. Le second venait d'achever la *Fabbrica illuminata* qui devait asseoir sa renommée internationale. Ils étaient membres du parti communiste et en dehors de leur travail en atelier militaient contre la guerre au Viêt-Nam dans laquelle les Américains venaient de s'engager. Lors d'une manifestation, je les accompagnais pour jeter des encriers sur les murs du consulat américain de Milan. On utilise l'encre comme on peut !

Or, je savais que Dominique de Roux et Michel Beaujour préparaient en France un cahier de l'Herne sur le grand poète américain Ezra Pound. Ce dernier vivant à Venise, Basaglia et Nono l'évoquaient avec colère parce qu'il avait milité à la radio italienne en faveur du fascisme et de Mussolini, et contre les Juifs. Nos discussions à ce sujet étaient vives dans la mesure où, bien qu'étant rigoureusement opposé à toute forme d'antisémitisme, je défendais la formidable modernité des écrits de Pound, ce que mes deux amis refusaient d'admettre.

Ce parti-pris de la part d'artistes intelligents me troublait. Certes, pour eux, la forme des *Cantos* était neuve, mais elle appuyait l'avenir sur le passé. Les références, voire les collages, allaient de Confucius aux troubadours, de Dante à l'Égypte pharaonique, et selon eux n'ouvraient sur aucune pensée révolutionnaire. Pound n'aurait appris le chinois que pour magnifier l'impérialisme et le mandarinat. Je rétorquais que le fameux *Canto XLV* stigmatisait le rôle néfaste de la finance et la perversion de l'économie, ce qui aurait dû leur plaire. Je leur parlais de ses relations épistolaires avec Joyce au moment de l'écriture d'*Ulysse*, et plus tard à Paris chez Sylvia Beach. « Peut-être, me répondaient-ils, mais il fut un

antisémite enragé. Il fallait l'entendre à la radio ! D'ailleurs, Joyce a déclaré que les *Cantos* étaient un sommet mais malheureusement aussi un gouffre ».

Ainsi se passaient nos rencontres, soit dans le délicieux jardin couvert du restaurant Montin, soit en déambulant d'un bistro à un autre, l'*umbra* brûlante ou la *cina calda* nous réchauffant du brouillard givrant qui, cette année-là, transformait les passants en fantômes. J'ajouterai que lorsque le premier cahier de l'Herne dédié à Pound parut, la plupart des intellectuels parisiens eurent la même réaction que mes amis vénitiens, d'autant que Dominique de Roux était fallacieusement suspecté de « fascisme », depuis qu'il avait publié les deux cahiers Céline. Il en irait d'ailleurs de même lors du cahier réservé à Borges !

Il est vrai que Dominique aimait se jouer de la mode « gauchisante » et qu'il ne ménagea pas ses flèches lorsque je participai au journal *Politique Hebdo*. Telle est la difficulté pour un esprit libre : il est toujours attaqué par un bord ou par un autre. Ce qu'on oublie toujours chez Pound, c'est le sens de l'humour et du jeu. Pour marier comme il le fit toutes les langues et tous les dialectes, même les idéogrammes et les hiéroglyphes, oui, il faut évidemment un sacré sens de l'humour. Un humour intellectuel rongé par un instinct poétique coincé entre érudition et mystère du verbe.

Quant à la hargne des onze *Canti Pisani* écrits en prison et en asile psychiatrique – mais s'agit-il de hargne, ou plutôt d'une expulsion des mots criés par rage ? – poésie de fin du monde, toute expression en ruine, à laquelle participent, pêle-mêle, les décombres calcinés des autres *Cantos*. Ce qui, à mon sens, irrigue ce magma, c'est qu'il est en larmes. Lévinas ne tentait-il pas de réhabiliter les larmes comme « défaillance de l'être tombant en humanité » ? Non pas rachat mais recouvrance.

Le petit Raymond, dans son placard, tandis que ses parents étaient embarqués pour la mort n'avait pas à accepter les pleurs de ce vieux monsieur qui, quelques années plus tôt, stigmatisait publiquement les juifs. Moi non plus, bien qu'à un degré différent. Je me souviens du jour où, revenant de l'école de Thury-Harcourt (Calvados) où nous nous étions réfugiés, je demandai à ma mère ce que signifiait « être baptisé au sécateur », phrase que les élèves me lançaient en guise de sottise invective. Ma mère me prit par la main, furibonde, m'entraîna dans le bureau du directeur de l'école, et lui annonça que nous quitterions le village dès le lendemain. Cet homme, lecteur de Brasillach et de *Je suis partout*, n'avait-il pas fait

courir le bruit auprès des enfants que nous étions juifs parce que ma mère se prénomma Rachel !

Ah, ce prénom que son père lui avait donné en souvenir de cette Rachel Karamané qu'il avait aimée en Chine, il a collé à notre peau durant toute la guerre, nous obligeant à nous terroriser dans un petit village du Forez – à tel point que je finissais par croire que j'étais juif et que ma mère me l'avait caché ! Or, dans les faits, il n'y avait aucune raison pour que les Allemands ou la Milice nous surveillent, mais Rachel était persuadée que son prénom la rendait suspecte. Pour elle, c'était devenu une véritable obsession.

Les Français et d'ailleurs, plus gravement encore, les Européens de cette époque-là avaient été abreuvés par une propagande antisémite abominable. Parmi ses auteurs se trouvaient des intellectuels et écrivains de valeur comme Céline et Pound. L'antisémitisme est une maladie de l'esprit qui se niche dans des cerveaux apparemment lucides, brusquement troublés, corrompus par une faille nauséabonde. Néanmoins, Federman devenu universitaire et ami de Samuel Beckett a salué la modernité des *Cantos*, dont l'influence sur la poésie anglo-saxonne demeure considérable. Il faut pouvoir lire et étudier un écrivain ou un artiste malgré ses errances politiques. A-t-on rejeté Picasso parce qu'il s'était trompé sur Staline ? Et que dire d'Aragon ? Certes, ce n'est pas une excuse, mais il faut replacer de telles positions regrettables dans leur contexte historique, en se souvenant que l'histoire qui se fait est souvent un leurre.

En fait, ce que j'apprécie chez Pound comme chez Joyce, c'est la dénaturation de l'encyclopédisme et le détournement du parcours mythologique. Les deux se promènent bras dessus bras dessous avec Ulysse comme marins en goguette, partagés entre le large et le bordel du port. L'océan, c'est la culture universelle et tout ce qu'on peut faire avec, prostituée à déflorer et à revirginiser sans cesse. Comme l'écrivait, je crois, Hubert Haddad : « Ces deux-là ont hébergé les putains à Eleusis ». Et Mircea Eliade, un soir, de me dire : « À force de courir sur de longs chemins, le mythe finit toujours par avoir les pieds sales ».

Mircea Eliade

C'était à l'issue d'une soirée que, rédacteur en chef de la revue *Villard de Honnecourt*, j'avais organisée à la Tour Eiffel en l'honneur de Mircea Eliade. Il avait lu un texte de lui sur l'initiation, comme englouti dans son papier, ses lunettes de myope retombant sur le nez, et c'était ainsi qu'il donnait ses cours à l'Université de Chicago, lui le plus grand historien des religions depuis Frazer, si fragile, si effacé, et que dans un silence recueilli, on écoutait raconter l'univers des mythes depuis l'âge des parois peintes jusqu'à nos jours.

Après la conférence, je le ramenai dans ma petite voiture place Charles-Dullin où il avait un pied-à-terre. Nous y venions, Marie-France et moi, lorsque le couple Eliade séjournait à Paris. Ils nous accueillaient avec une simplicité et une générosité qui auraient pu faire croire que nous étions les personnalités et qu'ils étaient fort honorés de nous recevoir ! À la naissance de notre fils, outre une petite croix superbement émaillée, ils lui avaient offert un petit clown dont le ballon rouge servait de lampe de chevet. Et devant tant de gentillesse, j'étais souvent paralysé.

Lors d'un dîner à Meudon chez Antoine Faivre, je n'osais mêler mes propos à ceux de ces éminents professeurs qui, pourtant, m'accordaient leur amitié. J'étais un autodidacte, après tout ! Eliade, ce soir-là, compara mon silence au sien lorsqu'il avait partagé un thé avec Heidegger. « Je ne savais par quel bout le prendre. » Or, moi je sais bien ce que j'aurais dit, et par exemple que je n'aimais pas le concept d'*homo religiosus*, ni celui de sacré qui, dans les milieux qui se voulaient « traditionnels », étaient devenus les compléments de la fameuse phrase faussement attribuée à Malraux : « Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas ». Le romancier de la *Condition humaine* se demandait plutôt que faire d'une âme s'il n'existe pas de Dieu.

À bien y réfléchir, c'était peut-être ce qu'Eliade se demandait aussi en étudiant les religions non pas en religieux mais en historien. Il traquait le fond mythique du fait spirituel en sa phase

originelle. Et combien j'étais plus intéressé par sa recherche lorsqu'il étudiait le chamanisme, le yoga ou l'alchimie, en ces lieux incernables où ne sévit aucune église mais où l'on tente de retourner aux racines de l'être !

Quant au romancier Eliade, l'auteur de *Noces au paradis* et du *Roman de l'adolescent myope*, il savait combien nous étions proches. Grand observateur de Joyce, il jouait avec le temps, avec les perspectives, la durée du récit étant libérée de la chronologie. Le temps du roman s'apparente au temps du mythe, sans quoi le langage demeure une procession inerte de banalités.

Wojciech J. Has

Mon séjour polonais en 1988 pour le tournage des *Tribulations héroïques de Balthasar Kober* m'a profondément marqué. D'abord, mes relations avec Wojciech J. Has, le réalisateur, furent empreintes d'une généreuse confiance créatrice. L'anecdote picaresque de mon roman lui plaisait, mais il s'intéressait plus encore à la dimension onirique de ce récit où mon jeune héros côtoie familièrement les anges et les disparus avec une naïveté enjouée. Dans le film, le tragique ne se faufile que par surprise, au détour de longs panoramiques d'une surprenante beauté. Le jeune comédien qui interprétait Balthasar était tout droit sorti de mon histoire, à tel point qu'il m'arrivait de penser avec humour qu'il s'était incarné au sortir de mon rêve. Rosa, la jeune bohémienne dont il s'éprend, avait la délicatesse de ces fleurs mouillées par l'aube au printemps. Quant à Cammerschulze (Michael Lonsdale), il portait sur le dos le lourd manteau en peaux de loup et de renard, vêtue de la maîtrise alchimique.

Has avait trouvé dans mon récit le moyen d'opposer le carcan suspicieux des églises catholique et luthérienne à la liberté d'esprit des Galopins, compagnons comédiens sur les routes de l'espérance. Dans *La Clepsydre*, il avait montré son amour pour le hassidisme. Là, il engageait une réflexion sur la Shoah à travers les vicissitudes de Balthasar sur les routes allemandes du XVI^e siècle. À cette époque, en Pologne, c'était encore risqué, à tel point que les représentants de l'église romaine interdirent la publication de la traduction de mon livre pour « atteinte aux bonnes mœurs et occultisme suspect ». Ce qui n'empêcha pas le film de recevoir le Prix du cinéma de la ville de Gdańsk !

Georges Perec

Pendant les répit de tournage, j'allais me recueillir dans le cimetière juif de Lodz que l'on avait été obligé d'entourer de fils barbelés (quel symbole !) car des familles catholiques venaient s'emparer du marbre des tombes pour en effacer les inscriptions et les réutiliser à leur profit ! Il est vrai que durant la guerre les mêmes pierres tombales avaient servi à paver les routes !

J'étais parfois accompagné dans ce cimetière aux herbes hautes par Michael Lonsdale et par la dernière compagne de Georges Perec, décédé six ans plus tôt. Nous avons beaucoup évoqué cette figure déjà devenue mythique. Chez Balland, en 1979, j'avais rencontré cet homme d'une vive intelligence au visage de clown à la parution de son *Cabinet d'amateur* dans la collection *L'Instant romanesque* où je venais moi-même de publier le *Train immobile*.

Nous avons échangé autour de la collection Raffke qu'il avait décrite en référence aux grands tableaux d'expositions particulières de l'École hollandaise et, surtout celui du peintre Guillaume van Haecht qui avait copié l'ensemble des œuvres de la collection de Corneille van der Geest en les regroupant sur une seule immense toile. Perec se passionnait pour les mises en abyme que le peintre avait introduites dans cette composition. De là, nous en vîmes à parler du Baltrusaitis des miroirs et des anamorphoses. Nous partagions le même intérêt pour le baroque et ses charades. Ainsi s'écoulèrent quelques heures de la matinée, et à mon grand regret, je ne devais plus jamais le revoir.

Or, dans ce cimetière de Lodz, évoquant sa mémoire, il m'apparaissait que son œuvre dépassait de loin les travaux de l'OULIPO en s'enracinant dans la terre polonaise dont il avait fait, à son insu ou non, paradoxalement sa terre d'exil. C'est la chambre introuvable des *Lieux où j'ai dormi*. Quant à l'origine marrane des Peretz ou Peres qu'il revendique, elle ouvre un intéressant chapitre de son œuvre fondé sur des légendes chrétiennes, comme si, pour Perec, la judéité cachée sous le baptême était la signature de la perte, une sorte d'amnésie d'identité. Certes, il ne se sent pas

catholique puisque, de quelque manière, ce masque lui fut imposé afin de le dissimuler, enfant, au regard de la police allemande, mais il joue de sa « conversion » comme si elle lui avait apporté un trouble existentiel nécessaire à sa véritable origine : l'écriture. Et encore ce sera, pour une part, une écriture ludique. L'éclipse du e dans *La disparition* correspond à la crise identitaire d'Anton Voyl son personnage, dont il convient de « voyaliser » le nom. « Il y avait un manquant. » Parvenir à rédiger un récit entier sans ce manquant est le moyen d'enlever son dard à la mort.

Je note qu'a existé chez James Joyce le même antagonisme créateur entre le vieux christianisme irlandais et le judaïsme. Bloom est exilé de sa langue (laquelle ? d'avant Babel ?). Dans la section « Cyclops » de l'*Ulysse*, la parole du Verbe, christique, se retrouve sur les lèvres de Bloom identifié comme pseudo-messie que le Citoyen veut crucifier. D'ailleurs, l'intérêt puissant porté par Joyce à Dante marque de son empreinte le monologue de Molly, la « Rosa sempiterna », juive par sa mère, et qui dira « yes-yes » au Père par l'intermédiaire de l'« ange » Bloom – obscénité, blasphème inconcevable pour un Juif.

Emmanuel Lévinas

En 1995, tandis que je travaillais avec Michaël Lévinas sur le livret de *Go-Gol*, l'opéra tiré du *Manteau* de Gogol, je rencontrai ses parents lors d'une répétition. Ils étaient là tous les deux assis côte à côte sur un banc, parlant entre eux ce qui me parut être le yiddish. Emmanuel et son épouse ressemblaient à deux spectres engoncés dans des manteaux trop grands pour eux. Je pensai alors à cette conférence du philosophe, qu'il avait prononcée à la Sorbonne en 1975, je crois, dans laquelle il évoquait la vie humaine comme un « cacher », un « habiller », la mort étant l'écart irrémédiable, le « sans réponse » qui « déshabille » à jamais. Là, sur ce banc, il n'était plus le penseur mais l'être humain paradoxalement dénudé par ce manteau noir. Son beau visage était déjà un masque absorbé par l'ombre. Et, en effet, quelques mois plus tard, Raïssa Lévinas s'éteignait, suivie quelques semaines après par son mari. Michaël en fut profondément affecté.

Il m'avait choisi pour librettiste à la suite de la lecture de mon *Fils de Babel*. Esprit prompt et créateur, pianiste de haute volée, compositeur à la pointe de la modernité musicale, il prit mon adaptation de Gogol et la dépeça au gré de son inspiration. Il n'en resta que quelques cris mêlés à un flot électronique mis au point à l'Ircam. Et moi, en écoutant l'ensemble, j'entendais un rapport entre cette architecture sonore et les commentaires autour du Talmud.

Certes, je ne prenais pas l'Ircam pour une yéchiva, mais je sentais dans cet opéra, comme en d'autres œuvres de Michaël, un singulier accord avec le débat, le *pilpoul*, comme s'il s'agissait du renouveau incessant de l'organisation du son par l'intelligence. Paradoxe de toute écriture : c'est le faire dans le défaire, du silence dans le récit. Blanchot parlait de l'écriture vouée à « frayer avec l'effrayant » jusqu'à la « joie ravageante », attrait compulsif du vide, l'art colmatant la peur en sa fonction exorciste. Danse sur la béance malgré les chaussures de plomb.

Et là, je reprends volontiers l'expérience « primitive » de l'enfant seul dans son lit entendant la rumeur des vivants au creux du

silence, telle que la raconte Emmanuel Lévinas. Ce « bruissement » que j'ai connu, le matin, à Venise, au moment où les domestiques rangent et font tinter les assiettes laissées durant la nuit sur les tables de la cour, au bas de la chambre où je somnole. Mais loin d'être effrayant, cet entre- deux entre vide et recouvrance me fut toujours un cocon où des fragments natifs de création se préparaient en l'exil du moi.

C'est peut-être en ces aubes que je suis grec plutôt qu'hébreu, coureur de joie et d'harmonie plutôt que de trouble et de perplexité. Pourtant convaincu d'une responsabilité innocente, l'esprit en paix puisque, rebelle, je ne suis otage que de moi-même. Mes personnages et surtout mes hétéronymes font la guerre à ma place, me confrontant par l'écriture au manquant de Perec, à l'altérité de Lévinas, et pourquoi pas, au tout-autre de Blanchot. Pour moi, « il y a » quoi ? Le rapt de l'existence par l'écriture, heureusement balancé par le viol de l'écriture par la révélation. La révélation de l'autre-là, en face de moi malgré la distance, cet ailleurs, à travers le miroir-sorcière de l'autre-écrit sur le papier, puis lu par d'autres encore à la recherche d'un sens. Rôle du lecteur, ici, s'il ne s'évapore pas dans la distraction.

Telle est, me semble-t-il, la marche à travers l'Allemagne – et à travers lui-même – du petit Balthasar en quête d'une parole verticale, alors qu'il avance sur le chemin boueux des dogmes avides de pouvoirs anesthésiants. Quant à mon Abraham Radjec, mort et enterré, il se relève de la tombe pour engager le witz suprême, l'absurdité révélatrice, manger du jambon et des huîtres, frayer avec des putains, et déclarer que la Loi, plutôt que celle révélée à Moïse, est toujours celle du Tout-autre (avec une majuscule, cette fois).

En ce point, il faudrait se tourner vers Koronéos, l'ami de Paul Celan, lorsqu'il pose la question : « Faut-il inventer le réel ? », devinant que nulle invention ne brisera ni la coque, ni le noyau, mais que pour chacun toute la réalité serait à reprendre alors que si peu sera assumé. Une substitution serait-elle possible ? L'art y prétend et c'est un leurre. On l'admet. En revanche, l'interprétation talmudique, selon Lévinas, ne jaillit pas de l'angle nouveau mais de la totalité de la pelote sans cesse agglutinée sur elle-même, le renouvellement n'étant que la somme des références à laquelle s'ajoute modestement, parfois, un Iod.

Après avoir passé toute sa vie à tenter d'extraire la réalité lovée dans le texte sacré, Radjec s'aperçoit de l'inconséquence de sa démarche, l'Infini désarçonnant toute pensée sur l'infini, prisonnière comme elle l'est du fini. Alors il rit. Et grâce à ce rire, parce qu'il est

fou, une faille s'accomplit dans la soumission au fini. Abraham Rajec conquiert sa liberté, mais – paradoxe – il est mort, cette liberté n'appartenant pas aux vivants. Seule la fable pouvait, par naïveté ou par ruse, soulever le voile d'une énigme insaisissable, même pas une idée, rien qu'une trace et quelque chose comme un désir – ce qui n'est pas tout-à-fait rien !

Ainsi pensais-je en marchant dans l'herbe haute du cimetière juif de la ville de Lodz.

Henry Corbin

La liberté d'esprit du germaniste Antoine Faivre, et son immense et particulière érudition, m'avaient séduit, si bien que, comme je l'ai dit, j'acceptai de le suivre dans l'aventure passionnante des Cahiers qu'Albin Michel appela *les Cahiers de l'Hermétisme*. Ce célibataire enjoué était capable de soutenir sa thèse sur Eckartshausen tout en collectionnant les dessins animés en noir et blanc de Félix le Chat. Nous partagions la même passion amusée pour Betty Boop. Sa connaissance approfondie de la pensée ésotérique occidentale l'avait amené à fréquenter des universitaires comme Henry Corbin, Mircea Eliade, Henri-Charles Puech, qu'il fit entrer dans notre comité de lecture. C'est ainsi que je connus ces personnalités qu'autrement je n'aurais jamais fréquentées. J'aurais aimé que René Alleau se joigne à eux, mais ce dernier refusa.

Pour moi qui me défiais de l'ésotérisme trop fréquemment entendu comme un occultisme, je me sentais attiré par l'hermétisme, et particulièrement l'hermétisme alexandrin tel que je l'avais connu par Festugière. J'avais été fasciné par son ouvrage sur le Trismégiste, ainsi que par la préface de Louis Massignon sur l'hermétisme arabe. De là à étudier l'œuvre de Corbin, il n'y avait qu'un pas.

Certes, à première vue, le fait que l'auteur de *En Islam iranien* soit aussi le traducteur de Heidegger, avait de quoi troubler. Or, lors d'un entretien avec Philippe Némó, il s'en était expliqué, affirmant que l'herméneutique, l'art ou la technique du comprendre, ne devait pas seulement découvrir la signification, mais le sens. « Il ne s'agissait pas de prendre Heidegger comme une clef, mais de se servir de la clef dont il s'était lui-même servi. » D'ailleurs, le *ta'wil* arabe correspond assez bien à notre notion d'herméneutique : « Reconduire une chose à sa source, à son archétype ».

Très vite, j'ai compris que, pour l'artiste que j'étais, ce retour à l'origine avait d'autant plus d'importance que j'en avais été violemment séparé. Au-delà de l'événement perdu, c'était l'imaginaire de cette présence enfuie et enfouie qu'il me fallait

recouvrer. Le concept d'« imaginal » cher à Corbin, passage par le haut, ouvrit en moi un état de conscience perméable au *poëin*, ouverture d'un monde transfiguré par le souffle de l'esprit.

Dès lors mon Balthasar pouvait descendre dans une mine de sel qui se révélait être l'enfer pour y lancer un audacieux pari avec le diable. Je pouvais écrire l'aventure du Singe Souen provoquant le Bouddha, l'Empereur de Jade et tous les dragons célestes. Il m'était permis de suivre pas à pas le héros de la *Geste serpentine* en quête, à travers le monde, de la suite d'une histoire qui lui paraît essentielle à la compréhension de sa vie. Bref, je pouvais m'accomplir dans le récit de l'accomplissement de mes personnages, parce que cette fiction appartenait, autant qu'il se pouvait, à la métaphore intime de ma conscience, et donc, pour reprendre le terme de Corbin, de mon approche du « monde imaginal » qui m'était destiné.

Nous étions reçus, Marie-France et moi, dans le luxueux appartement de Loynel d'Estrie, place Furstenberg, en même temps que Stella et Henry Corbin. Ce Loynel était un mythomane de grande classe, amoureux des jeunes gens et les confondant avec les entités célestes. Lors de ces étonnantes soirées, les anges venaient nous servir à table tandis que Sohrevard nous lisait ses poèmes.

Plus sérieusement, nous allions fréquemment assister aux cours d'islamologie de l'École pratique des Hautes Études, et plus tard aux conférences de l'Université Saint-Jean de Jérusalem que Corbin avait fondée, lorsqu'il avait pris sa retraite de l'université. L'homme était un scientifique, mais plus encore un écrivain, souvent un poète. Sa plume ou sa parole mettaient en œuvre des personnages et des mondes atteints d'ébriété spirituelle.

Je lui avais confié l'intérêt que je portais à ses travaux sur l'alchimie arabe, qui venaient compléter mon étude personnelle sur l'alchimie occidentale guidée par René Alleau. J'avais suivi ses cours à l'École pratique des Hautes-Études en 1973 sur *L'Œuvre de la Balance* d'un alchimiste iranien du XIV^e siècle appelé (d'après mes notes) Aydamor Jaldakî. Il eut la grande générosité de sacrifier un peu de son temps pour répondre à mes interrogations. Je lui avouai que je n'étais croyant en aucun Dieu nommé, que j'étais rebelle à toute fondation ecclésiale, et que pourtant mon esprit ou mon âme (allez savoir !) avait soif d'un ailleurs (mais où ?) qui n'était peut-être qu'un dépassement de mon moi, ou de sa fusion dans le mystère qui au creux de la vie m'accompagnait. Le processus alchimique me paraissait une bonne lecture du processus intime de la conscience. Il faut d'ailleurs préciser que les gravures alchimiques par leur jeu chiffré, souvent énigmatique, fascinaient en moi

l'iconologue.

Corbin me parla de *L'Imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn' Arabi*, ouvrage fondamental qu'il avait publié en 1958 et qu'à ma honte je n'avais pas encore lu. Décidément, face à une telle personnalité, j'étais un ignare fasciné. Bien sûr, j'avais le plus grand respect pour Eliade, mais la personne de Corbin communiquait une lumière particulière qui lui venait sans doute d'une très haute sagesse, sans que je sache très bien s'il avait vraiment hérité cette sagesse du shi'isme, ou d'une sorte d'invention fervente qu'il s'était construite à partir de la mystique soufie. Par chance, le professorat l'empêchait de jouer les guides spirituels, mais dans sa voix perceait une autre voix. N'avait-il pas écrit dans la revue *Hic et nunc* : « La parole entre comme un événement pur dans le monde. Elle ne peut jamais être un lieu dans lequel nous nous installons, mais sans cesse nouvelle action » ?

Au vrai, ce qui m'intéressa le plus fut ce moment historique où la pensée juive s'était transformée en multiples rameaux hors de la Torah d'où devaient naître peu à peu le christianisme et l'islam. Corbin s'était longuement attaché à cette étude à travers la communauté de Jérusalem liée à l'apôtre Jacques, en opposition au paulinisme naissant. Il privilégiait la littérature pseudo-clémentine et y ajoutait *L'Évangile de Barnabé* récemment découvert. Cet ensemble avait pour fondement la catéchèse de Simon-Pierre sur le « Vrai Prophète », Adam, directement créé par Dieu, oint par l'Arbre de vie, réapparaissant en Jésus.

Pensée abstruse mais passionnante certes, je me demandais et je me demande encore ce qui, en elle, pouvait bien m'attirer si fort. La gnose me paraissait-elle plus fascinante que la croyance ? En fouillant les vieux textes, une vérité cachée pouvait-elle, quelque jour, m'apparaître ? Ou tout cela n'était-il qu'un facétieux conte de fées ?

Marie-Madeleine Davy

En écrivant ces lignes, je m'interroge sur ce que vraiment je recherchais auprès de personnalités telles que Corbin, Eliade, Davy, si profondément attachées à un univers religieux. N'étaient-ils que de beaux et étranges personnages ? Adrien Salvat, qui me ressemble si fort, aurait dit : « La théologie, la métaphysique sont des inventions intellectuelles pour se jouer de notre ignorance. On remplace le mystère par des systèmes d'autant plus compliqués qu'ils recouvrent des questions sans réponse ».

Je m'étais ouvert de ma perplexité auprès de Marie-Madeleine Davy que je rencontrais souvent dans son minuscule appartement de la rue Racine, non loin de l'Odéon. Elle était une curieuse catholique, ancienne religieuse n'ayant pas prononcé ses vœux « parce que je n'en étais pas digne », persuadée qu'au-delà de la Trinité il fallait découvrir la Dêité (celle de Maître Eckhart, je suppose), fidèle de Berdiaev (elle avait gardé le trognon de cigare qu'il avait laissé dans le cendrier avant sa mort), ennemie juré de Gurdjeff, qui avait craché dans sa soupe (au propre et au figuré), admiratrice du moine hindouiste Henri Le Saux, elle parlait en fermant les yeux pour se concentrer, ne dédaignait pas le vin rouge, et portait bon an mal an un complet d'homme du plus beau bleu. J'aimais m'entretenir avec elle dans l'émission *Les Chemins de la Connaissance* sur France Culture dont l'excellent Claude Mettra m'avait demandé d'être, de temps en temps, l'un des animateurs. Chacune de ses interventions était un grand moment de spiritualité hors frontières.

Elle nous avait reçus, Marie-France et moi, dans sa grande demeure familiale à Saint-Clémentin dans les Deux-Sèvres. La maison ressemblait à une immense bibliothèque. Il y avait des livres jusque sur les marches d'escalier. Dans la cuisine à l'ancienne architecture régnait une poule naine qui, lorsque Marie-Madeleine revenait de Paris, lui faisait fête à tel point qu'elle la suivait partout, la nuit dormait à ses côtés, lors des repas montait sur la table et picorait dans son assiette. Elle devait bien avoir cent ans, cette

poule-là ! « Ma meilleure amie ! » précisait Marie-Madeleine en riant. Et elle ajoutait : « Je me demande parfois si elle ne m'a pas été envoyée pour me surveiller ! » Et moi, je pensais que c'était elle la petite poule de la Côte Jeudi dont (paraît-il) me parlait ma grand-mère Ninie Bicoulas !

Mythologies

J'aimais bien le merveilleux chrétien, avec amusement il est vrai. Les saints dont le bourreau tranche la tête qui, guillerette, sautille par trois fois sur le sol en l'honneur de la Trinité, les trois enfants dans la chaudière ou dans le saloir, sainte Eulalie aux seins coupés et qui chante la gloire de Dieu, n'était-ce pas charmant ? Les généalogies angéliques du shi'isme, quant à elles, me procuraient un revigorant vertige. J'imaginais une pyramide de plumes, et c'était les ailes des Trônes, des Dominations, des archanges, des anges et pourquoi pas des chérubins... Oui, mon hétéronyme avait raison, dans ces textes c'était le feu d'artifice de la fiction qui me passionnait. D'ailleurs, n'était-ce pas ce même artifex que je rencontrais en Chine ? Les religions m'étaient une table d'échecs ou de ping-pong où, finalement, je me confrontais avec moi-même.

Si je n'étais jamais allé dans l'Empire du Milieu, j'aurais écrit les mêmes récits « chinois ». Dans *Le retournement du gant*, j'expliquais que j'avais lu Maspéro, Granet, Van Gulik (*La Vie sexuelle dans la Chine ancienne*). Je m'étais défié du Père Wiegler tout en étudiant son ouvrage sur les caractères chinois publié à Taiwan, et m'étais plongé avec bonheur dans le *Tripitaka* de l'édition Chavannes. J'avais lu en anglais *The Yi King* de James Legge publié à Oxford vers 1880, et l'ouvrage de Philastre sur le même *Livre des transformations* des annales du Musée Guimet, puis le livre de Richard Wilhelm traduit par Perrot en 1968. Plus importante encore avait été ma rencontre avec le René Guénon de la *Grande Triade* et le Pierre Grison de *La Lumière et le boisseau*, qui allait me lancer dans l'étude passionnée de la Tien Ti Houei, la société initiatique chinoise. J'avais étudié l'ouvrage de Ward et Stirling *The Hung Society* de 1925 (tiré à 300 exemplaires) que Chou Lin Gin avait si durement critiqué. En 1990, mon malicieux ami Jean Lévi n'avait pas encore écrit ses essais sur Confucius et sur Tchouang-tseu qui, plus tard, m'apportèrent beaucoup.

Finalement, je me sentais aussi à l'aise dans la mythologie chinoise que dans la mythologie judéo-chrétienne ou islamique,

pour la simple raison qu'il s'agissait de mythes, et que les mythes me paraissaient plus éclairants que l'Histoire. Mythe et esprit appartiennent à la même matière insaisissable que seule une poésie épiphanique peut tenter d'exprimer – et encore est-ce par énigme. D'ailleurs, si je porte une respectueuse amitié à l'historien Pierre Nora, c'est que son œuvre étudie la mémoire d'un peuple, et que pour moi mémoire et imagination se conjoignent dans ce recueil vivant d'images qu'est l'imaginaire.

À mes yeux, la narration est libération dans la mesure où elle intrigue, provoque et réveille. Si elle ne fait que distraire, elle n'est qu'un lâcher de ballons. C'est pourquoi je crois profondément à la nécessité d'une écriture à plusieurs étages de lecture, ce que permet le conte. Tout le monde sait qu'un conte ne raconte pas une histoire authentique, mais ce qu'il propose dans le non-dit est plus essentiel que l'anecdote. Il s'agit de symboles, de métaphores, de ruses d'écriture dévoilant ou suggérant sans définir.

J'ai été très longtemps frappé par les contes hassidiques recueillis par Martin Buber. Je ne doute pas de leur influence sur Wojciech Has dans *La Clepsydre* et même dans son adaptation de *Balthasar Kober*. Le maniement du paradoxe jette un trouble salutaire dans l'esprit, l'arrachant à sa gangue de conformisme. Il se peut qu'une grande partie de mon travail relève de ce que l'on appelle aujourd'hui la pensée paradoxale, et que j'appellerais plus volontiers l'éveil paradoxal en référence au sommeil paradoxal où, paraît-il, s'élaborent les rêves.

Le monde à l'envers

En 1979, alors que je venais d'écrire *L'Homme sans nom*, j'eus l'heureuse surprise de recevoir la visite d'un homme que j'admirais particulièrement, le graphiste Massin qui, à cette époque, travaillait pour Hachette. Il avait été le disciple de Maximilien Vox, avait connu *Recherches Graphiques*. Il venait de lire *Le Singe égal du ciel* et *La Geste serpentine*, et me proposa d'écrire et de rassembler des documents autour du thème du *Monde à l'envers* dont il se promettait de bâtir un album à sa façon. Naturellement, je bondis sur la proposition.

Il m'a toujours paru, en effet, que l'être humain était double par nature. Baudelaire écrivait : « Il court à l'Extrême-Orient quand le feu d'artifice se tire au couchant ». C'est une fièvre de l'esprit inhérente à notre capacité de tricher avec l'évidence et de tout mettre en perspective – différence d'avec l'animal que nous demeurons pourtant. J'avais trouvé une formule lors de mes entretiens avec Moreau : « Tandis que le double fait les pieds au mur, l'autre le regarde avec cet indéfinissable sourire un peu grave qui s'appelle le style ». À cet égard, Adrien Salvat renchérissait : « La réalité n'est ni extérieure ni intérieure à l'homme. Elle n'est nulle part, pour la bonne raison que le réel n'a aucune réalité. Le vrai est toujours ailleurs, alors qu'il n'existe qu'un ici. Le jeu de bonneteau qu'est le monde n'est tel que par nos facultés d'illusions. Nous sommes notre propre miroir déformant ».

Mon travail sur le topos du « sens dessus dessous » avait été le moteur du *Fils de Babel*, que j'écrivis bien avant *Les Égarés*. Or ce *Fils de Babel* fut certainement la source de toute une partie de mon œuvre qui devait trouver sa réalisation dans *Dieu, l'univers et madame Berthe*, *Le Manège des fous* et dernièrement dans *Tarabisco*. Certains y ont vu une expression de l'inconscient. Je crois qu'il s'agit surtout d'une illustration du monde à l'envers.

Le diable de *Balthasar Kober* avait montré le bout de son oreille fendue. Là, il entrait de plain-pied dans le bal. Pourquoi ? Parce que l'utopie spirituelle commençait à me peser. Ses circonvolutions

intellectuelles m'avaient intéressé au point de me lasser. Après tout, ce n'était pas le mot qui m'appelait, mais la chose. Et comme le disait Hegel, « le mot tue la chose ». La société, folle comme elle l'était, me paraissait un thème plus nécessaire, sans doute plus urgent, plus prégnant. Or la pratique du naturalisme littéraire ne se posait pas pour moi. J'en aurais été bien incapable ! Il me fallait englober ma description du monde dans ce que Baudelaire aurait appelé un surnaturalisme, utilisant l'onirisme comme la métaphore du réalisme. La télévision se chargeait avec abondance de nous jeter au regard un réel épouvantable ! Fallait-il en rajouter sur ce ton-là ?

La bombe de Hiroshima résonnait encore dans ma tête. Certes, j'avais traversé la guerre d'Indochine et la guerre d'Algérie à pieds secs et l'esprit tourmenté. Ni pour l'une, ni pour l'autre, je n'avais l'âge. Pas assez ou trop tard. Depuis le décès de mon père, j'étais considéré comme soutien de famille. Je ne participais donc aux événements qu'à travers les journaux. Pourtant j'entendais les balles, les obus, les bombes. Les photographes étaient d'impitoyables témoins. Ma mémoire blessée était ravivée par les cris des torturés. L'écriture m'a sauvé de la dérive. D'ailleurs, plus tard, chaque fois qu'un conflit renaissait, que ce soit au Tibet ou en Palestine, du fond des ténèbres les Stukas d'hier revenaient, envoyant leurs giclées de balles explosives sur des populations terrorisées. Au Viêt-Nam on avait lancé du napalm sur des enfants. Les plaies de la Guerre froide étaient à peine cicatrisées que des avions frappaient le World Trade Center à New-York. Au nom d'un dieu politisé, des hommes se faisaient exploser au milieu d'un marché couvert de monde. Et tous ces petits qui mouraient de faim dans le Tiers-monde... Et le sida ! Les tremblements de terre ! Étais-je responsable ? Ma haine du pouvoir naquit de mon impuissance à modifier le cours des événements. Le monde n'était-il qu'une demeure au toit effondré, aux portes arrachées ? La société n'était-elle qu'un labyrinthe suspect où, à chaque détour, on crevait des yeux, on tranchait des mains, on violait ?

Dès lors, le personnage malingre de Césarée dans *Le Fils de Babel* ouvrit la porte à la monstrueuse Madame Berthe. Or je lisais déjà son histoire à Federman le fameux soir de 1963 à Bellerive. Monsieur le comptable en chef y agitait sa badine. Au vrai, ce théâtre-là me tenait au corps depuis Sarréra. Elle avait beau se débattre, la pauvre et chère Antigone, le Créon de papier peint l'emporterait une fois encore à travers la maison aux mille étages d'une Berthe ou d'une Boshbaya indéfiniment répétée – figure outrée de ma mère, sans doute. Il ne resterait au héros falot du *Manège des fous* que d'inventer sa vie, faute de pouvoir la vivre dans

un réel qui lui échappait. Et ici comment ne pas reconnaître le Jean-Paul Baron cerné, à la mort de son père par un textile dévorant, gouverné par Rachel, sa mère, et qui écrivait la nuit faute de ne pas s'appartenir durant le jour ? Massin, en me proposant *Le Monde à l'envers*, ne pouvait deviner l'utilité foncièrement révélatrice pour moi-même de sa démarche.

En accouplant mon vieux tempérament saturnien à mon caractère volontiers olympien, j'avais atteint ce que René Char avait nommé une « sérénité crispée ». Je m'y reconnaissais avec humour. Ainsi la demeure de Madame Berthe devint le cosmos maternel avec feu courant à tous les étages.

Katia Mann

Préparant mon dossier sur Thomas Mann en 1973, je rencontrai Katia Mann à Kilchberg dans un faubourg élégant de Zurich. Sœur du chef d'orchestre Klaus Pringsheim, veuve de Thomas, le « magicien », belle-sœur de Heinrich, le créateur de *L'Ange bleu*, mère des deux faux « jumeaux torrides et géniaux » Erika et Klaus, elle m'apparut à la fois énigmatique, corpulente et féroce, tel un monument issu des légendes germaniques. Elle avait quatre-vingt dix ans et parlait le français avec une grosse voix d'homme.

J'avais fantasmé sur sa photo de 1905 où son regard brûlant, dominateur, annonçait celui d'Erika, la chanteuse, la journaliste engagée, la comédienne, l'aventurière passionnée d'automobile, la Sapho néanmoins amoureuse de l'auteur de *Mephisto*, son frère. Comment ne pas être troublé devant cette vieille grande dame si chargée d'histoires et d'Histoire ? Des souvenirs qui ne m'appartenaient pas remontaient à ma mémoire : Thomas à Venise, Thomas à la radio durant la guerre lançant ses *Appels au peuple allemand*, Thomas à Stockholm (modèle de Chesterfield recevant le Prix Nobel), Thomas et le dodécaphonisme (Adrian Leverkühn et Arnold Schoenberg), Erika et le Moulin à poivre, Erika et l'actrice Pamela Wedekind, Erika et Kurt Weill...

« Je ne suis pas une veuve abusive », déclara la grosse voix. Et brusquement, là, devant le lac de Kilchberg, je pensais à Rachel, ma mère, si différente et pourtant à mes yeux si proche, comme si toutes les mères étaient issues d'une même matrice originelle, les mères de Goethe, celles de Garcia Lorca (« les mères terribles levèrent la tête ») et Berthe, oui ce jour-là elle s'imposa à moi, figure de la Tara noire universelle, à la fois fécondante ou dominatrice selon le regard que l'on ose porter sur elle.

Le thé que je bus en compagnie de Katia Mann était une drogue douce et amère dont la saveur allait durant longtemps me hanter. Et l'on voit par là combien l'idée même de la mère troublait mon esprit car la Tara hindouiste est la bienveillante par excellence. On l'appelle aussi Tara la verte, liée à la nature renaissante et à la

maternité.

Des mères et des Alice

Rachel, ma mère, était une femme malhabile peut-être, trop tournée vers la terre des labours et des morts, à l'amour si envahissant qu'il fallait le fuir pour ne pas en être noyé, mais elle était courageuse, fière et digne dans l'adversité. Elle était la femme des conditions extrêmes. Dans la bonasse, elle s'enlisait et entraînait son fils dans le magma. Elle ne respirait vraiment que dans l'angoisse et le deuil.

Heureusement, à ses côtés vivait sa sœur célibataire, ma tante Marcelle, ancienne cantatrice qui avait renoncé à son art pour porter soins à sa mère, Eugénie la « gitane », la veuve d'Armand, le « Chinois ». Elle était aérienne, enjouée et joueuse, tout l'inverse de Rachel, éternelle victime du devoir, collée à son destin comme l'avait été sa propre mère. Marcelle avait fréquenté des ministres, fait la cabriole à Reims, et avait soutenu l'équipe de rugby à treize de Villeneuve-sur-Lot. À la fin de sa vie, elle recevait encore des cadeaux de ses admirateurs, des bouteilles de Champagne, des pruneaux d'Agen, et même le whisky d'un Écossais !

Mon père appréciait sa présence constante à la maison. Elle ouvrait toutes les fenêtres que ma mère ne cessait de refermer. Elle improvisait des fêtes que sa sœur s'empressait de critiquer. « C'est une tête sans cervelle ! » prétendait Rachel. Et moi j'aimais cette Marcelle d'être un peu folle et d'aller nuitamment jouer au poker avec les pires suspects du village. Monde à l'envers ! Laquelle des deux était à l'endroit ? À bien penser, elles furent ma mère toutes les deux, versions blanche et noire, ou plutôt solaire et lunaire, une Janus à deux visages comme il se doit. Madame Berthe reçut son double caractère folâtre et dominateur de ces deux femmes sans que je m'en rendisse compte sur le moment. Et voilà qu'il me fallut aller à Kilchberg pour que ma conscience se dessille ! Cheminement serpenteux de l'œuvre dans les soutes de la mémoire !

Néanmoins, une autre dimension veillait : l'irradiante rencontre de la Noël 1940, Émilie, la fillette, que dans mes lettres à son frère, je nommais Petite Pervenche. Durant mon adolescence, elle avait

été ma lumière, douloureuse mais vaillante, lors de mes démêlés avec les forces obscures de la vie. Par quel tour devint-elle Sarréra ? Par ma rencontre avec Antigone et son opposition à Créon. Créon, le comptable-en-chef du *Fils de Babel*, était ma mère, le séminaire, les Allemands qui m'avaient blessé. Leur monde n'était-il pas un monde à l'envers contre lequel il fallait hurler ?

À Paris, dans les années 50, en compagnie de mon père, lors d'une merveilleuse soirée, j'avais assisté à l'*Antigone* de Jean Anouilh. Sarréra en surgit avec des accents à la Rimbaud et des relents religieux issus du christianisme que l'on m'avait inculqué. Néanmoins, souvent, hors révolte, égratignée et comme calmée, d'un livre à l'autre, la petite fille revint sous les traits de jeunes femmes à la proue de leur destin : l'Élisabeth du *Dieu des mouches* entre les mains d'Alexandre, l'Ursula de *Naissance d'un spectre* face à la dureté de Franz le futur nazi, la Petite Lune du *Singe égal du ciel* en opposition à la déesse de la haine, Rosa la comédienne ambulante de *Balthasar Kober*, la Sarah des *Égarés*, sans omettre l'Alberte du *Fils de Babel*, l'Amélie du *Manège des fous*, ou la Béatrice des *Dernières nouvelles de l'au-delà*. Cette féminité était la gardienne d'un autre monde qui me semblait plus vrai, plus pur, plus réel, face aux avatars de la perversion et de l'illusion de la société que je travestissais sous les traits de la Gargante de la *Geste* ou de la Boshbaya du *Dernier des hommes*. Et, en ce sens, j'ai aimé en Marie-France, ma compagne, outre son intelligence et son intuition, ce merveilleux pouvoir d'enchantement capable de transformer un hérisson en prince charmant. Toutes ces Alice poussaient devant elles le cerceau-magicien d'un au-delà, si fragiles et si fortes – et moi sur le qui-vive, les observant surfant sur le marécage... Elles apportaient la tendresse là où, trop souvent, je ne percevais que trompe-l'œil et billevesées.

Face à la mère abusive, la petite fille rêvée devint le refuge nécessaire où l'enfant meurtri se blottit. Et certes, les Alice grandissent et, si elles ont su conserver leur esprit d'enfance, elles deviennent ces femmes attentives et inspirées, secrètes inspiratrices de l'invisible, qui veillent sur les rêves et les mystères, changent la réalité commune en merveilleux pacte d'amour. Hélas, combien d'hommes grâce à leur compagne, malgré les difficultés et les peines, savent transformer leur monde à l'envers en un jardin ?

Jardins

J'ai conservé la photographie du jardin de mes grands-parents paternels à Cheveuges, village des Ardennes, où l'on me voit à côté de ma mère. Ce devait être quelques mois avant l'exode. J'avais huit ans. Tout dans cet endroit merveilleux respire la paix. Six mois plus tard, deux bombes allaient anéantir la maison et changer le jardin en terrain vague. Depuis, je suis à la recherche inlassable de ce jardin. J'aurais eu beau en acquérir un plus grand, il n'aurait jamais été aussi profond et aussi secret que celui de mon passé. En fait, c'est moi que l'on avait changé en terrain vague.

Souvent, nous en parlons avec Gabrielle Van Zuylen, la compagne de Pierre Nora. Elle n'est pas seulement l'historienne et l'architecte des jardins, elle en est la fée. « Vous savez, Frédérick, même les insectes qui courent entre les herbes sont très beaux, très émouvants. » Chez nous, des lézards espiègles se faufilent entre les pavés et grimpent aux murs. Nous les aimons de réanimer notre enfance.

Souvenir aussi de cette autre enfance, celle de mes lointaines origines andalouses, l'oasis à la sortie du désert, le chant des sources et des bassins, le flamenco, la suavité, et l'ombre du taureau se reflétant sur le Guadalquivir. Monde à l'envers redressé dans le miroir des eaux. J'étais retourné là-bas, à Cordoue dans la mosquée inondée aux cent colonnes, à Séville où les gitans du Sacromonte m'avaient accueilli, et plus encore à Grenade dans les jardins de l'Alhambra, le patio de Los Arrayanes où Jose de Cordoba m'avait donné rendez-vous. Il connaissait le nom latin de toutes les plantes et s'enorgueillissait d'un passé de forgerons et de dresseurs de chevaux. Ses ancêtres gitans avaient été enrôlés dans l'armée des Flandres, d'où le nom donné au flamenco. Et moi, je rêvais des gitans restés dans les Ardennes, peut-être... Mais ce n'était qu'un rêve, bien sûr, une coquetterie de l'imagination. J'avais imaginé aussi (pourquoi pas ?) descendre des juifs de Worms venus en Lorraine.

Étrange tâtonnement de la mémoire des origines dans le trop long

tunnel de l'amnésie. Et toujours cette petite fille qui danse sur les remparts au rythme d'une assemblée de vieilles femmes aux dents gâtées et aux mains dures. Leur doyenne, la « pharaonne », a le visage de Katia Mann, de Madame Berthe et de ma mère.

Le grand écart

Je tente d'apprivoiser le grand écart entre les années bien qu'il me bouleverse. Comment admettre que l'on fût celui-là dans ce décor qui n'existe plus, et qui persiste dans la mémoire sous la forme d'un vieux chiffon effiloché ? Qui de moi demeure dans ce là-bas ? Aujourd'hui en 2008, j'ouvre à nouveau mon livre de bord à la date du 9 août 1982, et une terrible information me saute aux yeux. – À 13 heures 30, rue des Rosiers au cœur du Marais, un commando antisémite s'engouffre dans la salle du restaurant Jo Goldenberg, lance une grenade, tire à l'aveuglette sur les clients attablés, ressort en tirant sur les passants, et s'enfuit. La radio annonce 6 morts et 22 blessés. Quand disait-on : « Heureux comme un Juif en France ? »

Durant cette année 1982, je m'étais débattu avec le manuscrit qui devait bientôt devenir *Les Égarés*. Ce travail d'écriture avait pris la forme d'une lutte interne entre des personnages qui refusaient de s'incarner dans le cours du texte, et leurs doubles fantomatiques qui s'agitaient dans mes innombrables brouillons. De surcroît, j'étais entenaillé entre l'urgence de la formulation de ce récit et la nécessité de retourner en Extrême-Orient où mes activités technico-commerciales m'attendaient. Mon journal à la date du 11 août témoigne de cette inquiétude. – Le roman que je dois remettre à Balland avant la fin de l'année peine à trouver son ton définitif. J'ai abandonné le cours du récit tel que je l'avais imaginé, l'an dernier. Le personnage de Jonathan Absalon Varlet s'impose de plus en plus avec cette allure d'aristocrate, prêt à n'importe quelle ruse pour sortir de la médiocre condition que les circonstances lui ont imposée. En rencontrant Cyril Pumpermaker il découvre l'autre partie de son moi, celui qui lui manquait pour acquérir une profondeur. Garderai-je ce nom de Pumpermaker ? Cyril le déteste, non seulement parce qu'il est ridicule, mais parce que c'est le nom de son père, qu'il exècre. Voir du côté de sa mère, la douce Emily Charmer. Approfondir cette question d'identité. Nœud, sans doute, de la psychologie de ce jeune homme qui fuit la réalité par l'écriture.

Toujours cette histoire de nom ! Chez Joyce, Bloom changé en « Bloo... Me ? » en « Bloohimwhom ». « That's the new Messiah for Ireland ». Et Bloom de se poser la question : « Me ? Si ? » Tout comme Varlet. Doit-il être celui qui annonce la peste ? On comprendra mieux cette problématique lorsqu'on apprendra qu'il est juif par sa mère. D'ailleurs, j'aurais peut-être dû l'appeler « Surname ». (Souvenir de Mallarmé dans *Les mots anglais*). Ne pas demander « quel est son nom ? » mais « qu'y a-t-il dans son nom ? » Quel récit tout entier se cache et se dévoile dans son nom ? Jonathan Absalon Varlet : JAV. L'ai-je vraiment voulu ? Il se masque sous le nom de Chesterfield qui le désigne face au public tout en dissimulant sa véritable fonction. (Cf. sa mort sacrificielle dans une maison qui s'écroule au ralenti.) Et son dernier mot : le nom de son fils enlevé par les valets du Nazisme, les fauteurs du Néant.

Le 11 août, j'avais dû m'arracher à mon manuscrit après y avoir travaillé avec fébrilité une partie de la nuit. Dans mon journal j'écrivais (mais qui écrivait ? Baron, je crois) : – Marie-France m'accompagne. Nous quittons Paris par Air-France, direction Bangkok. Je dois rejoindre Hanoï pour constater les dégâts causés par l'explosion d'un moteur qui engendra un incendie dans un hangar jouxtant l'usine de Ha Dong. Au retour, nous prendrons quelques jours de repos à Hong-Kong. Cette année m'a épuisé. La publication de *L'Œil d'Hermès* chez Arthaud, la préparation du nouveau numéro de la revue *Villard de Honnecourt*, et l'écriture de mon roman, ont accaparé le peu de temps qui me restait. La fusillade de la rue des Rosiers n'a rien arrangé.

Je continue à parcourir mon journal comme si je revivais ces moments intenses que je sais disparus et qui sont inscrits en moi plus fortement que sur ce grand cahier à petits carreaux qui fait penser à un livre d'enfant. 11 août 1982 – Après le passage obligé à l'aéroport de Bangkok, nous prenons le petit avion thaï qui nous mène à Hanoï. À l'arrivée, Kao est là avec toute son équipe. Mademoiselle My, l'interprète, embrasse Marie-France comme si elle la connaissait depuis toujours. Elle nous confie que sa ressemblance avec la petite-fille de Karl Marx la trouble beaucoup ! Cette dernière est venue visiter le Viêt-Nam, le mois dernier. Elle est devenue la coqueluche des jeunes gens. Durant notre séjour, Marie-France, son prétendu sosie, devra accueillir leur curiosité au restaurant et dans la rue, ce qui nous amuse plutôt. Et déjà on parle de l'incendie, des responsabilités. Il faut calmer le jeu. La France prendra les réparations à sa charge. Nous sommes assurés pour ce genre de problème. De toutes façons, même si les Vietnamiens nous payent

un jour, cette aventure coûtera une fortune au budget de la France. En revanche, nous aurons fait travailler nos usines qui en ont bien besoin.

En allant à l'hôtel, passage obligé au mausolée de Ho Chi Minh. Marie-France, fatiguée par le voyage, fond en larmes au moment de pénétrer dans le tombeau. Afin de justifier son émotion, je parle, à tort et à travers, de la grandeur de la révolution et de la ténacité du Viêt-Nam face à l'impérialisme. Du coup, on se précipite vers la « camarade », on la décore de quelques médailles à la gloire du Régime. Cette fois, ma compagne ne peut se retenir d'un fou-rire qu'elle cache sous une apparence de sanglots.

Cette merveilleuse journée du 13 août, je la revis en boucle, les nuits où le sommeil se refuse. Il est heureux, après tout, que Baron l'ait transcrite durant la nuit qui suivit. Borges affirmait que « la littérature n'est qu'un rêve dirigé ». Ce que j'ai noté lors de cette nuit-là appartenait-il déjà à ce rêve ? – Visite de la baie de Haiphong dans un petit canot. Un paysan coiffé d'un chapeau colonial (c'est peut-être un policier) nous guide à travers les prestigieux îlots qui sont parsemés sur cette mer d'un bleu profond. La légende raconte que les dragons primordiaux tombèrent ici. C'est leur échine qui dépasse de l'eau. Le jour où ils s'envoleront de nouveau, ce sera la fin du monde. En attendant, voilà le bout du monde, une famille de pêcheurs dans une caverne. Ils sont là, assis à croupeton sur leur barque échouée, pareils à des oiseaux. Trente enfants peut-être dont la plupart sont nus. Des vieillards sont figés dans l'attitude de qui pense intensément, mais il est probable qu'ils ne pensent strictement à rien. Nous les regardons. Ils nous regardent. Nous, sur notre canot à moteur, eux sur leur barque échouée à l'entrée de cette caverne. Trente mille ans nous séparent. Je fais un signe de la main. Miracle, une petite fille imite mon geste, puis un garçon, bientôt tous les enfants, et les adultes, même les vieillards, agitent la main. C'est réellement aussi extraordinaire que si brusquement une voix sur Alpha du Centaure nous répondait.

Vers 17 heures, visite du village de Long-Tien. Beau marché où l'on vend du tabac et des poissons. Le fronton du temple est orné de sculptures naïves qui représentent quelques aventures du singe Souen Wou Kong, mon singe ! Un vieillard qui parle français avec une notable distinction m'explique l'histoire que je connais par cœur. Il existe à travers le monde une société secrète dont personne ne parle jamais, celle du Singe Souen ! Dès que deux de ses fidèles se rencontrent, ils ne cessent d'évoquer telle ou telle péripétie de ses aventures, et de rire, tout en sachant qu'il n'est rien sur terre de plus sérieux.

Le soir, sur la terrasse de l'ancien palais de l'empereur Bao Dai, une grenouille est venue s'asseoir à notre table tandis que nous parlions. Elle nous a regardés les uns après les autres durant un petit moment et, comme nous semblions ne pas trouver insolite sa présence, elle s'installa à tour de rôle dans chacune de nos assiettes.

Lorsque j'étais au séminaire de Castres, les fêtes de l'Assomption n'en finissaient pas : messes, procession, vêpres, veillées de prières... À Hanoï les 14 et 15 août sont consacrés à la Fête lunaire en l'honneur des ancêtres. Après le travail, de nombreuses ouvrières viennent prier en joignant les mains, brûler des baguettes d'encens qu'elles achètent au porche du temple ou au grand magasin d'État. Le communisme n'a pas érodé les vieilles pratiques, du moins chez les femmes et les jeunes filles. Les hommes font mine de ne plus croire en rien, et n'accompagnent leur fiancée ou leur jeune épouse que jusqu'à la porte. Pendant ce temps, les godelureaux du centre d'Hanoï allient curieusement communisme, américanisme et soviétisme en s'affublant des oripeaux des uns et des autres : brassards rouges, casquettes de yankee, tee-shirts de l'Université de Moscou. Il est vrai que les Russes s'habillent ici comme les Américains en bordée à Bangkok en 1973.

À l'ambassade de France, nous apprenons que la fusillade de la rue des Rosiers aurait été commanditée par des Irlandais habitant Vincennes !

Hong-Kong

Ici, près de la Forêt de Rambouillet, ce novembre 2008 est pluvieux. Brusquement, en pénétrant dans mon journal, une lourde et tiède chaleur me saisit. Nous sommes le 16 août 1982 et nous quittons Hanoï pour Bangkok où je dois rencontrer la Lloyd's qui assure notre chantier de l'usine de Ha Dong. Discussion oiseuse en perspective. Je ne suis d'ailleurs pas mandaté pour signer quoi que ce soit. Il n'importe ! Grande réunion pour brasser du vent. Les Britanniques ont l'art de prononcer des paroles qui semblent définitives et qui ne débouchent sur rien. De toutes façons, ces messieurs se méfient des Français, des Viêt-Namiens, du textile et, généralement, de toute industrie ou commerce qui n'appartienne pas au Commonwealth.

Dans la chambre de l'hôtel Président, heureusement climatisée, je prends des notes relatives à mon roman. Les personnages me suivent en voyage, si bien qu'au Viêt-Nam j'étais à Londres avec Jonathan. Je surprends ses amours avec la fille de son éditeur. Pourquoi m'importuner avec ces petites histoires qui dans la réalité ne m'intéresseraient pas du tout ? La fiction prend corps au point d'être aussi bête que le réel, et je n'aime pas ça !

Chaque soir, jusqu'en 1989, j'ai continué à tenir mon journal dans le grand cahier qui, primitivement devait servir à tenir les comptes de la Société des Héritiers de Jean Baron. Ce dernier aurait aimé voyager en Extrême-Orient. Je l'ai fait à sa place, ou plutôt je l'emporte avec moi. Il avait lu avec passion les aventures d'un certain Tom Brayer en Asie, et m'en parlait. J'ai longtemps recherché ce livre et ne l'ai jamais retrouvé. Parfois je me demande si mon père, aussi ingénieux qu'ingénieur, ne l'avait pas inventé. En ce 22 août 1982, je suis ce Tom ressuscité des cendres de pages disparues. Mon père nous accompagne et sa présence à nos côtés est une ombre attentive, souriante.

Après une interminable attente à Bangkok, parmi les gaz et le charivari des voitures, nous entamons avec soulagement notre séjour à Hong-Kong. Nous voici installés à l'Hôtel Mandarin, n'ayant

pu trouver de chambre à l'Hôtel Luk Kwok que je préfère de beaucoup.

Le lendemain, longue promenade à travers Queen's Road et Des Vœux Road, mais surtout dans ce beau fouillis de rues et de ruelles dont le temple de Man Mo est le centre. Nous avons été particulièrement saisis par l'abondance des antiquités (vraies ou fausses) et des curiosités de toutes natures que les boutiques de ce quartier offrent à des prix insensés (mais il faut marchander). Dans un recoin sombre mal éclairé par une lampe poussiéreuse, les douze figurines du zodiaque chinois nous regardent avec des yeux de spectres aimables. Elles sont en terre cuite sans vernis et portent la bure. Le marchand, dans un charabia sino-américain, nous assure qu'on les aurait découvertes dans une tombe, ce que je ne crois pas. Il n'importe ! Ces douze moines à têtes d'animaux se retrouveront sur la cheminée de mon bureau, à côté d'un singe en bouddha, petite statue en bois sculpté dont le visage s'éclaire d'un sourire étonné : l'étonnement du singe Souen à l'issue de ses aventures – mais peuvent-elles être jamais finies ?

Nous avons marché durant des heures en ce labyrinthe dont chaque rue ressemble à la précédente, mais qui subtilement se différencie de toute autre lorsque le regard s'apprivoise et commence à dialoguer avec ces vitrines surchargées de tout et de n'importe quoi, avec ces bannières rouges et noires qui pendent aux fenêtres, avec ces marchés de fruits et d'épices aux centaines de paniers d'osier. Il se peut que je passe ma vie à traverser ce qu'auraient dû être mes souvenirs d'enfant. Hong-Kong est la ville de mes livres d'aventures à couverture rouge et à tranche dorée que je devais lire sur le tapis du salon avant la guerre. Peut-être était-ce l'histoire interminable de Fu Manchu dans les dédales de Londres, de Shanghai et de mon imagination. Le Fantômas chinois est-il caché au fond de ce pousse-pousse, ou dans l'angle de cette allée gardée par deux dragons ? La compagne d'Armand, ma chère Karamané, est sans doute encore là, dans la dernière salle d'un temple où elle veille, mais où ? Dans quel recoin de ma mémoire ?

Nous sommes revenus en 2008. Lorsque j'écris ces lignes, l'hiver a commencé. À l'orée de la forêt de Rambouillet, aux Hayes, je prépare le manuscrit de l'autobiographie que Fayard m'a commandé. Exercice improbable ! Partout la fiction est aux aguets. Mon journal de bord me sert de rambarde pour ne pas dévier. Mais peut-être est-ce alors, en ce 24 août 1982, qu'errant dans Hong-Kong, je me perdais dans le dédale de mon imagination, ou de l'imagination de Jonathan, mon personnage, rusé comme il l'est ! D'ailleurs, ce mois-ci est le septième mois lunaire de l'année, mois

des fantômes affamés, c'est-à-dire des âmes errantes qui, ne sachant où aller, pourraient tout aussi bien s'installer chez vous, voire dans vos habits, votre chemise, après quoi il vous faudrait des semaines d'exorcismes pour vous en débarrasser. Ce sont des esprits tenaces que l'on ne peut guère apaiser qu'en leur confiant le papier-monnaie qui leur ouvrira les portes de l'invisible. Aussi Hong-Kong, lorsque le soir tombe, s'éclaire ici et là de petits foyers où les Chinois brûlent des liasses de billets dont, à ce qu'il paraît, les fantômes raffolent. Ils s'en emparent et, à toutes jambes, se précipitent à la porte des Enfers bouddhistes et taoïstes où ils payent enfin leur écot.

Écot ? Écho d'un antan toujours vif ? À travers le feu de ma mémoire, le chaleureux fantôme de mon père a payé son écot. Ma mère aussi, qui n'est plus le spectre qui longtemps me hanta. À présent je l'aime tendrement. Souvent, j'assemble autour de moi tous ceux que j'ai connus et qui ne sont plus que des ombres mais, je le sais, des ombres illuminées de l'intérieur : mon vieux Criel que Breton avait surnommé le Chasseur du Grand Matin, Picton et sa presse à bras enchantée, mon cher Jean Paris qui allait bras dessus bras dessous avec Joyce, le poète Alain Bouchez qui faisait chanter les pierres, André Balland qui, j'en suis sûr, continue de parier avec l'Éternel, Raymond Federman qui a retrouvé son placard pour enfin s'en libérer. Ceux que l'on a aimés se sont blottis dans notre ailleurs.

Ailleurs ? Le journal de Tom raconte une histoire qui fut, qui demeure celle du petit Jean-Paul et de sa Marie Merveille au pays d'Alice. Le bonheur est une brise fugace sur un lac prêt, à tout instant, à se changer en tumultueux océan. Pour l'heure, ce 26 août, nous avons choisi cette journée un peu pluvieuse pour courir les étalages et les magasins de Kowloon. *Nous*, ma compagne et moi – et mon père qui nous suit comme mon ombre. De l'Hôtel Mandarin au Star Ferry il y a trois pas. Puis c'est la traversée sur les bateaux verts de l'illustre Dorabjee Nowrojee, l'arrivée au Terminal où s'affairent en bon ordre le flegme britannique et la studieuse nonchalance des Chinois du sud. Et aussitôt une débauche de magasins vous saisit. Le tourisme, la plaie des vrais voyages ! Combien d'éléphants a-t-on tués pour sculpter ces milliers de statues d'Avalokitechvara aux vingt bras ? Ces combats marins entre le Dragon de l'Ouest et le Phénix ? Ces batailles rangées entre les troupes du Singe et celles des Enfers ? Ces cours de mandarins avec trône, vases de fleurs, palmiers et rouleaux dépliés ? Ces huit Immortels et ces dix-huit compagnons du Bouddha et leurs attributs symboliques ? Combien de défenses aurait-il fallu subtiliser à ces pachydermes divins pour réussir pareil entassement vide de sens ? Cet ivoire est aussi mort que du plastique – et, en effet, rassurons-

nous, ce n'est pas de l'ivoire, mais de l'ivoirine faite de poudre d'ivoire agglomérée par de la résine ! La Chine est le pays de la contrefaçon et des fantômes. Sa force est de ne pas en être dupe.

Pendant ce temps (quel temps ?), le parcours invisible se poursuit à travers les lignes d'écriture de ce journal qui retrace un troublant voyage initiatique vécu cet août 1982, la main dans la main, Marie-France et moi, et Jean mon père, légèrement à l'écart, flânant devant les échopes où des vieillards tout en os tendent vers nous des soupes abominables. On comprend que la jeunesse chinoise se soit détournée des temples poussiéreux qui restent figés entre leurs murs, débris de l'idolâtrie et de la superstition, avec un fort fumet de nécromancie. Nous avons été saisis à la gorge en pénétrant dans l'ensemble de temples de Tin Hau, au bout de Temple Street à Yaumatei, le quartier populaire de Kowloon. À l'entrée, sous le portique, une famille accroupie mange en regardant une télévision mal réglée dont les images sautent. Derrière le premier autel, un homme en short dort, étalé sur un banc, les pieds en l'air tournés vers le deuxième autel sur lequel un chat s'étire parmi des casseroles mal lavées. Autour du troisième autel, une quarantaine de statuettes noires de crasse évoquent des défunts dans des poses qui se veulent familières et qui sont grotesques. L'une d'entre elles donne le sein à un enfant.

Il se peut que je n'aie pas ressenti une impression aussi désagréable depuis ma descente dans les catacombes de Palerme, il y a près de vingt ans. Cette vision m'avait tellement frappé que j'en avais parlé dans les dernières pages de *Naissance d'un spectre*, en rappel de l'aquarium de Heidzig, métaphore d'un certain Occident, certes, mais aussi de tout un Orient que, selon le mot d'André Breton, il conviendrait de « ré-orienter ».

Le soir, faire les bagages. Les défaire. Les refaire. Combien de fois dans ma vie ai-je plié et déplié ces sacs à malice ? C'est peut-être le signe de mon état. Je prends plaisir, en quelque sorte, à ces changements qui m'obligent à ne tenir rien pour acquis. Je ne m'installe jamais, et surtout pas dans mes travaux. L'œuvre bouge ou n'est qu'un plâtras. Écrire, n'est-ce pas encore voyager ? Par une échelle très souple, descendre dans les soutes, puis par une autre échelle remonter vers le pont d'où l'on voit la mer, le ciel, les mouettes insoupçonnées.

Prix Méditerranée

Le jury du Prix Méditerranée m'accueillit dès sa création en 1984. Le président-fondateur en était Hervé Bazin qui, par courtoisie, laissa immédiatement sa place à Edgar Faure. Politicien habile, ce dernier était un homme d'une érudition virevoltante et superbe. Vingt ans plus tôt, son épouse, Lucie Faure, à la tête de La Nef qu'elle avait fondée avec Robert Aron, avait accueilli la revue *Structure* avec bienveillance. D'une redoutable mémoire, à mon ébahissement, Edgar Faure s'en souvenait, lui qui, tant de fois ministre, deux fois Président du Conseil, Président de l'Assemblée nationale, membre de l'Académie française, avait eu d'autres sujets de préoccupation que notre humble feuille de chou !

« En vérité, m'expliqua-t-il, vous m'aviez volé le titre que je voulais utiliser, et certes j'aurais pu passer outre, mais j'ai toujours apprécié les jeunes gens, et je n'ai pas voulu vous décourager. » Et il ajouta en riant : « De toutes façons, le structuralisme allait bientôt nous envahir, vous et moi ! ».

Or dans le jury fondateur du Prix, se trouvaient de fortes personnalités telles que Jean d'Ormesson, Maurice Rheims, Jacqueline de Romilly, François Nourissier, Françoise Mallet-Joris, André Stil, Henry Bonnier et Patrick Poivre d'Arvor. Assez intimidé par ce voisinage, je me rapprochai de l'organisateur perpignannais de l'entreprise, André Bonet. Ce garçon avait le génie de l'organisation. Yves Berger l'avait surnommé le Général et, en effet, que ce fut dans les milieux littéraires ou politiques, il avait ses entrées partout et en faisait profiter le Prix qui espérait, plus tard, devenir un pilier de l'Union pour la Méditerranée souhaitée aussi bien par Nicolas Sarkozy que par Dominique Strauss-Kahn.

Que dire de Jean d'Ormesson ? Ce feu follet est un aristocrate de l'écriture qui se plaît au jeu, à la digression, à la surprise raffinée. Il aurait pu faire partie de la Nouvelle Fiction s'il avait été susceptible de croire en quelque chose qui ne fut pas lui-même. Capable de devenir un redoutable bretteur ou un avocat de causes inattendues, il est à la fois piquant comme un hérisson en colère, et lisse comme

une fouine rassasiée. J'ai tenté d'entrer en communication avec lui, mais ce fut impossible : il parlait, et même très bien, de tout et de rien, avec un œil si malicieux que je me savais piégé d'avance. À ses yeux de normalien, je n'étais qu'un écrivain subalterne, après tout ! Un univers nous sépara, hormis la passion de l'écriture. C'est dommage. J'aurais été capable de l'aimer.

Maurice Rheims était un insatiable curieux. Lorsque nous nous rencontrions à la Closerie des Lilas, là où se réunissait le jury, nous nous retirions dans une petite salle du premier étage afin de fuir le brouhaha. Il devenait de plus en plus sourd et s'excusait en souriant : « J'ai trop aimé les objets, eux qui m'ont tant parlé en silence ». Connaissant mes séjours en Chine, il avait souhaité lire mon essai sur les Houng. Il avait découvert un manuscrit anglais de la fin du XIX^e siècle relatant une descente de police dans une « loge jaune » de Canton. Il y était question d'un certain Shiulam. Sur ce point, je pus aisément le renseigner : Shiulam est la traduction en cantonnais du mandarin Shaolin, le fameux temple de la province du Henan. Il fut ravi de mon explication et m'en garda une espèce de reconnaissance amusée, au point de m'offrir son roman *Le luthier de Mantoue* en me le dédiant en ces termes : « De Shiulam à Mantoue, il n'y a qu'un pas, celui de l'amitié ».

Communisme et Grèce antique

Je connaissais la carrière politique d'André Stil, enfant de mineur, communiste par destination, ami d'Éluard, d'Aragon et de Picasso, rédacteur en chef de *l'Humanité*. Alors que je ne l'avais jamais rencontré, il avait voté pour moi au Prix Goncourt. Il avait apprécié ma description de la Guerre d'Espagne. À Perpignan où Bonet me l'avait présenté, il m'apprit que Pierre Bon était l'un de ses amis et qu'il avait suivi nos pérégrinations au Viêt-Nam et en Chine. Ainsi je comprenais les raisons profondes de son vote à mon égard. Depuis qu'il faisait partie du jury Goncourt, il s'était écarté de la politique et s'était installé avec sa jeune épouse dans la région catalane. Hélas, peu de temps plus tard, son fils avait été assassiné par des cambrioleurs. Il ne s'en remit jamais. J'allais le visiter à Camélas où il habitait. Son grand passe-temps avait été de jouer aux échecs. Il avait même affronté Kasparov. À présent, rien ne l'intéressait plus. Pourtant il tint à évoquer la Guerre d'Espagne, Guernica qui avaient été des moments cruciaux de sa vie. Grâce à lui, je percevais mieux comment des cœurs sincères et généreux avaient pu être trompés par les manigances du stalinisme.

J'ai toujours gardé de l'affection pour Jacqueline de Romilly. Cette merveilleuse femme couverte de diplômes et d'honneurs eut toujours à l'égard de l'autodidacte que je suis une espèce de bonté chaleureuse qui me bouleversa. Elle avait lu quelques-uns de mes romans et s'étonnait de ce qu'elle appelait leur « état onirique ». Elle me disait avec un beau sourire : « Pourtant, vous êtes bien là ! C'est bien vous que je vois ! » Depuis quelque temps, elle y voyait de moins en moins. Une secrétaire lui faisait la lecture. Lorsque je lui eus envoyé mon roman *Dernières nouvelles de l'au-delà*, elle me répondit par courrier : « Face à la mort, je préfère Thucydide ». Eh bien oui, Jacqueline David, mariée à un Worms de Romilly, la grande helléniste française, avait beau préférer l'historien au conteur, à quatre vingt quinze ans elle se convertit au catholicisme ! Dans *Les Révélations de la mémoire*, elle s'en explique. Brusquement,

« en un éblouissement », elle eut la révélation d'un autre monde parallèle au nôtre. « Ce que nous vivons s'inscrit tout ensemble dans le cadre mouvant du présent, plus ou moins voué à l'oubli, mais aussi dans un domaine autre, auquel nous n'avons pas normalement accès, mais où se conservent de façon durable ces impressions que nous pensions fugitives. On pourrait appeler cet aspect durable et normalement inconnu de nous, l'Éternité. » Aurais-je la prétention de penser que des fols de mon genre furent pour quelque chose dans cette révélation ? Plus que Thucydide, en tout cas !

François Nourissier

J'avais rencontré François Nourissier chez Grasset en 1959, lors de la parution du *Dieu des mouches*. Contre toute attente, il avait voté pour moi au Goncourt et non pour Elie Wiesel, dont le roman avait pourtant paru chez l'éditeur dont il était le principal conseiller. Quelque temps plus tard, il avait écrit une élogieuse préface au petit livre que Brigitte Massot avait composé sur mon travail à partir d'extraits d'articles me concernant. Et là, je retrouvais Nourissier au Prix Méditerranée. Sa barbe avait blanchi et s'était allongée. Ses yeux de myope étaient toujours aussi perspicaces et rieurs. « Votre nom d'écrivain est un pseudonyme, n'est-ce pas ? Jadis, j'ai écrit de méchantes choses sur la basse-cour littéraire sous un nom d'emprunt : Albert Norit. Vous étiez trop jeune pour avoir lu ça. Un jour, sur le tard, je republierai ces papiers. » C'est ce qu'il fit en 2009 sous le titre *Les chiens à fouetter*, et en signant de son vrai nom, cette fois. Ce sont des pages cruelles, sans doute justes, sur le monde de l'édition, les compromissions, les tricheries et les ruses du petit commerce. Grâce au ciel, je n'ai jamais fréquenté cet univers-là ! Il le savait. Était-ce la raison de sa confiance ?

Le fait est qu'en 2003, lors du banquet du centenaire du Prix Goncourt, je fus convié ainsi que tous les lauréats du Prix encore vivants. L'organisateur de la soirée me fit asseoir à la même table qu'Antoine Gallimard, Bernard Pivot et François Nourissier. Me demandant ce qui me valait cet honneur inattendu, ce dernier murmura à mon oreille : « Vous êtes le seul lauréat Goncourt à avoir reçu le Prix chez un petit éditeur. » Humour ? Il est vrai que Julien Gracq était décédé deux ans plus tôt, et que José Corti était un immense éditeur !

Tout est soupe !

J'avais sympathisé avec Patrick Poivre d'Arvor alors qu'il publiait l'un de ses romans aux Éditions André Balland. J'avoue que ce journaliste adulé des médias me plut par sa franchise, sa simplicité et, plus tard, par sa fidélité. Il avait traversé des épreuves familiales difficiles et montrait une apparente maîtrise qui cachait son bouleversement intérieur. Connaissant l'histoire de mon amnésie, il m'avait discrètement demandé des renseignements qui auraient pu l'éclairer sur la maladie psychique dont souffrait sa fille, mais hélas, je n'avais rien à lui proposer. Il écrivit deux livres à ce sujet, l'un dédié à l'Absente alors que Solenn était encore à l'hôpital, l'autre après son suicide car « elle n'était pas d'ici ». Tourné vers la vie, la société, la communication, il s'était trouvé face à un incompréhensible retrait, un terrible silence. Que devait-il comprendre de cette épreuve ? La mort d'un enfant, voire d'un adolescent, m'a toujours paru un douloureux mystère insondable.

J'avais déjà rencontré Henry Bonnier chez Albin Michel à l'occasion des *Cahiers de l'Hermétisme*. Excellent critique, il avait écrit plusieurs articles pénétrants sur mon travail. Très versé dans l'islam, il nous avait présentés à une soufie marocaine d'origine sicilienne que l'on nommait Mamita. C'était une vieille dame extravagante et inspirée. Nous la recevions volontiers place des Ternes où nous habitions alors. Elle apportait une fraîcheur originale au sein de la sécheresse parfois vindicative de la pensée sunnite telle qu'elle se présentait en France à cette époque-là. Lors d'un dîner chez nous, elle se trouva en face de Marie-Madeleine Davy. Alors que nous en étions au dessert, elle se mit à prophétiser, à croire qu'elle venait de partager le repas avec les anges. Cette démonstration irrita Marie-Madeleine qui, montant sur ses ergots, d'une voix tonitruante s'écria : « Je préfère une mère maquerelle à une personne qui joue avec les choses de l'esprit ! » Vexée, Mamita se leva et riposta : « Par rapport à moi, vous êtes petite, toute petite comme ça ! ». Et elle écarta d'un centimètre le pouce et l'index. Mini scandale que nous avons pris en souriant, mais qui illustre assez bien le caractère des deux protagonistes. Plus tard, Marie-

Madeleine me dirait : « On se serait cru chez Shéhérazade ! » Et Mamita : « Ces cathos sont des nuques raides ! »

L'affaire divertit assez bien Henry Bonnier. Il avait le plus grand respect pour les deux femmes et, plus généralement, tentait un rapprochement entre les trois religions du Livre. C'est d'ailleurs ainsi qu'il s'était lié d'amitié avec André Chouraqui, le traducteur de la Bible, des Évangiles et du Coran auquel nous remîmes le Prix Méditerranée en 1995. À cette occasion, à Perpignan, comme je faisais une petite conférence sur les hétéronymes, Chouraqui me rappela que le diable s'appelle légion. Un romancier est nécessairement plusieurs. Était-ce condamner les personnages et donc le roman ? Les livres saints n'étaient-ils pas eux-mêmes des récits où s'agitent d'innombrables héros ?

Tard dans la nuit, nous avons prolongé ce débat tous les deux, assis sur un banc en face du Castillet. Les personnages de la Bible n'appartenaient-ils pas au mythe ? Il eut cette réponse : « Job est vivant puisque je suis Job en lisant son histoire ». Et moi : « Et Adam, et Moïse, et Salomon, et Jésus ! Ne sont-ils pas les hétéronymes du croyant ? ». D'ailleurs, ne suis-je pas semblable à ce personnage de Calvino, dans *Le Chevalier inexistant*, qui s'appelle du nom des êtres et des choses qu'il côtoie. On le nomme Gourdoulou, mais tout aussi bien Torrent, Piffre ou Pignoché. Un jour il tombe dans la soupe et s'écrie : « Tout est soupe ! » À comparer avec le merveilleux film de Woody Allen, *Zélig*, où son personnage se change en tous les personnages qu'il rencontre. Chouraqui se mit à rire : « À mon contact, seriez-vous devenu vice-maire de Jérusalem ? ». Nous nous revîmes à Paris plusieurs fois. Je lui ai dédié *Christos* dans lequel, pour nommer les dix cibles de Iéchoua, j'ai utilisé les mots araméens de sa traduction des Évangiles.

Comme on le voit, les réunions du Prix Méditerranée me permettaient de rencontrer des personnalités attachantes que je n'aurais pu connaître autrement. Mais parfois, lorsque je me rendais à la Closerie des Lilas, je me demandais : « Qu'ai-je vraiment à faire là-dedans ? ».

Dodes'kaden

Un journaliste du *Monde* me demande quels sont les réalisateurs contemporains que j'estime le plus. Kurosawa me vient aussitôt à l'esprit avec *Kagemusha* et ce terrible petit bijou qu'est *Dodes'kaden* où un jeune homme se prend pour un tramway. Et, bien sûr, en vrac, Hitchcock de *La Corde à Sueurs froides* en passant par *l'Homme qui en savait trop*, *les Enchaînés* ; Fellini et son *Roma*, *Juliette des esprits*, *la Cité des femmes* ; Welles et *Citizen Kane*. Question : « Et dans ce choix, quel est non pas le film le plus grand mais celui qu'intimement vous préférez ? » Réponse : « *Dodes'kaden* parce que je me sens très semblable à cet adolescent qui, pour découvrir le monde, se prend pour un tramway. »

En effet, chaque jour et dès l'aube, ce jeune fol traverse les quartiers d'un bidonville en s'imaginant qu'il conduit un tramway dont, d'une voix rythmée, il imite le bruit saccadé des roues. Dodes'kaden !

En cette année 2008, préparant mon autobiographie face à un Ego toujours fuyant (une savonnette dans un bain tumultueux !), je reviens à mon journal en date de 1989. Je tente ainsi de retrouver au vol des émotions, des sentiments face à des événements qui, en cette année-là, s'imposèrent au monde et le firent craquer comme un vieux vaisseau dans la tempête. Ces craquements, je les ai ressentis sans toujours comprendre quelle fissure ils provoquaient en moi, se répercutant sur mon travail d'écriture. Tout rêveur est attelé aux soubresauts de son époque. Mais ai-je été vraiment un rêveur ? Plutôt, je crois, un aventurier du rêve en éveil aux prises avec une société dramatiquement folle. La preuve : 14 février – L'ayatollah Khomeiny, le vieillard sans regard qui mène l'Iran au nom d'un dieu que notre cher Henry Corbin aurait renié avec épouvante, décrète la peine de mort pour un écrivain, Salman Rushdie, qui aurait blasphémé en publiant un roman intitulé *Les Versets sataniques*. Le livre attaquerait la personne même du Prophète. J'ignore la teneur de cette œuvre, mais imagine-t-on qu'en Europe on condamnerait à mort un romancier qui aurait

traîné le Christ dans la boue ? Décidément, je ne parviens pas à comprendre par quel enchaînement inhumain toutes les religions, à un moment ou à un autre, se changent en tribunaux d'inquisition et en bois de justice.

Dodes'kaden ! Dodes'kaden ! Au Tibet se déroule une répression armée, les Chinois noyant dans le sang les manifestations organisées par les moines, principalement à Lhassa. Comment un pouvoir communiste aussi borné que celui de la Chine actuelle pourrait-il admettre l'intériorité spirituelle de ce peuple ? Il croit apporter la modernité à une tradition qu'il confond plus ou moins consciemment avec du féodalisme. Le panchen lama est mort en janvier, remplacé par un homme de paille. Le Dalai Lama apparaît sur les écrans de télévision occidentaux. Il faut arrêter le massacre. Que font les gouvernements américain et européens ? Ils gesticulent pour la forme, et se taisent. La Chine est un gros client, voyez-vous.

En mars, l'URSS bouge enfin. Les premières élections libres depuis celles de 1917 ont enfin lieu. On sent qu'un ferment travaille cet immense colosse aux pieds d'argile. Gorbatchev paraît être la figure essentielle de cette lente transformation. Il a compris que son pays est devenu un squelette entouré de mauvaise graisse, et qu'il ne pourra garder longtemps ses satellites qui crient famine.

Dodes'kaden ! J'avance dans les rues du monde au commande de mon petit tramway. Mi-avril, on apprend que le secrétaire général du parti communiste chinois est décédé. Il semble que la jeunesse étudiante l'appréciait. Un grand rassemblement s'est opéré sur la place Tian'anmen, le centre symbolique de Pékin. Je la connais bien, cette place immense, car c'est toujours là qu'ont lieu les manifestations autorisées par le Régime. Les touristes sont invités à s'y rendre pour ensuite visiter la Cité interdite. Monsieur Ngo nous avait servi de guide lorsque nous avons passé une extraordinaire journée parmi les restes impériaux qui sont d'un subtil raffinement rouge et or. On imagine très bien les fastes, les rituels, les intrigues de cette ancienne Chine dont il ne subsiste plus que le décor.

Pierre Bon me révèle qu'une sorte de révolution larvée s'instaure à Pékin. Les étudiants se relaient place Tian'anmen afin de manifester – au nom de quoi ? Ils seraient soutenus par un certain Mouvement démocratique lié à Wei Jingsheng, le contestataire opposé au Régime officiel. Il aurait traité les dirigeants du Parti de « vieux réactionnaires incapables ». Il semblerait que la contestation s'étende jusqu'à Shanghai. On parlerait de corruption. Bref, après l'URSS, voilà que la Chine bouge. Est-ce un vent de liberté ? Je crains qu'après les événements de Lhassa, on ne puisse guère faire

confiance à la libéralisation du Communisme chinois !

Le 25 mai, Gorbatchev est élu Président du Soviet Suprême de l'URSS. Il revient de Pékin. On peut se demander quel rapport existe entre cette visite officielle et le remue-ménage de Tian'anmen qui, pour l'instant, semble être peu contrôlé par les autorités. On laisse filer. Pour laisser les poissons entrer dans la nasse ? Ce serait bien dans la logique chinoise. Mon ami le sinologue Jean Lévi étudie la stratégie de l'Empire du Milieu, et prépare une étude assortie d'une traduction du Livre des *Cinq Roues*, et du *Sun Tzu*, ou l'art du pragmatisme selon le Tao.

Mon travail sur la Tien Ti Houei m'avait amené à l'écriture de la *Cendre et la Foudre* qui était l'extension et la mise en scène du récit traditionnel récité à l'impétrant lors de son initiation. Mon nouveau roman chinois s'appellera *La Chevauchée du vent*. Il sera un assemblage de divers contes classiques dont certains sont tirés du *Tripitaka*. Dans le Tao, le « vent » est l'illusion. En hébreu, l'Esprit est un souffle et peut se changer en un grand vent.

Dodes'kaden ! Dodes'kaden ! Là, ce n'est plus le vent mais la tempête aux relents nauséabonds. Le 4 juin, l'armée chinoise tire sur les manifestants de la place Tian'Anmen. La télévision montre les chars qui envahissent les lieux, un jeune homme, sans doute étudiant, qui les brave en se plaçant devant l'un d'entre eux. Image très forte et qui restera. On ignore le nombre de morts. Certaines radios parlent d'un millier. La Croix-Rouge avance un chiffre plus prudent : deux ou trois cents, mais elle ne peut vraiment se prononcer. Les autorités tiennent l'information d'une main de fer, et il est remarquable que nous ayons pu voir les chars et le jeune homme face à eux.

Monsieur Ngo à qui je téléphone est révolté. Il m'explique que ces événements sont la partie apparente d'un processus politique plus compliqué. Le Président Deng Xiaoping veut écarter Zhao Ziyang et le remplacer par Jiang Zemin. Pour moi cette affaire relève vraiment du chinois ! Et pendant ce temps des petits gars se font tuer la peau.

Quand la banquise commence à craquer... 19 septembre – Un DC 10 de la Compagnie UTA explose en plein vol au-dessus du Niger. Il y aurait plus de 150 morts dont une cinquantaine de Français. On accuse déjà le pouvoir lybien. Je ne m'écrierai pas « où va le monde ? » en gémissant. Hélas, à des degrés de technicité différents, il a toujours été comme ça. Que peut un écrivain alors que les politiciens sont impuissants à endiguer la folie du monde ? Crier, comme le fit Zola ? Encore faut-il qu'un journal vous permette de

vous exprimer. Je ne fais pas partie de la sphère médiatique dont je connais trop le goût égotique du spectacle. Moi, je me contente d'agiter la sonnette de mon petit tramway.

5 octobre – Tenzin Gyatso, le Dalai Lama, reçoit le Prix Nobel de la Paix. Réponse des Occidentaux aux massacres perpétrés au Tibet par les Chinois ? On ne fait que se donner bonne conscience.

Les événements internationaux défilent à vive allure. Le mur qui séparait les deux Allemagne était devenu si friable que le 10 novembre il a fini par tomber. Je ne suis pas certain que l'évènement plaise à tout le monde et, en particulier, à Mitterrand. Il aurait dit : « J'aime tellement l'Allemagne que je préfère qu'il y en ait deux ! ». Une grande Allemagne peut devenir rapidement un concurrent dangereux au sein de l'Europe. Néanmoins, il faudra du temps pour que la partie orientale rattrape l'occidentale si fortement industrialisée. En tout cas, nous nous réjouissons de ce symbole de liberté que signifie la chute de ce mur infâme. Fin de la Guerre Froide ? Libéralisation démocratique, peu à peu, des satellites soviétiques ? J'apprends par Pierre Bon que l'Allemagne de l'Ouest payait secrètement la police de l'Est que l'URSS n'avait plus les moyens de salarier ! Quelle en était la raison ? Organiser un ordre factice par crainte d'un désordre qui aurait pu troubler le ronron industriel de l'Occident.

25 décembre – Dodes'kaden ! Dodes'kaden ! Drôle de Noël ! La télévision nous montre le procès hâtif du dictateur Nicolae Ceausescu et de sa femme. Depuis quelques jours et, en particulier, depuis la répression sanglante de Timisoara, on voyait que les manifestations s'emballaient et bouscullaient ce régime infect. Néanmoins, ce type de justice d'exception hors de toute règle démocratique, et cette exécution sommaire m'horrifient. La barbarie, d'un côté ou d'un autre, empruntant des masques différents, est toujours de la barbarie !

Je referme le carnet quotidien comme si j'y enfermais tous les miasmes du monde. Illusion ! La Boîte de Pandore n'a plus de couvercle.

Mens-Songe

Les professeurs Brach et Corsetti, organisateurs du colloque de la Sorbonne sur la *Magie du livre*, m'ont fait l'honneur en 2004 de situer mes travaux parmi ceux de L. Carroll, de Whitman, de Chesterton et de Borges en tant que « littérature de l'érudition ». Je cite : « Au sein de cette fraternité où le mensonge cesse d'être une erreur, mais où il devient songe de l'esprit (*mens-songe*), le personnage romanesque conquiert son autonomie. Dès l'instant où il se met en quête de la bibliothèque dont il est à la fois la créature et le créateur, celle-ci lui envoie l'image inouïe d'une Mère mythique et idéale. » Ce « *mens-songe* » me paraît une excellente interprétation du « théâtre des esprits » qui m'est cher. Là se situe vraiment mon travail de création.

Dans les années 60, j'avais été attiré par le philosophe irlandais George Berkeley dont la formule fon datrice se résume à : « Exister, c'est être perçu ou percevoir. » Notre cerveau est le régisseur de cette chambre noire qu'est notre œil au fond duquel les images sont reçues. L'œil perçoit. Le cerveau enregistre et donne une apparence de réalité à cette perception. La matière n'est pas illusoire, mais nous n'en percevons que l'idée formée dans notre esprit grâce à la seule réception de nos sens. Le monde extérieur n'est que perçu et, de ce fait, *stricto sensu* il n'existe pas. Nous le faisons exister en le percevant. C'est en tant que phénomène qu'il peut être considéré comme réel. Autrement dit : le mot « réalité » ne correspond à aucune réalité. Les choses ne sont qu'une collection de sensations changées en idées. Le langage courant n'est qu'une commodité individuelle et sociale qui, selon le mot qu'empruntera Hegel, « tue la chose » faute de pouvoir en cerner l'objet. Seul le langage mathématique, parce qu'il est idée pure, peut permettre d'approcher les causes et les effets des phénomènes, mais évidemment – selon Berkeley – il ne s'agit que de phénomènes. « La conscience n'est pas dans le monde, mais le monde est dans la conscience ».

Indépendamment de la position « immatérialiste » de l'Irlandais, l'hypothèse me parut digne d'être notée puisque la chambre noire est aussi une métaphore de la conscience. Avec Freud, la chambre noire deviendra l'inconscient. Dès lors je me pose une question (aberrante ?) : existerait-il une matière noire dans la conscience (et au creux de l'inconscient) comme il existe une matière noire dans l'univers ? Ce que nous nommons intuition ne serait-ce pas un rapport subtil entre ces deux matières invisibles, ce qui supposerait que la chambre noire de chaque être humain serait en connivence plus ou moins latente avec le « chronotope » cosmique qui fatalement nous environne (et nous envahit) ? Deux boîtes noires de dimension si différente pourraient-elles dialoguer entre elles alors que leurs logiciels sont incomparables ? L'intuition artistique serait-elle ce tâtonnement plus ou moins aveugle ou délirant pour tenter un réglage subtil entre ces deux logiciels ? Dans cette hypothèse, ne tomberions-nous pas dans une sorte de magisme, voire de mysticisme ou de charlatanisme ? Non, répondent les tenants de l'idéalisme radical, puisque l'univers lui-même n'est qu'une idée de notre esprit. L'art est un « parlêtre » (Lacan). L'expression par le langage assumé comme rature apposée sur le réel est la tentative d'exister face à l'abîme, et donc d'être – ou de simuler l'être. L'art est un *mens*-songe, un songe de l'esprit.

Dans son *Discours de Rome*, Lacan déclare : « Il est clair que notre physique n'est qu'une fabrication mentale dont le symbole mathématique est l'instrument ». À quoi il ajoute : « Le petit jeu symbolique à quoi se résument le système de Newton et celui d'Einstein a finalement peu de chose à voir avec le réel ». Or c'est justement dans ce « peu de chose », ce manque, cette faille qui s'organise en miroir, que l'artiste faufile son expression. Nous ne sommes plus ici dans la « fabrication mentale » mais dans une révélation spectrale (au sens optique du terme). Fidèle au Surréalisme en ce sens (l'entrée des médiums), Lacan suppose qu'au cœur même de l'inconscient s'agence, de façon plus ou moins automatique, non plus une idée mais une image du réel, un « biais du réel » à la fois ludisme du mentir vrai et plaque sensible où se révèlent les images. Par exemple, la peinture dite abstraite est, en fait, une trace bel et bien concrète issue de la chambre noire de l'artiste au moment où il s'exprime par le geste de dessiner ou de peindre. La peinture ou l'écriture sont des miroirs de la chambre noire, ou ne sont que des « papiers peints » inertes. Autrement dit,

la chambre noire du véritable artiste est tapissée de miroirs, mais de miroirs sans tain, et de surcroît pivotants ! Il ne s'agit donc plus ici de la recherche d'une perspective de type renaissant donnant l'impression de « sortir de la surface », mais d'une perspective intérieure destinée à la plongée vers les grands fonds (considérés par l'artiste comme de hauts fonds). Il ne s'agit plus de physique ou de philosophie, ni même de littérature. Il s'agit d'une poïétique à l'état sauvage, le déploiement automatique d'un point en lignes, en taches, le point étant la concentration de la *camera obscura* en densité créatrice, puis son brusque relâchement comparable à un spasme.

Mes encres noir sur blanc tentent de surprendre la trace de vibrations et de structures invisibles dans la dimension du visible. Ascèse et épiphanie de l'épure. La ligne somnambule découvre une forme abstraite, humble et sensible, écriture et pont entre les espaces intérieurs et stellaires. La caverne de l'être habite les grands fonds de la psyché aussi bien que les abysses universels. Témoignage du regard à sa pointe : l'en-deçà et l'au-delà de l'œil sont l'ici. Nulle frontière de l'intellect et des sens entre un corps et l'étendue spatiale et temporelle, entre l'interne et l'externe du vivant. L'énigme de la pensée propose la véracité d'une empreinte ajoutée au mystère du Tout. En ce paradoxe la science et l'art s'accompagnent.

Un infini singulier

Je dois à Claude Durand, aux Éditions Fayard et à l'amitié attentive de Sophie Grandjean-Hogg d'avoir pu regrouper en 2004 sous le titre général *Un infini singulier* un ensemble de nouvelles et de textes courts que j'avais publiés depuis 1954 soit en recueils, soit en revues. J'ai ajouté plusieurs inédits. Ce titre se trouvait déjà dans *Le Théâtre de Madame Berthe* en 1986. Par ces mots, je désignais la littérature, ce *mare nostrum* à la fois commun à tous et singulier pour chacun.

En corrigeant les épreuves, je me suis retrouvé devant un océan d'écriture. Je fais dire à Dalloway, un personnage de *Journal d'un autre* : « Je suis vicieux, malade, totalement perversi par cette drogue faite d'encre et de bouts de papier, et de je ne sais quel vaniteux besoin de distiller cette écriture pleine de fantasmes avec laquelle je joue au plus malin, et qui me traverse, qui me transperce, qui me cloue tel un vieux papillon poussiéreux sur ma table de travail. » Et il ajoute : « Il vaudrait mieux courir dans le jardin ! » Il est certain que sous le travestissement de la fiction, sous les innombrables personnages déambulant dans de non moins innombrables labyrinthes, se cache (se révélant ainsi) un homme démuni face aux révélations de l'écriture. Mais qui est démuni ? Moi, ou tous les autres dont je suis un témoin ?

Ce regroupement de textes m'a amené à réfléchir sur le mobile qui avait conduit mon esprit à une si curieuse cohérence. Sans doute mon principal souci aura été d'établir une atmosphère d'étrangeté pour me libérer d'un environnement desséchant. Il me fallait créer de l'insolite pour échapper à la banalité et au conformisme du temps. Encore n'avais-je qu'un goût modéré pour le fantastique ou la science-fiction. Un dicton chinois dit : « Couper les pattes de la grue pour allonger celles du canard est l'idée insensée d'un fou qui croit corriger la nature. Greffer des fleurs au sommet d'un arbre est une idée merveilleuse de créateur. » À cet égard, Potocki ou Wan T'chen Gen me furent plus utiles que Stephen King ! Quant au sous-titre d'*Un infini singulier, Journal d'une écriture*, je l'ai souhaité car

c'est par le travail sur l'écriture elle-même que j'ai pu depuis toujours obtenir cette cohérence dont font preuve ces textes rassemblés, malgré leurs différentes sources d'inspiration. Ainsi les textes du *Journal d'un autre* publiés chez Bourgois en 1975 se sont retrouvés en partie dans *Le Fils de Babel* de Balland en 1986, et dans *L'Atelier des rêves perdus* des Éditions de l'Aube en 1991. Ce petit entrelacs constitue un ensemble partiel que l'on retrouve assumé dans *Un infini singulier*.

De ce fait, il ne s'agit pas seulement d'un recueil mais d'un livre original possédant sa propre structure et son dynamisme interne. Je n'ai pas tenu compte de la chronologie de création des textes. *Marijuana*, qui date de 1951 (j'étais à l'armée), se retrouve classé parmi des nouvelles des années 1960 et 1970 sous un sous-titre général (*Le Miroir sans tain*) qui en assure la cohérence thématique. Pour les mêmes raisons, j'ai placé *L'Atelier des rêves perdus* entre *Le Théâtre de Madame Berthe* et *Le Miroir sans tain*. En revanche, *Le Fils de Babel*, qui est une suite de nouvelles constituant le journal de Henri Césarée, ouvre sur une partie réservée à Adrien Salvat qui se termine par les carnets du dit professeur intitulés *Un monde comme ça*. Bref, *Un infini singulier* est une construction a posteriori, mais demeure le journal d'une écriture puisque, depuis plus de cinquante ans, j'écris chaque jour plusieurs pages dont ce livre révèle quelques traces. J'ai d'ailleurs voulu laisser à *Journal d'un autre* son côté quotidien avec dates, et j'ai rajouté des dates aux divers petits récits qui composent *Le Fils de Babel*, sous-titré désormais *Journal d'Henri Césarée*. Mais nous sommes là dans la cuisine, encore qu'elle me paraisse significative de mon travail. En « formatant » *Un infini singulier*, j'ai surtout pensé à l'agrément de la lecture et à la construction logique de l'ensemble.

Textures

Lors d'un entretien à la sortie de *L'infini singulier* pour la revue *La Sœur de l'ange*, Jean-Luc Moreau me demanda quel rôle la psychologie pouvait encore jouer dans une œuvre comme la mienne, si éloignée de la tradition française. En effet, je me suis toujours défié du psychologisme romanesque. Je le compare à Bouguereau qui croyait être un Rubens ! Que ce soit dans certains de mes romans comme *Tarabisco* ou dans des nouvelles où Salvat apparaît en psychanalyste, je crois ne pas utiliser la psychologie de mes personnages pour bâtir une anecdote, mais pour analyser les confins de la conscience, en ce lieu où la pâte de l'écriture se substitue heureusement à la linéarité du trait. C'est le cas, par exemple, de la nouvelle *Aline, le lit et l'âne* où le substrat des contes de fées a finalement plus d'importance que l'histoire, somme toute banale, de cette jeune fille en proie à un cauche mar d'enfance dont elle ne peut se déprendre. *Le Dieu des mouches* entraine en résonance avec *Barbe-Bleue*, de même que *Naissance d'un spectre* avec les *Don Juan* de Tirso à Grabbe, ainsi qu'avec le *Docteur Faustus* de Thomas Mann.

J'ajouterai que la matière textuelle me paraît primer sur les thématiques, les personnages et les anecdotes. Brigitte Massot, en 1985, avait déjà repéré dans mes romans les thèmes que je retrouve forcément dans *Un infini singulier*, et qu'elle avait baptisés comme autant de chapitres, « l'identité perdue », « le conflit du fils », « le jeu des pouvoirs », « la folie révélatrice », « la nature de l'amour », « les miroirs du sens ». Quant aux centaines de personnages (je ne les ai pas comptés !), outre mes hétéronymes, il en est de récurrents comme Madame Berthe ou Varlet, qui vont et viennent, surgissent parfois aux endroits les plus inattendus. J'ai l'impression qu'ils jouent avec moi de véritables parties de cache-cache ou de colin-tampon, et c'est toujours moi qui ai les yeux bandés ! Ainsi se révèlent des anecdotes qui, souvent, ne sont que des esquisses ou qui, pour des raisons inconnues de moi, forment une nouvelle, ou, dans les cas les plus prégnants, un roman. On voit ainsi s'engendrer des saupoudrages d'astéroïdes, des comètes, des étoiles et des astres

formant des systèmes, le tout dans une espèce de nébuleuse que j'appelle avec quelque humour *Un infini singulier* ! J'en suis, si je puis dire, le centre de gravité !

Moreau évoquait les « vibrations harmoniques » propres à un texte déterminé. Si un lecteur les ressent, il est au diapason. Une profonde lecture ne peut vraiment exister que par cette rencontre proprement magique, indépendamment de l'intérêt pour l'anecdote, pour la qualité de l'écriture, la puissance d'un personnage – encore que tout puisse concourir à cette dimension. Par exemple, le journal de Kafka, que j'ai lu en 1954 dans la traduction de Marthe Robert, me paraît contenir cette dose subtile de reconnaissance étrange entre auteur et lecteur qui n'existerait peut-être pas sans *La Colonie pénitentiaire* ou *La Métamorphose*. Reconnaissance étrange, en effet ! Nous sommes là dans les coulisses d'une écriture où quelqu'un chuchote à votre oreille. C'est ce qui m'advint en lisant les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe et, plus tard, *Nadja* d'André Breton. Quelqu'un, à travers une écriture, non seulement me parlait, mais me reconnaissait ! Ce faisant, il me faisait. Pour ma part, j'en appelle au jeune homme de province qui, un jour pluvieux, découvrira *Un infini singulier* sur l'étagère la plus haute d'une vieille librairie. C'est là que, jadis, j'y trouvais les *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel.

Le havre des Hayes

« Il vaudrait mieux courir dans le jardin ! » s'écriait le Dalloway du *Journal d'un autre*. Il est vrai que dans le même temps où je m'adonnais à l'écriture, je vivais heureux avec ma compagne et mon fils dans la maison des Hayes. Soyons franc. Je n'ai jamais eu aucune raison d'écrire. Pourtant, l'écriture fut la matière la plus évidente et la plus profonde de mon existence. J'avais beau commercer avec le monde et jusqu'en Chine, enseigner l'art de la Renaissance à des jeunes gens, entretenir des relations privilégiées avec Marie-France et Jean, apprécier la compagnie de rares amis, m'imprégner de la nature avec bonheur, rien ne me parut plus essentiel et plus urgent que cette étrange et fragile occupation qu'est l'écriture. Jamais elle ne fut pour moi un divertissement mais bien plutôt une ascèse, non pas une expérience mais une aventure. Je n'ai sûrement pas remplacé la vie par de l'écriture, mais c'est l'écriture qui m'a offert le sens ultime de ma vie.

Les Hayes est un lieu-dit entouré de pâturages et de cultures, bordé par la forêt. Bourdonné, le village auquel il est rattaché, se trouve à six kilomètres de la ville médiévale de Houdan. Lorsque nous vîmes nous y installer, nous ignorions quels seraient nos voisins. En fait, Paul Morand y vécut ainsi que la glorieuse tribu des Nora, Simon en tête, le haut fonctionnaire proche de Pierre Mendès France et de Jacques Chaban-Delmas, suivi de Pierre, l'historien, l'académicien français, le célèbre auteur des *Lieux de mémoire* qui voulut bien m'accorder son amitié, suivi encore d'Olivier, le directeur littéraire des Éditions Grasset, et aussi de Dominique, l'auteur notamment des *Possédés de Wall Street*. Là vivaient Roland Laudenbach, le fondateur des Éditions de la Table Ronde, le compositeur Georges Garvarentz qui acheta le château où vit actuellement son épouse, la sœur d'Aznavor, et où, en 1905, vint à mourir le poète José-Maria de Heredia.

Pour fêter le centenaire du décès de l'auteur des *Trophées*, le village organisa en 2005 une sorte de kermesse durant laquelle tous les habitants se vêtirent en habits 1900. Les anciens métiers furent

mis à l'honneur. J'eus plaisir à m'investir quelque peu dans l'élaboration de ces festivités. Malheureusement, je ne pus y assister. Ces mêmes jours, nous devions participer à un colloque en Italie au merveilleux château médiéval de Fontanellato, près de Parme, sur le thème d'Actéon. En effet, c'est au plafond de l'une de ses salles que le Parmesan peignit la fameuse scène où Diane transforme le chasseur en cerf. Marie-France parla de la signification de ce mythe chez Marino et chez Bruno. Quant à moi, j'évoquai *La Mariée mise à nu* en référence au témoignage d'Octavio Paz. Humour ? L'auteur de *Duchamp ou le Château de la pureté* écrivait : « L'homme n'est, en somme, qu'une machine hydraulique ». La mariée aussi, je suppose... C'était l'époque où les artistes découvraient la machine, « cette fille née sans mère ». La locomotive à vapeur fascinait. Marinetti faisait courir une automobile sous la mitraille. Picabia écrivait : « Je me suis approprié la mécanique du monde moderne et je l'ai introduite dans mon atelier ». Rube Goldberg dessinait des machines dérisoires à base de boîtes de conserve, de soufflets et d'entonnoirs, d'une complexité inouïe, pour finalement actionner un malheureux moulin à café. Moi, des machines j'en avais trop vu et trop vendu. Le robot me terrifiait. L'érotisme des engrenages et des bielles n'était pas pour moi. À tout prendre, dans mon adolescence, *Histoire d'O* m'avait amusé (et intrigué) davantage, et, plus tard, *La Négresse muette* de mon cher Michel Bernard. Là, Diane nous changeait vraiment en cerf !

Finalement, qu'il s'agisse des machines textuelles de Hérédia ou celles des dadaïstes qui se voulaient d'avant-garde, il n'est de vérité sensible que dans l'oreille et le regard de qui veut bien en admettre le moteur secret et en ressentir la saveur.

L'intime

Nous avons déménagé de la place des Ternes aux Hayes en 1985, mais nous ne nous y installâmes définitivement que deux ans plus tard. Notre fils Jean, âgé de deux ans, avait besoin de connaître la vraie vie des forêts et des champs. Quant à nous, comme je l'ai dit, il nous fallait nous extraire de la vie littéraire parisienne devenue trop encombrante à la suite du Goncourt. Désormais, seuls nos véritables amis viendraient frapper à notre porte : Claude Mourthé, l'auteur de *Un pas dans la forêt*, le traducteur de Shakespeare, mon plus ancien compagnon encore vivant ; Jean-Luc Moreau, le fidèle parmi les fidèles avec lequel j'écrivis *Le Retournement du gant* ; Hubert Haddad, le poète d'*Une rumeur d'immortalité*, le romancier inspiré de l'*Univers*, de *La Condition magique*, et plus récemment de *Géométrie d'un rêve* ; nos chers amis Hervé Colombet et Jean-Marc Ohnet, les créateurs de la revue *Symbole* ; Marc Petit, le traducteur de Trakl et de Arendt, le romancier d'*Architecte des glaces* et du *Nain géant* ; Jean-Pierre Fournier, le généreux amateur de reliures contemporaines qui me fit connaître le Centre de Rééducation pour enfants handicapés de Bullion ; Antoine Faivre, l'auteur d'*Accès de l'ésotérisme occidental*, mon compagnon des *Cahiers de l'Hermétisme* ; Marc Alyn, le poète des *Alphabets du feu*, l'essayiste amoureux du *Piéton de Venise*, et sa compagne la poétesse Nohad Salameh ; Jean Lévi, le judicieux sinologue, le romancier du *Coup du hibou* ; Gil Galliot, le merveilleux metteur en scène du *Singe égal du ciel* ; Jean Claude Bologne, l'essayiste de *l'Histoire de la pudeur*, l'auteur de *L'homme-fougère* ; François Trojani qui connaît l'art de sublimer les substances de l'âme ; Laurent Flieder, le romancier de *L'Enfant qui grimpaît jusqu'au ciel*, qui avec intelligence défendit la Nouvelle Fiction et, en 2009, s'entretint avec moi sur France Culture ; Jan Demeulenaere, le jeune éditeur de *Kaléidoscope* et des *Emblèmes* ; la photographe inspirée Elisabeth Alimi et ses *Métissages* ; Dorothée et Jean-Loup Roussel, mes affectueux compagnons des premiers jours ; le romancier poète Michel Waldborg, subtil connaisseur des peintres contemporains ; Cosmas Koronéos, le philosophe, l'auteur de *Fait*

divers, description d'un messie, ce roman d'une texture nouvelle que je défendis. Chacun de ces amis proches correspondent à une étape de ma vie ou à un aspect de mon travail. Leur visite nous est une fête.

Souvent, nous allons écouter notre neveu, le violoncelliste de renommée internationale François Salque. Pierre Boulez a déclaré que son jeu était « d'un charisme et d'une virtuosité exceptionnels ». Il enseigne au Conservatoire de Lausanne et participe chaque année aux rencontres de Prade. Par exemple, un soir merveilleux, il fut soliste dans le Concerto n° 1 pour violoncelle et orchestre en mi bémol majeur op.107 de Chostakovitch. Ou, une autre fois, ce fut dans le Concerto pour violoncelle et orchestre en si mineur op.107 de Dvorak. La musique d'Europe centrale l'attire et nous bouleverse.

Cette évocation trop rapide en entraîne une autre : le jour où, à Montpellier, Marie-France me présenta à la famille de son frère, à ces cinq enfants intelligents et rieurs, qui devinrent aussitôt mes amis. François était plus petit que son violoncelle. Durant des heures, ce lutin s'exerçait avec une constance et un don étonnants, après quoi il adorait manipuler les cartes avec une souplesse de vrai prestidigitateur. Le travail est pour beaucoup dans son art, mais une fée l'a touché de sa baguette (de chef d'orchestre ?). La tendre chaleur de ses cordes n'a d'égale que la force vive de son archet. Parfois, il vient enchanter la nuit de Noël en notre compagnie.

Ainsi les journées des Hayes, à part ces joyeuses interruptions, se transformèrent en un havre de paix où nous pûmes travailler, élever notre enfant, et simplement nous aimer. Marie-France continuait à donner ses cours à la Sorbonne, deux fois par semaine, et moi, j'allais retrouver les Compagnons de métier lorsqu'ils m'appelaient. Néanmoins, notre base fut désormais cette vieille demeure campagnarde tout en longueur, abri de nos livres, disques et archives, et surtout de nos écrits. Elle s'accorda au rythme et aux élans de notre recherche intérieure.

La vie multiple

Or il arriva que la sérénité monta à la tête d'Adrien Salvat. Le cher professeur avait besoin d'aventures et de manipulations intellectuelles. Ce fut ainsi qu'en compagnie de Jean-Paul Bertrand, alors propriétaire des Éditions du Rocher, il décida de s'immiscer dans un nouveau personnage, un aristocrate détective, sir Malcolm Ivory, et se lança dans d'audacieuses enquêtes policières. Afin d'immortaliser ces événements, Salvat s'acoquina avec une vieille Anglaise entichée de paléo-christianisme, Mary London, qui devint son Dr. Watson. Le tour de prestidigitation m'amusa. Ivory, flanqué d'un superintendant balourd, commença à résoudre des énigmes dans les milieux huppés de la capitale londonienne, abreuvant le mécanisme de son cerveau par les whiskies les plus coûteux. J.-P. Bertrand fournissait un canevas. Je brodais, je creusais, j'enrichissais. Bref, l'exercice me plaisait, si éloigné de mon écriture et de mes fictions habituelles. Les titres ne cachaient rien de leur intention : *Un crime chinois*, *Le mort de la Tamise*, *La double mort de Thomas Stuart*, *Un crime sans assassin*. Salvat, déguisé en auxiliaire de Scotland Yard, se débattait dans les intrigues les plus compliquées avec l'entrain d'un enfant jouant à cache-cache. Je devais bien reconnaître mon plaisir à retrouver des mystères échappés de la main gauche de Dupin ou de Holmes. « Que se passe-t-il dans la somptueuse demeure de Victoria Manor, où règne la superbe et trouble jeune épouse du lord, et où vit à ses crochets une tribu d'artistes plus ou moins détraqués ? S'agit-il d'une affaire d'héritage dont le fils du lord serait curieusement exclu ? Ou sir Ivory devra-t-il plonger dans le passé des fameux "Fous de Cheyne Walk" ? ». Le Fantômas de Louis Feuillade me hantait toujours.

Le labyrinthe du destin nous joue des tours qu'aucune fiction ne se permettrait d'inventer. Ayant lu quelques romans de Mary London, un financier parisien, Christian Laurent, désirant connaître la dame, interrogea les éditions, et tomba sur moi. Je me rendis rue Paul-Valéry où il avait ses bureaux. M'ayant interrogé sur mes voyages et spécialement sur mes séjours en Chine, il me demanda de devenir son conseiller pour ses projets en Extrême-Orient. Je le

présentai à Monsieur Ngo et lui offris *Houng*, mon essai sur les sociétés secrètes chinoises. Un peu plus tard, je lui parlai des Compagnons Acceptés des Anciens Devoirs qui, à la suite d'un différend entre Raoul Vergez et Jean de Foucault, avaient plus ou moins périclité. Enthousiasmé, il décida de sponsoriser le renouveau des Cayennes de cette institution et m'en confia la responsabilité. Ce fut ainsi qu'à partir des Hayes je remis en fonctionnement divers ateliers à Paris, à Lyon, à Toulouse, à Amiens, et bientôt à La Réunion, à Barcelone, plus tard à Sienne. Cette tâche associée à l'écriture prêtée à Mary London ne m'empêcha pas de poursuivre mon œuvre personnelle puisque de nouveaux *Tristan* parurent chez Fayard à intervalles réguliers. Chacun de mes romans me tenait lieu de livre de bord.

En 2007, la Médiathèque de Sedan, dirigée par Arnaud Degrève, honora mon travail lors d'une exposition de mes livres et d'un petit colloque auquel participèrent Hubert Haddad et Jean-Luc Moreau. Ces journées passées dans les Ardennes renouèrent avec l'ombre de mon enfance, et m'émurent particulièrement. Des photographies de mes grands-parents et de mes parents alors fiancés furent exposées, ainsi qu'une photographie de mon cousin Hubert Baron, maire de Ville-sur-Lumes, le jour où, peu de temps après le Goncourt, il avait organisé une rencontre avec tous les habitants du village. Autre colloque à Charleville-Mézières, avec la revue *Les Amis de l'Ardenne* dirigée par mon ami Jean Arta. Nuits passées dans le château-fort de Turenne, admirablement rénové. À la question : « quel est le temps donné à ce touche-à-tout ? », je répondis : « je ne touche qu'à ce qui intérieurement s'impose à moi. Ce n'est jamais moi qui suis venu vers les événements. Ce sont les événements qui, à partir de mon vide initial, se sont mis à ma disposition. Ils ne se sont jamais bousculés. Sagement, ils sont venus trouver leur place dans le courant de mes journées. Quant au temps, il me fut toujours largement compté, sans doute parce que je suis plusieurs ! » Joël Picton n'avait-il pas préconisé de remplacer le temps par la densité ?

Un humour tiré à quatre épingles

Face au dérèglement de la société telle que je la vois, le rire ou le sourire se mêlent volontiers, et comme naturellement, à la plupart de mes récits. Ce n'est pas de la moquerie. Je suis incapable de me moquer de quiconque ou de quoi que ce soit. J'aime trop la vie pour accepter sa dégradation. Dès lors, je ne peux me retenir devant la drôlerie des petites ou grandes absurdités de l'existence. Au détour de la fiction, ce miroir, nombreuses sont les situations inopinées qui surprennent l'auteur lui-même. *Les Obsèques prodigieuses d'Abraham Radjec* se vêtent de l'humour juif d'Europe centrale, ne serait-ce que pour atténuer la gravité du propos. J'ai appelé cette farce « un humour tiré à quatre épingles par la douleur ». Le drame n'y est pas gommé mais auréolé d'une joie extirpée au forceps du drame lui-même. La tradition yiddish est faite ainsi. Après tout, on n'habite jamais que dans une souka, ces cabanes provisoires en mémoire de l'Exode. *The joys of yiddish* de Leo Rosten et *L'Humour juif dans la littérature* de Judith Stora-Sandor m'avaient conforté dans le désir de pénétrer dans le territoire subtil de cet humour particulier lié à la langue la plus misérable et la plus héroïque qui soit au monde, le yiddish, dont je souhaitais utiliser certains mots lors de mon récit. J'avais étudié les deux tomes du *Théâtre yiddish* publiés par l'Arche en 1983 et 1993, ainsi que les *Comédies du ghetto* d'Israël Zangwill. Enfin, j'avais apprécié *Le Lire aux éclats* de Marc-Alain Ouaknin. Oui, je me sentais proche de cet humour-là, ne serait-ce que parce qu'il sait jouer avec le langage en le prenant pour ce qu'il est, « une réalité seconde et volatile plaquée sur un réel inconsistant » (Salvat).

Le seul fait d'écrire appartient déjà à un humour, cette distance, même quand trop souvent il se prend au sérieux. Mais ce sérieux est lui-même d'une grande drôlerie. Derrière Monsieur Teste, il n'y a jamais qu'un Paillasse. Néanmoins, le fameux Paglaccio qui, par une théâtralité en abyme, tue son amour trompé à la fois virtuellement et réellement, provoque fiction et réalité d'une façon digne de faire réfléchir Paul Valéry, l'amant déchiré de Catherine Pozzi ! Preuve que la farce est bien la doublure de la douleur. Comment d'ailleurs

ne pas ressentir cette dimension de l'humour dans les historiettes mystiques des gens de Lublin, tel le Baal Shem Tov dépeint par Isaac Bashevis Singer ? Le paradoxe comique défonce les portes trop closes de l'évidence pour tenter l'ouverture vers une lucidité, un éveil. Toute spiritualité de quelque prix commence par mettre l'esprit en bascule. Sans vertige et sans enivrement, l'esprit n'est qu'un âne au piquet. Et, en fait, il s'agit simplement de reconquérir la surprise et la joie. Non pas la gaîté ! Il y a des rues pour ça.

J'aime qu'un sage immortel ait reçu l'éveil en tombant d'un pommier. Le Tao regorge de ces ruses-là, ne serait-ce que par l'affirmation fondamentale que le Vide est le Plein. J'ai quelque peu abusé de ces récits traditionnels en les insérant dans mes romans chinois. *Le Singe égal du ciel* appartient au registre drolatique, voire ironique, du *Singe pèlerin* de Wou T'chen Gen, le romancier des Ming. *La Cendre et la foudre* est l'extension réinventée du récit initiatique des loges Houng. *La Chevauchée du vent* et *Le Chaudron chinois* rassemblent une trentaine de contes facétieux du *Tripitaka* que j'ai copieusement revisités. Tout cela dans un esprit joyeux dont *Les Succulentes paroles de Maître Chù* sont l'emblème. Je crois que le meilleur conseil que je pourrais donner aux jeunes gens serait celui que formule mon sage chinois préféré : « Ne cherche pas. Trouve. Et ce que tu trouves, jette-le ! ».

Je tourne volontiers en dérision Madame Berthe et sa folie des grandeurs parce qu'elle symbolise l'image du pouvoir mondain que je n'apprécie pas. Lors d'un entretien télévisé au moment du Prix Goncourt, agacé par les flashes et les questions oiseuses, je déclarai tout de go que le monde tel qu'il est ne me plaisait guère, ce qui eut le don d'irriter pas mal de gens. La volumineuse Berthe m'avait du moins donné la chance de pouvoir décrire sa demeure comme un monde à l'envers du plus bel effet ! Avec ses innombrables étages dont le plus élevé est une ville, avec ses escaliers qui descendent lorsqu'on les monte, et ses chambres dignes de Kienholz, cette maison-univers figurait la modernité dans tous ses états, et surtout dans ses états critiques. Le petit personnage du *Manège des fous*, élevé par Madame Berthe, n'a qu'un seul recours pour s'extraire de l'étreinte : la fuite dans le rêve. Mais son rêve est un nouveau labyrinthe. Que faire ? Dans la dernière chambre possible, tout au bout du cul-de-sac, s'ouvre une porte. L'enfance. Pas n'importe quelle enfance ! L'enfance transfigurée ! Si le rêveur parvient à ouvrir cette porte, elle donne sur le grand large de l'océan où l'attend un navire prêt à partir. Et, bien entendu, ce petit personnage n'est autre que moi, le navire est mon texte, le voyage de mon rêve éveillé, l'en-dedans de la fiction où peut paraître une

réalité acceptable, c'est-à-dire joyeuse, celle de mon frère Zapatta, un clown magnifique parmi des lampions. Avec ses vieilles godasses et son nez rouge, je le vois s'éloigner sur une barque éclairée *a giorno* vers une île San Michele où les morts les plus illustres l'accueillent avec bonheur car ils savent combien il saura les ranimer.

Un poète que j'avais rencontré dans ma jeunesse, Paul Bergasse, m'envoyait chaque année, en guise de bons vœux, un dessin de sa composition. Ces animaux étranges me donnèrent l'idée du *Fabuleux Bestiaire de Madame Berthe* qui fut publié en 2005 par les Éditions Zulma. J'imaginai que la chère femme avait ordonné à des aventuriers de découvrir toute une faune digne de son originalité. Ils revinrent de leurs explorations dans l'inconnu avec des bêtes remarquables qui, depuis, ornent le zoo installé au quatrième étage de la demeure phénoménale de l'illustre veuve. J'ai aimé inventer le Gymnopède éléphanterque, le Taurusson tapissé, ou l'Onydre incestueux parce que dans cet autre règne animal, décrit avec une précision toute scientifique, l'érudition en prend un malicieux coup. C'est d'ailleurs cette même érudition affolée qui fait pénétrer Balthasar Kober dans une bibliothèque où il découvre les titres les plus inimaginables, assortis des notices les plus précises sur leur origine supposée. Il en alla de même lorsque l'adolescent Franz Hodelkarten assista au *Don Giovanni* de Mozart dans la cité de Heidzig – qui n'existe pas. Pourtant, toute sa vie devait en être changée. Même procès avec le réel lorsqu'en collaboration avec l'artiste italien Giovanni Tamburelli nous composâmes une série d'emblèmes ayant appartenu à des familles inexistantes ou à des personnages nés de mon somnambulisme éclairé. Et, tout bien pesé, ne serait-ce pas que les livres brûlés de l'antique Alexandrina recélaient tout un monde mensonger que les Pères de l'Église considérèrent naïvement pour des témoignages historiques sans qu'ils eussent la moindre chance d'en contrôler la véracité ? La tromperie universelle ne serait-elle pas l'humour d'un dieu ? Et qu'importe si cette rouerie nous dessille sur la précarité de nos certitudes ! Comme disait ce maître du Tao : « La planche pourrie ne doit pas nous empêcher de traverser le fleuve ».

Quand je laisse entendre que j'ai remplacé ma mère par la bibliothèque, il se peut que je galèje. Il n'empêche que les recherches que j'ai relatées dans *Journal d'un autre* appartiennent non seulement à mon goût pour l'érudition controuvée, mais à la quête irraisonnée (peut-être inconvenante) d'une matrice. Le chat est toujours à la recherche de son panier. Alors que, jeune adolescent en vacances, je me trouvais à Labastide, mon repaire

était le dessous du piano à queue que ma mère avait acheté à l'organiste lyonnais Édouard Commette. J'y apportais le livre en cours de lecture, y demeurant pelotonné durant des heures à savourer d'autres mondes que le mien. Au séminaire, dès l'extinction des lumières, je me glissais sous les draps et, muni d'une torche électrique, je reprenais le roman interrompu la nuit précédente. Le rapport entre ces cachettes et la lecture me paraît déceler un besoin du secret face à l'interdit. Certes, Rachel ne voulait pas que je lise dans la mesure où elle ignorait ce qu'était un livre, n'y devinant que complots suspects, mais au-delà de cette interdiction j'ai pensé très tôt que le récit avait plus d'intérêt, voire de valeur, que l'existence. Et, en ce sens, ma mère n'avait pas tort ! Il y avait bien complot contre le réel en général, et contre elle en particulier. Mais il y eut plus grave ! Très vite je m'aperçus que les livres que je lisais appartenaient à d'autres aventures que la mienne. Je n'en étais pas l'auteur. Les personnages ne sortaient pas de mon imagination. Il me faudrait écrire mes propres livres, construire ma propre bibliothèque. Je serais la mère des textes que je rédigerais ! J'inventerais mes mondes, détournant l'érudition du contexte historique, ce qui m'obligerait à revisiter différemment l'Histoire que l'on voulait m'inculquer !

J'avais seize ans lorsque s'imposa à moi ce besoin de jeu célibataire. J'étais fils unique, il est vrai. J'ignorais tout des impératifs d'une telle entreprise. À cet âge, on se prend trop au sérieux. Puis, peu à peu, les années passant, l'écriture aidant, l'onanisme littéraire disparut au profit d'un enjeu onirique autrement plus intransigeant : l'œuvre ! Cette gageure labyrinthique fut heureusement tempérée par les miroirs du baroque, la véracité paradoxale de l'érudition imaginaire, et les ruades intempestives de l'asinité.

L'éveil paradoxal

Puzzle de la mémoire et de l'imagination ! Lorsqu'un écrivain tente de considérer son passé, il lui faut dégager des images vivantes de la tourbe des souvenirs qui pourraient aisément devenir leur tombeau. Un amoncellement d'articles critiques liés à l'œuvre risque d'obstruer la matière émue de l'existence qui vibre encore dans le cœur vieilli (et toujours vif !). Certes, feuilleter l'album où toute une vie de travail est recensée rappelle les hauts et les bas de la réception auprès de la critique – peut-être auprès des lecteurs. Mais est-ce l'important ?

Le tout premier article à propos du *Dieu des mouches* fut signé par Kléber Haedens : « Un livre étrange et silencieux qui paraît se jouer dans les reflets d'un miroir ». Il se peut que cette phrase écrite en septembre 1959 éclaire l'ensemble de mon travail. Je la crois emblématique. Ainsi, au gré des journaux, se succédèrent les critiques dont je ne garderai que certains noms : Jean-José Marchand, Jean Mistler en 1959, Joël Schmidt, Anne Villelaur, Robert Sabatier, Etienne Lalou, Jean-Didier Wolfromm en 1969, Bernard Matignon, Michel Grisolia en 1972, Lucien Guissard, Patrick Thévenon, Henry Bonnier en 1980, Patrick Grainville, Hubert Juin, Gilles Lapouge en 1982, Bernard Pivot, Jacqueline Piatier, François Nourissier, Philippe-Jean Catinchi, Gilles Pudlowski, Jean-Maurice de Montremy en 1983, et j'arrête là, mais il me semble que j'avais quelques raisons de leur adresser ici ma gratitude.

Hélas, ces feuilles de printemps sont devenues des feuilles d'automne. Elles font désormais partie de mes archives à l'Abbaye d'Ardenne (l'IMEC). La compréhension de ces critiques et de bien d'autres avait eu de quoi encourager l'insatiable voyageur dans la géographie et la fiction, tandis que l'homme mûr sur le qui-vive, puis le vieil homme, devenaient toujours plus attentifs à l'au-delà du « miroir » qu'il avait sollicité au détour de ses livres. J'étais disciple d'Alice, après tout !

Ma fréquentation des poètes avait alimenté mon goût instinctif

pour le rêve éveillé, que j'appelle volontiers l'éveil paradoxal. Comme on le sait, j'ai été un rêveur diurne, faute de ne jamais me souvenir de mes rêves nocturnes. L'originalité est d'avoir écrit ces rêves diurnes qui, dès lors, passaient du stade de rêveries à celui de récits. Le grand poète surréaliste anglais David Gascoyne avait noté dans le *Times* que ma façon d'écrire tenait du somnambulisme. Mon vieil ami Alain Bouchez, le poète du *Chant des pierres*, prétendait avec humour que j'écrivais sous la dictée d'un ange à la sortie du cabaret.

Ainsi ai-je voué ma vie à ces usines oniriques compliquées et retorses qui, par des voies masquées, tentent un au-delà de l'authenticité et du réalisme pour approcher des sources du réel. J'ai fui l'évidence, parce qu'elle ment. J'ai refusé les circonstances, parce qu'elles sont aléatoires. Je me suis défié de l'Histoire, parce qu'elle est celle des vainqueurs. D'autres mensonges, d'autres incertitudes, d'autres ambiguïtés ont sollicité mon intérêt dès mon plus jeune âge, et d'abord parce qu'il me semblait n'être personne. Se forger une identité avec des mots porteurs de rêves, était-ce possible ? Voilà bien l'œuvre, et singulièrement le roman, avec ses structures dissimulées, ses étages de lecture, ses traverses et ses culs-de-sac, ses places magnanimes et ses coupe-gorge, ses dômes et ses palais, ses escaliers et ses échoppes, cette cité d'images dans laquelle s'engagent l'auteur puis le lecteur, et dont ensuite ils ne peuvent plus se déprendre.

L'enfant

J'avais cinquante-deux ans lorsque naquit Jean, notre fils, mon premier et seul enfant. Ce fut un tournant merveilleux et douloureux. De voir ce petit être si faible, perdu dans un coin minuscule de l'univers, me précipita dans un vertige. Quel amour pourrait épargner à cet enfant l'angoisse d'être né ? Je me sentais responsable de l'avoir projeté dans un maelström insensé. Henri Césarée, l'anti-héros du *Fils de Babel*, s'était écrié : « Tout a commencé par le langage. Ils ont falsifié les mots ! Et n'est-il pas malheureux de constater combien dès le plus jeune âge, les enfants sont trompés sur le sens des phrases, sur le nom des choses qu'on leur désigne ? On les oblige à se soumettre à un mensonge si profondément généralisé qu'ils finissent par admettre que telle est la vérité ! Alors, je vous le demande, comment faire pour se comprendre ? Tout n'est que quiproquos, équivoques. D'où naît la sournoiserie. Et cet état dure depuis si longtemps que la race humaine ne se souvient plus de ce qu'est la réalité. Parfois, elle ressent quelques lueurs ici ou là, mais aussitôt tout retombe entre les mains des falsificateurs ».

Évidemment, l'éveil paradoxal ouvrait aussi la voie à une vision du réel beaucoup plus sombre, née de mon inconscient tourmenté : le miroir brouillé de l'origine. Toujours ce trou noir inaugural ! Ma part saturnienne rencontrait là son océan noir. Dans *L'Œil d'Hermès*, j'écrivais : « Goya peindra cette ultime ténèbre, celle de la folie et de l'angoisse. Autour de la Maja nue, âme et nature en attente au bord du gouffre, un sabbat monstrueux s'organise, issu du "sommeil de la raison". C'est la Quinta del Sordo sur les murs de laquelle tout espoir de lumière céleste semble abandonné. Le ciel est plombé. Les ponts sont coupés avec l'aube. Une nuit interminable a commencé. L'invisible ici est celui de nos terreurs. Ce ne sont plus les anges qui volent mais des sorcières sur un balai, ou ces deux personnages apeurés d'Asmodée qui flottent dans les airs parce que c'est absurde. Ils annoncent le temps de la non-signification, prélude à l'insignifiant et au retour au mutisme ». Peut-on l'admettre ?

Naître c'est déjà mourir. La bête le sait bien. La mort en nous rumine. Comment faire pour que l'enfant aimé ne soit pas happé par les ombres comme je l'avais été ? À l'approche de la nuit, nous lui lisions des contes et lui chantions des chansons afin d'ama douer le sommeil. Surtout, qu'il n'entende pas le miaulement des Stukas, le crépitement, l'explosion, les cris ! Parfois, lorsqu'il ne parvenait pas à s'endormir, je le prenais dans mes bras. Nous allions à la fenêtre et regardions les phares des voitures tourner en silence autour de la Place des Ternes.

Et je pensais comme Balthasar Kober : « S'il n'est plus rien dans le monde, ni hors du monde, si la terre et le ciel sont dévastés, si l'océan fut cuit et recuit et que l'eau toute entière a regagné le soleil, et si le soleil s'est refroidi, a noirci, est tombé en poussière, entraînant avec lui toutes les planètes, toutes les étoiles dans une chute sans fond, et si, après tant de chaos, il ne reste que le vide, alors, Seigneur, je te parlerai dans ce vide et il faudra que tu répondes à ma voix ».

Cette prière apophatique, ce fut la cathédrale orthodoxe Saint-Irénée et l'Évêque Germain qui l'accueillirent, non pas que nous ayons choisi de nous ranger derrière quelque bannière religieuse, mais parce que nous avions un intime besoin de nous réaccorder à un profond silence intérieur, en ce lieu secret où pouvait germer une vraie parole au-delà des peurs et des balbutiements. L'enfant, parce qu'il n'avait pas encore la parole, portait en lui une parole plus haute que nous devons retrouver pour que, lorsqu'il l'aurait égarée, nous puissions la lui redonner.

Le sens du balbutiement

Fallait-il mourir souvent pour renaître sans cesse ? Là, ce n'était plus de la littérature, ni de la spiritualité, mais l'aventure même de l'existence telle que je l'avais vécue dans mes voyages et au creux de mon écriture « sans cesse recommencée ». Le style n'est pas un beau geste ; il est le sceau secret de l'indicible. Il se cache et se révèle dans la texture, le soubassement harmonique des phrases au-delà de la consistance des mots. Jean Claude Bologne, notre attentif ami, écrivit dans la revue *Brèves* : « Tel est le sens profond du balbutiement. Non pas le trouble de l'élocution, signe de la confusion du monde, mais la stupeur de la parole devant l'indicible. Il ouvre au langage sans mots. Encore un pas, et il ne restera que le geste, antérieur au langage. La dernière étape est le silence, non pas celui de l'ignorance, mais celui de l'ineffable. Le Nom du Sans-Nom est seul efficace. Et tout le reste est lit térature, mots galvaudés, paroles substituées, masques du Logos ».

De son côté, Blanchot notait dans son *Espace littéraire* : « Écrire commence seulement quand écrire est l'approche de ce point où rien ne se révèle, où, au sens de la dissimulation, parler n'est encore que l'ombre de la parole, langage de l'imaginaire, celui que personne ne parle, murmure de l'incessant et de l'interminable appel auquel il faut imposer silence, si l'on veut, enfin, se faire entendre. » Et il ajoutait : « Personne n'écrit, qui n'a rendu le langage propre à maintenir ou à susciter contact avec ce point ». Et certes, j'aurai interminablement, inlassablement tourné autour de ce point. Si l'on ne veut pas se dissoudre dans l'Idée mais retrouver la saveur vitale, ce point autour duquel on tourne est un axe, un vrai mât où se hisser grâce à l'uchronie jusqu'à la fertile utopie. Est-ce la raison pour laquelle, parfois, lassé d'écrire, je délaisse la phrase pour laisser courir l'encre, le noir dessin, sur la page blanche ? Là, on parle vraiment en silence. Un seul trait pourrait suffire. N'est-ce pas que l'en-dehors du langage est la vie ? Mais la vie n'est-elle pas aussi le germe de l'en-dedans du langage ? Or il est troublant que notre Jean devenu jeune homme ne s'intéressa guère aux lettres mais plutôt aux algorithmes et à la cryptographie, autres saisies de

l'énigme et du silence par un parcours non pas différent mais parallèle.

Ici, simplement, il faudrait évoquer une certaine folie. Non pas la démente : la folie des profondeurs. Elle est sous-jacente à la logique propre à l'imaginaire, et singulièrement au rêve éveillé que j'ai appelé l'éveil paradoxal. J'ai longtemps ressenti le début des *Méditations métaphysiques* de Descartes comme un anti-contes de fées insupportable. Le « furieux », qu'il décrit pour le blâmer, est rebelle aux pouvoirs. Il refuse toute croyance et pratique le paradoxe, montant quand il faudrait descendre, et inversement. Il s' imagine même « cruche ou corps de verre ». Bref, il a été piqué par ce que Poe appelle la tarentule. Tant mieux ! Comme Giordano Bruno, saluons les fureurs héroïques qui ont déplacé la terre et l'esprit humain dans un univers infini ! Cette folie créatrice, cette superbe invention du rêve et de la révolte, je ne cesse de la pratiquer lorsque j'écris, quitte à me faire épingler par Patrick Besson dans le *Figaro littéraire* en 1985 évoquant *le Fils de Babel* : « Livre de malade ? Ou livre malade ? ».

Cela dit, j'ai toujours eu conscience que l'invention créatrice devait connaître ses propres normes. C'est sans doute la raison pour laquelle, en 1999, j'écrivis *L'Aube du dernier jour* où un magnat de l'industrie tente de créer une secte afin d'asseoir son goût de l'extravagance, et, en 2001, *La Proie du diable* où un metteur en scène se prend à pousser ses comédiens comme des pions sur un échiquier dément. Ces deux personnages finissent absorbés par leur propre perversion, et s'enferment dans leur folie, tout comme le nazi Hodelkarten dans les ruines de son passé. Il est des fictions destructrices que j'ai tenté de montrer grâce à un autre système de fiction, le roman, qui en éclairait le fallacieux processus. Il est d'ailleurs évident que ma défiance vis-à-vis des différentes sortes de pouvoir allait dans ce sens.

Camera Obscura

Le romancier et universitaire Vincent Engel avait écrit en 2000 un essai sur mon travail qu'il avait intitulé *Frédéric Tristan ou La Guérilla de la fiction* dans lequel il se posait la question des rapports de l'imagination créatrice et du roman moderne après la fin du Nouveau Roman. Dans un remarquable entretien à France Culture, Laurent Fliedier s'étonnait que je puisse me considérer comme un artiste plutôt que comme un intellectuel. Il n'ignorait pourtant pas que mes essais m'avaient été soufflés par le professeur Adrien Salvat ! Olivier Germain-Thomas, lui, s'enquérissait des traces spirituelles dont mon travail était le témoin. Le surpris-je en lui apprenant que j'ignorais la frontière entre le doute et la foi ? Quant à Frédéric Mitterrand, m'interrogeant sur *L'Enfant et le cercle des bavards*, il insista sur le silence de l'Enfant et me posa cette redoutable question : « Êtes-vous l'Enfant ? » Il me fallut avouer que je faisais aussi partie du club des innombrables bavards ! La preuve : les mémoires que j'écris alors que l'œuvre n'a guère besoin de mode d'emploi ! Serais-je mû par le désir de projeter un peu de lumière dans ma chambre noire personnelle ?

En juillet 2009, je fus invité à l'Unesco au Colloque scientifique *L'Univers invisible* organisé par l'astrophysicien Jean-Michel Alimi. J'exposai six de mes encres et fis une petite conférence sur la *camera obscura*. Dans *La Scène de l'écriture*, Marie-France écrit : « Leibniz conçoit la multiplicité du monde, en gestation permanente par la voie de la perception (ou de la perception / projection) constamment et spontanément active, comme repliée dans l'enceinte hermétiquement close de l'âme ». Plus loin, elle ajoute au sujet de Deleuze lecteur de Leibniz : « Il évoque l'âme sous l'aspect d'un livre clos aux innombrables feuillets, ou à une plus grande échelle sous celui d'un cabinet de lecture garni dans le fond d'une toile opaque que diversifieraient des plis, lesquels ne seraient rien d'autre que ces idées innées destinées par déploiement interne à produire et représenter l'image du monde ». Après tout, il se peut que mon œuvre soit un cabinet de curiosités issu de ma chambre noire où s'ébattent en liberté des statues guatémaltèques, des tapis persans,

des corridas espagnoles, des ombres chinoises et des comédies musicales de Broadway. Tout cela géré par Houdini en jaquette dorée. Avec en prime mon vieux copain Achille Zavatta, rencontré en loge, et qui prétendait que le cirque est la métaphore de l'au-delà !

Jean me fit partager son enfance – celle que les casques de plomb m'avaient volée. À travers son regard, c'était l'étrangeté du monde que je découvrais, non plus comme le romancier que j'avais été, mais comme le petit garçon qu'il était. Les objets familiers me devenaient étrangers. Il fallait m'habituer à leur présence, les dompter, en quelque sorte. Lorsque nous allions au Parc Monceau, c'était lui qui me tenait par la main. En même temps que lui, je chevauchais le zèbre de bois. Il m'arrivait d'attraper le pompon et d'en être fier. Sur le tapis, nous dégustions des tartines de confiture en écoutant les aventures de Winny l'Ourson que nous lisait Marie-France. Elle, je la surnommais Marie-Merveille. Par la grâce de l'enfant, j'étais redevenu le magicien, le grand fol, le danseur en haut du rocher. La faux de Saturne s'était brisée. Je me souvenais des temps très lointains où j'étais chien, renard, cerf dans la forêt, caillou sur le bord du chemin, bague au doigt, papier de musique, violoncelle, tenon et mortaise, vent soufflant sur la mer. Je savais qu'à présent je n'écrirais plus des inventions issues de ma petite cervelle, mais qu'à travers des mots nouveaux l'ailleurs me parlerait. L'enfant m'avait ressuscité des cendres de l'écrit. Je n'en étais pas un phénix pour autant ! La maladie allait bientôt me rattraper.

L'au-delà est ici

Depuis plusieurs mois, Baron se traînait. Il avait de plus en plus de mal à monter les escaliers. Tristan piaffait, mais la bête n'en pouvait plus. En novembre 1999, le triple pontage des coronaires vint tout réparer. Ce sont des incidents et des opérations qui ne vaudraient guère la peine d'être rapportés s'ils ne s'étaient accompagnés d'une expérience onirique assez remarquable dont je devais tirer un humble profit pour mon œuvre, mais un grand profit pour mon travail intérieur. J'étais en train d'écrire *Les Obsèques prodigieuses d'Abraham Radjec* que j'abandonnai en cours de route pour rejoindre la clinique. Lorsqu'inconscient on me ramena dans la salle de réanimation, un phénomène intéressant se produisit. Tandis que Baron se trouvait toujours sous l'influence de l'anesthésie, Tristan se leva, s'assit à une petite table et se remit à écrire. Avec quel stylo et sur quel papier ? Le fait est qu'il reprit le récit de Radjec à l'endroit où il l'avait laissé.

Petit retour en arrière. Abraham Radjec mort était monté au ciel où il avait rencontré différents défunts comme Frank, le faux messie, et, à l'étonnement général, était revenu sur terre. Lui, le saint scrutateur de la Torah, n'avait plus qu'une envie : aller au bordel et faire un enfant avec la première *navké* disponible. Était-il devenu *boulvion* ? « Vois-tu, petit frère, j'ai passé toute ma vie à me frotter les méninges avec la Torah, le Talmud, la Mischna, le midrash, la guémara, et tous les Saboraïm ! Ce n'était plus une tête que j'avais, mais un chaudron ! À trop lutiner les mots, les phrases, à vouloir leur trouver des profondeurs ou des nuances nouvelles, j'étais devenu un galimatias. » Le propriétaire du lieu, assez irrité, demande à Abraham de s'en aller. Ce dernier s'écrie : « Vais-je devoir remonter là-haut sans avoir fait un enfant ? Que diraient Elie, Moïse, Jacob et tous les autres ? C'est qu'ils nous observent, voyez-vous ».

« ... C'est alors que survint un événement imprévu : l'auteur du roman mourut d'une crise cardiaque, laissant son travail inachevé. – Oh, s'écria Scholem, le goy nous a lâchés ! – Bah, assura Abraham

Radjec, nous n'avons pas besoin de lui. Il s'en trouvera toujours un autre pour continuer ! ». Et, en effet, se levant de son lit d'hôpital, l'auteur, pas plus défunt qu'Abraham, s'était remis à écrire la suite de l'histoire. Les habitants de la petite ville de nulle part étaient partis pour Israël. « – Et vous, le Méshièh', irez-vous les rejoindre ? demanda l'auteur. Abraham haussa les épaules : – Lorsqu'on trouvera l'adresse du Meshièh'dans l'annuaire, il ne sera plus le Meshièh' ! La seule utilité ou vertu du Meshièh', c'est qu'il ne vienne pas : l'attente du Meshièh' est son identité même ! Sans cela notre peuple n'existerait pas ».

La question n'est pas de savoir si je crois à un au-delà. La vérité est qu'un au-delà m'est une dimension créatrice indispensable. Cette dimension de fiction est une métaphore prégnante dans l'invisible. Déjà, dans *Les Tribulations héroïques de Balthasar Kober*, les morts et les vivants discutaient entre eux. Là, dans l'entre-deux, je saisisais intimement quel ailleurs reliait les disparus à ceux qui croyaient encore être de ce monde alors qu'eux-mêmes déjà n'étaient plus qu'ombres confuses. J'entendais un chant baigné de larmes. C'était le h'azzan du ghetto de Varsovie qui chantait, accompagnant ainsi dans leur marche éternelle les enfants (nos enfants) de l'orphelinat juif. Proprement vêtus, en rang par quatre, ils marchaient dans un profond silence. On entendait le cliquetis de leurs galoches sur le pavé mouillé. Ils allaient vers la gare où attendaient les wagons à bestiaux qui devaient les mener à Treblinka. « Oui, commenta Abraham, que leurs âmes demeurent à jamais liées au faisceau des vivants ! » Il essuya une larme et disparut.

La perte

J'apprenais toujours davantage qu'un point existait où seul pouvait régner le silence. Je savais aussi que certaines phrases avaient l'étrange pouvoir de se taire. Dans le tohu-bohu de la société, là où le verbiage n'est plus qu'un langage putainisé, où les significations les plus contradictoires annulent le sens, un autre usage des mots était-il concevable ? Monsieur l'Enfant face aux bavards apportait le rêve, et non la rêverie, c'est-à-dire un autre monde, une autre réalité plus proche de l'être en suspens. Mais le rêve lui-même devait être réanimé, non pas dans une fuite ou une esquive (oui, les tours du World Trade Center ont réellement été frappées par des avions), ou dans une critique incessante (on tourne en rond), mais par une sortie du coma dans laquelle l'homme contemporain s'est lui-même plongé à force d'absorber des anesthésiants de toutes natures. Et – puis-je le dire ? – je suis l'un de ceux qui auront modestement, peut-être follement, tenté de s'extraire de la syncope par des refus et des élans traduits en écriture, faute de mieux.

Répondant en 2009 à une question de Hubert Haddad pour la revue *Brèves*, j'écrivais : « L'illusion accompagne l'homme comme son ombre. Comment s'en défaire pour que les yeux perçoivent la réalité voilée par l'omnipotente apparence ? Illisible réel ! Quels seraient les outils ? N'étant ni un intellectuel, ni un métaphysicien, mais un artiste et un écrivain poussé à penser par ses personnages, j'ai préféré mettre en scène ces questions vives plutôt qu'en tirer un essai. C'est ainsi qu'un débat s'est instauré entre les différents acteurs de ce théâtre qu'est, à mon sens, un roman. (...) » À travers l'imaginaire baroque, j'ai retrouvé toute une imagerie littéraire que je portais en moi : miroir, masque, double, travesti, charade, pli, spirale... Ma démarche s'inscrit dans une tradition qui, à travers les siècles, fut toujours considérée comme transgressive, c'est-à-dire décalée par rapport à la modernité de son temps. C'est ainsi qu'écrire un roman est non seulement se coltiner le couple réel-illusion, mais l'actualiser au fil du récit, fût-ce en détruisant sa linéarité pour lui substituer des structures divergentes ou

répétitives, décalées ou kaléidoscopiques. En ce sens, la fiction n'est pas une autre réalité possible : elle ajoute à la réalité ou à l'illusion par sa seule présence, fût-elle excentrique ou fantastique, et ne l'explicite pas pour autant. Lève-t-elle un coin du voile ? On connaît la phrase de Novalis : « Le monde extérieur est un monde intérieur élevé à l'état de mystère ». Le romancier n'a pas à répondre à l'incessant questionnement du monde. Son talent (son devoir ?) est, plus ou moins discrètement, d'en poser la trace au détour de son récit. Existe-t-il une issue à l'énigme universelle ? Devons-nous devenir nous-même cette énigme en nous incorporant à elle ? Serait-ce penser que le sens de l'écriture se révèle dans la béance des mots ? Comme l'annonçait en riant le Chinois de *La Geste serpentine* : « De ce trouble, nous ne sortirons pas vivants ».

En 2004, un cancer fut détecté, opéré. Durant les deux mois de radiothérapie, je demeurais à l'Institut Gustave-Roussy de Villejuif, non loin de l'Hôpital psychiatrique où avait exercé Salvat ! Et, la nuit, je pensais : Qui sommes-nous en cette assemblée d'ombres confuses pour que nous ayons l'intolérable audace d'ôter le masque de qui n'a plus de visage ? Tout homme a perdu son visage. Il l'a perdu voici bien longtemps. Quelques-uns cherchent à le retrouver. Ils le dessinent sur les murs, mais ce n'est jamais le vrai visage. Ils le décrivent dans des livres, mais ils ont tout oublié de sa forme, de sa couleur, et surtout ils ignorent quel était son regard. Leurs dessins ou leurs écrits ne sont encore que des masques, des caricatures plus ou moins heureuses de ce visage dont ils ont égaré la mémoire. Mais c'est leur œuvre et ils en sont contents. Leur contentement, aussi, est un masque. Cependant, ils continuent de chercher, de dessiner, d'écrire, d'espérer. Peut-être est-ce leur espoir qui ressemble le plus au visage perdu.

La perte ? Sans doute n'avais-je jamais travaillé que dans la perte, ou par rapport à elle. Un événement inattendu me le confirma avec une certaine violence. En 2004, alors que j'entrais à l'hôpital de Villejuif, le cinéaste André Téchiné subtilisa le titre de mon roman qui avait reçu le Prix Goncourt, *Les Égarés*, pour réaliser un film sans aucun rapport littéraire avec mon récit, mais proche de mon expérience personnelle. Il s'agissait de l'adaptation d'un récit de Gilles Perrault, le *Jeune homme aux cheveux gris* publié en 2001, relatant l'exode d'une femme et de ses enfants en 1940.

N'ayant aucun goût pour les procès, je dus accepter cette spoliation, ce que je ressentis comme une profanation de mon travail et comme une forme de mépris. J'aurais au moins apprécié que le producteur Jean-Pierre Ramsay-Levi daigne prendre contact avec moi, et que les Éditions Fayard défendent quelque peu mon

bon droit, mais elles étaient aussi les éditeurs du livre de Perrault, personnage évidemment plus médiatique que moi ! J'appris ainsi, une fois de plus, le prix qu'il me fallait payer pour ce Prix Goncourt que le parisianisme n'a jamais pu accepter. Il est des cancers de toutes natures, n'est-ce pas ? Comme l'écrivait Maurice Roche : « En ce pays de fossoyeurs de talent où l'on a coutume d'enterrer les vivants, de cultiver les morts et d'entretenir les morts-nés, on devrait mourir d'abord et vivre ensuite ». Ou comme le pensait Deleuze, tout se constitue en ligne de fuite !

Qui rêve qui ?

Dans *Don Juan le révolté*, qui est plus un roman qu'un essai, j'écrivais que les deux grandes images du monde occidental sont le labyrinthe et la tour de Babel. Entre elles se situe l'image du miroir. Le labyrinthe est l'en-dedans. Babel est l'en-dehors. L'histoire de la sagesse occidentale sera de rendre, autant qu'il se peut, ces deux images sinon superposables, du moins symétriques. Elle n'y parviendra jamais. Certains écrivains contemporains, tels que Borges, Gracq, Tabucchi, Calvino, Eco, Tournier (peu de Français sinon ceux de la Nouvelle Fiction !) se sont passionnés pour cet exercice intellectuel où l'érudition grâce à la farce ne tourne pas au patchwork culturel. Comme on le sait, ma pente allait dans ce sens. C'est d'ailleurs en descendant dans les catacombes romaines que l'idée me vint du double récit de *L'Énigme du Vatican* : d'une part la pseudo-aventure de Basophon à l'époque paléo-chrétienne, et d'autre part, au XX^e siècle, la recherche d'une vérité serpentine à travers l'étude du récit précédant. Feuilletage du temps. Histoire d'un palimpseste, en somme ! Mais, en vérité, sous le texte visible, que se cachait-il ? Pour déchiffrer l'énigme, il fallait s'y connaître en encre sympathique ! D'où la farce plus succulente que la dinde, laquelle ouvrait sur une grave question : où s'arrêtent les rêveries de la psyché ? Dans le texte original, ou dans la lecture, voire l'étude de ce même texte et des variantes toujours possibles ? Mon ami Salvat, malgré la boussole de son intelligence, y perdait joyeusement la tête. Quant à moi, pataugeant dans un furieux optimisme, je m'acharnais à penser que le monde est, en effet, ce palimpseste mais que, sous ses traits visibles, il y a fort à parier qu'il se trame quelque chose ! Sans cela, écrirais-je ?

Dans ces années-là, je donnais mes cours à l'Institut des Carrières artistiques de Paris, tout en écrivant *Les premières images chrétiennes*. À Rome, on m'avait confié à une sorte de moine défroqué qui me servait de guide durant mes explorations dans les souterrains. Cet homme était persuadé que les fresques étaient des faux, et que tout ce qui avait trait à l'Église n'était qu'un vaste mensonge. La basilique Saint-Pierre était en carton-pâte. Le pape et ses cardinaux

étaient des comédiens. Quant à la Bibliothèque vaticane, elle ne contenait que des documents falsifiés. Bien entendu, le diable manipulait toute l'affaire. Il se faisait appeler Dieu et était caché sous les jupes de la Callas.

Ce plaisant original me confia quelques aperçus sur la véritable marche du monde, mais ils n'étaient que brouillilles en comparaison des excès d'un Ivanov que je rencontrai à Moscou en 1980. Il avait fréquenté Lénine et Staline, bu la vodka en leur compagnie et, lors de ces entretiens, leur avait conseillé de s'attacher une armée d'anges dirigée par saint Wladimir. Un traité avait été signé entre le Ciel et le Kremlin. Un démon de première grandeur serait sorti des Enfers et prendrait le visage d'un Bonaparte nommé Hitler. De là naîtrait une terrible confrontation entre le Reich démoniaque et l'Ours angélique. Le sommet de la crise aurait lieu dans les couloirs de la grande bibliothèque de Petersbourg. On s'y battrait à coups de livres. Finalement, le vainqueur serait Dante sorti indemne de la *Divine Comédie* grâce à l'aide conjuguée du Prince Mychkine et d'Eugénie Grandet.

Folie ? Divagations ? Dans ces deux historiettes, la bibliothèque devait tenir un rôle essentiel dans ce que Lacan aurait appelé la « refente », la double perte d'identité, le langage (cette autre identité) lui-même jeté en pâture au salmigondis d'un imaginaire désarticulé : une bibliothèque en ruine, une culture divaguante, une petite histoire de singe. Comme un double bientôt changé en multiple, en légion, en n'importe quoi. Un dit au carrefour de tous les possibles. « Incroyable » et fascinant. Que se passait-il donc dans la rupture du contrat entre la langue et le réel ? Non plus « qui suis-je ? » mais, en effet « que se passe-t-il ? » Dialogue entre le romancier et la bibliothèque devenue substitut du monde. Et dès lors que deviennent le Moi, les autres ? Substitués de qui ? Fallait-il que (selon la critique génétique) le moi-je-écrivain ouvre un procès entre l'écrivain, le scripteur, le narrateur, le conteur, le poète et l'auteur ? Se sont-ils égarés entre deux pages de l'encyclopédie universelle ? Ou entre deux blagues de l'Almanach Vermot ? Le Moi de Pascal n'est haïssable que parce qu'il cache que Je est un autre. Qui pense et qui est ? L'autre, toujours l'autre ! Mes deux fous de Rome et de Moscou, parce qu'ils sont des bavards et non des écrivains, dérapent dans la structure, s'engluent dans la toile de leur araignée personnelle. Ils jouissent de leur éphémère et jettent des livres à tout va dans le dédale de leur inconscient. Borges, lui, aveugle et voyant, organise, étiquette sur les rayonnages de l'alchimiste et du kabbaliste, seraient-ils inventés. Avec méthode, il construit un simulacre capable de s'arracher à l'abîme du trop plein

illisible de la bibliothèque de Babel, ce labyrinthe de poussière, pour lui confier un sens – ludique, et tant mieux. L'écrivain pose alors la vraie et ultime question : « Qui rêve qui ? »

Une géométrie aléatoire

La chance du petit Baron fut d'avoir un double expert en une géométrie aléatoire : géométrie poétique d'une ingéniosité ingénue, corps inventé qui savait lire entre les mots, et qui, plus tard, apprit à écrire les yeux fermés. Il ne devint pas lettré, mais littérature, lui-même personnage d'une littérature qui l'englobait au fur et à mesure qu'elle se faisait quelque part, et en particulier dans des livres portant son nom. Tristan (lié par quelque philtre à cette tentaculaire Ysold qu'est l'écriture) était un personnage écrivant, frère de ces autres personnages écrivant, les hétéronymes, les Sarréra, les Wasserfall, les Monsieur Chose, les Salvat, les Némò, lui-même encore, semblables et différents, dans cette existence imaginaire et si réelle dont les traces ne sont pas seulement de l'encre sur du papier, mais la tentative d'une caverne platonicienne, serait-elle sans issue. Encore qu'Ysold soit peut-être l'issue, à cheval sur le Morold. Elle en est bien capable, rusée comme elle est !

Car, après tout, ce qui finalement me passionna n'était ni le souterrain de Kafka ni le terrier de Beckett, même pas l'homme du sous-sol de Dostoïevski, mais les fresques de catacombes réinventées qui, brusquement, sortaient de l'ombre et s'échappaient vers mon récit où un Basophon leur faisait fête. Un espace vers le dehors. Comme ma tante Marcelle, ouvrir les fenêtres que Rachel voulait toujours refermer. Attendre quelqu'un. Épier à travers la fente des volets. Entendre le murmure lointain, puis le claquement des galoches sur les dalles de la cour. Serait-ce dans l'incompréhension de la parole, sauver la voix. La retranscrire comme je le peux sur mes cahiers. Car, contrairement à la mode, je crois qu'il existe un langage d'en-dessous et qu'il a quelque chose à nous dire. Antigone ira recouvrir le corps de son frère afin que les valets de la pourriture ne l'emportent pas sur la haute alchimie de la mort – qui, elle aussi, et au premier chef, a quelque chose à nous dire.

La véritable énigme du Vatican (repaire du Père) était bien celle de la mort, ou plutôt d'une entre-deux-morts, celle de Basophon dans le nœud dénoué des anciens mythes, celle de Salvat dans un

hôtel romain où il joue sa vie à qui perd gagne, fatigué des « transcendances évaporées ». Et c'était moi, bien sûr, caché et offert derrière les mots, à la fois Basophon relisant à l'envers les deux Testaments, et Salvat s'interrogeant sur la validité d'un texte improbable. Réflexion à partir du désert. Nouvelles perspectives. Esquisses. N'était-ce pas évident pour le nomade que j'étais ? Même serein en bordure de la forêt de Rambouillet, il me fallait toujours aller. Répondant à l'appel curieux d'une collection catholique (« *Qui donc est Dieu ?* »), il me fallait écrire *L'Anagramme du Vide*, remise à plat de ce mot vide, en effet, lui préférant la randonnée immobile du Tao ou les succulentes et paradoxales paroles de Maître Chù. Le bruissement des paroles mortes m'avait lassé. Il me fallait lancer Akaki, le dernier des hommes, dans les vestiges de Moscou la gâteuse, et jeter Monsieur l'Enfant parmi le Cercle des bavards. Il me fallait non pas rejeter le père, mais le remettre au rang des frères. Non pas renier la mère, mais lui substituer la sœur aimée. Dionysos, l'hermaphrodite, maître du désir, devait se dilater en prince de la sérénité enceinte de la joie, même si sa démarche demeurerait empreinte d'une saine obscurité. À mes yeux, il se confondait peu à peu avec Apollon, lui-même plus ténébreux qu'on ne le croit. D'ailleurs, à force de vouloir fixer la lumière on devient aveugle. Le mythe et l'expérience nous l'apprennent. Et c'est au fond de ces nouvelles ténèbres qu'une nouvelle lueur est possible. Est-il prétentieux de le croire ? On nous a trop proposé de maîtres à penser pour ne pas nous défier de nos propres croyances. La chance d'une œuvre est de se présenter en haillons, la tête couronnée de pampre et d'ortie, sans autre dessein que celui d'animer ce que mon vieux Picton, un vrai Celte, appelait le Théâtre des esprits ! Le monde est notre fable. Telle une stèle dans l'ombre, nous la déchiffrons à l'aide d'une chandelle qui s'éteint toujours et qu'il faut sans cesse rallumer.

Passe et manque

2003 – Tandis que je cherchais à joindre les Éditions Fayard, la standardiste m'apprit qu'au même instant, sur une autre ligne, une voix féminine demandait mon adresse personnelle, qu'elle n'était pas autorisée à lui donner. À tout hasard, je m'enquis du nom de cette personne. C'était Émilie ! Émilie dont je n'avais eu aucune nouvelle depuis 1945 ! Elle essayait de me retrouver. Et là, il fallait qu'à la même minute je sois à l'autre bout du fil ! Elle a eu quatre garçons eux-mêmes mariés. Quelques mois plus tard, j'irais dans le Forez où elle est restée. Plus tard encore, elle viendra aux Hayes où nous l'avons accueillie avec joie en souvenir de l'ancien temps, définitivement pacifié. Étrange distorsion des années et de la mémoire ! L'œuvre est passée sur la réalité et l'a entièrement absorbée.

Reste qu'il en est un à récupérer dans son coin d'ombre : le petit Jean-Paul sur la route, dans le fatras et les cris, entraîné vers la vie par une femme qu'il ne connaît pas. Je l'aime bien celui-là, même s'il me demeure une tendre énigme, lui, le besogneux, tandis que moi, l'écrivain, je modelais de l'utopie. Lequel des deux était-il plus vrai que l'autre ? Certes, par quelques côtés, c'était le même, mais se poser la question signifie sans doute quelque chose. Un écart. Le Je a sacrifié l'action de l'autre pour entrer dans l'univers du langage, autre action, métaphore de l'autre rêvé, symbolisé, mieux accompli ? Toutes ces pages d'écriture, toutes ces questions dans le récit auront été un dialogue avec le manque sans jamais me résoudre à l'impasse.

Ce dialogue, j'ai pu le mettre en pages grâce à un Italien, Marco Albertazzi des Éditions la Finestra, qui avait publié le *Sileno barocco* de Marie-France en 2008. Il me demanda de lui confier un manuscrit qu'aucun éditeur n'aurait osé éditer. Surpris et reconnaissant, je lui transmis *Encres et écritures*, dessins et courts textes oniriques qui parurent en 2010. C'est là une plongée dans les abysses d'un vieil écrivain face à la matière impalpable de l'écriture poétique, une espèce de testament à l'heure où la plupart des mots

perdent toute signification pour rejoindre le silence.

Sans doute, en effet, l'heure approche où toute vie réelle et fictive s'enfoncera dans la nuit. Néanmoins, j'aime croire qu'il existe pour les personnages issus de mon imagination et de mon écriture un lieu secret, forcément merveilleux, où Madame Berthe, Souen et Adrien Salvat accueilleront Chesterfield, Wasserfall et Sompeyrac à la même table que Némio, Monsieur Chose et Henri Césarée, pour trinquer avec l'Elisabeth du *Dieu des Mouches*, la Zerline de *La Femme écarlate*, Stéphanie Phanistée « la plusieurs », et, bien sûr, Sarréra rediviva. Quant à moi, tant qu'un souffle m'habitera, pareil à cette femme saoule de Virginia Woolf dans *la Chambre de Jacob*, en dépit de la pluie qui tombe je frapperai contre la nuit en criant : « Ouvrez-moi la porte ! Ouvrez-moi la porte ! ».

L'autre côté

Et la porte s'ouvrit. Il n'y avait pas d'autre côté. Tout l'univers était en moi. Nulle part ailleurs. L'autre, tous les êtres humains, les animaux, les rochers, le soleil, la lune, et tous mes personnages étaient en moi – un moi sans moi. De quoi rire, n'est-ce pas ? J'étais revenu dans le fossé de Poix-Terron, mais, cette fois, l'exode était fini, aucun enfant n'était mort. Toute ma vie, mes voyages, mes écrits, mon amour l'avaient ressuscité.

André Breton n'avait-il pas écrit : « Le merveilleux seul est capable de féconder des œuvres ressortissant à un genre inférieur tel que le roman et d'une façon générale tout ce qui participe à l'anecdote » ? À quoi il avait ajouté : « Le merveilleux se situe à l'extrême pointe du mouvement vital. » N'était-ce pas que le but du voyage âpre et prodigieux que fut ma vie a été l'exploration la plus totale possible de la réalité sous le couvert prude et inventif de l'écriture et de la fiction ? La mémoire est le rappel que le passé n'existe pas. Tout, à tout instant, est présent. Nous sommes les contemporains des mégalithes, de Jésus et de Marcel Proust. Nous dînons avec Einstein, Pascal et Galilée. Nous nous endormons dans le lit de Néfertiti. Le même éternel océan nous navigue, ne serions-nous qu'une vague minuscule au creux d'une interminable marée. Sur sa tombe, Marie-Madeleine Davy ne voulut pas que l'on inscrive son nom. En revanche elle souhaita que soit gravé : « Passant. Sois heureux ». Et je l'entends qui s'exclame : « Tout est vie ! L'angoisse et le désespoir sont les ombres fallacieuses de la mort puisqu'ici la mort n'existe pas. Restons vifs et sereins devant le mystère que nous sommes ».

Albert Einstein écrivit : « Ce qu'un homme peut expérimenter de plus beau et de plus profond, c'est le sens du mystère. C'est le principe qui sous-tend la religion et toute entreprise artistique et scientifique sérieuse. Saisir que derrière chaque expérience de la vie il y a quelque chose qui échappe à notre entendement, dont la beauté et le sublime ne nous atteignent qu'indirectement, c'est ça la religiosité. Dans ce sens, je suis religieux. Pour moi, il suffit de

s'émerveiller devant ces secrets et de tenter humblement de saisir par l'esprit ne serait-ce qu'une image de la structure grandiose de tout ce qui est ».

Un matin de neige, Maître Chû murmura à mon oreille : « Contre les chefs de rayon, revêts la robe de Peau d'Âne. Vieux raconteur d'histoires, prends ton bâton de pèlerin ou ta baguette de sourcier, et entre à pieds secs dans la mer ! » Je m'en doutais, et ma grand-mère, la « Gitane », Ninie Bicoulas, me l'avait bien dit : tout ce que j'ai cru vivre a été inventé par la petite poule de la Côte Jeudi !

Suite de la liste des ouvrages du même auteur

Un infini singulier, Fayard, 2004.

Le Manège des fous, Fayard, 2005.

Monsieur l'Enfant et le cercle des bavards, Fayard, 2006.

Dernières nouvelles de l'au-delà, Fayard, 2007.

Le chaudron chinois, Fayard, 2008.

Christos, enquête sur l'impossible, Fayard, 2009.

Essais

Journal d'un autre, Bourgois, 1975, Fayard, 2004.

Le Monde à l'envers, Hachette-Massin, 1980.

Les Tentations de Jérôme Bosch à Salvador Dali, Balland-Massin, 1981.

L'Œil d'Hermès, Arthaud, 1982.

Venise, Champ Vallon, 1984.

Houng : les sociétés secrètes chinoises, Balland, 1987, Fayard, 2003.

Les Premières Images chrétiennes, Fayard, 1996.

Fiction, ma liberté, Rocher, 1996.

Le Retournement du gant (entretiens avec Jean-Luc Moreau), Fayard, 2000.

Les Succulentes Paroles de Maître Chú, Fayard, 2002.

Le Fabuleux Bestiaire de madame Berthe, Zulma, 2005.

L'Anagramme du vide, Bayard, 2005.

Don Juan, le révolté, Écriture, 2009.

Poèmes

L'Arbre à pain, H.S.E., 1954.

Passage de l'ombre, Moulin de l'étoile, 1952-2007.

L'obsédante, Cherche-Midi, 1992.

Curiosa

Tragics, collages, 1961.

Les sept femmes de Barbe-Bleue, La Boîte noire, 1966.

Kaléidoscope, aphorismes, Moulin de l'étoile, 2007.

Emblèmes, Moulin de l'étoile, 2008.

Encres et écritures, La Finestra, 2010.